



KRISTEN
RIVERS

**BAD BOY
WANTED!**



addictives

Kristen Rivers

BAD BOY WANTED !

 **addictives**

À Ronfleur, le seul prince que l'on ne trouve pas au rayon
« gâteaux secs » du supermarché.

Chapitre 1

– Tu ne vas pas mettre ça, quand même ?

Un peu surprise, je me penche légèrement pour apercevoir Marie dans le miroir de l'immense coiffeuse. Marie, c'est ma future belle-mère. Tirée à quatre épingles, cette dame est sublime en dépit du fait qu'elle approche lentement mais sûrement de la cinquantaine. Mince, toujours bien habillée, coiffée avec soin, c'est le genre de femme qui vous fait vous sentir minable, d'autant plus qu'elle n'a pratiquement pas de rides, ou alors elle les cache bien.

Étonnée, je passe ma propre image en revue comme le ferait un sergent avec sa troupe de petits soldats. Belle robe bleu roi : check. Chignon sophistiqué : check. Maquillage soigné : check. Vraiment, je ne vois pas ce qu'il y aurait à redire.

Déconcertée, j'adresse une moue interrogative à Marie.

– Ce collier ne convient pas.

Instinctivement, je porte la main à mon pendentif. Il représente la fée Clochette. Ce n'est rien d'autre qu'un bibelot, il n'est même pas en argent ! Cependant, j'y tiens comme à la prunelle de mes yeux, parce qu'il me vient de ma grand-mère, la personne la plus douce et la plus gentille qu'il m'ait été donné de côtoyer. Depuis qu'elle me l'a offert, à l'âge de six ans, je ne l'ai jamais quitté, car il me donne l'impression qu'elle est toujours avec moi. Je sais, c'est chelou. Aussi, je prends une profonde inspiration et m'apprête à contredire Marie, ce qui, pour une fille aussi diplomate que moi, relève de l'exploit révolutionnaire. À côté de moi, Katniss Everdeen peut se rhabiller.

– Je suis navrée de vous décevoir, madame Duteuil. Je suis particulièrement attachée à ce collier. Par conséquent, j'aimerais le garder, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

C'est alors que ma future belle-mère, cette personne capable de se montrer si charmante, se transforme en vipère venimeuse juste là, sous mes yeux.

– Oh mais, mon petit, des inconvénients, j'en vois plein, justement. Pour commencer, cette horreur que vous portez autour du cou vous grossit. On dirait que vous avez un deuxième menton, ou peut-être un troisième, laissez-moi voir... Oui, c'est bien un troisième menton. Ça vous donne un teint cadavérique, en plus. Sans oublier que...

Je me tasse sur ma chaise, ce qui ne fait que renforcer cette impression de « troisième menton ». Parce que c'est juste une impression, j'insiste : je n'ai pas de troisième menton.

Incrédule, je l'observe dans le reflet, abasourdie face à tant de méchanceté gratuite. Et puis, soudain, elle se tait – enfin – et son visage lifté arbore un sourire qui la ferait passer pour un enfant

de cœur. Avec sa tête un peu penchée sur le côté à la façon des anges sur les tableaux de la Renaissance, elle a l'air si innocente ! Le serpent assassin s'est transformé en agneau mignon si rapidement que j'en viens à douter de l'avoir entendue m'insulter pas plus tard qu'il y a quelques secondes. Je l'ai peut-être rêvé. Mon esprit me joue des tours, parfois. J'en suis à me sermonner intérieurement d'avoir douté de ma future belle-mère quand j'aperçois Marius. Grand blond aux yeux bleus, c'est le portrait craché de sa maman. Je souris dès que je vois mon fiancé, qui a tout du parfait gentleman. Il s'approche et me tend une jolie boîte en velours bleu roi, comme ma robe. Il me couvre souvent de cadeaux. Un vrai prince charmant, je vous dis !

– Ouvre-la, m'ordonne-t-il en déposant un baiser sur mes cheveux, pas très appuyé afin de ne pas abîmer ma coiffure sophistiquée.

Je m'exécute sous le regard attentif de Marie et Marius. C'est un collier de perles long comme le bras d'un mutant. Je pourrais presque m'en servir de corde à sauter de luxe, s'il ne pesait pas trois tonnes. Ce bijou a dû lui coûter une fortune, mais le riche héritier de Duteuil Entreprises n'est pas à ça près. Je crois lui avoir déjà dit que je déteste les perles, mais il a tellement de choses en tête qu'il a dû oublier. Je ne peux pas lui en vouloir.

– C'est beau.

D'accord, ma remarque est aussi plate que la surface du lac de Côme, mais je manque d'inspiration.

– C'est un collier à trois tours, m'informe-t-il. Il est magnifique.

Merci, je ne l'avais pas remarqué.

– Il masquera parfaitement ton triple menton, complète ma future belle-mère.

Je n'ai pas de triple menton !

– Mets-le.

Je me mords les lèvres, ce qui se révèle une erreur, puisque je finis avec du rouge à lèvres sur les dents. Pas très glamour. Tant pis.

– Chéri, c'est aussi mon mariage et je tiens à porter celui que ma grand-mère m'avait offert. C'est ma façon d'avoir mon aïeule avec moi...

Mon ton semble beaucoup moins assuré sur la fin de ma phrase, à mesure que je vois les deux clones froncer les sourcils.

– Emma, tu n'aimes pas le présent de mon fils ?

Je revois alors la gouvernante anglaise que mon père avait embauchée quand j'avais sept ans.

Avec ses manières de bulldog et sa fourchette brandie en avant telle une épée : « Emma, tu n'aimes pas les petits pois à la menthe de Auntie Betty ? »

Hum...

– Si, bien sûr que si !

Il a l'air aussi déçu qu'un enfant à qui l'on vient de refuser une glace et, pour le coup, je me sens coupable. Qu'est-ce que ça me coûte de lui faire plaisir, après tout ? Comprenant que ma détermination est en train de flancher à vitesse grand V, future belle-maman porte ses doigts glacés à ma nuque et, en moins de temps qu'il ne faut pour dire « bling-bling », elle décroche brutalement le pendentif de ma grand-mère. Je me retrouve avec un immense collier de perles qui me donne l'impression d'avoir un anaconda transgénique autour du cou. Seigneur, ça pèse une tonne !

– Ne baisse pas les épaules, me sermonne Marie. Avec cette mauvaise posture, on dirait que ta poitrine tombe encore plus.

Encore plus ?

Je reluque discrètement mes seins en faisant semblant d'ôter des poussières imaginaires de ma robe et fronce les sourcils. Ils m'ont pourtant l'air comme il faut ! Enfin, ce n'est pas grave. Instinctivement, je caresse mon sternum. C'est à cet endroit que, durant des années, j'ai arboré le faux collier de mémé. Le voir négligemment posé sur la coiffeuse me fait bizarre mais, après tout, il n'y a que les imbéciles qui ne changent jamais d'avis. Carmela, ma meilleure amie, me sermonnerait d'avoir ployé aux injonctions de ma future famille. Célibataire endurcie, elle ne fait jamais de concessions.

C'est sûrement la raison pour laquelle elle est, justement, une célibataire endurcie. Moi, je suis une adepte du compromis. Et mon futur époux est si mignon quand il est satisfait, que le contredire a tout d'un crime.

– Ah, voilà. Il te va nettement mieux que l'autre breloque, me complimente-t-il.

– Oui, il cache effectivement ton triple menton, renchérit Marie dans un chuchotement que je suis la seule à entendre.

Ma belle-mère sourit avec tant de tendresse que l'on croirait presque qu'elle ronronne comme un chat caressé dans le sens du poil. J'arque les sourcils en me demandant si je ne suis pas victime d'hallucinations auditives. Quand j'étais jeune, j'écoutais Metallica en cachette, et j'étais convaincue qu'une partie de « The Unforgiven » était chantée en français. Je croyais sincèrement que les artistes disaient : « Nous battons des œufs, et pouic, pouic, ils sont durs. » Après, j'ai appris l'anglais et j'ai compris ma bévue. Eh bien là, c'est peut-être pareil. Je lui prête sans doute de mauvaises intentions.

Des coups en provenance de la porte me font sursauter et je récolte au passage un regard méprisant de la part de Marie.

– Entrez, répond cette dernière.

Laure, l'une des domestiques employées dans l'immense maison des Duteuil, fait son entrée dans la pièce.

– Ils sont arrivés, annonce-t-elle simplement.

Qui ça ? Les extraterrestres ? C'est quoi, ce suspense à deux balles ?

– Allons les rejoindre, suggère mon fiancé.

Sa mère acquiesce. Je fais un mouvement pour me lever, dans un bruit de froissement classique des robes de soirée, mais une main de fer empoigne mon épaule pour me retenir. C'est ma future belle-maman. Avec force, elle me contraint à me rasseoir, sans rien perdre de son charmant sourire. Ma parole, à côté de cette femme, Musclor se carapate comme un cafard en tremblant pour sa vie.

– On t'appellera quand il faudra venir, me dit-elle de sa voix douceuse.

– Ça ne sera pas long, ajoute Marius en sortant.

Comme toujours, hommes et femmes n'ont pas la même définition du mot « long ».

Le trio s'en va, me laissant seule devant mon reflet. J'attrape mon sac pour en sortir mon smartphone en me maudissant de ne pas avoir songé à prendre ma liseuse. Distraitement, je parcours les actualités. Mon intérêt s'éveille quand je découvre Springer dans les gros titres. Et pour cause, c'est l'entreprise familiale. Je lis l'article sans plus attendre. La valeur en Bourse a encore chuté. Mon père a beau s'esquinter à tenter de faire fructifier sa boîte, il perd de l'argent. Moi, je suis passionnée d'économie, c'est même le sujet de mes études. J'aimerais reprendre l'entreprise familiale, mais mon père n'a jamais été d'accord. Pour lui, c'est une affaire d'hommes. Dans deux ou trois ans tout au plus, il souhaiterait donner une place au sein de l'entreprise familiale, réputée dans la France entière, à mon futur époux. Je n'ai pas mon mot à dire, il en est ainsi depuis des générations. Ma mère a toujours été femme au foyer, et je ne l'ai jamais vue se plaindre. Je suis sans doute un peu plus rebelle qu'elle, mais je sais que je finirai bien par m'y habituer.

– Mademoiselle ?

C'est Laure qui vient me chercher ; je me lève pour la suivre, sans plus attendre, en inspectant mon reflet une dernière fois. Personnellement, je ne vois pas de double menton. Encore moins un triple ! Je deviens l'ombre de la domestique à travers le long couloir menant à la gigantesque salle de réception des Duteuil. J'avais espéré que ce serait accrochée au bras de Marius que je ferais mon entrée dans cette pièce mythique, parmi la bourgeoisie dorée de toute la France, venue en masse à Strasbourg pour assister à notre mariage. En vérité, je traverse la foule en essayant de me frayer un chemin à coups de coude. Ce n'est pas tout à fait ce dont je rêvais, mais il faut parfois savoir se contenter de ce que l'on a.

Une minute plus tard, j'ai fini mon bain de foule à la façon d'un chanteur de hard-rock. Pour le

coup, je suis certaine d'avoir récolté quelques hématomes que je garderai en souvenir. Plus tard, dans quelques années, je pourrai raconter cette anecdote à mes petits-enfants, assise avec Marius sur une balancelle dans un jardin ensoleillé. D'ailleurs, en parlant de ce dernier, il me tend la main pour m'aider à monter sur l'estrade, tandis que je plonge mes yeux dans les siens, comme dans les films à l'eau de rose que je regarde avec ma mère. Il m'adresse un sourire étincelant qui n'est pas sans me rappeler son rôle de prince charmant. N'est-ce pas ce dont toute petite fille rêve ?

Sa mère nous rejoint et je me demande ce qu'elle fiche là. Ils se tournent vers les invités et je suis le mouvement avec grâce et naturel. En tout cas, je l'espère. Future belle-maman les salue à la façon de la reine d'Angleterre avec sa main de travers, et j'ai le plus grand mal à ne pas m'esclaffer. Mais les princesses ne rient jamais en public, c'est bien connu.

J'aurais aimé que Carmela soit là, mais elle a décrété que je commettais une immense erreur en épousant celui qu'elle considère comme la réplique de Charmant, le méchant prince de *Shrek*, en blond. Marie comprend enfin que sa place n'est pas sur l'estrade et s'en va, non sans m'avoir glissé un étrange « bon courage, mon petit » à l'oreille. Étrange façon de souhaiter la bienvenue dans la famille !

Chaque paire de mirettes dans cette salle est rivée sur nous. Il y a même des photographes. Depuis le temps que je fréquente Marius, à savoir un peu plus de deux ans, je ne devrais plus m'en étonner. Cependant, il me faut admettre qu'être le centre de l'attention n'est pas vraiment ma tasse de thé.

Une servante anonyme nous tend un plateau sur lequel se trouvent deux flûtes de champagne, ainsi qu'un micro. Je prends les breuvages – il m'en faudrait peu pour m'enfiler les deux, cul sec, afin de me détendre – tandis que mon fiancé attrape le micro pour le porter près de sa bouche. Il m'arrache une coupe des mains pour la lever en l'air. Ça y est. C'est le moment. Notre consécration à tous les deux. Je fais un discret signe de la main à papa et maman, assis en première ligne.

Marie affiche un sourire si étincelant qu'elle m'éblouirait presque. J'ignorais que cela lui faisait tellement plaisir de me voir intégrer sa famille. Flattée, je lui rends son sourire, me maudissant d'avoir pensé du mal d'elle encore quelques instants plus tôt.

– Mesdames, messieurs, vous êtes venus en masse assister à notre mariage, à moi et à Emma.

J'essaie de ne pas tiquer sur le fait qu'il ait placé le « moi » avant mon nom. Être une *grammar nazi* n'apporte que des soucis, après tout. Il plonge ses yeux azur dans les miens et je me sens de nouveau comme une princesse. À cet instant précis, je suis à dix mille lieues d'imaginer que c'est la dernière fois de ma vie que j'éprouverai ce sentiment. Marius se tourne vers la foule et, avec son sourire de Charmant, il assène :

– Je suis navré, mais il n'y aura pas de mariage.

Chapitre 2

– Goujat !

– Exact.

– Imbécile.

– Aussi.

– Détritrus cosmique de la planète Krypton.

– Absolument, m'encourage ma meilleure amie, roulée en boule sur le fauteuil qui fait face au canapé sur lequel je suis avachie comme un vieux légume. Allez, continue, la thérapie des insultes fonctionne encore mieux que celle consistant à ingurgiter des tonnes de glace à la vanille, méthode qui a en plus pour inconvénient de te faire grossir à vue d'œil.

Je baisse les yeux sur mon pot de Ben & Jerry's, et le peu de courage que j'avais emmagasiné fond plus vite que ma crème glacée.

– Hop, on ne baisse pas les bras, m'incite Carmela, à qui il ne manque que deux pompons pour jouer la parfaite *cheerleader* des cœurs en détresse.

– Espèce de...

Je cherche une dernière injure dans ma tête.

Malheureusement, je ne trouve que deux mots.

– Prince charmant.

– Hum... je n'aurais pas placé cette expression dans la catégorie des jurons mais, si tu veux, tu as raison, Emma. Le prince charmant est une ordure, et les seuls princes vraiment acceptables sont ceux que tu trouves dans les supermarchés, au rayon des gâteaux. Ceux-là, au moins, ils ne te décevront jamais.

Décevoir... Et je me mets à pleurer, malgré moi.

– Je... je suis désolée. Tu fais tout pour me remonter le moral et, moi, je chiale comme une madeleine.

– C'est normal. Il t'a plaquée il y a quoi... trois jours ?

– Quatre.

– En plus, il l'a fait de la pire des manières, cet enfoiré. Te larguer telle une malpropre devant des milliers d'invités...

– Ils étaient à peu près deux cents.

– Ça fait un joli petit paquet d'enflures. Sais-tu au moins pourquoi Marius t'a lâchée comme ça ?

– Non. Enfin, oui. Tu sais bien comment ses parents fonctionnent. Par intérêt. Les entreprises connaissent des hauts et des bas, et celle de mon père est au ras des pâquerettes en ce moment.

J'imagine que ça aurait entaché leur image de grande et puissante famille de la finance. Et Marius écoute toujours ce que sa mère lui dit...

– Quel imbécile, franchement ! Tu vaux nettement mieux que ça. Et puisqu'on parle de famille, comment a réagi la tienne ?

Je soupire, peinée à l'idée de me remémorer ce moment désagréable.

– Ma mère est restée en retrait, comme à son habitude. J'aurais aimé qu'elle me console. J'aurais eu besoin de m'épancher avec elle, comme le font toutes les filles avec leurs mamans. Carmela hoche la tête, compréhensive.

– D'abord, mon père a explosé de colère...

– Tu m'étonnes. Tout papa qui se respecte irait directement massacrer Marius pour ce qu'il t'a fait.

Je lui adresse un sourire triste.

– Tu n'y es pas du tout. C'est vers moi que sa hargne était dirigée. Pour lui, j'ai échoué. Depuis toujours, il mise sur les relations pour faire grandir sa boîte. J'étais le pion le plus important de son échiquier, et j'ai tout fait foirer. Je l'ai énormément déçu.

– J'aurais dû deviner, désolée, depuis le temps que je le connais. Sache une chose, c'est ton père qui est décevant, pas toi. Toi, tu t'es juste retrouvée entourée d'imbéciles. Parce que ton ex-belle-mère, cette vipère, n'est pas en reste. Il fallait la voir jubiler, quand Marius a brusquement annoncé votre rupture. Ses yeux brillaient autant que des toilettes fraîchement récurées.

– Très glamour, Carmela. Et puis, tu n'as pas pu les voir, puisque tu n'étais pas là, étant donné que tu ne voulais pas venir à la cérémonie.

– Et j'avais bien raison, quand on voit comment ça s'est fini.

J'acquiesce mollement entre deux sanglots tandis qu'elle enchaîne.

– Je n'ai pas besoin d'être présente pour savoir que les yeux de cette guêpe scintillaient de plaisir à l'idée de ne plus t'avoir dans les pattes. Elle ne t'a jamais aimée, il n'y a que toi pour ne pas l'avoir remarqué. Et puis, pourquoi les défends-tu encore, après ce qu'ils t'ont fait ?

– Je ne les défends pas...

Je m'arrête, parce que je me rends compte qu'elle a raison.

On devrait toujours écouter sa meilleure amie.

– Je l'admets. Je les défends malgré ce qu'ils m'ont fait.

Touchée par mon aveu, Carmela se lève pour encadrer mon visage de ses mains.

– Je suis désolée, ma biche. Tu as fait tant de concessions pour rien... Je ne voudrais pas te seriner que je t'avais prévenue mais...

– Mais, tu le fais quand même, complété-je avec un petit sourire.

Elle dépose un bisou au sommet de mon crâne. Je n'ai peut-être pas de chance en amour, mais je peux compter sur la meilleure amie au monde, ça, c'est une certitude. Avec promptitude, je repousse ses mains en me mettant debout, puis je file vers le buffet, duquel je retire une bouteille d'excellent rhum.

– Qu'est-ce que tu vas faire avec ça ?

Vu la manière dont elle me regarde, on dirait qu'elle croit sincèrement que je m'apprête à lancer un cocktail Molotov sur la maison de mon ex. C'est vrai que l'idée m'a traversé l'esprit, mais il n'est pas question que je perde une goutte de ce délicieux nectar avec un goujat de son espèce.

– Des mojitos, réponds-je en haussant les épaules.

Elle secoue la tête.

– L'alcool est un redoutable ennemi, Emma.

Mon sourire s'affaisse. Le sien redouble d'énergie.

– Et fuir l'ennemi, c'est lâche.

– Tu as tout à fait raison. Nous, on n'est pas des dégonflées, contrairement à cet imbécile qui m'a mollement abandonnée devant une assemblée habillée en Prada. Viens, tu vas m'aider à couper du citron vert. Et oublie les glaçons en forme de cœur, O.K. ?

Une heure plus tard, je ne suis pas ivre, je suis juste admirablement pompette. L'alcool, ingéré dans une quantité que je trouve tout à fait raisonnable, me rend plus lucide.

– Quand je pense que j'ai été à son service pendant deux ans...

– Et que tu as plié à tous ses caprices pour lui faire plaisir, ainsi qu'à ceux de sa mère, alors que je t'avais prévenue que cette situation était malsaine...

Elle n'a pas tout à fait tort. À côté de lui, Christian Grey est un chantre de la liberté.

– D'ailleurs, en parlant de caprices, tu sais ce qui me fait le plus mal ?

Carmela fait signe que non.

– C'est qu'ils m'ont demandé d'enlever le collier de ma grand-mère pour l'échanger contre cette horreur.

Je lui montre la parure de perles plus lourde qu'un sac de patates. Que je n'ai toujours pas enlevée, au demeurant.

Comme si ces satanées boules nacrées étaient soudainement devenues brûlantes, je les ôte de mon cou.

- Le pendentif qui me tient tant à cœur est toujours chez lui.
- Et qu'est-ce qu'on attend pour le récupérer ? Le bijou, pas le garçon, hein !

Je dévisage ma meilleure amie, comme si elle venait de me fournir la révélation du siècle.

- Exactement, Carmela, exactement !

Je me dresse sur mes pieds, droite comme un i. Je suis suffisamment pompette pour avoir le courage d'affronter Marius, mais pas assez pour tituber franchement. C'est parfait. Cependant, ma meilleure amie fronce les sourcils.

- Attends, tu es sûre que c'est une bonne idée ? Tu te sens prête à te retrouver face à lui ? Tu ne vas pas flancher et te mettre à genoux pour le supplier de te reprendre en pleurant à chaudes larmes ?

Je fais claquer ma langue.

- Quelle idée !

Elle hausse les épaules.

- Dans ce cas, c'est parti.

Quinze minutes plus tard, nous sautons dans le taxi qui nous emmène droit vers la banlieue bourgeoise où réside mon ex, puisqu'il n'est pas question que je conduise alors que j'ai bu. Si ce dernier a largement les moyens de se payer un chauffeur à plein temps, ce n'est pas le cas de ma famille. Nous sommes relativement aisés, mais notre fortune est loin d'égaliser celle de mon ancien fiancé. Au début de notre relation, les choses allaient en s'améliorant pour notre entreprise familiale, mais depuis quelque temps, notre situation économique empire jour après jour.

Distraitement, je contemple le paysage nocturne que j'ai tant de fois vu se dérouler sous mes yeux, et je ne peux empêcher la naissance d'un sentiment de nostalgie qui me serre la gorge. Toutefois, je refuse de me laisser abattre. Nous empruntons la grande avenue menant chez lui puis, enfin, nous arrivons devant sa maison. De style colonial, dotée de hautes colonnes, et tout simplement gigantesque, c'est une réplique alsacienne de la Maison-Blanche, en un peu plus petit.

Vous ai-je déjà parlé de la folie des grandeurs de la famille Duteuil ?

- Hum... Emma, nous avons un problème.

Carmela désigne le haut grillage en fer forgé blanc qui entoure le domaine. Le taxi s'arrête devant le portail et j'ouvre la fenêtre pour saluer le vigile.

- David, c'est moi.

Les spots s'allument pour éclairer la voiture avec une telle puissance que l'on se croirait au pied d'un vaisseau extraterrestre des années quatre-vingt-dix. Ledit David arrête de lire son journal pour

me jeter un œil... qui retourne immédiatement à sa lecture. Je me mets à genoux sur mon siège pour passer la tête par la fenêtre.

– Vous ne me reconnaissez pas ?

– Si.

Bon...

– Et vous ne m'ouvrez pas la porte ?

– Non.

Je soupire. Il va falloir que je le prenne par les sentiments.

– Comment va la petite Aurore ?

Aurore, c'est sa cadette. Je sais qu'il suffit que je lui en parle pour qu'il se lance dans un long monologue concernant sa fille, dont il est on ne peut plus fier. S'il y a une chose qui le fait craquer, c'est elle. Je l'écoute avec attention, hochant la tête quand c'est nécessaire pour ponctuer ses répliques. Puis, quand il a fini son discours-fleuve, j'adopte ma grimace la plus triste, avec le regard du Chat potté en prime.

– S'il vous plaît, laissez-moi voir Marius. Je n'en ai pas pour longtemps, je vous le jure. Je veux juste récupérer un pendentif qui me vient de ma grand-mère, et après je m'en irai. Vous savez combien ce bijou me tient à cœur.

Effectivement, il ne l'ignore pas. Nous en avons discuté lors d'une de mes nombreuses visites dans cette bâtisse. D'un naturel sociable, je suis du genre à sympathiser avec tous les employés de maison, au grand dam de Marius, qui détestait cette pratique. Il fallait bien que ça me serve un jour.

– C'est bon, je vous ouvre.

Je me retiens de taper dans mes mains et offre un sourire triomphant à Carmela.

– Bravo. Mais n'oublie pas qu'il est hors de question que tu le supplies de te reprendre.

– Quelle idée, marmonné-je en levant les yeux au ciel.

Cela dit, quand le taxi s'avance dans cette allée que j'ai tant de fois arpentée, mon palpitant se serre dans ma poitrine. Lorsque la voiture s'arrête, je m'en extirpe et j'avance seule vers le perron. Je gravis les quelques marches puis je colle mon doigt à la sonnette en priant pour ne pas commettre de boulette. La sonnerie, « Amazing Grace », une des chansons les plus connues du répertoire américain, rend les choses tout de suite plus solennelles, ou plus ridicules, comme dirait Carmela. Mon cœur cogne terriblement dans ma poitrine lorsque j'entends des pas derrière la porte et, quand elle s'ouvre, mon muscle cardiaque tombe à mes pieds.

Marius ne porte qu'un pantalon de pyjama et je dois me faire violence pour arracher mes yeux de

son torse. Même s'il n'est ni particulièrement musclé, ni même particulièrement beau. C'est sans doute une question d'habitude.

– Tu as une idée de l'heure qu'il est ? Et qu'est-ce que tu fiches là ?

– Je réponds d'abord à la question une ou à la numéro deux ?

Il fronce ses sourcils blonds. L'humour n'a jamais été sa tasse de thé. Encore moins le sarcasme.

– Qu'est-ce que tu fous devant ma porte ?

Lui demander s'il connaît la Bible, façon témoin de Jéhovah, n'est pas une bonne diversion. Il penche la tête et arbore un sourire, celui que je lui ai tant de fois arraché, et mon imbécile de palpitant flanche comme un traître.

– Je suis venue te supplier de me reprendre, murmuré-je, la gorge trop nouée pour parler convenablement.

Mince ! C'est exactement ce que je n'étais pas censée lui dire !

– Pardon ?

Heureusement, il n'a pas entendu. Il est encore temps de rectifier le tir. Au prix d'un effort considérable, je me ressaisis.

– Je suis venue t'ordonner de me rendre le collier de ma grand-mère.

Il écarquille les yeux, visiblement surpris de mon assurance.

Je ne flanche pas. Pendant quelques instants, j'ai l'impression qu'il lutte contre lui-même. Je suis certaine que c'est cette garce de Marie qui lui a enjoint de le garder, juste pour m'embêter. Quant à lui, j'ai la preuve qu'il n'est pas aussi mauvais qu'il en a l'air. Oh oui, j'en suis sûre. S'il m'a jetée comme une malpropre, c'est uniquement parce qu'il respecte sa mère. C'est elle, la méchante dans cette histoire. Pas lui. Prise d'un soudain élan de tendresse à l'égard de celui que, quelques instants plus tôt, je prenais pour un goujat, je fais un pas en avant, les bras tendus, prête à l'enlacer quand, soudain, une silhouette fait son apparition à côté de lui. Je m'arrête en plein élan pour dévisager cette déesse rousse, vêtue d'une nuisette rouge. Ma nuisette rouge ! Mes espoirs tombent comme un vulgaire château de cartes quand je comprends qu'il a entièrement refait sa vie, en quatre jours. D'ailleurs, peut-être avait-il commencé à la refaire avant...

– Qui est cette fille ? s'enquiert sa nouvelle maîtresse avec dédain.

– Une folle hystérique.

Je prends son insulte en pleine face.

– Non. Je suis plutôt une folle qui risque de devenir hystérique s'il ne me rend pas tout de suite le

collier de ma grand-mère.

Ma rivale écarquille les yeux.

– J’aime autant te prévenir, rouquine. Ne laisse pas traîner un centime, pas même une barrette pour tes cheveux, sans quoi, cet apprenti Picsou te le volera ! Je...

– Va-t’en, Emma. Je ne veux plus te voir ici.

– Je m’en irai quand j’aurai récupéré mon pendentif. Pas avant.

Il me toise avec colère. Je ne bouge pas d’un pouce.

– Je te demande une dernière fois de déguerpir, sinon je me verrai obligé de faire appel à la sécurité. Je compte jusqu’à trois.

Mes pieds restent soudés au béton. Je tiens à ce collier à un point qu’il n’imagine pas. Ce bijou est tout ce qu’il me reste de ma grand-mère. Je tente de le raisonner une dernière fois.

– Je ne comprends pas, Marius. Pourquoi ne me le rends-tu pas ? Pour toi, ce n’est qu’une breloque sans valeur monétaire, mais pour moi...

– Trois.

Là-dessus, deux hommes font irruption derrière lui, franchissent les quelques centimètres qui nous séparent et m’empoignent par les bras avec force.

– Hé ! Arrêtez ça tout de suite, vous me faites mal.

J’essaie de me débattre, sans succès.

– Emmenez-la dehors.

Sous le regard moqueur du nouveau couple, les sbires me traînent de force jusqu’au taxi, tandis que je cherche à me libérer, sans succès. L’un d’eux ouvre la portière et l’autre me jette sur la banquette arrière. Je me cogne la tête contre la porte opposée alors que mon épaule s’enfonce dans la cuisse de Carmela, qui hurle des insultes à l’encontre des gardes. Le plus grand vigile se tourne vers le chauffeur.

– On a votre plaque, le menace-t-il. Revenez ici et vous pourrez dire adieu à votre travail.

La tête rentrée entre les épaules à la façon d’une tortue tout sauf Ninja, le conducteur démarre pour nous sortir en toute vitesse de cette propriété. S’il me restait un doute quant à la stabilité mentale des Duteuil, il s’est évaporé avec les derniers nuages d’alcool qui flottaient encore dans mon esprit embrumé. J’ai mal au crâne. Il faut dire que les sbires n’y sont pas allés de main morte quand ils m’ont projetée à l’intérieur du véhicule. Ils ont dû tuer les derniers neurones encore fonctionnels dans mon cerveau. Quoi qu’il en soit, je n’en reviens pas que Marius ait osé avoir recours à la force pour me contraindre à battre en retraite. Je ne faisais que réclamer quelque chose qui m’appartient, et qui

m'est cher. Il m'a purement et simplement volé un bijou. Je ne suis pas dans mon tort, n'est-ce pas ? Sentant la colère monter en moi à chaque mètre que nous parcourons, je me tourne vers mon amie.

– Tu vas bien ? Je ne t'ai pas fait trop mal ?

– Oh, je n'avais pas besoin de mon fémur gauche, tu sais ?

Je souris, amusée, même si ma rage n'a pas baissé d'un cran.

J'aime la manière décalée dont elle prend la vie. J'aimerais être comme elle, mais mes parents m'ont, dès mon plus jeune âge, éduquée dans l'optique de faire de moi une parfaite épouse de chef d'entreprise, dépourvue de la moindre fantaisie. Si j'ai fait des études d'économie, ils ne m'imaginent pas une seule minute à la tête de leur boîte, raison pour laquelle ils mettaient tous leurs espoirs dans Marius. De là à dire que j'ai déçu leurs espérances...

La nuit est déjà bien entamée quand nous vidons notre troisième mojito. J'ai laissé Carmela le préparer et j'ai l'impression d'avaler du feu.

– Punaise, tu l'as drôlement corsé, ton cocktail.

Elle hausse les épaules en me gratifiant d'une moue qui ferait rire Voldemort.

– En même temps, tu n'avais plus d'eau zagueuse. Non, gazeuse, pardon. Tu n'avais plus de citron vert, plus de sucre de canne, plus de menthe, et ton congélateur ne contenait que deux glaçons, en forme de Faucon Millenium qui plus est. Si mon compte est bon... il ne nous restait plus que...

– Du rhum ! complété-je.

Elle applaudit, visiblement fière de moi. Je tape aussi dans mes mains.

– Marius n'a jamais aimé mes glaçons Star Wars.

– Hum... je dois dire que, pour une fois, je suis de son avis.

– D'ailleurs, il n'a jamais rien apprécié chez moi.

– Ne dis pas ça, proteste-t-elle. Tu sais pertinemment que c'est faux. Il était fan de...

Elle cherche dans sa tête quelque chose qui aurait pu plaire à mon ex. Elle réfléchit si fort que je peux presque voir les rouages de son cerveau à travers sa boîte crânienne. Puis, elle s'endort.

– Il ne m'a jamais réellement aimée.

À croire que l'alcool me rend vraiment lucide.

– Et je suis tombée dans le panneau, j'ai cherché à lui faire plaisir à tout prix, quitte à oublier ce que je suis réellement. Mais, tu sais quoi ? On va lui faire payer. Je vais récupérer le collier de ma grand-mère, coûte que coûte.

Un ronflement me répond. Je prends ça pour un oui.

À mon tour de faire tourner mes neurones. J'envisage toutes les manières dont je pourrais lui soutirer ce collier, et aucune ne me convient. Il ne me le donnera jamais. C'est un fait. En toute logique, il faudrait que je le lui dérobe. Sauf que je ne suis pas une voleuse. Je ne me vois pas m'introduire chez lui par effraction pour lui soutirer ce qui est à moi. Je suis, et j'ai toujours été, incapable de faire les choses par moi-même, exactement comme ma mère, qui délègue tout à mon père. Finalement, je ne vois qu'une seule solution : demander à quelqu'un d'autre de le voler pour moi. Je bois une gorgée pour fêter mon idée, que je trouve excellente. Dans ma tête, je fais l'inventaire des métiers des gens que je connais : avocat, banquier, courtier, rentier, patron. Si je veux former un club des boulots les plus ennuyeux, c'est bien parti. En revanche, force est d'admettre qu'aucun gangster ne figure dans mes fréquentations, ce qui est plutôt rassurant au demeurant, mais particulièrement embêtant aujourd'hui.

Pour autant, cette fois, il n'est pas question que je lâche prise. Je me lève pour faire les cent pas dans mon salon, comme si le mouvement pouvait accélérer le fonctionnement de mon cerveau imbibé. Enfin, une idée surgit de ce fouillis et, soit elle est carrément géniale, soit elle est absolument à bannir.

Pour cela, je n'ai qu'une seule solution : la tester.

Tandis que ma meilleure amie dort du sommeil du juste, je m'installe à mon bureau et ouvre mon ordinateur portable avec un sourire jusqu'aux oreilles.

– Je peux savoir ce que tu fais ?

Carmela vient de se réveiller et m'examine avec méfiance, appuyée contre le chambranle.

– Dis-moi que tu ne vas pas lui envoyer un mail larmoyant pour le supplier de revenir avec toi.

– Je ne vais pas lui envoyer un mail larmoyant pour le supplier de revenir avec moi.

Elle arque les sourcils, visiblement surprise, tandis que je continue de pianoter sur le clavier.

– Je dépose une annonce sur le Bon Coin.

Recherche bad boy

Le candidat devra être indépendant, discret et soigné. Une expérience est indispensable en matière de cambriolages. Les connaissances dans le domaine du hack de caméras de sécurité sont un plus. En revanche, aucune référence ne vous sera demandée. Cagoule et gants vous seront fournis. Pas sérieux, s'abstenir.

Puis, je laisse mon adresse mail, plus guillerette que jamais. En deux ans d'amourette, Marius vient involontairement de m'offrir le meilleur moment de notre relation.

Tranquillement, je retourne auprès de ma meilleure amie, qui continue de m'observer avec méfiance. Cette fille me connaît trop bien. Paisiblement, nous discutons de choses et d'autres jusqu'à

ce qu'elle soit trop fatiguée. Elle attrape son sac pour rentrer chez elle, mais elle s'arrête juste devant la porte et me dévisage attentivement.

– Tu es sûre que ça va ? Je peux rester, si tu en as besoin.

Une rupture, ce n'est jamais facile à gérer.

Je la prends dans mes bras, touchée par sa proposition. Elle mérite plus que personne le titre de BFF.

– Carmie, je te remercie, mais ça fait deux ans que je ne me suis pas sentie aussi bien.

Elle acquiesce. Rassurée, elle s'en va et, moi, je pars me coucher, un sourire large comme le Rhin aux lèvres.

Chapitre 3

Un bruit strident me tire brutalement de mon sommeil. Je me redresse sur mon lit, me frottant les yeux pour y voir plus clair. J'ai tellement mal au crâne que j'ai l'impression que ma tête a servi de Pokéball pour attraper un Pokémon récalcitrant. Le son perçant me déchire de nouveau les oreilles et c'est comme si un A380 décidait d'utiliser mes tympans en guise de piste de décollage. En me recouchant, le visage caché sous mon oreiller dans le vain espoir d'atténuer les nuisances sonores, je me promets de ne plus jamais boire à l'excès... au moins jusqu'à la prochaine fois.

Enfin, mon esprit s'éclaircit quelque peu et je comprends qu'il s'agit de la sonnette. Je bondis sur mes pieds, encore en pyjama, et me dépêche d'ouvrir. Hébétée, je manque de tomber à la renverse en découvrant qui se tient sur mon seuil. Pas moins de quatre policiers se sont déplacés à mon domicile. On n'est pas en décembre, ils ne vendent certainement pas de calendriers...

– Mademoiselle Springer ?

Je hoche la tête, la gorge nouée, m'attendant à ce qu'une mauvaise nouvelle me tombe sur le coin du nez. S'il est arrivé quelque chose à mes parents ou à Carmela...

– Vous êtes en état d'arrestation.

– Quoi ?

Comme je lève brusquement les mains en l'air pour montrer ma surprise, les hommes en uniforme prennent ma réaction pour une attaque. Je n'ai pas le temps de clamer mon innocence qu'ils se jettent sur moi, tels des démons. L'un d'eux tente de me neutraliser et pousse un cri en découvrant le sextoy que je planque toujours dans la poche de mon pantalon de pyjama, un deuxième m'attrape par les bras pour les glisser derrière mon corps, le troisième me passe les menottes. Le quatrième ramasse mon vibromasseur tombé par terre et le pose sur le meuble à chaussures avant de se tourner vers moi.

– Mademoiselle Springer, veuillez nous suivre.

– Hum... est-ce que je peux juste prendre une douche et m'habiller ?

Ma question semble les désarçonner tous les quatre l'espace de quelques secondes, mais leur hébétude ne dure pas.

– Bien sûr, prenez aussi le petit-déjeuner, tant que vous y êtes.

– Excellent, merci. Vous pouvez m'enlever les menottes ?

C'est plus pratique pour servir le café.

– C'était un sarcasme, me prévient l'officier.

Là-dessus, deux policiers m’empoignent par les bras et me traînent vers l’extérieur, où m’attend une de ces fameuses voitures bleues. Si, pendant quelques instants, j’ai espéré qu’il s’agissait d’une blague, j’ai à présent l’entière certitude que ce n’est pas le cas.

Dehors, la lumière du soleil, déjà haute dans le zénith, m’aveugle. Je me maudis encore d’avoir trop bu la veille.

– Emma ?

Les yeux plissés, j’essaie de tourner la tête en direction de cette voix, ce qui me vaut presque un torticolis, étant donné que j’ai pratiquement dû me tordre le cou vu la manière dont les policiers me tiennent. Manque de chance, il s’agit de Corinne, la concierge de l’immeuble – au sens propre comme figuré – où je réside. Le Seigneur ne l’a pas dotée d’une bouche, mais d’un haut-parleur. Sa langue bien pendue doit être dotée d’une antenne 5G, vu la vitesse à laquelle circulent ses ragots.

– Coucou ! réponds-je avec un calme olympien que je suis loin de ressentir. Beaux géraniums, au fait.

– Merci, merci. Qu’est-ce qu’ils vous veulent ? Vous avez fait du trafic ?

Du trafic de cerveaux, oui. Désolée de ne pas t’en avoir proposé un...

– Non. J’ai juste été témoin d’un incident.

Un mensonge un peu trop gros, non ?

– D’accord. En tout cas, vous pouvez compter sur ma discrétion.

Traduction : dans moins d’une minute, toute la ville – y compris Marie et Marius, forcément – sera au courant que les flics sont venus me cueillir dans mon pyjama à l’effigie de Pikachu. Mon amour des dessins animés me perdra.

Un agent me fait entrer dans la voiture de force en prenant soin de me baisser la tête pour m’éviter d’avoir en plus un œuf sur le front. Moi qui menais la vie la plus tranquille au monde il n’y a pas si longtemps, j’ai de quoi me poser des questions. Deux policiers s’installent à mes côtés tandis que les deux autres vont devant.

– Où m’emmenez-vous ? Et pourquoi ?

Celui qui est assis à la place du mort consulte sa montre.

– Au MacDo. Pour manger.

Je hausse un sourcil, pas dupe pour deux sous. Ma surprise est de taille quand nous nous arrêtons effectivement au drive du fast-food le plus proche. Ils commandent quatre menus au poulet, sans prendre en compte ma faim ; après quoi, nous arrivons au commissariat. Là, on me fait entrer dans

une grande cage, non sans m'avoir informée des conditions de détention, tel que le prévoit la loi. Cependant, pas un mot ne filtre quant aux raisons qui les ont poussés à me mettre en garde à vue.

Je sens que je ne vais pas m'ennuyer, puisque j'ai pour compagnons de cellule un motard body-buildé, dont les bras sont plus larges que mes jambes, et trois filles plus proches du zombie que de l'humain. Tous les quatre me dévisagent comme si une corne m'était poussée sur le front. Il faut dire que, avec mon pyjama Pikachu et mon air innocent, je fais un peu tache. Cela dit, beaucoup de serial killers pourraient passer pour des enfants de chœur. Il suffit de voir Dexter et sa gueule d'ange. Bon, d'accord, c'est un personnage de fiction.

Les heures passent et la cage se vide et se remplit tel un cœur ponctionnant du sang. On m'accorde le droit de téléphoner à un proche, mais je le refuse. Quitte à me faire cuisiner, autant que ce soit par un agent assermenté que par mes parents ou ma meilleure amie. Lui, au moins, est tenu par la loi de ne pas me brutaliser si ce n'est pas nécessaire.

J'ai enfin réussi à m'endormir en coinçant mon front entre les barreaux, assise sur mon banc inconfortable, quand un officier vient me chercher.

- Emma Springer ?
- C'est moi, lancé-je en réprimant un bâillement.

Je suppose que je ne suis pas en mesure de lui demander un café ?

- Veuillez me suivre.

Comme je n'ai pas encore appris à traverser les murs et les barreaux à la façon de Casper le fantôme, l'homme m'ouvre la grille. Les bras sur ma poitrine pour cacher ce qui peut l'être, je m'évertue à lui courir après. Il m'invite à pénétrer dans une pièce et à m'asseoir sur une chaise ; après quoi, il m'abandonne. C'est alors qu'un couple en uniforme s'installe devant moi.

Patiemment, j'attends qu'ils finissent la lecture des feuilles qu'ils tiennent devant eux. Enfin, les deux me dévisagent, inspectant ma figure comme si leurs yeux étaient dotés d'un scanner leur permettant de lire dans le cerveau des criminels en puissance.

- Mademoiselle Springer, commence la femme, dont les cheveux blonds ressemblent aux miens. Savez-vous pourquoi vous êtes ici ?

Je secoue la tête en essayant d'imprimer à mon visage l'air le plus innocent possible. L'expression de ceux qui me font face ne change pas d'un pouce. Mon numéro de charme habituel ne prend pas, cette fois.

- Avez-vous fait quelque chose d'illégal ces derniers temps ?

Enfiler un pantalon marron avec un tee-shirt vert à motifs de léopard, c'est immonde, mais pas illégal. Et c'était carnaval.

- Pas que je sache.
- En êtes-vous certaine ?

J'inspire profondément. Une idée me vient à l'esprit.

– Si.

Les deux policiers semblent soudain très intéressés. Je plisse le nez.

– J'ai peut-être téléchargé illégalement la dernière saison de *The Walking Dead*.

Le couple échange un regard navré.

– Mademoiselle Springer, m'apostrophe la dame, croyez-vous sincèrement que nous conduisons au poste chaque personne qui se rend coupable d'un téléchargement illégal ?

Je me passe la main sur le front avant de répondre avec franchise.

– Bien sûr que non. Mais, puisque c'est la seule chose répréhensible que j'ai faite dernièrement, je ne vois que ça.

– En êtes-vous certaine ? répète l'homme.

– Je le suis.

Il acquiesce, pose une feuille blanche sur le bureau et la fait glisser jusqu'à moi.

– Retournez-la et lisez son contenu, m'ordonne-t-il.

J'obtempère rapidement et attrape le papier de mes mains menottées.

Recherche bad boy

Le candidat devra être indépendant, discret et soigné. Une expérience est indispensable en matière de cambriolages. Les connaissances dans le domaine du hack de caméras de sécurité sont un plus. En revanche, aucune référence ne vous sera demandée. Cagoule et gants vous seront fournis. Pas sérieux, s'abstenir.

Les yeux manquent de me tomber des orbites quand je reconnais ces quelques lignes.

Oh, mon Dieu...

– Mademoiselle Springer, admettez-vous être l'auteur de ce texte ?

– Je l'admets...

– Bien. Avez-vous bénéficié d'un complice pour le rédiger ?

– Aucun, si ce n'est le correcteur intégré dans Libre Office Writer.

Vraisemblablement, ma remarque ne les fait pas rire du tout. En même temps, je n'y peux rien. J'ai

tendance à débiter des âneries quand je suis angoissée et, là, mon *stressomètre* atteint des proportions particulièrement alarmantes.

- Qu’entendez-vous par « bad boy » ? m’interroge la femme.
- Un mauvais garçon.

Je me borne à jouer les idiots. Cela vaut mieux que de leur avouer que, en réalité, je suis à la recherche d’une ou de plusieurs personnes capables de cambrioler la maison de mon ex en vue de récupérer le collier qu’il m’a lâchement soustrait. Ma définition semble heureusement les satisfaire. Dans un premier temps...

- Pourquoi recherchez-vous un bad boy ?

C’est la question à ne pas me poser.

- Hum... un bad boy ?

J’essaie de chercher une réponse qui ne me fera pas passer pour une dangereuse criminelle ou une psychopathe particulièrement tordue. La vérité constitue un délit d’association de malfaiteurs, passible d’une peine d’au moins cinq ans. C’est en tout cas ce que disent les séries policières. Je n’ai qu’une excuse à peu près crédible à leur servir. Je me tourne vers la femme avec un demi-sourire.

- Vous savez... les bad boys ont le vent en poupe. Ça vous arrive de lire des romans ?

Un peu décontenancée, elle hoche la tête tandis que son collègue me toise sévèrement.

– Eh bien, sachez que les romances en sont remplies. Et les héros sont si craquants, si séduisants... Par ce moyen détourné qui, je l’admets, n’était pas ce que j’ai fait de plus intelligent, j’ai voulu recruter un homme comme Nahel, de la saga *Ecstasy* de Nathalie Charlier, ou encore un mâle en puissance comme Race, dans *Bad – Amour Dangereux*.

Les yeux de la fliquette étincellent. Je pense avoir vu juste avec elle.

- Je comprends tout à fait, minaude-t-elle avec un sourire niais.
- Ah oui ? Tu aimes les garçons dangereux, toi ? la sermonne l’agent avec un rictus étonné.

Je ne serais pas surprise qu’il en pince pour elle, mais elle a l’air trop aveugle pour le remarquer. Je les laisse se lancer quelques piques en cachant mon sourire du mieux que je peux, puis je me compose l’expression la plus désolée de mon répertoire à grimaces.

– Je n’ai pas mesuré la dangerosité de mes actes lorsque j’ai posté cette annonce sur le Bon Coin. J’en suis consciente, à présent, et je m’en excuse platement.

La blonde opine.

- Si ce que vous recherchez, c’est un partenaire, vous pouvez toujours passer une publication sur

un site de rencontres en spécifiant bien que ce sont les bad boys qui vous font craquer. Je vous recommande Magiic.com. C'est ce qui se fait de mieux dans la région.

Je hoche la tête en me retenant de rire.

- Tu es sur Magiic.com ? s'étonne son équipier.
- Euh... oui. Mais, tu sais, c'est un moyen très respectable de trouver son âme sœur et...
- Attends, tu ne serais pas fliquette67 ?

Elle rougit, prise sur le fait.

- Oui... Et toi ? Parce que je suppose que tu es également inscrit.

Ils commencent une nouvelle discussion au sujet de leur fameux site de rencontres, oubliant presque ma présence. Tranquillement assise sur mon siège, je me demande comment j'ai pu me retrouver à observer, dans mon pyjama Pikachu, deux flics qui se font des avances dignes de celles d'un couple de collégiens. Soit je suis tombée dans la quatrième dimension – voire la cinquième ou la sixième –, soit je suis encore ivre. Soudain, la porte s'ouvre brusquement et je sursaute. Un officier lance un regard désolé au couple de policiers qui, à présent, se font ouvertement la cour, hermétiques au monde qui les entoure, puis ses mirettes se tournent vers moi.

- Mademoiselle Springer ?
- Oui ?
- Veuillez me suivre.

Je me lève prestement et quitte la pièce après avoir adressé un geste de la main aux tourtereaux en uniforme. L'agent me conduit au guichet central, où il me fait signer une feuille.

- Vous êtes libre. Mais ne recommencez plus. Nous serons nettement moins indulgents la prochaine fois.

Je le remercie, puis me dirige vers la sortie. Une fois dehors, une voix masculine me hèle. Je reconnais Albert, le second de mon père, et un sourire éclaire mon visage. Cet homme d'un certain âge travaille pour mes parents depuis une éternité, et je dois admettre que je l'adore. Il a toujours servi d'intermédiaire entre mes géniteurs et moi, même si cela ne faisait pas vraiment partie de ses attributions. C'est un homme bon, en qui j'ai entièrement confiance.

- Alors comme ça, tu cherches un bad boy ?

Sa grimace me fait éclater de rire. Il a un don pour dédramatiser toutes les situations. Et ce depuis que je suis petite.

- Que veux-tu, les mauvais garçons se font rares de nos jours.
- Oh oui, je suis bien placé pour le savoir.

Albert est tout le contraire. En vérité, c'est un véritable gentleman de l'ancien temps, ce qui lui confère également un certain charme en dépit de son âge. Il a toujours pris soin de ma mère d'une façon particulière, d'une manière dont même mon père n'usait jamais. Cet homme brille pour ses capacités professionnelles et ses qualités humaines, voilà tout.

- Par contre, j'ai une mauvaise nouvelle.
- Ça ne peut pas être pire que de passer six heures en garde à vue.
- Je suis chargé de te conduire chez tes parents.
- D'accord, ça peut effectivement être pire.

Je m'installe dans sa voiture et me laisse porter, me préparant mentalement au sermon du siècle.

Chapitre 4

– Non, mais, est-ce que je peux savoir ce qui t'est passé par cette chose que tu portes sur les épaules et que tu oses encore appeler une tête ?

– Bonjour, quand même, papa.

Le sens de l'accueil de mon père, les crèmes amincissantes efficaces et les licornes. L'un de ces trois éléments existe vraiment, cherchez lequel. Parfaitement : les chevaux mythologiques à paillettes !

– Emma Springer !

Comme s'il avait d'autres Emma parmi sa descendance.

– Oui ?

Mes yeux se posent sur son visage tout rouge. Il est en colère. D'un côté, je le comprends. J'ai fait n'importe quoi. Seulement, s'il pouvait éviter de me traiter comme une adolescente délurée, ça arrangerait grandement nos relations tumultueuses.

– Coucou, ma chérie, me salue ma mère en sortant de la cuisine pour me prendre dans ses bras. Monte te changer, tu es encore en pyjama. Nous aurons largement le temps d'en discuter pendant le dîner.

Je la remercie en déposant un tendre baiser sur ses cheveux, d'une couleur identique à la mienne, et monte dans ce qui jadis était ma chambre. Mes parents l'ont laissée telle qu'elle était quand je suis partie, trois ans plus tôt. Les romans qui ont accompagné mon adolescence sont encore sur les étagères, et les vieux posters sont restés accrochés aux murs. Celui de Harry Potter me tire un sourire, et je me surprends à soupirer devant l'affiche de *Twilight*. Ah, ce bon Edward Cullen. J'étais folle amoureuse de lui. J'étais ? Non, je le suis toujours. C'est à cause de lui que tous les hommes me déçoivent. J'ai placé la barre trop haut... Distraitemment, je continue mon inspection. Je sais que si je cherche derrière mon armoire, j'y trouverai l'immense poster d'Iron Maiden, celui que mon père m'avait interdit d'exposer. Trop subversif, selon lui. Balivernes ! Si j'avais reçu un centime chaque fois que mon paternel m'a empêchée d'exprimer ce que je suis réellement, j'aurais de quoi défier Christian Grey, niveau compte bancaire. J'ouvre la porte de ma penderie, d'où je retire une robe qui date de ma première année de fac. Elle émet un craquement sinistre quand j'essaie de l'enfiler. Je la repose à sa place discrètement, comme si elle ne venait pas de me rappeler cruellement que j'ai dû prendre dans les cinq kilos depuis la dernière fois que je l'ai mise.

– Oh punaise.

Je finis par dégoter une tenue qui me va encore, puis je descends dans le salon, où ma mère

m'accueille avec un sourire.

– Je suis contente de te retrouver dehors, en liberté. Je te voyais déjà derrière les barreaux !

Je lui rends son sourire, amusée. Elle a toujours eu une imagination débordante. C'est sans doute d'elle que je tiens ce trait de caractère.

– Bon, on passe à table ?

Mon père, la patience, la tendresse, tout ça... Maman hausse les épaules, contrite. Une fois assis, Daniel, mon paternel, lance les hostilités.

– Comment t'est venue cette idée stupide ?

Je lui déballe la même réponse que celle donnée à la police tandis que ma mère lui coupe une tranche de rôti.

– Mais, tu as complètement perdu l'esprit ? Tu as quel âge, dans ta tête ?

J'évite de lui rappeler qu'il détient une collection entière de figurines Kinder Surprise.

Je lis la déception dans son regard et tente de me convaincre que ce n'est pas grave, ce n'est qu'une de plus. Il secoue la tête, visiblement désarmé face à ce qu'il appelle mon « incommensurable bêtise ».

– Comment tu vas faire quand tu seras...

– Oui, comment je vais faire quand je serai à la tête de ta boîte, complété-je en levant les yeux au ciel.

– Non. Je voulais dire comment tu vas faire quand tu seras l'épouse de la tête de cette boîte.

– Et pourquoi seulement l'épouse ? lancé-je sur un ton provocant.

Je sais très bien pour quelle raison il ne souhaite pas me voir prendre le commandement de sa société, mais j'ai besoin de l'entendre de sa propre bouche.

– Parce que, une entreprise, c'est plus compliqué que le choix d'un rouge à lèvres, tu saisis ?

Je vais répliquer quelque chose, mais ma mère m'arrête d'un regard implorant. Voilà, nous y sommes. J'ai fait des études d'économie. Ce n'est pas un sujet qui me déplaît. Pour autant, jamais mon père ne me laissera faire mes preuves. Pour lui, c'est une affaire d'hommes, un point, c'est tout. Il a de la chance, il a épousé une femme extrêmement soumise. Ma mère ne s'est jamais opposée à aucune de ses décisions. Elle a toujours été spectatrice de sa propre vie. Certains penseront que c'est une potiche. En même temps, elle ne s'est jamais plainte de sa situation ni à moi ni aux autres. Elle s'est contentée de soutenir mon père dans son entreprise, d'être celle vers qui il pouvait se tourner en toutes circonstances, celle qui était toujours présente quoi qu'il arrive. Elle l'a attendu sans broncher quand il rentrait tard, ne se plaignant jamais de m'avoir pratiquement élevée seule. Une parfaite

femme au foyer. Pourtant, quelque chose me dit qu'elle n'en est plus satisfaite, du rôle qu'elle tient au sein de notre famille. Bien entendu, mon père espère que je suive le même chemin que ma mère. Mes études, il les a vues comme une passade. Comme quelque chose qui, à ses yeux, n'était pas nécessaire. En quoi est-ce qu'une fée du logis aurait besoin de connaître les différents courants économiques pour être en mesure de cuisiner un bon rôti afin de satisfaire son mari ? Voilà sa vision des choses, et voilà pourquoi il se montre si amer depuis que Marius a annoncé sa rupture avec moi. Il voyait en mon ex le gendre idéal. Le fait que je n'aie pas été capable de le garder l'a profondément déçu. J'ai pourtant fait de mon mieux en me comportant exactement comme maman, c'est-à-dire en cédant absolument à tous les caprices de mon compagnon. Est-ce que j'y peux quelque chose si ce dernier n'a pas jugé cela suffisant ?

Jusqu'où aurais-je dû me rabaisser pour que mon père ou mon ancien petit ami me jugent acceptable ? C'est parce que j'ai accepté d'enlever le collier qui me tenait tant à cœur que je me suis retrouvée derrière les barreaux. Pour ça, et pour ma manière quelque peu irréfléchie d'envisager les choses, je l'admets.

– Laisse-moi te donner un conseil, ma fille. Sois belle et tais-toi.

J'ouvre la bouche, parfaitement estomaquée.

– Tu as la chance d'être plutôt jolie. Profites-en pour te trouver un bon mari. Je peux même te présenter quelques-uns de mes collaborateurs.

Il dit ça comme s'il me rendait un incroyable service. Et il le pense, probablement. Ça me débecte.

– Merci, papa. Ta bonté te perdra.

Il ne saisit pas mon ironie. Cela vaut peut-être mieux.

– Je t'en prie. Mais vraiment, fais un effort, mon enfant. Le temps passe, et la beauté se fane à chaque instant.

Une fois le repas fini, j'aide ma mère à débarrasser la table, parce qu'il est certain que Daniel ne se donnera jamais cette peine. Ce n'est pas une histoire d'hommes... et puis il a travaillé toute la journée dehors... Le bénévolat auquel se consacre maman ne compte pas. Et puis, est-ce si difficile de transporter une assiette, deux couverts et un verre ?

– Merci, m'man, c'était délicieux.

Un sourire éclaire tout son visage, comme chaque fois qu'elle reçoit un compliment. On dirait une enfant le matin de Noël.

– Non, c'était sec, presque immangeable, s'écrie mon père depuis le salon.

Je grimace. Elle fait mine de ne pas avoir entendu, comme d'habitude.

– Je t’en prie, ma biche.

– Je vais y aller, décrété-je après avoir fait la vaisselle avec elle. La journée a été longue pour tout le monde.

Elle refuse d’avoir un lave-vaisselle chez elle. On se croirait chez les Cro-Magnon.

– Tu sais, ma chérie, ton père t’aime, à sa façon.

– À sa façon, comme tu dis.

Ne devrait-il pas m’aimer inconditionnellement, comme tout parent qui se respecte ?

Je finis par partir, après un échange effusif avec ma mère.

Chapitre 5

Arrivée chez moi, j'ai la surprise de découvrir Carmela avachie sur mon canapé. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Elle détient les clés de mon domicile et ses visites impromptues sont relativement fréquentes.

– Je t'en prie, fais comme chez toi, lancé-je, amusée. Tu aurais pu au moins ranger le linge.

Je désigne le séchoir qui trône en plein milieu du salon. Elle lève les yeux au ciel avec un geste théâtral qui me fait rire.

– J'ai passé une journée trop difficile pour être en mesure de m'occuper du ménage, d'autrui qui plus est.

Elle rejette sa tête en arrière et s'affale un peu plus sur le canapé, semblant au bout de sa vie, ce qui me fait éclater de rire. Je me dirige vers le frigo, d'où je sors un Coca Zéro. Le temps que je m'asseye, elle me l'a pris des mains.

– Alors, tu vas me dire pourquoi tu étais en garde à vue, aujourd'hui ?

– Comment tu sais ça, toi ?

Elle fait pivoter son visage mutin vers moi et je la dévisage avec surprise.

– J'ai mes sources.

Elle boit une gorgée de mon Coca sans me quitter des yeux.

– Bon, tu vas me dire pourquoi tu étais derrière les barreaux, oui ?

– Je croyais que tu avais tes sources, Carmela.

Elle grimace. Je lui rends la pareille. Jugeant que je l'ai assez fait mariner, je lui narre la petite mésaventure de mon article sur le Bon Coin. Je m'attends à ce qu'elle pousse une gueulante, comme n'importe quel humain normalement constitué.

– C'est parfaitement...

– Stupide, complété-je à sa place.

– Non. Ingénieux !

Parfois, j'oublie que Carmela n'est pas n'importe quel humain normalement constitué. Elle est plus que ça. Elle est ma meilleure amie.

– Vraiment ?

– Oui. Tu as bien fait de tenter le coup. Il n'est pas question que ton crétin d'ex garde le collier de ta grand-mère et, puisqu'il ne veut pas te le rendre, il faut absolument qu'on trouve un moyen de le lui dérober. Cela dit, l'annonce sur un site Internet n'était pas la manière la plus discrète de recruter ton personnel.

– Parce que tu as une autre idée ?

Elle se penche vers moi, toute guillerette. Cette fille est une véritable boule d'énergie qui n'a pas sa pareille pour remonter le moral. Une heure durant, nous échangeons sur la façon dont on pourrait se constituer une petite armée de deux ou trois bad boys. Qui aurait pu prévoir que nous nous retrouverions un jour à faire du brainstorming criminel ?

– Ce que je pense, c'est que si tu veux pêcher du poisson, tu te rends à la rivière, tu ne restes pas assise dans ton appartement à attendre que la truite vienne à toi.

Je scrute sa canette de soda en me demandant si Carmela ne fait pas une allergie aux édulcorants, ce qui expliquerait la teneur sibylline de sa phrase.

– Tu peux traduire ?

Elle lève encore les yeux au ciel, considérant ma requête sans doute stupide.

– Si on a besoin de mauvais garçons, il faut qu'on aille les chercher à la source, dans un de leurs repères. Genre dans un bar à motards, façon *Sons of Anarchy*. C'est cool, les motards, non ?

– Grave...

Je m'imagine déjà en train de faire affaire avec Charlie Hunnam, et cette simple idée suffit à me motiver. Enthousiaste, je bondis sur mes pieds, prête à récupérer mes clés.

– On y va ?

– Je n'attends que ça !

Nous nous rendons joyeusement au garage de l'immeuble, où nous prenons place à bord de ma Mini Austin. C'est au moment où je dois configurer le GPS que je prends conscience que nous avons un petit problème.

– On va où ?

– Dans un bar à motards, répond-elle du tac au tac.

– Hum... tu en connais ?

– Euh... non.

– Cherches-en un sur Google tandis que je démarre.

Elle acquiesce et je m'exécute. « What it feels like for a girl » de Madonna remplit l'habitacle. C'est un peu vieillot, mais ça met de bonne humeur. Carmela me donne une adresse et nous traversons la ville en quête de notre fameux établissement.

– Tu as une idée de ce qu'on va pouvoir leur dire ? s'enquiert-elle.

– Aucune. Mais il suffira d'entrer dans le café, de regarder la clientèle, de choisir quelques candidats et d'aller les voir en leur proposant un emploi bien rémunéré par rapport au peu qu'il y a à faire. Ils seront tellement gagnants au change qu'ils vont s'empresser d'accepter.

Ma meilleure amie hoche la tête avec enthousiasme. Enthousiasme qui décroît à mesure que nous nous enfonçons dans l'un des quartiers les plus malfamés de Strasbourg, de nuit, qui plus est. Nous n'avons pas l'habitude de sortir du centre-ville, ou des beaux coins de la capitale européenne. Autant dire que nous ne nous intégrons pas forcément très bien au décor. Pour autant, il n'est pas question que je fasse demi-tour. Je suis déterminée à récupérer mon collier.

Je me gare devant l'établissement, dont la devanture m'a l'air nettement plus glauque que sur le site Internet que m'a montré Carmela. Vu l'expression qu'arbore cette dernière, elle est d'accord avec moi. Les types qui zonent sur le trottoir ne sont guère plus avenants.

– Bon, on y va, lancé-je, comme si je n'étais pas une poule mouillée.

Nous quittons le véhicule après que j'ai vérifié plusieurs fois que j'ai correctement fermé les portières et que mes clés sont dans mon sac. Plus nous avançons, plus le regard des gaillards qui se tiennent devant le débit de boissons devient menaçant. Cependant, nous continuons notre chemin. Bien sûr, ils ne nous ouvrent pas la porte. Je saisis la poignée, plus sale que les doigts d'un enfant de maternelle, et invite mon amie à entrer.

– Non, non, toi d'abord.

Je m'exécute en levant les yeux au ciel.

Appelez-moi Mère courage...

À l'intérieur, il faut un moment pour que nos mirettes s'habituent à l'obscurité. Une fois qu'elles s'y sont accoutumées, nous le regrettons presque. Le sol est si sale qu'il craque sous nos pas, sans parler des clients.

– Je n'ai jamais vu autant de cuir dans un même endroit, émet mon amie.

– Pas même dans un magasin de canapés.

Moi, j'ai déjà vu des bars de motards. À la télé. Mais, ça ne ressemblait pas du tout à ça.

Nous marchons vers le comptoir, uniquement éclairé de quelques néons aux couleurs variées. Si vous rêvez de savoir ce que ressentent les extraterrestres en débarquant au milieu d'une foule de terriens hostiles, cet endroit est pour vous.

– Essaie d'avoir l'air naturel, ordonné-je à ma copine.

Elle acquiesce. Au moment où nous nous accoudons sur le zinc, je le regrette aussitôt, craignant

que nos bras dénudés y restent collés. Je retire mon membre supérieur par réflexe, récoltant au passage une épilation gratuite de l'avant-bras qui manque de m'arracher quelques larmes. Je vérifie en un coup d'œil : mes poils restés collés au comptoir brillent sous la lueur des néons. Flippant.

– Vous allez commander quelque chose, les donzelles, ou vous êtes juste venues faire du tourisme ?

C'est un peu cavalier de la part du barman, mais il n'a pas tort.

– Deux mojitos, ordonne Carmela. Avec du sucre brun, pas du blanc.

Le barman, doté d'une moustache à la Hulk Hogan et coiffé d'un bandana tout droit sorti de *Pirates des Caraïbes*, dévisage mon amie qui, j'en suis certaine, rêve de se carapater sous le comptoir. Pour autant, elle reste droite comme un i, pas décidée à se laisser faire.

– Et que ça saute, ajoute-t-elle d'une voix incertaine.

Je prie pour recevoir une cape d'invisibilité, mais Dumbledore reste sourd à ma requête et refuse de me l'envoyer par la pensée.

– Ici, nous ne servons que les binouzes.

J'hésite entre répondre que ça tombe bien, parce que nous ne sommes pas des bières même si ma couleur de cheveux ambrée me trahit, et lui faire remarquer que sa phrase n'est pas correcte. Étant donné que je ne suis pas encore suicidaire, je me contente de laisser mes mirettes faire du ping-pong entre le visage de ma meilleure amie et celui du barman.

– Mettez-nous deux bières, finis-je par trancher.

L'employé acquiesce et pose devant nous deux chopes qu'il vient de remplir.

– J'ai toujours aimé le verre fumé, c'est nettement plus authentique.

Je bois un coup.

– Sauf qu'il n'est pas fumé, il est juste sale, corrigé-je pour moi-même.

Nous continuons d'observer les piliers de bar qui descendent tranquillement leurs binouzes, nous demandant à qui nous allons bien pouvoir présenter notre requête. Soudain, deux hommes nous accostent par surprise.

– Bonjour. Que font deux jolies fleurs comme vous dans cet établissement ?

Je me pose la même question, si ça peut vous rassurer...

Mon amie répond sans prendre de gants.

– Nous cherchons des bad boys.

Les deux barbus ont l'air d'apprécier. Encourageant ! Je me lance :

– En fait, nous avons besoin de personnes comme vous pour nous aider à cambrioler mon ex, qui m'a pris le collier de ma grand-mère et...

Voyant leurs expressions peu amènes, je m'arrête de parler. Sage décision.

– Vous nous prenez pour des délinquants, c'est ça ? Parce que nous sommes des motards, vous pensez forcément que nous sommes des criminels, des hors-la-loi.

– Hum...

Terriblement confuse, je ne sais pas quoi dire pour essayer d'arranger les choses.

– La vie, ce n'est pas une série télé, fourrez-vous ça dans le crâne. Vous savez ce qu'on fait des gamines dans votre genre ?

Nous n'avons pas le temps de répondre que son comparse et lui nous attrapent sous le bras. Deux autres loubards nous saisissent par les pieds et, en moins de temps qu'il ne faut pour dire « Harley », nous nous retrouvons dehors, chassées exactement comme dans les films, principalement les westerns. Qui a dit que la vie ne ressemblait pas au cinéma, hein ?

Dehors, nous ramassons nos affaires par terre et secouons la poussière sur nos habits en nous demandant comment on a pu en arriver là. Heureusement, en cette heure tardive, les passants ne sont pas nombreux, si bien qu'il n'y a aucun témoin visuel de cette regrettable bévue. D'un pas mal assuré, nous nous dirigeons vers ma Mini Austin. Là, je découvre que quelqu'un l'a rayée sur toute la longueur à l'aide d'une clé. Une feuille A4 est pliée et coincée sous le pare-brise. Je l'ouvre. Elle contient une ribambelle d'insultes qui donnerait envie à Chuck Norris de se terrer sous sa couette, roulé en boule, et de ne plus en ressortir. Tout est fait pour me forcer à abandonner cette idée de recruter une bande de bad boys pour récupérer le fameux collier de ma grand-mère. De mon père jusqu'aux motards, on veut me faire croire que ma place est à la maison et mon rôle, c'est celui de la potiche. Mais je refuse de devenir comme ma mère, de lâcher prise. Pour la première fois de ma vie, j'ai envie d'accomplir quelque chose par moi-même, et je vais y arriver. Je retourne la feuille, dont le côté opposé est vierge, et la pose sur le capot de ma Mini tout en cherchant un stylo dans mon sac.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je ne suis pas Chuck Norris. Je ne me terrerai pas sous ma couette.

Je la vois écarquiller les mirettes, alors je lui adresse un sourire et commence à rédiger mon annonce.

Bad boys wanted : envoyer CV à...

Je donne mon adresse mail poubelle, celle que j'utilise habituellement pour les spams, et range

mon stylo dans mon sac ; après quoi, je me dirige vers un poteau sous le regard médusé de ma meilleure amie. Là, je crache mon chewing-gum, le colle au lampadaire, et m'en sers pour accrocher ma petite pancarte.

– Advienne que pourra !

– Pourvu que ce ne soit pas la police qui te réveille, demain matin.

– On va prier pour qu'ils ne viennent pas souvent dans ce coin. Mais c'était ça, ou je baissais les bras. Et il n'en est pas question.

Nous prenons place dans ma voiture. Au moment où je glisse les clés dans le contact, Carmela me surprend avec un compliment qui me va droit au cœur.

– Je suis plutôt fière de la nouvelle toi, admet-elle.

Et je dois dire que je le suis aussi.

Chapitre 6

Mon premier geste le lendemain matin, c'est d'allumer l'ordinateur. Je me dirige ensuite vers la cafetière et laisse couler une dose gargantuesque du précieux breuvage qui réveille. Après un bref passage aux toilettes, je récupère mon mug taille XXL et me dirige vers mon bureau. En tant que consultante en économie, j'ai la chance de posséder une pièce spécialement dédiée à mon travail. Après l'obtention de mon diplôme, je me suis spécialisée dans le consulting auprès de petites entreprises locales. Ces boîtes me donnent des contrats de courte durée, que je réalise depuis chez moi. J'analyse leurs performances et leur donne des conseils en ce sens. C'est quelque chose qui me passionne, et ça me permet de gagner ma croûte. Mes parents ignorent tout de mon travail, papa ne le supporterait jamais. Ils continuent de me financer, m'envoyant mensuellement un chèque bien garni, puisqu'ils considèrent que c'est leur devoir de parents, même si j'ai vingt-trois ans aujourd'hui. Seulement, si je les encaisse avec la régularité d'un métronome, je conserve l'argent sur un compte en banque spécialisé, et je le leur rendrai dès que possible. Par « dès que possible », entendez « dès que j'aurai trouvé le courage de le faire ». Mon rêve est de travailler au sein de l'entreprise familiale, et je sais que mon père s'y opposera tant qu'il sera en vie. Lui et sa vision archaïque des femmes... Alors, je cherche mon bonheur et mon salaire ailleurs, en attendant que les choses changent. Ou que je sois enfin capable de m'affirmer... J'active tranquillement ma boîte mail professionnelle et travaille sur un nouveau dossier. Il concerne une entreprise spécialisée dans les cosmétiques éthiques, employant six personnes en tout. Autant dire qu'il est peu probable qu'ils parviennent à se frayer un chemin dans le milieu impitoyable du commerce, mais mon rôle est de les aider, et je le fais du mieux que je peux.

Deux heures plus tard, j'ai besoin de faire une pause. Curieuse, je lance l'ouverture de ma boîte mail poubelle, tout en allant me chercher un Coca Zéro dans le frigo. Je n'ai pas vraiment beaucoup d'espoir quant au fait de recevoir des propositions. Mon annonce était réellement vague. On pourrait aussi bien croire à un casting pour un téléfilm qu'à une blague tordue. Et puis, il est encore tôt, je ne l'ai postée que la veille au soir. Alors, quelle n'est pas ma surprise lorsque je retourne à mon bureau et découvre que je n'ai pas moins d'une cinquantaine de réponses ! Éberluée, je regarde la multitude de mails qui s'entasse dans ma boîte.

– Oh, mon Dieu !

À peine ai-je prononcé cette phrase que mon téléphone sonne. Si ça ne s'appelle pas être en liaison directe avec le Seigneur... Seigneur qui se serait présenté sous les traits de ma délirante meilleure amie.

– Allô ?

– Attends, tu as vu ça ? C'est complètement dingue !

– Quoi ? De quoi tu parles, au juste ?

Tandis qu'elle continue de s'extasier sans que j'en comprenne la raison, les mails continuent d'arriver dans ma boîte aux lettres, de plus en plus nombreux. Ils ont doublé en une minute.

- Ton annonce, Emma. Elle est devenue virale.
- Comment cela ?

Au même instant, elle me fait parvenir par MMS une capture d'écran. Le hashtag #BadBoysWanted suivi de #poupounette67@giggle.com, à savoir mon adresse mail poubelle, est en tête sur Twitter. Ma bouche s'ouvre d'hébétude tandis que j'essaie de mesurer ce qui est en train de nous arriver.

- Emma ! On va devenir des célébrités !
- Ah non, sûrement pas !

Une heure et cinq cents courriels plus tard, je ferme définitivement ma boîte mail après avoir imprimé chaque missive, ce qui va me coûter une blinde en papier, sans parler de l'empreinte écologique. Cependant, je n'avais pas le choix si je ne voulais pas que les flics remontent jusqu'à moi. Et encore, même si l'adresse est actuellement close, ils peuvent me retrouver.

En dépit du stress qui me tenaille, je me force à retourner au travail, parce qu'une entreprise qui n'y est pour rien attend mon avis de pied ferme. Comment est-ce qu'une fille qui arrive à se mettre dans des situations pareilles peut-elle se montrer efficace dès lors qu'il s'agit de donner des conseils en matière d'économie ? Je me le demande. Si ça se trouve, mon père n'a pas tort lorsqu'il estime qu'il est préférable de me maintenir éloignée de la firme Springer. Je serais encore capable de faire couler par mégarde ce qu'il a mis une vie à construire.

Plus tard dans la journée, je sursaute lorsque retentit la sonnette. Je jette un œil à ma montre. Absorbée par mon travail, je n'ai pas vu le temps passer, et j'en suis venue à oublier cette histoire de #BadBoysWanted. Toutefois, l'intégralité de la chose me revient à l'esprit dès que je fais le constat que je n'attends personne. Je me lève et avance précautionneusement vers le couloir. À présent, des coups portés contre le battant résonnent dans tout l'appartement, ainsi que chez mes voisins. Je suis certaine que Corinne, celle qui joue les concierges de l'immeuble, a déjà prévenu la presse que la police a débarqué chez moi. Consciente que si je ne fais rien, ils vont finir par défoncer la porte et me flanquer une balle entre les deux yeux, je finis par ouvrir. Heureusement, il n'y a pas un agent à l'horizon, seulement Carmela, qui tape frénétiquement du pied sur mon tapis à l'effigie d'un chaton.

- Je suis venue te prêter main-forte, clame-t-elle. Surtout, ne me remercie pas.

Et elle s'insinue à l'intérieur sans attendre mon invitation, ce qui m'arrache d'emblée un sourire.

- Je t'en prie, fais comme chez toi.

En fait, elle aurait pu entrer sans sonner, puisqu'elle a les clés. Ce ne serait pas une première, de toute façon.

Toute guillerette, elle me raconte les dernières tendances des réseaux sociaux tandis que je lui sers un soda. Tendances dont nous avons pris la tête bien malgré nous...

– Tu n’as rien à manger ? Je suis venue directement après mon service de midi et je meurs de faim.

Elle quitte le canapé – où elle est si souvent avachie que la marque de ses fesses est imprimée de manière indélébile – et se rend devant le placard à gâteaux, qu’elle dévalise. Elle a la chance d’être aussi fine qu’une brindille alors qu’elle mange comme quatre. Je suis certaine qu’elle grignote même dans les assiettes du restaurant où elle est serveuse.

– Alors ? demande-t-elle en s’enfilant le troisième Dinosaurius du paquet. Combien ?

– Combien de quoi ?

Elle lève les yeux au ciel, comme si sa question était ce qu’il y a de plus explicite.

– Combien de courriels as-tu reçus ?

– J’en étais à cinq cents quand j’ai fermé la boîte mail.

Elle hausse les sourcils, surprise. Cela dit, elle ne se laisse pas déstabiliser longtemps.

– Tu les as tous lus ?

– Je n’en ai pas ouvert un seul, mais je les ai tous imprimés.

– On s’installe où pour les lire ?

Une des choses que j’adore chez ma meilleure amie, c’est qu’elle n’a jamais peur de retrousser ses manches, quelle que soit l’ampleur de la tâche. D’origine nettement plus modeste que moi, elle s’assume depuis belle lurette, d’autant plus que ses parents lui ont transmis très tôt le goût pour l’indépendance. Ensemble, nous prenons le temps de feuilleter les très nombreuses missives, pour la plupart loufoques.

– Attends, celle-là vaut son pesant de cacahuètes.

– Vas-y, fais voir !

Admirateur de Christian Grey, je suis un vrai vilain garçon dans ma chambre rouge de la douleur. Si vous voulez que ça fouette, répondez-moi au...

– Que ça fouette ? Quelle horreur !

– Je suis sûre qu’il pète au pieu, en plus.

Je ricane, amusée. Puis, je me redresse, intriguée par le papier que je tiens entre mes mains.

– Celle-ci n’est pas si mal.

Jeune homme de tout juste vingt-cinq ans, j’ai déjà dirigé une bonne trentaine de cambriolages allant de la petite épicerie aux plus grands pigeons de la région. Discret, rapide et efficace,

j'offre mes services contre une récompense sonnante et trébuchante.

– « Discret, rapide et efficace », c'est exactement ce qu'il nous faut.

Après un long moment, nous finissons par dénicher trois CV qui nous semblent sérieux, si tant est que l'on puisse trouver sérieuse une candidature au poste de bad boy.

– Il n'y a plus qu'à les rencontrer, déclare Carmela. Mais je t'imagine mal les faire venir ici.

Rien que d'imaginer la tête de Corinne, la concierge, en voyant débarquer mon équipe de cambrioleurs, et j'ai déjà envie de rire.

– Je vais leur donner rendez-vous dans un café, c'est plus prudent.

– J'approuve. Je te conseille celui qui se trouve à l'angle de la rue des Bredele, il fait d'excellents muffins au chocolat.

J'écarquille les mirettes.

– Parce que tu as l'intention de venir ?

– Je ne louperais ça pour rien au monde, ma cocotte. Et puis, tu as sans doute besoin d'une assistante.

Sa sollicitude me touche à un point qu'elle n' imagine même pas.

– L'amitié, c'est la règle des trois C.

– Les trois C ?

Je sens qu'elle va encore me surprendre.

– Confiance, complicité, conneries. Aucun de ces points ne doit être négligé, surtout pas le dernier.

Elle n'a pas tort ! Avec un sourire amusé, j'envoie les réponses aux candidats choisis en prenant soin de créer une nouvelle adresse mail spécialement conçue pour eux. Je me sépare ensuite de ma meilleure amie, qui s'en va faire quelques courses avant le service du soir. Quant à moi, je me replonge dans mon travail, tâchant de trouver une solution pour cette petite boîte spécialisée dans les cosmétiques éthiques. Lorsque ma journée se termine enfin et qu'il est temps d'aller me coucher, je m'aperçois que j'ai à peine songé à celui avec qui, quelques jours plus tôt, j'étais prête à m'engager. C'est sans doute une conséquence du choc psychologique lié à la rupture brutale qu'il m'a fait subir.

Mon cerveau doit se forcer à ne pas penser à lui car, dès que mon esprit l'évoque, il me manque. Je me voyais avec lui pour la vie. Envisager mon avenir sans Marius me fait un drôle d'effet, et je préfère m'occuper autant que possible pour ne pas avoir le temps d'y songer. C'est aussi la raison pour laquelle je me lance à corps rompu dans le travail et dans la préparation du cambriolage. Cette dernière idée m'arrache un sourire à l'instant où je sombre dans le sommeil.

Chapitre 7

– Surtout, on reste sérieuses et on se focalise sur la tâche à accomplir, seriné-je. « Discrétion » doit être notre mot d'ordre.

– Tu as raison. On doit se comporter comme n'importe quel recruteur. C'est un travail comme un autre, même s'il consiste à cambrioler quelqu'un.

La quinquagénaire qui passe juste à côté de nous s'arrête pour nous dévisager avec un mélange de fascination et d'effroi.

De surprise, elle fait tomber son sac de courses. Je me penche pour l'aider à ramasser ses victuailles, éparpillées un peu partout sur le trottoir. Malheureusement, cela l'effraie et elle s'échappe en serrant fermement son sac à main contre sa poitrine, ses emplettes abandonnées derrière elle.

– Discrétion, hein ?

– C'est quoi, ça, déjà ? demande mon amie avec un sourire d'une innocence toute feinte.

Elle a le don pour me faire oublier en moins d'une seconde ce que je lui reproche.

Nous nous enfonçons dans le café de la rue des Bredele, où elle commande un muffin gargantuesque tandis que je me contente d'un soda light. J'envie sa capacité à ingurgiter du gras et du sucre en gardant sa taille mannequin. Moi, j'avale une pomme et elle se loge directement sur mes hanches après s'être transformée en citrouille américaine.

Je m'assieds près d'une fenêtre. Mon amie s'installe à la table derrière la mienne.

– Tu fais bande à part ?

Elle secoue sa caboche et sa queue-de-cheval brune lui fouette le visage.

– Non, mais il vaut mieux que je reste discrète.

– Je croyais que tu ignorais le sens de ce mot.

– Ça dépend des fois, avoue-t-elle avec un rictus amusé. Quoi qu'il en soit, il vaut mieux qu'ils te voient comme la chef absolue des opérations, pendant que je me contenterai d'évaluer la scène depuis mon poste, récoltant chaque information tel un œil invisible.

– Comme un œil invisible, hein ?

J'ai du mal à me retenir de rire en la voyant acquiescer. Nous discutons encore quelques instants. Plus l'heure du rendez-vous approche, plus je stresse. Forcément, je n'ai jamais été face à une situation pareille – encore heureux – et j'ignore totalement ce que ça peut donner. Je sors un livre de mon sac pour me distraire l'esprit en attendant, mais mes yeux n'arrivent pas à s'accrocher aux

pages.

– Ils sont en retard, maugréé-je.

– À vrai dire, ils postulent à un boulot de cambrioleur, pas de cheminot. Bon, je l’admets, c’est un peu la même chose en ce qui concerne les délais. Je me souviens encore de la dernière fois que j’ai pris un train à l’heure, j’avais...

Elle se tait, parce que nous reconnaissons immédiatement le gaillard qui vient de rentrer dans le café. Casquette de marque, lunettes de soleil taille XXL, démarche qui ne trompe pas, ce jeune homme a tout du petit caïd. Il regarde autour de lui, et je lui fais un signe de la main pour qu’il vienne me rejoindre.

– Salut, je suis Michel.

Si je suis surprise de son prénom un brin vieillot, je me garde bien de le lui montrer.

– Bonjour, Michel.

Il adresse un geste au serveur et s’installe en face de moi sans attendre que je l’invite. S’il y a une chose que l’on ne peut pas lui nier, c’est qu’il a l’air à l’aise dans ses baskets.

– Alors, qu’est-ce qu’on choure ?

Je lui fais de grands yeux tandis que l’employé du café vient s’enquérir de ses désirs. Le prénommé Michel commande suffisamment de nourriture pour gaver une équipe de foot, et je sens qu’il me coûtera bonbon.

Un nouvel arrivé fait son apparition dans l’établissement. Plutôt bel homme. Je le scrute en me demandant s’il fait partie de ceux que j’ai contactés mais, lorsqu’il rejoint une jeune fille qu’il embrasse à pleine bouche, je sais que ce n’est pas le cas. Dommage pour moi, j’aurais bien aimé avoir un partenaire agréable à regarder. Un autre client entre dans le café. Ses cheveux sont aussi plaqués sur son crâne que s’il ne les avait pas lavés depuis trois mois, mais je me dis qu’il s’agit peut-être de gomina. Un coup d’œil à ses habits me confirme que c’est de la crasse. Je baisse les yeux sur mon assiette en priant pour qu’il ne fasse pas partie de la bande, mais j’entends ses pas qui approchent puisque ses baskets gluantes collent au sol comme s’il avait marché sur tous les chewing-gums qu’il avait trouvés sur son chemin.

– Emma ?

– En personne...

– Bonjour, Emma Anderson.

Je tique, mais ne rajoute rien. Je l’invite à s’asseoir et l’observe à la dérobée. Il y a quelque chose chez lui qui me déplaît, en dehors de sa saleté, s’entend...

Le troisième candidat arrive et me tire de ma rêverie. Il est... surprenant. C’est le moins que l’on

puisse dire. Avec ses lunettes aussi épaisses que du Plexiglas, sa coupe de Clark Kent et ses vêtements un brin ringards, il ne colle pas réellement à l'image que je me faisais du pickpocket. En fait, on dirait plutôt une copie de Leonard, le geek un tantinet nerd de la bande à Sheldon dans *The Big Bang Theory*. D'ailleurs, l'incongruité de la situation est telle que, jusqu'à ce qu'il se déplace jusqu'à nous pour demander mon nom, j'ai cru qu'il venait dans ce café dans le but de réparer le wi-fi défaillant. Les mains dans les poches de son chino mal coupé, il a fallu qu'il répète trois fois le but de sa venue pour que je le croie enfin. Pas vraiment engageante, la manière de commencer un entretien.

Nous patientons encore quelques minutes. J'avais donné rendez-vous à quatre hommes et ils ne sont que trois. Puis, lorsque j'estime que nous avons suffisamment attendu le retardataire, sûrement un petit blagueur qui a dû trouver ça rigolo de répondre à une annonce pour un cambriolage, j'ouvre les hostilités.

– Très bien. J'ai lu et examiné attentivement vos CV, c'est pourquoi vous êtes ici. Seulement, si vous pouviez m'en dire un peu plus sur vos motivations et vos aptitudes, ce serait drôlement chouette.

Mon téléphone sonne. C'est un SMS de ma meilleure amie.

Celle qui tape plus vite que son ombre :

[Si tu veux avoir l'air crédible dans ton rôle de chef de bande de bad boys, je te conseille de changer de vocabulaire. Je ne suis pas certaine que le Parrain utilise souvent l'expression « drôlement chouette ».]

Elle n'a pas tort.

Le premier à se lancer est Michel.

– Mon truc, ce sont les petits larcins. Pickpocket, vol à l'étalage, rien de bien méchant. Vous pouvez penser que je manque d'expérience pour les grosses affaires, et ce n'est pas faux. Cela dit, je suis rapide comme l'éclair et je peux me targuer d'être celui qui ne s'est jamais fait prendre.

En effet, il a l'air plutôt futé sous son sourire bon enfant, et son visage de gamin inspire confiance. On lui donnerait le bon Dieu sans confession. Cependant, il semble trop jeune.

– Dis-moi, tu as quel âge, petit ?

– J'ai dix-sept ans. Toi, en revanche, tu as fêté tes vingt-quatre bougies il y a moins de deux mois, je me trompe.

Je le dévisage sans cacher mon étonnement. Je veux lui demander comment il a deviné ça, mais il me devance.

– Je sais également que tu es du genre distrait, que tu te balades avec un sacré paquet de thunes dans ta bourse et que ton dernier rendez-vous chez l'esthéticienne date d'un peu trop longtemps.

Cette fois, j'ouvre la bouche d'étonnement.

– Comment tu...

Pour répondre à ma question, il jette mon portefeuille sur la table, duquel la carte de mon centre de beauté préféré dépasse légèrement. Ça alors ! Je ne m'étais même pas rendu compte qu'il me l'avait soustrait et, pourtant, il a eu le temps d'en inspecter le contenu. J'échange un bref regard avec Carmela, aussi abasourdie que moi.

– Gamin, tu es engagé.

Je passe au suivant. C'est le geek qui s'y colle.

– Je m'appelle Luc et je n'ai jamais rien cambriolé de toute ma vie.

De surprise, j'en fais tomber mon portefeuille par terre. Je ne suis pas étonnée que Michel soit le premier à le ramasser.

– Pas physiquement, en tout cas.

Je hausse les sourcils.

Mesdames et messieurs, nous entrons dans la quatrième dimension.

– Ce qui veut dire ?

– Je suis un hacker, mademoiselle, explique-t-il comme si cela allait de soi. Un pirate. Donnez-moi un site et je le fais tomber, sans bouger de chez moi. Si l'endroit que vous voulez cambrioler est truffé de caméras et de gadgets électroniques en tous genres, je vous en ouvrirai les portes en sécurité, depuis mon canapé.

J'opine, potentiellement séduite. C'est vrai que ça peut être utile de compter un geek dans ses contacts. La demeure de Marius Duteuil est en effet un temple de la sécurité.

– Tu es engagé, décrété-je après avoir échangé un coup d'œil avec ma meilleure amie.

Il tape dans ses mains, tout guilleret. J'espère que cet enthousiasme n'est pas dû au fait qu'il s'agit de son premier contrat, sinon, nous sommes dans la panade. Je ne veux recruter que des postulants expérimentés.

Enfin, c'est le tour du troisième candidat, celui qui me fiche les jetons, le quatrième se faisant toujours attendre.

– Pouvez-vous me parler de vous ?

Il plonge ses mirettes d'un gris délavé dans les miennes, et quelque chose me met directement mal à l'aise. Puis, d'un geste brusque, il couche son bras sur la table, juste devant moi.

– Regardez !

Je m'attends presque à ce qu'il me montre un bras de Terminator. Il retrousse sa manche. C'est en chair et en os, pas en métal. Je ne comprends pas vraiment où il veut en venir.

– Les bracelets ! précise-t-il, non sans impatience.

Je reluque les « bijoux » qui recouvrent pratiquement tout l'espace disponible du poignet au coude. On dirait qu'ils sont en paille. C'est très laid.

– Tu es as beaucoup, énoncé-je sans savoir quoi dire d'autre, en tentant de masquer mon dégoût.

– Ce sont des trophées.

– Ah.

Je n'ai toujours pas saisi ce qu'il me veut.

– Comme le faucon, j'agis de nuit. Je cambriole mes victimes, principalement des femmes. Ma discrétion est telle que je peux leur couper une mèche de cheveux pendant qu'elles dorment profondément, une fois mon travail terminé. Ensuite, je tisse leurs tignasses pour en faire des bracelets. J'en ai aussi plein la jambe droite, regardez, ils vont du brun au blond en passant par le roux. Il y en a de toutes les sortes, de toutes les couleurs. Vous savez, j'aime tout le monde, tous les cheveux...

Il se met à caresser ces horreurs qu'il arbore. On pourrait entendre une mouche voler. Les convives se sont figés et chacun observe l'individu qui s'exprime, en se demandant quand il va se mettre tout nu pour sauter sur les tables à la manière d'un singe. J'ai déjà vu des gens bizarres. Je connais des collectionneurs. D'ailleurs, j'en suis une. Je compte des centaines de cartes Pokémon dûment rangées dans des albums. Mais ce type-là est hors-catégorie. Je lève les yeux vers Carmela, qui s'est tassée sur sa chaise, comme si elle cherchait à disparaître. Mon smartphone vibre. C'est elle.

« Bon courage », m'a-t-elle écrit.

Je ne peux pas recruter cette personne pour la simple et bonne raison qu'elle est folle à lier. Cela dit, ce mec m'a plutôt l'air d'être du genre agressif, si bien que j'ignore complètement comment il va accueillir mon refus. Je me dois de présenter ça de la meilleure façon possible. Je ne m'imagine pas du tout lui déballer un : « désolé, mon gars, mais tu fais passer Hannibal Lecter pour un philanthrope tout ce qu'il y a de plus classique »...

– Vous ne cambriolez que les femmes ?

J'ai mis tout mon espoir dans cette question, priant pour qu'il me donne la bonne réponse.

– Oui.

Génial, je tiens mon excuse pour me défaire de lui ! Je pourrais presque bondir sur ma chaise et chanter « Fear of the Dark » pour témoigner ma joie.

– Hélas, nous devons cambrioler un homme. Je suis navrée, mais nous n'allons pas pouvoir vous accepter dans notre équipe.

Aussitôt, je le vois serrer les poings, un peu comme s'il avait envie de les refermer autour de ma gorge, par exemple. Je constate qu'il tente de refouler sa violence.

– Je peux faire une exception pour vous. Voyez ça comme un cadeau.

Il lève le bras pour me caresser les cheveux. À tous les coups, il m'a refile des poux.

– Je vous en suis plus que reconnaissante, mais je préfère qu'on en reste là. Vous serez plus efficace auprès d'un autre employeur.

– Je n'ai pas besoin d'un employeur ! se rebiffe-t-il en criant aussi fort qu'un cochon que l'on égorge. J'ai toujours fait mes cambriolages tout seul, tissé mes bracelets de cheveux tout seul avec les cheveux de mes victimes. Je n'ai besoin de personne !

Chaque paire de mirettes présente dans ce café est rivée sur le visage soudain rouge vif du voleur fou. Moi, je ne sais pas où me mettre. Nous fixons tous le sol en espérant que le carrelage va s'ouvrir, comme par magie, pour nous avaler tout cru et nous tirer de cette mauvaise passe. Cet homme est parfaitement malade !

Il se redresse, faisant basculer la table. Un café s'envole et, fatalement, se renverse sur mon chemisier blanc. Dingo le psychopathe me fixe comme s'il voulait me l'arracher sur place.

– Vous êtes sale. Vous êtes sale. Vous êtes sale.

Seigneur, il est en plein bug... pourvu qu'il ne se mette à tuer tout le monde.

– Ce n'est rien, je vous jure. J'aime l'odeur du café...

Il plaque ses mains sur la table, m'encerclant presque, puis il baisse sa figure rougeaude pour la laisser à un centimètre de la mienne. Je peux sentir son souffle fétide et lire la colère contenue dans ses yeux. Oh punaise...

– Vous regretterez de ne pas m'avoir embauché, mademoiselle. Je vous jure que vous le regretterez !

Il quitte l'établissement, semant derrière lui son odeur de vieux grailon et claquant la porte avec violence. Toutefois, je ne vais pas m'en plaindre. Il s'en est fallu de peu pour que ce soit moi qu'il claque à la place de cette pauvre porte...

Je remets mes cheveux en place, ainsi que mon chemisier trempé, en ayant l'impression d'avoir échappé à un ouragan puissance cinq.

– Bien, nous voilà au complet. Je comptais recruter une dernière personne, mais elle ne s'est pas présentée.

À peine ai-je dit ces mots que la porte s'ouvre. Je me tourne pour regarder le nouveau venu et là, le monde entier se fige.

Ses longs cheveux châtain bougent avec le courant d'air provoqué par la porte qui se referme, et ses iris, d'un vert déroutant, renforcé par son teint hâlé, observent les lieux avec calme et assurance. Enfin, ses yeux se posent sur moi, et il commence à se diriger vers nous d'une démarche féline digne des meilleurs mannequins. Et pour parler de mannequins, il pourrait parfaitement en être un. On devine aisément des muscles bien dessinés sous son tee-shirt, et son jean moule parfaitement ses jambes galbées. Il a en lui quelque chose qui me donne envie d'oublier tout de suite mon projet de cambriolage et de m'allonger sur la table en espérant qu'il aura la bonté de vouloir s'envoyer en l'air avec moi. Mes joues picotent, et quelque chose s'est éveillé dans mon bas-ventre. La température de la pièce vient de monter de quelques degrés.

Moi qui voulais recruter une bande de mauvais garçons, je dois admettre que cet homme est l'archétype du bad boy avec sa veste en cuir, ses cheveux longs et son regard espiègle. Regard qu'il garde braqué sur mon visage.

– Je...

J'ai perdu ma langue...

– Bonjour.

Je suis incapable d'articuler le moindre mot.

– Bon, j'étais certain d'avoir rendez-vous ici, mais je crois que je me suis trompé de café.

Il fait demi-tour, m'offrant une vue imprenable sur ses fesses galbées moulées dans son jean.

Oh, mon Dieu...

Le voir s'éloigner me tire enfin de ma léthargie.

– Attendez ! Attendez !

Hors de question de laisser filer cet apollon !

Il se retourne lentement, comme le ferait un acteur dans une série. D'ailleurs, il me fait penser au personnage Le Rebelle, que je regardais avec ma mère quand j'étais gamine, en cachette, mon père trouvant cette émission trop subversive. Sauf que je n'ai plus dix ans, et ce rebelle-là me fait un effet

nettement plus intense que Lorenzo Lamas. Il me décoche un sourire en coin et mon cœur manque un ou deux battements.

– Oh, vous parlez, mademoiselle ? Je ne vous en croyais pas capable.

Il se fiche ouvertement de moi, là. Me sentant vexée, je retrouve complètement mes esprits.

– Oui, je parle, et je vous demande de vous asseoir tout de suite pour mettre fin à cet entretien. Vous êtes en retard et je n'ai plus de temps à perdre.

Il obtempère, une lueur de défi dans ses iris émeraude.

Ne craque pas, Emma, ne craque pas...

Pour le coup, mes yeux ont du mal à quitter les siens. Je me force à baisser mon regard et tombe sur sa bouche pulpeuse. Mauvaise idée. Je secoue la tête pour rassembler mes idées.

– Qu'est-ce qu'on cambriole ?

– On ? Qu'est-ce qui vous fait croire que vous êtes admis d'office dans l'équipe ? Chaque personne ici présente a dû faire ses preuves aujourd'hui.

– Vous compris ?

Quelle arrogance !

– Répondez à ma question.

Avec une lenteur qui pourrait énerver un saint, il prend le temps de se caler confortablement dans son siège sans me quitter du regard. Il joint ses mains sous son menton, un sourire en coin presque imperceptible au coin de sa jolie bouche. Punaise. Néanmoins, je ne me laisse plus déstabiliser et croise les bras sur la poitrine pour lui faire comprendre que ma patience a des limites.

– Je m'appelle Diego Escobar.

– Et ?

Mis à part le fait qu'il a un prénom plutôt sexy, je ne vois pas en quoi son patronyme aurait une quelconque importance. Cela dit, j'étais prête à parier qu'il avait des airs hispaniques, et là j'ai eu la confirmation que je ne m'étais pas trompée.

– Mon nom de famille ne te dit rien ?

Je penche la tête sur le côté.

– Ça devrait ?

Un soupçon de déception passe rapidement sur son magnifique visage, comme s'il n'avait pas l'habitude de ne pas être reconnu, mais il retrouve très vite son assurance.

– Pablo Escobar, ma petite. Le grand Pablo Escobar. Celui qui a commencé sa vie en tant que petit voleur de pierres tombales et qui a fini par amasser pas moins de trente milliards de dollars. Ce qui a fait de lui le septième homme le plus riche de son temps. Je suis son petit-neveu. Il m’a tout appris.

Je tente de cacher combien je suis impressionnée par son récit.

– S’il t’a tout appris, pourquoi en es-tu réduit à répondre à une annonce pour un misérable boulot de subalterne lors d’un cambriolage ?

J’ai dit ça pour le vexer, mais il n’en prend pas ombrage.

Sans rien perdre de son aplomb, il se penche vers moi. Ses iris émeraude scintillent dangereusement.

– Mais, parce que je le peux.

Là-dessus, il se lève et marche calmement vers la porte. Totalement séduite par le talent du jeune homme, Carmela m’adresse de grands gestes pour me faire comprendre que je ne dois pas le laisser partir. En moi se livre une bataille entre ma fierté et ma curiosité. Forcément, c’est cette dernière qui l’emporte.

– Attendez, Diego. Nous... j’ai besoin de vos services.

Il se retourne, un sourire étincelant sur son joli minois. Ce crétin arrogant avait tout prévu depuis le début !

Chapitre 8

Deux jours plus tard, j'attends la bande de bad boys dans mon appartement. Je ne peux pas m'empêcher de me sentir fébrile. J'imagine que c'est sans doute parce que c'est la première fois que j'ouvre littéralement mes portes à un troupeau de cambrioleurs.

Je les reçois en début d'après-midi, juste après le service du déjeuner, afin que Carmela puisse nous rejoindre. Jamais je ne la remercierais assez pour son aide précieuse. Sans elle, je n'aurais pas réussi à recruter ces hommes. J'aurais déjà baissé les bras concernant ce que j'appelle à présent le « projet Clochette » en raison du nom de la forme du collier de ma grand-mère.

Je suis encore devant l'ordinateur quand j'entends la sonnette. J'ai eu la plus grande peine à me concentrer sur mon travail ce matin, mon esprit se montrant étrangement récalcitrant.

Je me précipite à l'entrée et appuie sur l'interphone. C'est au moment où j'ouvre la porte que je me rends compte que mes mains sont moites. C'est sans doute lié au fait que je suis en train d'inviter une bande de malfrats chez moi. Si mon père savait... J'espère au moins que j'ai planqué ma carte de crédit ainsi que mon liquide !

– Bonjour, Emma !

Le groupe dans son ensemble me salue, guilleret. Je suis soulagée de constater que Carmela les a déjà rejoints. J'avoue que je n'en mène pas large et je me suis plusieurs fois interrogée sur le bien-fondé du « projet Clochette ». Mes yeux croisent les deux émeraudes de Diego et je n'arrive plus à les lâcher.

– Bonjour.

J'ignore pourquoi j'ai l'impression que je ne m'adresse qu'à lui.

– Vous ne nous invitez pas à entrer, madame ?

Je tique en entendant Michel me donner du « madame ». D'accord, je suis peut-être un brin snob, mais je ne suis pas suffisamment vieille pour que l'on me confonde avec ma mère.

– Bien sûr, entrez, je vous prie.

Diego et Carmela m'adressent des sourires amusés. Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

– Décoince-toi un peu, Emma. On dirait que tu t'apprêtes à recevoir le président des États-Unis pour un dîner de gala !

Je me donne quelques secondes pour réfléchir. C'est vrai que je suis aussi tendue qu'un string. On dirait mon père. Cette comparaison ne me plaît pas, alors je m'efforce de changer d'attitude.

Mes quatre invités se rendent au salon. Chacun semble curieux d'un élément différent. Luc se plante devant mes jeux vidéo, qu'il examine avec attention. Michel balaie la pièce du regard et ses mirettes sont immédiatement attirées par le bibelot le plus cher, à savoir un vase en porcelaine de Chine particulièrement rare. Il ne mentait pas quand il disait qu'il avait l'habitude des cambriolages. Discrètement, je lève les yeux vers Diego, et croise les siens. Sur tout ce qui se trouve dans cette salle, c'est moi qu'il a choisi d'observer. J'en suis à la fois charmée et... mal à l'aise.

- Je vais vous apporter du café.
- Je viens t'aider, suggère Carmela.
- Non, reste avec eux !

J'ai peut-être refusé sa proposition avec trop d'emphase, mais je préfère franchement qu'elle garde un œil sur les trois voleurs. Tout en mettant ma cafetière en route, je prépare mon service à café le moins cher. Je sais déjà que Michel pourrait me voler une tasse sans que je m'en rende compte, vu qu'il a soustrait mon portefeuille sous mes yeux pour me prouver ce qu'il valait. Si je suis contente de pouvoir le compter dans ma bande, je n'en reste pas moins méfiante.

Quand le précieux nectar noir commence à embaumer la cuisine de son arôme caractéristique, je dépose la cafetière sur un plateau avec les cinq tasses et une assiette remplie de gâteaux ; après quoi, je retourne au salon.

- Vous pouvez vous asseoir.

Je dépose le tout sur la table basse tandis qu'ils s'installent sur mes deux canapés. Il reste une place à côté de Diego, mais sa proximité me met mal à l'aise. Je choisis plutôt le canapé d'en face, ce qui ne s'avère pas forcément une bonne idée, étant donné que je peux sentir son regard posé sur moi. Le jeune homme s'empare d'une tasse et porte le breuvage à ses lèvres. Il exhale de lui une grâce indescriptible qui accompagne chacun de ses mouvements, et me fascine. On sent qu'il n'est pas comme nous. Cet homme est une légende à lui tout seul, et pas seulement parce qu'il est un descendant mythique du grand baron de la drogue, Pablo Escobar.

Michel se jette littéralement sur les gâteaux, utilisant les deux mains pour se servir et engloutir une pâtisserie après l'autre, ce qui a le don de détendre l'atmosphère en nous faisant rire.

- Je propose qu'on passe aux choses sérieuses, suggère Diego.

Il a une voix à faire fantasmer n'importe quel être humain. D'ailleurs, je décèle un léger accent hispanique, probablement colombien, vu ses origines. Oui, ça doit être ça.

Luc opine.

- Oui, nous avons besoin d'un certain nombre de renseignements pour mener à bien cette histoire.

Alors la première question est plutôt simple : qui devons-nous cambrioler ?

- Marius Duteuil.
- Marius Duteuil ? Comme les Duteuil ?
- Euh... oui.

Michel et Luc semblent tomber des nues. Quant à Diego, il demeure imperturbable. On dirait que rien ne peut lui faire perdre son aplomb.

- Attendez, vous voulez qu'on fasse un casse chez le mec le plus bourge de la ville ? s'enquiert Michel avec un mélange évident d'excitation et de crainte.
- C'est à peu près ça, oui.

Le plus jeune du groupe explose littéralement de joie.

- Ouais ! Merci, m'dame ! Je vais enfin pouvoir jouer dans la cour des grands.
- Je suis ravie que tu sois heureux, mais je te préviens, je te vire si tu m'appelles encore une fois madame.

Il acquiesce.

- D'ailleurs, on devrait tous passer au tutoiement, vous ne pensez pas ? Nous ne sommes pas si vieux, quand même !

Ils opinent, exception faite de Diego.

- Pouvez-vous nous en dire plus sur Marius Duteuil et sur ce que vous attendez exactement de nous ?

Bien, visiblement « môssieur » refuse le tutoiement. Tant mieux, ça mettra de la distance entre nous, et je crois que ce sera clairement nécessaire. Calmement, je leur décris Marius du mieux que je le peux. J'évoque aussi bien son caractère que ses possessions, ainsi que celles de sa famille. Chaque détail semble intéresser les cambrioleurs, et je suis en mesure de répondre pratiquement à chacune de leurs questions. Ils ont l'air de vrais professionnels.

- Pour finir, je vais vous révéler ce que je veux qu'on lui vole. Mon plan ne concerne qu'un seul et unique objet, le reste ne m'intéresse aucunement, et je préférerais qu'on n'y touche pas du tout.
- D'accord. De quoi s'agit-il ?
- D'un pendentif qui a la forme de la fée Clochette.

Un grand silence se fait autour de moi. C'est Luc qui le brise en premier.

- Combien de carats ?
- Quoi ?
- Combien de carats font les diamants ?

J'éclate de rire.

– Non, il n'y a aucun diamant sur ce collier.

– Combien de carats pour l'or, alors ?

Carmela n'a pas l'air dans son assiette et, pour le coup, je dois avouer que je n'en mène pas plus large étant donné la manière dont les voleurs semblent s'inquiéter.

– Aucun. Écoutez, je préfère vous prévenir tout de suite, c'est du toc.

Un nouveau silence s'installe dans la pièce, encore plus pesant que le précédent.

– Hum... corrige-moi si je me trompe mais, en gros, tu nous engages pour voler un pendentif en toc avec une forme tout ce qu'il y a de plus enfantine ?

– Euh... oui, c'est à peu près ça, rétorqué-je à la question du geek. Il me...

Je suis interrompue par un tonitruant éclat de rire. Michel et Luc sont presque sur le point de se rouler par terre tant leur hilarité est explosive. Et moi... je pourrais me terrer à six pieds sous terre. En cet instant précis, je me sens tellement ridicule que je n'ai qu'une seule envie, quitter la pièce. Toutefois, je me force à rester là. J'assume jusqu'au bout ma position et mon choix de tout mettre en œuvre pour récupérer ce bijou.

Là-dessus, Diego me surprend en se mettant debout. Sans se donner la peine de dire au revoir, le crétin orgueilleux se dirige vers la sortie. S'il croit que je vais le laisser filer, il se fourre le doigt dans l'œil et bien profond.

– Hé oh ! l'interpellé-je, pratiquement au niveau de la porte. Où vas-tu comme ça ?

Parfaitement à l'aise dans ses bottes, il attrape mes clés sur le meuble d'entrée et les introduit dans la serrure. Je me jette sur lui pour les lui retirer. Pas question qu'il s'en aille sans mon accord. Au moment où nos mains se touchent, un délicieux courant remonte le long de mon bras, mais je ne me laisse pas distraire et me bats pour regagner le précieux sésame.

– Je n'ai pas de temps à perdre avec des enfantillages.

Il parvient à ouvrir la porte et se rend sur le palier, où je le suis sans la moindre hésitation. Je l'attrape par la manche de sa veste en cuir et il se tourne pour me faire face.

– Je mets fin à notre collaboration.

– Et moi, je refuse votre démission.

Il hausse les sourcils, surpris. Il doit avoir l'habitude que personne ne lui résiste, ce qui n'est pas étonnant vu sa beauté et sa prestance naturelles. Cependant, je n'ai jamais été madame Tout-le-Monde.

– Je vous ai engagé pour une mission et vous avez donné votre accord. Par conséquent, vous restez jusqu’au bout.

Un rictus amusé lui tord les lèvres et je retiens une soudaine et inexplicable envie de les embrasser.

– Pour voler un pendentif en toc à un ex parce que vous vivez mal cette rupture ? Non, j’ai mieux à faire.

Il se libère de ma prise et fonce vers les escaliers. Je le suis, le devance et lui barre le passage. C’est un véritable jeu du chat et de la souris.

– Attendez.

– Pourquoi ?

– Ce n’est pas ce que vous pensez. Vous n’y êtes pas du tout.

Il plisse les yeux en me scrutant. Je viens d’attiser son intérêt.

– Ce collier me vient de ma grand-mère et je donnerais tout pour le récupérer.

Dans un premier temps, le jeune homme demeure silencieux. Ai-je touché une corde sensible en lui parlant de mon ancêtre ? Je n’en sais rien, mais il a l’air d’y réfléchir.

– Vous avez bien dit « tout » ?

Je soupire. Sa vénalité me déçoit. Il ne voit que l’argent, la récompense qu’il pourrait obtenir s’il parvient à voler ce que je lui demande. Je ne sais même pas pourquoi je me sens si consternée. Cet homme est un malfrat, descendant d’un des plus grands délinquants de l’histoire...

– Alors, vous acceptez ?

– Jamais vous n’y arriverez sans moi.

Son arrogance me fait ouvrir la bouche en grand.

– Dois-je considérer ça comme un oui ?

Il me décoche un sourire étincelant et c’est tout son visage qui s’illumine.

– Que voulez-vous ? Je me sens d’humeur altruiste, aujourd’hui.

Je lui rends son sourire, pour la première fois. Il est peut-être effronté, excessif, mais il est aussi hautement irrésistible.

Et je le crois sur parole quand il affirme que l’on ne s’en sortirait pas sans lui. Il émane de sa personne un je-ne-sais-quoi de rassurant. En un coup d’œil, on comprend qu’il s’agit là d’un professionnel pour qui le « projet Clochette » n’implique aucune difficulté. C’est exactement ce qu’il

me faut. Au moment où je vais l'inviter à reprendre sa place, je découvre que c'est chose faite. Je retourne sur mon canapé en levant les yeux au ciel après un passage dans la cuisine pour remettre des gâteaux dans l'assiette. Michel est un véritable goinfre. Je remarque qu'ils ont entamé une discussion triviale avec Carmela. Cette fille a un don pour les relations sociales. Je ne sais pas comment je ferais sans elle.

– Je vous jure, Dwayne Johnson n'a pas seulement fait du catch, mais aussi du football américain professionnel, ce qui lui a permis d'intégrer une prestigieuse université. Ce mec est une machine !

– Non, la machine, c'est Arnold Schwarzenegger, réplique Luc.

Si je n'interviens pas tout de suite, je sens que la conversation va dériver dans le n'importe quoi le plus total, et nous avons du pain sur la planche.

– Hum, loin de moi l'idée de vouloir interrompre votre débat sur le septième art, mais il se trouve qu'on a un cambriolage à préparer.

– Ah oui ! À ce sujet, vous avez vu *Ocean Eleven* ?

Je fusille ma meilleure amie du regard. Elle se tasse sur son canapé en réprimant un sourire, qu'elle partage avec Luc. Pour le coup, j'ai l'impression que les seuls adultes dans le groupe sont Diego et moi. Et encore, j'ai des doutes en ce qui me concerne.

– Bon, quand est-ce qu'on le cambriole ? Est-ce qu'on pourrait fixer une date et une heure ?

Les autres s'esclaffent et je me demande ce que j'ai encore dit de bizarre.

– Quoi ?

C'est le plus bel homme de l'assemblée qui me répond.

– On ne planifie pas un cambriolage chez un bourgeois de cette envergure comme on prend rendez-vous chez l'esthéticienne pour une épilation intégrale.

– Pourquoi cela ? N'est-ce pas plus simple de se mettre tous d'accord sur un jour et une heure ? Je ne vois pas comment nous pourrions travailler sans...

– Mademoiselle Springer...

Je ne peux pas m'empêcher d'éprouver des frissons quand il me nomme ainsi.

– Un cambriolage de cette ampleur se prépare très longtemps à l'avance. Il faut savoir comment fonctionne la sécurité des lieux, bien connaître sa cible, s'infiltrer dans son réseau, gagner la confiance de Marius...

Luc acquiesce. Je suis d'accord avec lui. Diego me surprend en se penchant vers moi pour prendre ma main dans la sienne. Il en caresse le dos de ses doigts légers comme le vent et une myriade de papillons s'envole dans mon ventre. Il vrille ses iris émeraude aux miens.

– Mademoiselle Springer, il y a des choses pour lesquelles il faut savoir prendre son temps.

Pourquoi est-ce que j'ai l'impression qu'il parle d'un tout autre sujet, là ?

Parce que tu es sans doute en manque depuis que Marius t'a lâchée. Non, c'était sans doute avant, étant donné que ton ex n'était pas vraiment un dieu du sexe.

Je m'efforce de retrouver mes esprits, guère désireuse de passer pour une de ces filles niaises qui se pâment devant les garçons du style de Diego. J'inspire profondément afin de calmer mes ardeurs, puis sur un ton professionnel, je lance :

– Puisque vous semblez être un expert en la matière, je vous prie de nous expliquer comment vous souhaitez vous y prendre.

Pendant un bref instant, ses yeux de jade étincellent. Il est déçu que je ne sois pas tombée sous son charme. Il ne sait pas contre qui il se bat.

– Il faut que je le rencontre.

– Ça risque d'être difficile, vous savez ? Il ne fréquente pas n'importe qui, sans vouloir vous vexer. Son cercle d'amis est aussi restreint qu'inaccessible pour les gens dans votre genre.

Tiens, dans les dents !

Cependant, loin de prendre la mouche, il m'adresse un sourire narquois.

– Je suis au courant. C'est là que vous intervenez.

– Moi ?

Je porte la main à ma poitrine, surprise.

– Oui, vous, mademoiselle Springer. Je compte sur vous pour m'introduire dans le cercle.

– Et comment souhaitez-vous que je m'y prenne ? Que je lui dise coucou, mon ex, je te présente mon pote, le petit-neveu du plus grand baron de la drogue...

Il secoue la tête, amusé. Je ne comprends pas ce qui le divertit à ce point. Vraisemblablement, les autres non plus, puisqu'ils le considèrent avec étonnement.

– Mon pote ?

– Oui, je sais, nous ne sommes pas potes dans la vraie vie, mais...

– Pas votre pote. Votre petit ami.

Ma bouche s'ouvre en grand et je sens mon cœur s'affoler contre ma paume. Je fronce les sourcils, n'appréciant guère la blague. Pour le coup, je ne suis pas la seule à être décontenancée, si j'en crois le muffin au chocolat qui vient de quitter les mains de Carmela pour s'écraser par terre. Pas gêné pour deux sous, Michel le ramasse à la vitesse de l'éclair pour l'enfoncer dans sa bouche, ni vu ni

connu. Je reporte mon attention sur l'impassible minois de Diego.

– Vous vous fichez de moi ?

– Au contraire, ma chère. Je n'ai jamais été aussi sérieux.

Je le dévisage, tâchant d'évaluer sa sincérité. Je ne découvre rien de suspect.

– Vous organisez une soirée mondaine, au cours de laquelle vous me présentez comme votre nouveau petit ami. Ce sera parfaitement crédible, moi je suis très beau, et vous, très riche.

Je suis à deux doigts de le gifler, mais il arrête ma main avant qu'elle ne percute son sublime visage. Dommage, parce que je suis sacrément en rogne.

– Je blaguais pour évaluer votre sens de l'humour. Quoi qu'il en soit, vous m'introduisez dans le cercle au titre de votre compagnon. Je me débrouillerai pour le mettre dans ma poche, je suis en mesure de me montrer irrésistiblement charmant.

Je hausse les sourcils, ironique.

– Vous, charmant ? Vraiment ?

Un éclair fugace passe dans ses yeux. J'adore le provoquer. Il coince mon menton entre deux doigts et passe la pulpe de son pouce sur mes lèvres. J'essaie de ne pas fondre, mais là je suis un peu comme un réacteur atomique en pleine fusion. Au prix d'un effort surhumain, je demeure en apparence de marbre.

– Vous n'avez encore rien vu, mademoiselle Springer. Vous n'avez encore rien vu.

Lui non plus, de toute évidence. Je m'arrache à sa caresse, faisant fi du froid qui envahit soudain mes lèvres.

– Bien, décrété-je en feignant l'indifférence, gardons votre proposition sous le coude, elle sera utile si nous ne trouvons rien de mieux.

Et vlan !

– Avant de poursuivre dans cette aventure, je préférerais régler un dernier détail, d'une importance cruciale, cela dit.

– Je vous écoute.

– Combien comptez-vous nous payer, et quand ?

Je lui adresse un sourire moqueur.

– Vous vous targuez d'être le neveu du plus grand trafiquant de tous les temps, celui qui a amassé une fortune de je ne sais plus combien de millions de dollars, c'est bien cela ?

Il hoche la tête et ses longs cheveux châtain dansent. Je retiens mon envie d'y glisser la main.

– Alors, pourquoi vous montrer aussi vénal ?

Il répond par un sourire en coin.

– Parce qu'on n'a rien sans rien, mademoiselle, et que, dans la vie, tout se paie un jour ou l'autre. Je suis une légende, et je tiens à le rester. Mes services ne sont pas gratuits.

Je ne saurais expliquer d'où provient l'amertume qui se glisse dans mes veines ni le soupçon de déception qui m'envahit. J'ai embauché cet homme pour une tâche précise. Il est normal qu'il exige une rétribution. Cela dit... il y a autre chose.

Nous décidons d'un certain montant, durement négocié d'un côté comme de l'autre. En d'autres termes, ça va me coûter une blinde, et je sens que tout l'argent que mes parents m'ont donné va passer. Il faudra que je trouve un autre moyen de le leur rendre, parce que je ne veux pas entretenir de dette envers mes géniteurs.

Nous nous quittons après avoir décidé de suivre Diego dans son idée folle. Il faut admettre que, aussi arrogant, agaçant et irritant qu'il soit, il sait également faire preuve d'une grande pertinence. Nous décrétons qu'il tiendra effectivement le rôle de mon nouveau petit ami tandis que nous chercherons des affectations subalternes pour Michel et Luc. Pas étonnant que le premier ait demandé à figurer en cuisine... D'un côté, je dois avouer que j'ai vraiment envie de jouer les petites copines avec Diego. Avec sa beauté et sa prestance, je suis sûre et certaine d'éveiller la jalousie de Marius. J'ignore si je nourris encore des sentiments pour ce dernier, mais une chose est sûre : j'ai envie de le faire payer pour ce qu'il m'a fait. Ce n'est pas que je suis sadique, mais... oui, je le suis peut-être un peu quand même. Et je me réjouis de la réaction qu'il aura quand il me verra pendue au bras du plus bel homme de Strasbourg. En espérant que ledit bel homme saura bien se tenir, et rien n'est moins sûr...

Chapitre 9

C'est à peine si je dors depuis une semaine. J'ai décidé de faire des heures supplémentaires au travail afin de ne pas être obligée de taper dans la réserve d'argent que je comptais rendre à mes parents. Par conséquent, je cumule les missions et n'hésite pas à multiplier le nombre de cafés que je bois par jour. D'ailleurs, il faudrait que je songe à le commander par intraveineuse, ce serait nettement plus facile. L'autre jour, j'ai pleuré de frustration et mes larmes sentaient le café.

Finalement, je n'ai pas préparé de soirée mondaine. Le délai était trop court. En revanche, j'ai réussi à obtenir des invitations pour un gala caritatif auquel seront présents mes parents, ceux de mon ex et, bien sûr, Marius. Papa et maman se sont montrés satisfaits de mon initiative. Il faut dire que, habituellement, je fuis ce genre de réception, pourtant nécessaire dans le monde dans lequel j'évolue. Alors, ils ont réellement apprécié le fait que je souhaite y participer, même si cela les a grandement surpris.

Carmela a réussi à se faire embaucher comme serveuse, afin de me prêter main-forte si besoin. Cette fille est une véritable perle. En fait, chacun des trois hommes que j'ai embauchés pour perpétrer ce vol a adopté une couverture crédible pour la cérémonie. Sans surprises, Michel a endossé la fonction de cuisinier, conformément à son souhait. Mais, s'il mange plus vite que son ombre, je doute sincèrement que ses créations soient comestibles après avoir eu le malheur de goûter à quelques-uns de ses plats.

La redoutée soirée se tient aujourd'hui, chez mes parents. Ce n'est pas un repas à proprement parler, mais un apéro dînatoire. Cependant, les gens de la haute société ont certaines exigences, ne pas les décevoir implique un nombre de règles aussi long qu'un annuaire téléphonique et ne pas les enfreindre est plus difficile que de courir un marathon les jambes attachées – et, accessoirement, séparées du corps, enfermées dans une valise.

Quoi qu'il en soit, la fête va commencer dans moins d'une demi-heure et je stresse. Je viens de vérifier mon maquillage dans la glace pour la énième fois. Il a l'air de tenir la route.

Je me rends compte que, pour la première fois depuis des années, j'ai pu choisir ma robe par moi-même. Du temps où je fréquentais Marius, je devais toujours mettre du bleu, parce que c'était sa couleur préférée, et il fallait toujours que nos tenues s'accordent. Ce détail lui tenait à cœur. Sa mère a failli me tuer à mains nues la seule fois où j'ai osé désobéir. Aujourd'hui, j'ai mis une robe noire. Ce n'est pas ma teinte préférée, en vérité, je suis plutôt fan des couleurs criardes, mais je souhaitais rester élégante. De là à avouer que j'ai envie d'épater mon ex, il n'y a qu'un pas.

On toque à la porte de ma chambre. Je n'ai pas le temps de dire « entrez » qu'elle s'ouvre déjà. Sur le seuil, ma mère frétille d'impatience.

– Quand vas-tu nous présenter ton petit ami ?

Ah, oui. J'ai aussi menti à mes parents, comme à des dizaines de gens, en leur faisant croire que Diego est mon nouveau copain. Je n'avais peut-être pas besoin de raconter des craques à mes géniteurs, mais on n'est jamais à l'abri d'un faux pas. Maman n'a jamais su tenir sa langue, et papa était tellement déçu en apprenant que c'était fini avec Marius ! Le fait de lui mettre sous le nez que j'avais déjà rencontré quelqu'un m'a épargné un paquet de reproches et ça, ça n'a pas de prix. Enfin si, ça en a un, et je me demande sincèrement comment je vais faire pour payer les auteurs du casse que je prépare. D'un autre côté, c'était jouissif de voir cette lueur s'allumer dans les yeux de mon père quand j'ai mentionné l'incroyable fortune de Diego. Bien sûr, j'en ai profité aussi pour lui inventer un CV totalement bidon, qui forçait l'admiration.

– Quand il sera là, maman.

Elle sourit avec bienveillance et je m'en veux un peu de lui servir des mensonges, mais je n'ai pas le choix. Je refuse de devenir totalement soumise comme elle. Personne ne me façonnera à son image.

Au même instant, la sonnette retentit. Je me lève avec promptitude, oubliant que mes parents embauchent à plein temps un domestique, dont les fonctions incluent également l'ouverture de la porte.

– On y va ?

Je ne peux pas m'empêcher de culpabiliser devant l'expression guillerette de ma mère. Si elle savait que, en réalité, elle s'apprête à rencontrer le petit-neveu d'un très grand caïd, que j'ai recruté pour me venger de mon ex...

L'angoisse m'assaille en descendant les escaliers. S'il n'avait pas pensé à s'habiller en conséquence ? S'il lui était venu l'idée de se pointer en jean-baskets ? Il est tellement provocant qu'il en serait encore capable, à n'en point douter, rien que pour en mettre plein la gueule à tous ces « bourgeois », dont il fait pourtant partie. L'espace de quelques secondes, je dois me maudire une bonne centaine de fois pour avoir seulement accepté l'idée saugrenue de faire passer un quasi-inconnu pour mon petit ami. Et aussi, pour avoir organisé toute une cérémonie pour fêter ça. Oui, c'est l'excuse que j'ai donnée pour inviter la fine fleur de la société strasbourgeoise à se rendre chez la petite Springer, à savoir moi-même.

Mais quand j'aperçois Diego sur le seuil, tous mes doutes s'envolent comme des bulles de savon soufflées par le vent. Moi qui craignais qu'il ne sache pas – ou ne veuille pas – s'habiller pour l'occasion, je dois admettre que j'avais tort. Avec son pantalon de costume et sa chemise gris clair, il a une classe infinie sans que l'on puisse pour autant dire qu'il en fait trop. Rien dans sa tenue n'est exceptionnel. Pourtant, il fait preuve d'une prestance de prince que beaucoup d'hommes lui envieraient.

Il lève ses yeux verts sur moi, dans lesquels brille une lueur de défi. Il sait qu'il vient de me bluffer, et il en profite car je ne peux rien dire en présence de ma mère. Mère qui se trouve d'ailleurs

au bord de l'apoplexie. Elle tourne vers moi son visage tout rouge et il me faut redoubler d'efforts pour ne pas éclater de rire.

– Emma ! Tu ne m'avais pas prévenue qu'il était si beau.

J'ai envie de commettre un matricide, là tout de suite, mais c'est puni par la loi.

– C'est parce qu'il n'est pas si beau que ça.

Puis je me rappelle que je suis supposée être transie d'amour pour le bel apollon, alors j'ajoute un sourire charmé pour faire passer la pilule.

– Salut, toi.

Il m'adresse un sourire à faire fondre la calotte glacière, un brin malicieux, comme s'il se demandait jusqu'où je suis prête à aller pour jouer mon jeu. Je l'approche et il entoure ma taille de ses bras puissants pour m'attirer à lui. Mes mains se plaquent involontairement contre son torse et je découvre les muscles si bien dessinés qui se cachent sous sa chemise blanche. Sans me laisser le temps de réagir, il s'empare de mes lèvres. La plupart des gens font preuve de retenue en public, mais la plupart des gens n'ont pas été embrassés par cet homme. Le goût gourmand de sa bouche me surprend, dans le bon sens du terme. C'est totalement addictif ! Faisant abstraction de l'endroit où je me trouve, j'écarte les lèvres pour lui ouvrir le passage. Et lorsque sa langue rencontre la mienne, j'oublie tous les baisers que j'ai échangés, jusqu'à celui-ci.

Il met fin à notre étreinte, un petit sourire goguenard éclairant son visage, et je dois faire appel à toute ma volonté pour revenir sur terre. Ma peau brûle précisément là où elle était en contact avec la sienne, et j'ai l'impression d'avoir la bouche en feu. Nos yeux s'accrochent, juste ce qu'il faut pour un jeune couple mais, en vérité, je suis happée par la jungle verte cachée dans ses iris.

Consciente que je me laisse un peu trop aller, je secoue la tête pour rassembler mes idées. L'instant d'après, je me tourne vers ma mère, qui nous observe avec trop de dévotion à mon goût.

– Maman, je te présente Diego.

Accessoirement voleur, menteur et manipulateur.

– Enchanté, madame, répond-il en tendant la main vers elle sans pour autant me lâcher.

Et le pire, c'est que je n'ai aucune envie qu'il le fasse...

Je me tends quand je remarque mon père en haut de l'escalier. Il le descend tranquillement en prenant le temps de nous scruter. Je le connais suffisamment pour savoir qu'il vient de se transformer en radar ambulancier. Diego l'ignore, mais il est en train d'être évalué sous toutes les coutures, car je n'ai pas le moindre doute quant au fait que Daniel Springer examine mon prétendu compagnon de la manière la plus minutieuse au monde, de la marque de ses chaussures jusqu'à la moindre cicatrice

présente sur son visage.

Vous connaissez la réplique « Elle a les yeux revolver » ? Découvrez à présent les mirettes microscope de mon père...

Au bout d'un interminable moment qui me donne l'impression qu'il descend carrément du ciel tellement il met de temps à finir ces satanées marches, il finit par nous rejoindre. Il englobe Diego d'un regard sombre. Ce dernier ne se laisse pas impressionner le moins du monde et lui tend la main, un sourire charmeur aux lèvres.

– Bonsoir, monsieur. Depuis le temps que je rêvais de vous rencontrer, c'est enfin chose faite.

Mon père se contente de lui serrer la main en retour. Rien de très effusif, mais c'est déjà nettement plus enthousiaste que ce qu'il a déjà fait à certains de mes ex.

Particulièrement gênée à l'idée de rester là à ne rien faire en présence de mes géniteurs, je décide qu'il faut se tirer de là, et vite.

– Je te fais faire le tour du propriétaire en attendant les invités ?

Daniel nous lance des éclairs.

– C'est vrai qu'il est arrivé très en avance, ce jeune homme ! crache-t-il.

J'essaie de garder mon calme et attrape la main de Diego, tâchant aussi d'ignorer le courant qui remonte le long de mon bras quand je touche ce garçon.

– Viens, suis-moi.

Je le tire derrière moi. Il n'a aucun mal à me suivre avec ses longues jambes galbées. Je donnerais cher pour avoir les mêmes. Je le conduis directement vers une pièce vide et ferme la porte derrière nous pour éviter les oreilles indiscrètes, et Dieu sait que cette maison en compte au moins quatre.

Quand je me tourne vers lui, je découvre qu'il ne partage aucunement mon stress. Ses mirettes attentives semblent emmagasiner simplement chaque détail qu'elles voient. Du moment qu'il n'envisage pas de nous cambrioler...

– Désolée pour mon père, ce n'est pas une personne commode...

Il hausse les épaules avec nonchalance.

– Il fallait bien que vous teniez ça de quelqu'un.

J'ouvre la bouche, prête à le mordre. Il me désarçonne en un sourire éblouissant.

– Je blaguais. Alors, comment me trouvez-vous ?

Je croise les bras sur ma poitrine en m'adossant au bureau.

Sublime, divin et sexy en diable !

– Ça va.

Léger euphémisme.

Un éclair de déception passe sur son beau visage.

Touché !

– Vous aussi, ça va, rétorque-t-il.

Je lui rends son sourire narquois. Il fait un pas vers moi et mon cœur s'accélère. Qu'est-ce qui me prend ?

– Cela dit, il vous manque un petit quelque chose.

Je fronce les sourcils alors qu'il s'approche encore. Il tire une petite boîte de la poche de son pantalon et me la tend. Je m'en empare, curieuse.

– Je peux ?

Il acquiesce. Je l'ouvre. Il s'agit d'un collier au bout duquel brille un pendentif en forme d'étoile. Je me tends sans le vouloir. Ça me rappelle la dernière fois où mon ex-petit ami m'a forcé la main pour que j'accepte de porter son fichu collier de perles, et j'en ai par-dessus la tête d'accepter de tout changer pour les hommes. Je lève mes billes furibondes sur son visage. Pour le coup, il semble un peu gêné, ce qui me déstabilise. Il perd si rarement de son assurance !

– Je... c'est pour fêter notre accord. Un petit cadeau. S'il ne vous plaît pas, rien ne vous oblige à le porter et...

Sans le savoir, il a utilisé des mots magiques. « Rien ne vous oblige. » Alors, parce que je suis libre de le faire, je le sors de son emballage et fais mine de le mettre.

– Attendez, je vais vous aider.

Il se place derrière moi et ses doigts agiles attrapent les deux extrémités du bijou. Je suis incapable de retenir le frisson qui me parcourt quand ils effleurent ma nuque.

J'observe mon reflet dans le miroir que mes parents ont placé là pour agrandir la pièce. Ils ont le sens du détail, c'est indéniable. Le bijou est simple, rien d'onéreux. Avec les minuscules strass colorés qui brillent en son centre, on dirait presque un collier pour une petite fille. Et je dois admettre qu'il me correspond de manière surprenante.

– Voilà, à présent, vous êtes parfaite.

Nos yeux se captent, se mesurent. Depuis notre rencontre, nous sommes tous les deux dans le défi. Comment pouvons-nous passer pour un vrai couple auprès des invités ?

La sonnette retentit. Je jette un œil à la pendule dorée. Il est l'heure. C'est fou comme le temps passe vite quand on se trouve... en bonne compagnie. Même si j'ai du mal à l'admettre.

– Il faut qu'on y aille, vos convives nous attendent.

Il saisit ma main pour m'entraîner vers la sortie. Je fais quelques pas avant de piler. Il hausse un sourcil, un brin goguenard.

– Vous ne voulez tout de même pas que je vous transporte comme un sac de patates, mademoiselle Emma. Ce ne serait pas vraiment une manière charmante de faire son entrée, ne pensez-vous pas ?

J'incline la tête sur le côté avec un sourire ironique.

– Je suis sérieuse.

– Ça tombe bien, moi aussi.

– Vous avez retenu votre rôle ?

– Comme un acteur d'Hollywood.

Je soupire. Nous avons mis au point certains mensonges concernant notre rencontre, mais je suis certaine que ce ne sera pas suffisant. Je suis aussi angoissée qu'une collégienne, là où il est détendu comme un maître de la zénitude.

– Vous devriez essayer de faire du yoga.

– Et vous, vous devriez arrêter de me vouvoyer. Ce ne sera pas crédible pour deux sous pour un jeune couple comme le nôtre.

– D'accord.

Je hausse les sourcils, passablement surprise.

– D'accord ?

Il hoche la tête, un sourire narquois sur les lèvres.

– Oui, d'accord, admet-il sur le ton dont on s'adresserait à un imbécile.

Je suis incapable de masquer mon étonnement. Je n'ai pas souvent eu affaire à ce jeune homme mais, depuis que je le fréquente, nos rapports se déroulent systématiquement dans le conflit.

– Qu'est-ce qui vous surprend le plus ? Que j'accepte ta requête sans rechigner, ou bien d'avoir raison, tout simplement ?

Je garde le silence quelques instants. Mes parents m'infantilisent depuis toujours, enfin surtout mon père. Pour lui, j'ai toujours tort. Il en était de même pour Marius. Et pour chacun de mes ex. Je ne suis pas habituée à ce que quelqu'un me prenne au sérieux.

Je n'ai pas le temps de répondre que l'on toque déjà à la porte de la pièce dans laquelle nous nous sommes enfermés.

- Oui ?
- Votre père vous réclame. Les invités sont là.
- On arrive.

Voilà, c'est ça ma vie, dans cette maison. Jamais une minute pour souffler, avec ce tyran pétri de bonnes intentions qui me sert de papa. J'inspire et plaque un sourire sur mon visage ; après quoi, je glisse mon bras sous celui de Diego, comme le veut la convenance. Je lève mon visage vers le sien. Il me rend mon sourire, cette fois sans ironie.

- Prête ?

J'acquiesce.

- Ne me lâche pas.
- Jamais.

Je fronce les sourcils tandis que j'avance à ses côtés, à la fois charmée malgré moi par son beau parler et étonnée de sa réplique pour le moins romantique.

– Je suis un professionnel, je me mets déjà dans la peau de mon personnage, éclaircit-il. Et puis, je n'abandonne jamais une mission avant la fin.

Je comprends mieux.

Chapitre 10

Le salon est déjà plein à craquer quand nous arrivons. L'entreprise spécialisée dans ce genre d'événement a fait du bon travail. C'est simplement magnifique. Au moment où nous entrons dans la pièce, toutes les têtes sans exception se tournent vers nous. Je n'ai jamais aimé être le point de mire. Je déteste ça, même si ma position sociale particulièrement élevée, ainsi que les intentions pour le moins carriéristes de mon père auraient dû m'habituer à être le centre d'attention. Je salue l'assemblée d'un geste que j'espère gracieux et fais pivoter ma tête en direction de Diego, non sans prier pour qu'il soit à la hauteur. Quelle n'est pas ma surprise quand je découvre qu'il semble parfaitement à l'aise. Avec distinction, il adresse un signe de la main à ceux qui le regardent, pas le moins intimidé du monde. Après tout, il est le petit-neveu d'un riche ponte de la drogue, il connaît sans doute les règles de la bonne conduite en société. Qui ne sont pas forcément les mêmes en Colombie qu'en France...

Profitant du fait que toute l'attention soit braquée sur nous, mon père nous approche, une coupe de champagne dans la main.

– Quel plaisir de te voir enfin accrochée au bras d'un homme digne de ce nom. Jusque-là, tu ne nous avais présenté que des minables, excepté Marius.

Mortifiée, j'acquiesce, retenant mon envie de m'enfuir à toutes jambes. Comme s'il avait deviné mes intentions, Diego passe son bras autour de ma taille, sans toutefois trop serrer la prise. Il me soutient en évitant de me priver de la liberté d'aller où bon me semble. Mon père ne cesse de présenter mon nouvel amoureux à toutes ses relations, l'exhibant comme un trophée. Par chance, Diego se débrouille parfaitement, jouant son rôle avec brio. Cet homme serait capable de charmer n'importe qui en moins d'une minute. Si cette mascarade m'épuise, je peux au moins me reposer un peu sur lui. Sans me lâcher, il se penche et saisit une coupe sur un plateau, qu'il me tend, avant d'en prendre une pour lui.

– Je crois sincèrement qu'on va en avoir besoin, murmure-t-il à mon oreille, déclenchant un frisson le long de mon dos.

– Tu l'as dit.

Nous buvons ensemble sans nous soucier des autres. Je ne détourne le regard que lorsque mon verre est entièrement vide. Et c'est pour croiser une autre paire d'yeux, qui me déstabilise. Marius me fixe sans se donner la peine de cacher sa curiosité. Il y a longtemps qu'il ne m'avait pas lorgnée de la sorte, et cela me blesse d'en faire le constat. Il est clair que je ne l'intéressais plus depuis un moment.

Dire que ça ne me fait rien de le voir après ma rupture serait un mensonge plus gros que l'imposture que je suis en train de manigancer avec mon faux petit ami. Il me manque, même s'il me

manque moins que ce que j'avais imaginé. Je ressens sans doute quelque chose encore pour lui. Il est vrai que je suis restée avec lui pendant quelques années. On n'efface pas une longue relation comme on enlève le vernis à ongles écaillé d'un simple coup de dissolvant.

– Ton ex ?

Je mets un terme à mon état contemplatif pour fixer mon prétendu petit ami.

– En personne.

– Si on allait lui parler ?

Ses mirettes couleur de jungle pétillent. Son enthousiasme est contagieux.

– Je n'attends que ça.

Il capture ma main et entrelace ses doigts aux miens avant de la porter à son visage pour y déposer un baiser.

– Dans ce cas, allons-y.

Il est tellement convaincant dans son rôle que j'y crois à cent pour cent. Accrochée à lui, je me dirige vers mon ancien amant. Mon cœur bat la chamade et je me demande ce qui me prend de faire ça. Je devrais sans doute mettre fin à cette mascarade, mais... je n'en ai pas envie. J'ai un collier à récupérer et puis... c'est si drôle, cet air désappointé sur la figure de mon ex. Il se mesure sans doute intérieurement à Diego. Force est d'admettre qu'il a tout pour perdre.

En avançant vers lui, je vérifie que tout va bien autour de moi. Je distingue Luc, excellent dans son rôle de technicien de sécurité qui travaille auprès de mon prétendu petit ami. Il m'adresse un signe de la main, auquel je réponds. J'éprouve une certaine sympathie naturelle à son égard. Il me fait penser à Carmela. Leur simple présence suffit souvent à alléger l'ambiance. Je discerne également Michel, qui ouvre la porte de la cuisine, les bras chargés de mets qu'il dépose sur le buffet. Il a l'air heureux comme un pinson. Non loin de lui, ma meilleure amie lui prodigue quelques discrets conseils afin qu'il respecte son rôle de cuisinier.

Enfin, nous nous postons devant mon ex. C'est alors que je découvre la blonde qui se tient à ses côtés. Elle est plus mince et plus grande que moi. Mon cœur se serre dans ma poitrine, mais je reste de marbre et lui dédie un sourire poli sans la moindre chaleur.

– Marius.

Super, nous n'avons pas encore oublié nos prénoms respectifs.

Un malaise s'installe, suivi d'un silence, aussitôt rompu par le cri strident de mon ex-future belle-mère.

– Emma ! Vous avez déjà remplacé mon Marius ?

La manière suraiguë dont elle a prononcé le « déjà » n'échappe à personne. Que répondre à cela ?

– Je suis chanceux, que voulez-vous ? J'étais là au bon moment.

Je remercie Diego d'un léger mouvement du menton. Il a l'air si crédible quand il me considère de la sorte. D'ailleurs, Marie nous observe intensément, son visage reptilien passant de celui de mon prétendu petit ami au mien à la vitesse d'une balle de ping-pong lors d'un match professionnel.

– Comme c'est charmant, commente-t-elle d'une voix de croque-mort. Tenez, vous êtes habillée en noir ? Quelqu'un est mort, dans votre entourage ?

– Pas encore, non, mais cela ne saurait tarder, rétorqué-je en lui rendant son sourire sans joie.

Filez-moi une hache, que je la découpe.

– Je viens d'arriver à Strasbourg, commence Diego en mettant fin aux hostilités. Pourtant, j'ai dû entendre parler des Duteuil près d'un millier de fois. Vous êtes la crème de la crème de cette ville, et je me languissais de vous rencontrer.

Marie darde sur lui ses billes de morue. Elle n'en a pas l'air, mais son cerveau fonctionne à dix mille à l'heure. Elle calcule le moindre détail vous concernant pour s'en servir plus tard, contre vous.

– Comme c'est curieux ! Moi, c'est la première fois que j'entends parler de vous. Un véritable fantôme qui surgit de nulle part.

– Comme il vient de vous le dire, il arrive à peine dans notre ville.

Un Sonotone, le croûton ?

– Il se cachait bien.

Tu m'étonnes...

Le beau latino s'apprête à répondre, mais mon père arrive pour le traîner par le bras vers je ne sais où. Surprise, j'oublie le scénario que nous avons élaboré et me vois obligée d'improviser. Il me suffit de songer à ses yeux pour trouver l'inspiration.

– Diego a fait fortune dans les mines d'émeraude dans son pays natal, la Colombie.

– Tenez donc, j'ignorais qu'on trouvait ce minerai là-bas.

– L'émeraude de Colombie est pourtant la plus précieuse d'entre toutes, et la plus estimée en joaillerie. C'est d'ailleurs le premier producteur mondial.

Et toc, la vieille !

– Vraiment ?

Elle continue de me prendre pour une prune. Pourtant, je sais de quoi je parle. Je me suis occupée de la gestion économique d'une petite bijouterie spécialisée dans l'émeraude. Une entreprise trop insignifiante pour qu'une dame de l'envergure de mon ex-future belle-mère en entende parler, et cependant hautement prometteuse. Je pourrais parier sur sa réussite.

Cela dit, s'il y a une chose que Marie déteste plus que tout – en dehors de moi, s'entend – c'est de se trouver en situation d'infériorité. Et c'est exactement ce qui vient d'arriver, puisqu'elle a étalé son inculture aux yeux de tout le monde.

– Je vous prie de m'excuser, mais il faut que j'écourte notre entrevue. Des personnes importantes m'attendent.

Oui, vous avez bien compris. Elle sous-entend que je n'en suis pas une. Je ne lui donne pas la satisfaction de lui montrer combien sa remarque me met mal à l'aise et me contente de lui adresser un signe poli. Quand je me tourne vers mon ex, il semble me jauger.

– Je suis surpris que tu aies trouvé quelqu'un d'autre aussi vite. Tu semblais au trente-sixième dessous quand je t'ai lâchée.

Donnez-moi une corde.

Par chance, Diego revient et détourne l'attention, si bien que je n'ai pas à répondre. Avec grâce, il fait la conversation aux deux ineptes qui nous font face, me donnant le beau rôle.

J'ignorais qu'il était si cultivé. En même temps, il y a tant de choses que je ne connais pas de lui ! Je viens à peine de le rencontrer, après tout. Il est si charmant que j'en oublie que nous jouons un rôle, et me prends au jeu des petits amis. Il me regarde d'une manière dont personne ne m'a jamais regardée, me parle comme si j'étais importante. Je voudrais un jour trouver quelqu'un comme lui. En moins arrogant.

La copine de mon ex, qui n'est pas la rousse que j'avais croisée chez lui, ne dit rien, en revanche. Aussi muette qu'une carpe, aussi discrète qu'un pull beige, je dois admettre qu'elle est parfaite pour lui. Une vraie potiche qui ne sert à rien, sinon faire joli sur les photos. Marie doit l'adorer. Moi, j'ai pitié d'elle. Et je suis peut-être un brin jalouse.

Les premiers invités commencent à partir, et je constate avec surprise que les heures se sont écoulées extrêmement vite. Pendue aux lèvres de Diego, je n'ai pas vu le temps passer.

– Nous devons rentrer, s'excuse Marius, mais nous ne nous en irons qu'à une seule condition.

Je hausse un sourcil dubitatif. Avec lui, je ne m'attends à rien de bon.

– Nous sommes tout ouïe, rétorque mon prétendu amant.

– Nous aimerions faire une sortie avec vous. Une balade à cheval, de l'aviron, peu importe. Nous avons envie de mieux vous connaître, et puis maintenant qu'Emma a enfin tiré un trait sur moi, nous

pouvons rester amis, n'est-ce pas ?

Dans tes rêves, crétin.

Je suis surprise. Marius m'a clairement plaquée devant tout le monde. De toute évidence, il a tourné la page, puisqu'il s'est trouvé une nouvelle potiche. Alors pourquoi souhaite-t-il nous inviter ? Est-il intéressé par la fortune de mon prétendu amant, ou bien cherche-t-il à me reconquérir ?

– Quelle excellente idée ! le congratulate Diego.

Je lui lance un regard assassin auquel il répond par un clin d'œil amusé. Cependant, les deux tourtereaux ne partent pas. On dirait qu'ils attendent quelque chose.

– Ils ne s'en iront pas tant que nous ne leur aurons pas offert ce qu'ils attendent, murmure-t-il dans mon oreille.

– Un coup de pelle dans la tête ?

– C'est presque ça. Sauf que la pelle, il faut qu'on se la roule, tu vois ? On doit s'embrasser, pour montrer que notre relation n'est pas fictive.

Les yeux manquent de me tomber de la tête. Pourtant, il a raison. Nous ne serons crédibles que si nous mettons un peu de chaleur dans nos rapports. En parlant de chaleur, mes joues se mettent à picoter. Sa main, toujours posée sur mes reins, m'attire vers lui et je me retrouve plaquée contre son torse en béton. Décontenancée, je lève le menton et, avant que je ne puisse m'enfuir, ses lèvres s'écrasent sur les miennes. Soudain, je n'ai plus du tout envie de prendre mes jambes à mon cou, curieusement. Tandis que sa paume reste nichée au creux de mon dos, l'autre caresse ma nuque du bout des doigts et je me détends immédiatement. Ses lèvres ont un goût de champagne combiné à autre chose que je suis incapable d'identifier. Sans que je puisse m'en empêcher, ma langue les goûte goulûment. Je le sens sourire contre moi, satisfait de l'effet qu'il me fait. Puis sa langue rencontre la mienne. Je lui ouvre le chemin jusqu'à ma bouche et il s'y glisse... avant de disparaître et de me relâcher.

Quoi ? Déjà ?

– Doucement, Emma, murmure-t-il à mon oreille. Je sais que je suis irrésistible, mais il ne s'agit pas non plus de choquer ces braves bourgeois en...

Je le fais taire d'un deuxième baiser. Je préfère largement l'embrasser que l'entendre parler.

La fête s'achève dans la bonne humeur, et chacun rentre chez lui tranquillement. Je m'endors dès l'instant où ma tête touche l'oreiller et, pour la première fois, ce n'est pas Marius qui vient me voir en rêve, mais Diego. Il faut croire qu'il peut se montrer très convaincant dans le rôle du petit ami idéal...

Chapitre 11

« Come on baby, light my fire ! Come on baby, light my fire ! Try to set the night on fire ! »

Qui ne chante pas sous la douche, hein ?

Depuis quelques jours, je suis de bonne humeur sans pouvoir en expliquer la raison. Exceptionnellement, je préfère ne pas trop analyser la situation et me borner à profiter de l'instant présent. Une fois dûment lavée, je quitte enfin le jet d'eau pour m'envelopper dans une serviette.

« You know that it would be untrue

You know that I would be a liar

If I was to say to you

Girl, we couldn't get much higher »

Toc, toc, toc.

Ça ne fait pas partie de la chanson, ça.

Mettant un terme à ma tirade artistique, je tends l'oreille. Quelqu'un frappe bien à la porte comme un forcené. Eh oui, ma sonnette est en panne. Je me demande qui ça peut être. Il ne peut pas s'agir de Carmela, puisqu'elle est en plein service de midi à cette heure-ci et, en plus, elle possède un double des clés. Je me suis levée tard aujourd'hui, parce que j'ai travaillé d'arrache-pied la veille afin de boucler le dossier de la microentreprise spécialisée dans les cosmétiques, et ce matin j'ai une tête à faire peur aux plus braves.

– J'arrive ! crié-je, alors que ça continue à cogner comme s'il y avait une armée de zombies derrière ma porte.

Je m'élanche dans le couloir et glisse dès le premier pas, à cause de mes pieds encore trempés. Maudissant la terre entière, je me remets debout et me dirige vers l'entrée. Ça ne peut pas être une amie, puisqu'elles ont toutes déserté ma compagnie depuis que Marius m'a plaquée comme une vulgaire chaussette, exception faite de Carmela, toujours fidèle. Il faut croire qu'elles sont aussi fausses que la couleur de cheveux de Katy Perry. Par conséquent, j'en conclus qu'il doit s'agir de ma mère. J'ouvre la porte à la volée, ma mauvaise humeur s'étant multipliée avec ma chute.

– Maman, je t'ai déjà dit de ne pas passer à l'improviste ! Je suis très occupée et...

Ma phrase reste en suspens quand je m'aperçois qu'il ne s'agit pas du tout de ma mère. Appuyé

contre le chambranle dans une attitude sexy, Diego me lance un regard narquois qui ferait craquer n'importe quelle fille. N'importe quelle fille sauf moi.

Ou peut-être que si, mais je suis bien trop fière pour me l'avouer.

– « Light my fire », sérieusement ? Du même groupe, je préfère « Riders on the Storm » ou encore « Alabama Song ».

Je hausse les sourcils, imitant son comportement désinvolte, que je suis loin d'éprouver.

– Tu veux dire que tu as fait le déplacement jusque chez moi pour parler de Jim Morrison ?

Il secoue les épaules avec nonchalance. Rien ne saurait ébranler ce type alors que mon cœur s'affole en raison de sa présence inespérée.

– Non.

– Non ? Dans ce cas, que fais-tu là ?

Je n'aime pas me montrer grossière, mes parents m'ont éduquée dans le savoir-vivre le plus raffiné, mais je n'y peux rien. Il suffit que le beau Colombien se trouve dans les parages pour que j'oublie les bonnes manières.

– Je pensais qu'une fille dans ton genre, éduquée dans la haute société, aurait plus de classe que ça. Tu ne me salues pas d'un bonjour, tu ne m'invites pas à entrer et, pour finir, tu m'ouvres la porte à moitié nue, avec un téton qui dépasse presque de ta...

– Quoi ? Je...

Je baisse les yeux sur mon corps pour vérifier ses dires. En effet, ma serviette a glissé, s'arrêtant juste au-dessus des pointes dressées de mes seins. Je la remets en place habilement en essayant de ne pas montrer mon trouble. Au même instant, Corinne la concierge emprunte l'escalier, comme par hasard. Dans moins de trente secondes, tout l'immeuble, que dis-je, tout Strasbourg sera au courant que je me trouve presque nue sur le palier en compagnie d'un beau gosse.

– Bonjour, Corinne.

– Bonjour, mon petit ! Quel est ce charmant garçon ?

Que j'aïlle le raconter à la planète entière..., complété-je pour elle.

– Son petit ami, intervient Diego.

Et pour corroborer ses propos, il fait deux pas vers moi, glisse sa main au creux de mon dos et m'embrasse avec fougue. Ses lèvres sont si pressantes, si ardentes que, même moi, j'y croirais. Il ne me faut pas une seconde pour masquer mentalement la présence de Corinne, pour oublier que notre histoire à Diego et moi est fautive. Volontairement ou pas, mon cerveau décide de mettre de côté ces informations pour se concentrer uniquement sur le ressenti actuel. Mon palpitant s'emballe et j'écarte

les lèvres pour lui accorder un passage dans ma bouche. Il ne lui en faut pas plus pour accepter l'invitation et venir l'explorer, dansant avec ma langue, lentement, délicatement. J'agrippe sa nuque pour l'attirer encore plus à moi et mon autre main glisse dans ses longs cheveux châtain. Il répond en se collant à moi et je ne rêve pas, je sens son érection pointer contre mon bas-ventre à travers son jean, à travers le coton de ma serviette. Une sensation de chaleur m'envahit et je laisse échapper un soupir de plaisir tout contre ses lèvres. Cet homme va me rendre folle. Hors d'haleine, il me faut faire appel à toute ma volonté pour mettre fin à notre baiser torride. Sous sa chemise, son torse se soulève en mouvements saccadés. Ses lèvres sont encore gonflées de nos baisers. Son regard balaie le couloir avant d'englober mon corps tout entier, jusqu'à me faire rougir.

– Elle est partie, affirme-t-il. Et ta serviette aussi, d'ailleurs.

– Oh, mon Dieu !

Effectivement, le bout de tissu blanc gît par terre, tout comme ma fierté. Plus rapide que Flash, je la ramasse et l'enroule maladroitement autour de moi.

– Allez, entre.

Je le laisse fermer derrière lui et file aussi vite que possible dans ma chambre, où je me précipite sur la commode. Je balance quelques vêtements sur mon lit, sans vraiment faire attention à ce que je choisis. Qu'ils s'accordent ou pas, ça m'est égal. D'ailleurs, il vaudrait peut-être mieux que ce ne soit pas le cas. Plus je serai moche, moins il sera attiré par moi. Car je le sais maintenant, il a aussi envie de moi, que moi de lui. J'ai senti sa délicieuse érection contre mon bas-ventre, je ne l'ai pas rêvée, et rien que de m'en souvenir me donne une sensation de chaleur. Je secoue la tête pour chasser les images qui me viennent à l'esprit et enfile un jean peut-être un peu trop moulant ainsi qu'un tee-shirt. En ce mois de mai, il fait particulièrement beau en Alsace, quoi qu'en disent les mauvaises langues. Une fois habillée, je prends une profonde inspiration et me rends dans le couloir. Il n'est pas là. Je le trouve tranquillement installé dans mon salon, assis confortablement sur mon canapé, un livre à la main, ce qui me tire un sourire.

– J'ignorais que tu lisais en français.

– En Colombie, c'est la langue de la bourgeoisie, contrairement à l'anglais jugé un peu quelconque. Les personnes bien nées s'expriment couramment dans la langue de Molière.

J'acquiesce, impressionnée.

– Tandis que des milliers de gamins vivent dans les favelas au lieu d'aller à l'école, complète-t-il, amer. Mon pays est une immense contradiction.

J'ignorais que le sort des autres l'intéressait. Je le croyais trop imbu de sa personne. Je me trompais.

– Qu'est-ce que tu lis ?

Il me montre la couverture de son roman.

– *L'Amour aux temps du choléra* ? Je ne connais pas.

– Ça ne me surprend pas.

– Tu me traites d'inculte, là ?

– Pas le moins du monde. Mais les auteurs sud-américains ne s'exportent pas bien en Europe.

Gabriel Garcia Marquez a quand même obtenu le prix Nobel de littérature, mais tout le monde s'en bat les...

Je lui adresse un regard d'avertissement et il garde son gros mot pour lui, en levant les mains en l'air en signe d'innocence. Son expression est à mourir de rire et... parfaitement craquante.

– Qu'est-ce que je peux t'offrir ?

Il m'adresse un sourire goguenard. Je devine exactement à quoi il pense.

– Diego !

Il arbore à présent la moue la plus innocente qui soit. Là encore, il est à tomber par terre.

– D'accord, concède-t-il. Je prendrai un café mais, méfie-toi, je suis difficile, je suis colombien...

Je me rends dans la cuisine en soufflant comme un train à vapeur, pour en ressortir deux minutes plus tard, armée de deux expressos et d'un plateau de gâteaux. Ce sera mon repas de midi, tant pis. Je pose le tout sur la table basse et prends place à côté de mon prétendu amoureux. Trouvant que nous sommes finalement trop près l'un de l'autre, je me décale d'un cran, ce qu'il ne manque pas de remarquer, vu son expression narquoise. Cependant, il se garde de faire des commentaires.

– Quel bon vent t'amène, Diego ?

Il porte tranquillement la petite tasse à sa bouche, ignorant que je suis en train d'attendre sa réponse. Puis il se lèche les lèvres du bout de la langue et, moi, je reste suspendue à ce geste.

– Pas mal ton café, pour une Française.

– Est-ce un compliment ?

Nouveau sourire énigmatique. Ce gars est capable de me faire perdre pied en me parlant de... café. Moi qui ai toujours été d'un naturel mesuré, calme et posé, je ne me reconnais plus.

– À toi d'en décider.

Il boit encore une gorgée avant de poser sa tasse vide et de se tourner vers moi pour braquer ses iris émeraude sur les miens.

– Tu as été extrêmement convaincante dans ton rôle de petite amie. Ton ex n'y a vu que du feu, ainsi que la grande majorité des invités.

Je ne lui avouerai pas que je n'ai pas eu beaucoup à me forcer. Sans que je sache comment

l'expliquer, me comporter comme sa copine m'était presque naturel. Assurément moins compliqué que de jouer les potiches avec Marius.

– C'est bien. Dans ce cas, nous n'aurons plus à faire semblant. J'imagine que tu as collecté suffisamment de renseignements pour pouvoir les cambrioler, non ?

Son visage se fane quelque peu.

– J'ai obtenu une partie des informations dont j'avais besoin, c'est indéniable. Cela dit, je dois encore apprendre de nombreuses choses sur eux... et me faire inviter dans leur demeure afin d'en apprendre encore plus. Ce n'est qu'à cet instant que je serai prêt à passer à l'acte.

Ma bouche s'ouvre en grand sous l'effet de la surprise. Je ne sais pas si je suis outrée ou révoltée. Sûrement les deux.

– Quoi ? Tu te fiches de moi ? Je croyais que tu étais un professionnel, alors que...

– C'est justement parce que je suis un professionnel que ça me prend autant de temps. Préfères-tu que je brûle les étapes et que je me fasse pincer ? Je peux à tout moment démissionner et laisser ma place à quelqu'un de moins expérimenté qui se fera un plaisir de faire capoter ton plan. Est-ce cela que tu veux ?

– Non, pas du tout, mais...

– Prétendre que tu es ma petite amie est si difficile que ça ?

Je darde mes mirettes sur lui et elles s'accrochent aux siennes. Pendant quelques secondes, nous nous mesurons, nous défions. Et aucun des deux ne l'emporte.

– Tu n'imagines pas à quel point.

Mais pas pour les raisons que tu imagines. Parce que tu es irrésistible, et si convaincant que j'y crois aussi. Pour tes beaux yeux, je me voile la face, au péril de me perdre.

– Il en est de même pour moi.

Je prends ça comme un coup de poing dans l'estomac. Cela dit, ses iris contredisent ma déception.

– J'ai besoin de gagner la confiance de Marius afin de m'introduire dans sa maison, et pour cela, je compte sur toi.

Dans un premier temps, nous allons accepter leur invitation et faire une activité avec eux, conformément à ce qu'ils souhaitent.

Je grimace, mais j'acquiesce. Il a raison. Je veux récupérer ce collier coûte que coûte. C'est devenu une obsession. Pas seulement parce qu'il s'agit d'un souvenir de ma grand-mère, mais pour ce qu'il représente à mes yeux. Mon indépendance.

Le fait de faire quelque chose par moi-même. Et si, pour l'obtenir, je dois passer par la case « je me coltine mon ex et sa pimêche de copine », tant pis. Et si, au passage, je peux embrasser quelques fois celui qui se tient à côté de moi, eh bien, j'en profiterai, comme toute fille hétérosexuelle le ferait. Cet homme est une bombe, et que je suis prête à courir le risque que ça m'explode à la figure.

– Et pour pouvoir gagner sa confiance, je dois savoir comment l'appréhender. Connaître son caractère, ses habitudes.

L'émeraude dans ses iris scintille.

– J'ai besoin de toi.

Oh punaise.

J'attrape mon café pour le boire. Il a refroidi et est devenu imbuvable. Je recrache dans ma tasse avec autant de discrétion que possible, la repose sur la table et lui adresse mon sourire le plus charmeur.

– Je répondrai à toutes tes questions.

– Quel est son centre principal d'intérêt ?

J'éclate de rire, tant la réponse me semble évidente.

– Lui-même.

Il me rend un sourire amusé.

– C'est vrai, j'aurais pu le deviner. Quoi d'autre ?

Je me creuse le cerveau pour trouver d'autres éléments éveillant la curiosité de mon ex. Ils ne brillent ni par leur nombre ni par leur excentricité.

– Le luxe. Il aime les belles voitures, les soirées mondaines... Tout ce qui est factice.

J'oublie presque la présence de mon employé et, durant quelques minutes, je m'évertue à décrire celui qui, quelques jours plus tôt, s'appêtait à devenir mon mari. C'est presque thérapeutique, comme si je parlais à un psychologue. Je dépeins un être creux, sans cœur, dont l'unique but dans la vie est de faire miroiter son or. Quand je finis mon récit, je me tourne vers Diego, qui me scrute avec une intensité me réduisant au silence.

– Je peux te poser une dernière question ?

– Oui, c'est la raison pour laquelle tu es ici, après tout.

– Pourquoi es-tu restée avec lui pendant si longtemps ?

Le rouge me monte aux joues. C'est à la fois de la colère et de la honte. De la colère contre lui, parce qu'il s'aventure sur un terrain sur lequel je ne l'ai aucunement invité. C'est intime, trop intime.

Et aussi contre moi-même, car je n'ai aucune réponse valable à lui apporter. Alors, dans un souffle, je lui dis la seule chose qui me vient à l'esprit :

– C'était ce qu'on attendait de moi.

Nous nous taisons tous les deux, ce qui est rare chez nous, vu que nous sommes toujours en train de nous lancer des piques.

– Bon, cet entretien est terminé, j'ai du boulot.

– Toi, du boulot ?

Je pourrais le tuer, là, tout de suite.

– Oui, je travaille aussi, comme toi.

Je ne lui donne pas plus de détails. Ça ne le regarde pas. Cependant, il semble drôlement curieux. C'est alors que je remarque qu'il tient un calepin à la main. Heureusement que je ne suis pas détective privé, sans quoi je mourrais de faim !

– C'est quoi ?

– Mes notes.

– Tu prends des notes ?

Il hoche la tête, faisant danser ses beaux cheveux châtain, ce qui me donne une furieuse envie d'y glisser la main.

– Je compile chaque information pour le cambriolage. Tu n'es pas une professionnelle, donc tu ne t'en rends pas compte, mais tu n'imagines pas à quel point le moindre détail peut se révéler d'une importance cruciale.

– Je peux le lire ?

Un bref éclat de panique passe sur ses yeux.

– Non. C'est confidentiel.

Confidentiel ? Il se fiche de moi, là. Je le paie. Je suis en droit de consulter ses notes, dès lors qu'elles concernent l'opération Clochette.

– J'insiste.

– Je vois ça.

Son refus suffit à attiser ma curiosité. Je me penche pour le lui prendre des mains. Plus rapide, il tend le bras dans le sens opposé, le plaçant le plus loin possible de moi. Je ne peux pas percevoir ça autrement que comme un défi, surtout quand il affiche ce sourire en coin sur ses lèvres. Alors, sans réfléchir, je monte sur ses genoux, ne pensant qu'à lui prendre son précieux calepin des mains.

– Donne-le-moi !

– Pas question.

Collés l'un à l'autre sur le canapé, on pourrait croire que la lutte puérile que nous menons est de nature sexuelle. Et je dois admettre qu'il y a un peu de ça, oui. Sa main libre entoure ma taille, me calant sur ses jambes, et nos yeux s'accrochent. Sans crier gare, je l'embrasse. D'abord surpris de mon audace, il se raidit, sur ses gardes. Je ne lâche pas prise et mordille délicatement sa lèvre inférieure au goût de sucre et de café.

Alors, il abandonne le calepin et ses deux mains descendent sur mes fesses. Il me rend mon baiser, sans faire semblant, car nous n'avons pas de spectateurs cette fois. Nous sommes seuls. Deux âmes perdues qui se retrouvent pour une étreinte. Je me colle encore plus à lui, bougeant mes hanches dans un mouvement qui lui arrache un soupir. Je dois me battre contre moi-même, contre cette chaleur qui m'envahit, rien qu'avec un baiser. Mes lèvres quittent les siennes pour tracer un chemin qui va de sa mâchoire à sa clavicule. Ses mains me plaquent contre son entrejambe et je sens son érection pointer sous mon jean, tandis que les bouts de mes seins se dressent également contre son torse. Je meurs d'envie qu'il les libère de cette tension. Je le mords, le lèche, l'embrasse. Sa peau chaude a un arôme enivrant, et il m'en faudrait peu pour perdre la tête. Mais il n'est pas question que ça m'arrive. Je plaque alors mes lèvres sur les siennes, plonge la langue dans sa bouche et me penche discrètement pour m'emparer du livre qu'il a posé de l'autre côté du canapé. Raté ! Non seulement, je n'ai pas les bras assez longs mais, en plus, il a deviné mes intentions, si bien que sa poigne de fer s'abat sur mon poignet.

Je me débats, mais il ne me lâche pas. Je l'ai embrassé dans le but de lui voler ses notes. D'accord, c'est stupide de vouloir prendre un joueur à son propre jeu, mais je voulais essayer. J'admets qu'il lui suffit de peu pour me mettre dans un état proche de la combustion spontanée et j'espérais qu'il en était ainsi pour lui. J'ai tout de même senti son érection. Deux fois. Je croyais avoir réussi à lui faire lâcher prise. Je pensais qu'il me rendait mon baiser parce qu'il en avait envie, mais non. À aucun moment, il n'a perdu la tête. Furieuse, je plante mes mirettes dans les siennes. J'y lis un fond de désir qui me déstabilise et ma colère chute d'un cran.

– Bien joué, petite. Mais la prochaine fois que tu voudras agir comme une grande...

Ma main libre plaquée sur sa bouche pour le faire taire l'empêche de finir sa phrase. Et pour cause. Je viens d'entendre la clé dans la serrure.

– C'est Carmela.

Hors de question qu'elle me trouve toute débraillée sur les genoux de Diego. Je bondis sur mes pieds pour remettre mes habits en ordre sous le regard amusé de ce dernier, qui ne fait rien pour arranger la situation. Les pas se rapprochent. Elle me fait signe depuis le salon. Elle n'a pas encore vu Diego.

– Coucou, chouquette ! Mon Dieu, mais qu'as-tu fait à ta tignasse ? Elle est complètement

ébouriffée. Je sais que nous sommes en Alsace, mais ce n'est pas pour autant qu'on autorise les choucroutes sur la tête !

Puis, elle remarque enfin la présence du beau Colombien et ses yeux s'exorbitent comme dans les dessins animés. Enfin, la machine infernale se met en branle, et ses mirettes font des allers-retours incessants entre le visage de mon présumé petit ami et le mien. Et je sais qu'elle a deviné. En même temps, avec l'attitude de conquérant de Diego, mes joues cramoisies et ma mésaventure capillaire, pas besoin d'être Einstein pour comprendre qu'il se trame quelque chose.

Finalement, Diego fait preuve d'une réaction intelligente et se lève du canapé en prenant soin de récupérer le fichu cahier qui a causé tout ce ramdam.

- Je vais vous laisser entre filles.
- Tu sais où se trouve la sortie, grogné-je.

Il se dirige vers la porte le plus tranquillement du monde, et je ne peux pas m'empêcher de reluquer ses fesses puisqu'il ne peut pas me voir. Il se retourne et je me fais prendre en flagrant délit de contemplation de postérieur. Je dois me retenir pour ne pas lui adresser un doigt d'honneur. Je prends conscience que je retenais mon souffle au moment où le battant se referme enfin derrière lui. J'inspire en fermant les paupières. Lorsque je les rouvre, Carmela me dévisage avec un sourire plus large que l'océan Pacifique.

- Quoi ?
- À toi de me le dire, chouquette.
- Il est venu en quête de renseignements en vue de mener à bien ce cambriolage, c'est tout.
- Hum. Et j'imagine que tu as pris beaucoup de plaisir à lui donner toutes ces informations, je me trompe ?

Je la gratifie d'une moue boudeuse.

- Notre relation est strictement professionnelle, Carmie. Tu sais combien je suis pointilleuse et...

Je m'arrête de parler. Quand elle me regarde comme ça, je sais qu'il ne sert à rien de se battre. Cette tête de mule ne m'écoute même pas.

- Quoi, encore ?
- Tu l'as embrassé.
- Oui. Devant mon ex, pour plus de crédibilité.

Elle arque un sourcil amusé.

- Et tu n'as pas remis le couvert aujourd'hui, peut-être ?
- Si. Pour lui voler son cahier.

Elle éclate de rire et je ne peux pas m'empêcher de la suivre.

– D'accord, ce n'était qu'une piètre excuse et j'admets avoir pris un immense plaisir à embrasser ce beau latino. Je n'y peux rien, c'est un canon et... je ne sais pas, je le déteste, il m'agace... mais...
– Mais, il t'attire irrésistiblement.

J'acquiesce, les bras croisés sur ma poitrine en signe défensif. Je suis ma meilleure amie dans la cuisine, où elle prépare deux cafés. Elle fait vraiment comme chez elle, et je trouve ça normal. Nous sommes pratiquement des sœurs l'une pour l'autre.

– Tu ne râles pas ?

Elle me tend une tasse et j'observe son visage surpris.

– Parce que tu bois trop de café ? Je souffre du même vice alors...

– Non. Parce que je suis irrémédiablement attirée par un criminel. Parce que mon corps craque pour quelqu'un que j'ai qualifié de mauvais garçon. Parce que je ne devrais sans doute pas me laisser porter par mes sentiments. D'ailleurs, je ne sais pas si l'on peut parler de sentiments, ce n'est sans doute que de l'attirance. Je suis un peu paumée, je l'avoue.

Je prends place sur une chaise. Elle s'assied de l'autre côté de la petite table de la cuisine, sur laquelle elle pose sa boisson.

Ses mains agréablement chaudes s'emparent des miennes.

– Pourquoi devrais-je te gronder ? Premièrement, je ne suis pas ta mère, et encore moins ton père qui se permet de diliger ta vie depuis ton plus jeune âge. Je suis ta meilleure amie, et les meilleures amies sont là pour te suivre dans tes conneries quand elles trouvent qu'elles sont justifiées.

Je lui adresse un faible sourire.

– Tu sais que je n'aimais pas ta relation avec Marius. Ce gars était toxique. Tu étais à sa merci, et tu étais prête à tout pour lui plaire. À lui, et aussi à sa mère. Et tu sais quoi ? Avec Diego, tu es agaçante, énervante, passionnée et passionnante. Tu es surtout toi-même.

Je me mords les lèvres, gênée ; elle a vu juste.

– Ce n'est pas forcément le gars le plus fréquentable au monde, vu son métier, certes. Mais tu n'as pas à te marier avec lui. Pour une fois, tu ne dois penser qu'à l'instant présent.

Prends du plaisir, bon sang ! Et avec ce mec, je suis certaine que tu en auras.

– Alors, tu approuves ?

– À deux cents pour cent. C'est un plan cul formidable.

Je la prends dans mes bras, renversant nos cafés au passage. Sacrilège !

– Merde, désolée.

– Ce n'est rien, t'es riche, tu me repaieras un tee-shirt.

Je ris de bon cœur, et ça me fait un bien fou. Je ne sais pas dans quoi je me lance avec Diego. Je n'ai jamais été du genre à prendre des risques. Et avec ce jeune homme, c'est le flou total. Il est si bon acteur, si fin manipulateur que je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il pense. De ce qu'il veut. Tout ce que je sais, c'est que je l'attire également. S'il joue la comédie du parfait petit ami devant les autres, il n'a pas besoin de faire beaucoup d'efforts au moment de venir m'embrasser parce que, justement, il en a autant envie que moi. Nous nous attirons l'un l'autre. C'est un fait. Alors quel mal y a-t-il à lâcher prise, pour une fois ?

Chapitre 12

Je suis d'humeur paresseuse quand je me réveille ce dimanche matin. Et pour cause ! Diego et moi devons nous rendre à cette agaçante sortie avec mon ex. Mon prétendu boy friend et moi n'avons pas échangé depuis qu'il est venu chez moi par surprise et que je l'ai embrassé pour lui soutirer son fameux calepin. C'est peut-être mieux ainsi.

Pour cette redoutable journée, Marius a décidé de faire une promenade en bateau, si bien que nous avons rendez-vous au yacht-club. Eh oui, Strasbourg ne dispose pas d'un port maritime, mais il existe cependant un endroit sélect auquel les riches amarrent leurs embarcations fluviales. Et je n'ai aucune, mais alors aucune envie de m'y rendre. Avec espoir, je songe à de gros nuages gris qui viendraient envahir le ciel alsacien. Vu le climat de la région, c'est absolument probable. Tranquillement, je me lève pour me diriger vers la fenêtre. J'ouvre lentement les volets et, là, je dois fermer les yeux pour les préserver de la luminosité aveuglante. Je décolle les paupières pour constater qu'un soleil de plomb brille sur un ciel sans nuages.

– Forcément...

Je consulte la météo sur mon smartphone. Comme diraient les Alsaciens : « Ils veulent du beau temps toute la journée. »

Puisque je n'ai pas d'autre choix que de faire avec, je me rends sous la douche ; après quoi, je me prépare minutieusement. Je suis nerveuse pour de nombreuses raisons. Premièrement, je n'ai pas encore fait mon deuil de mon histoire avec Marius, même si Carmela maintient que ce n'était pas réellement une « histoire ». Plusieurs années avec une personne, ça vous marque, quelle que soit l'intensité de votre relation avec elle. Et deuxièmement... je stresse à l'idée de revoir Diego. Il me déstabilise, me fait perdre mes moyens. En fait, en sa présence, j'ai l'impression que mon moi le plus profond resurgit et prend le contrôle sur tout, balayant la petite fille modèle que je m'efforce d'être au quotidien. Avec son prénom hispanique, Diego est le plus dévastateur des cyclones. Et le pire, c'est que j'aime ça. Parce que j'en ai bigrement besoin.

Je m'habille avec classe sans en faire trop. Tout le monde vous regarde, au yacht-club. On vous juge, on vous évalue à chaque instant. Et avec la rupture que nous venons de vivre, je sais que je serai le point de mire. Je dois être à la hauteur.

J'ai à peine le temps d'attraper un maillot de bain pour le glisser dans mon sac que la sonnette retentit. Heureusement, elle a été réparée. Je cours à la porte et tombe nez à nez avec... Diego.

Surtout, essaie d'avoir l'air normale. Enfin, autant que possible.

Il me détaille de haut en bas et je tente de faire semblant de ne pas avoir envie de lui sauter au cou.

– Tiens, tu es habillée.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire, moi qui voulais paraître indifférente. Il me le rend, et je ne sais pas pourquoi, mais la journée à venir me semble soudain moins pénible.

– Et toi, tu es là.

– Oui, j'ai pensé que ça te ferait plaisir. Je veux dire que ça serait plus convaincant si on venait ensemble au yacht-club, dans la même voiture. Tu vois ?

Oh oui, je vois tout à fait...

– Tu es prête ?

J'opine, ce qui le surprend.

– Waouh, c'est la première fois qu'une fille me répond « oui » à la question « tu es prête ». Habituellement, j'ai droit à « je suis prête dans deux minutes ». Sauf qu'avec elles, les minutes se transforment en heures et...

J'arque un sourcil amusé.

– Tu ne serais pas un peu sexiste, toi ?

– Sexiste ? Non, je suis Colombien.

Je m'esclaffe, hilare.

– Arrête avec tes clichés de *latin lover*, s'il te plaît, ça ne te va pas du tout.

Ou au contraire, ça lui va trop bien. Et il en est entièrement conscient. Ses mirettes se plissent avec malice et l'émeraude contenue dans ses iris scintille. Comment ne pas craquer ?

– Tu viens de me qualifier de latin lover ?

– Euh... oui.

– C'est ce que tu penses de moi ?

– Eh bien, tu es latino et... bon, on y va ? Sinon, nous allons être en retard et Marius déteste ça.

Il ne gobe pas mon prétexte, c'est clair, cependant, il n'ajoute rien. Je retourne dans le salon chercher mon sac à main avant de le rejoindre sur le palier. Une fois la porte fermée, j'appelle l'ascenseur. Je n'aime pas particulièrement cette machine mais, étrangement, mes jambes flageolent, et je ne me vois pas me lancer dans une sorte de *moonwalk* sur les marches de l'immeuble.

– Après toi.

Il se montre galant. Un point pour lui.

– Un peu vétuste, cet élévateur. J'imaginai que tu vivais dans le luxe.

Je lui adresse un sourire énigmatique.

– Visiblement, il y a beaucoup de choses que tu ignores sur moi.

Ses yeux étincellent. J'ai attisé sa curiosité. Un bon point pour moi, cette fois. Dans la cabine exiguë, nous sommes pratiquement obligés de nous coller l'un contre l'autre et il flotte dans l'air comme une tension électrique. J'inspire profondément au moment où nous quittons le bâtiment. L'air frais me fait du bien. Si seulement ça pouvait aussi me rafraîchir l'esprit...

Posant un bras protecteur au creux de mes reins, il me conduit vers sa voiture. Une luxueuse décapotable. Je dois admettre que je suis un brin déçue. Je ne sais pas pourquoi, mais je l'imaginai au volant d'une automobile moins tape-à-l'œil. En même temps, Diego a un côté m'as-tu-vu plutôt important.

– Ne me dis pas que tu as peur d'être décoiffée, lance-t-il en désignant sa berline.

– Pas du tout.

Je lui adresse une mimique que j'espère rassurante, et m'installe côté passager. Trente minutes plus tard, quand nous arrivons au yacht-club, je regrette ce que j'ai dit. Un coup d'œil dans le rétro me confirme que c'est le retour de l'effet choucroute, à mon grand désarroi. J'essaie tant bien que mal d'arranger ce désastre capillaire quand je remarque que Diego est descendu de son carrosse et me scrute d'une drôle de façon.

– Quoi ? Tu vas aussi te moquer de mes cheveux ?

– Non. Je déteste ce qui est lisse, uniforme, sans personnalité. Par conséquent, j'apprécie ton indomptable crinière.

Il me tend la main après m'avoir ouvert la portière pour m'aider à m'extraire de sa voiture. Délicatement, il replace une de mes mèches blondes rebelles derrière mon oreille, et je trouve ce geste particulièrement touchant. J'en ronronnerais presque.

– Prête ?

J'acquiesce en tâchant de masquer ma nervosité. Il me tend son bras, auquel je m'accroche comme à une bouée. Son contact m'a l'air si naturel que c'en est effrayant.

– Nerveuse ?

L'espace de quelques secondes, je pense à lui mentir.

Pourtant, mes lèvres mutines décident de lui dire la vérité.

– Oui. Je crois qu'aucune fille normalement constituée ne peut se sentir à l'aise à proximité de son ex et de sa copine si parfaite, quelques jours seulement après une rupture.

Il hoche le menton puis se tourne avec moi avec un rictus un peu narquois. Pour le coup, je regrette ma sincérité.

– Quoi ?

Là, je crains le pire.

– Eh bien, si tu venais à te sentir inférieure, dis-toi que...

– Qu'ils font pipi et caca comme tout le monde ? Carmela me l'a déjà conseillé et ça ne marche pas.

– Hein ? Ce n'est pas du tout ce que j'allais exprimer.

Il fait une moue dégoûtée à mourir de rire.

– Bref, dis-toi juste que ton nouveau petit ami, à savoir moi, est nettement plus beau et plus intelligent que sa petite copine à lui, et qu'il aura forcément les nerfs.

Son arrogance est telle que je m'esclaffe bruyamment, et c'est carrément libérateur. Ce mec est incroyable. Il n'en loupe pas une pour se mettre en avant. Conscient d'avoir réussi son but de me rendre hilare, il sourit jusqu'aux oreilles.

– Et en plus, je cuisine.

– Vraiment ? Dans ce cas, dommage que notre relation, ce soit pour de faux.

Je me maudis d'avoir parlé trop vite. Par chance, il n'ajoute rien. Le connaissant, il aurait tout à fait été capable d'enfoncer le clou.

Nous marchons dans le silence au milieu des embarcations du yacht-club. Mentalement, j'espère qu'ils ont oublié le rendez-vous.

– Hé oh !

Je reconnais cette voix suraiguë, et le désespoir me gagne. La nouvelle conquête de mon ex...

– Je suis le plus beau, souviens-t'en, murmure Diego à mon oreille.

Et grâce à lui, je n'ai pas à me forcer pour sourire.

– Bonjour...

Je me rends compte que je ne sais même pas comment elle s'appelle.

– Bonjour, Emma. Bonjour, Diego.

Elle dépose une bise légère sur ma joue et une plus appuyée sur celle de mon prétendu petit ami.

– Vous nous rejoignez ? demande-t-elle en désignant le bateau de mon ex.

Non.

– Avec plaisir.

Si l'on m'avait donné un centime chaque fois que j'ai menti, chaque fois que j'ai fait semblant, je serais aujourd'hui la femme la plus riche au monde.

Avec agilité, la blonde saute sur le pont. Moi, je fixe l'espace entre mes pieds et l'embarcation en me disant que l'eau doit vraiment être très froide. Diego me dépasse. Il me tend alors la main avec galanterie. Je n'ai plus qu'à la saisir et à me laisser porter.

– Merci.

J'accepte son aide et monte à bord en essayant de ne pas ressembler à un canard. Heureusement, il n'y a pas de vagues sur le Rhin, donc ça ne tangué pas beaucoup. Mais au moment où je pose un premier pied sur le pont, un autre bateau passe non loin du nôtre. Fatalement, je perds l'équilibre et m'écrase sur le torse de Diego. D'accord, j'en profite peut-être un peu, et il se pourrait que je l'aie fait exprès. Il rit, et son rire se répercute dans mon ventre. Au moment où je me hisse sur mes sandales pour embrasser mon beau Colombien, Marius sort de la cabine et nous observe attentivement, tandis que nous sommes dans les bras l'un de l'autre.

– Parfait timing, bravo, murmure Diego.

Puis il colle ses lèvres aux miennes pour plus de crédibilité, et je suis partagée entre le plaisir que me procure cette étreinte et la déception de savoir que son unique motivation est d'ordre professionnel. Quand je fais mine de mettre fin à notre échange, il entoure ma taille de son bras puissant pour me maintenir prisonnière et, dans ma poitrine, mon cœur tambourine plus fort. Quand il me libère enfin, je suis hors d'haleine, et il n'en mène pas plus large.

– Si vous voulez une chambre, il y en a en cabine, propose Marius en guise de salutations.

J'ai à peine le temps de le remercier par un hochement de tête.

– Mais vous êtes magnifique ce matin ! Qu'est-ce qu'il vous va bien, ce jean. Vous avez maigri, c'est ça ?

Ma bouche s'ouvre en grand et je cligne des yeux en me demandant si mon ex-belle-mère, qui s'approche du bateau, a pris de la drogue.

– Oh, c'est tellement gentil !

– Marie ! Vous aussi, vous êtes sublime. Quelle allure ! s'exclame Blondie.

Alors, tout s'éclaire. Ce n'était pas à moi que la vieille bourgeoise s'adressait. La honte me brûle

les joues.

– Emma, ne me dites pas que vous avez cru que c’était à vous que je parlais.

– Non, non, pas du tout.

Je fais un geste de la main pour signifier que rien n’est plus loin de la vérité. Si l’on pouvait passer à autre chose, ça m’arrangerait.

– Si, vous l’avez cru.

– Puisque je vous dis que non...

Elle insiste, alors je la laisse déblatérer toute seule et reporte mon attention sur Diego, qui semble parfaitement amusé par la situation. Il me sourit et, immédiatement, je me sens mieux.

– Tiens, porte ça dans la cuisine.

Elle me tend un énorme panier. Bon gré mal gré, je le lui prends des mains et il est si lourd que je manque de tomber en avant sous le poids des victuailles.

– Tu as besoin d’aide ? s’enquiert mon prétendu petit ami avec sollicitude.

– Non, tout va bien.

Non, ça ne va pas du tout, je vais avoir une hernie discale !

Affichant cependant l’expression la plus calme au monde, comme si je n’avais pas l’impression que mes épaules vont se déboîter si l’on ajoute un gramme de plus dans ce fichu panier, j’avance dans la direction indiquée. Mon père a tellement insisté dans ma vie pour me reléguer au rôle de potiche, il m’a tellement inculqué que je n’étais pas capable de faire la moindre chose par moi-même que, aujourd’hui, je ne suis pas en mesure d’accepter de l’aide. J’ai besoin de faire toute seule. C’est comme ça.

Heureusement, le bateau est grand, mais pas suffisamment pour que je doive m’orienter au GPS, tout de même ! Je trouve la cuisine et dépose le paquet sur la table, avant de repartir dans l’autre sens. En retournant sur le pont, je me rends compte que nous avons largué les amarres et... ex-future belle-maman est toujours là. Blondie se tourne vers moi avec un sourire si large qu’il touche presque ses oreilles.

– Belle-maman passe la journée avec nous, n’est-ce pas formidable, Emma ?

Diego m’adresse à cet instant précis une mimique si comique que tout mon mal-être s’efface en moins d’une seconde.

– Merveilleux.

Mon sourire mielleux rend particulièrement hilare mon beau latino.

– Maryse, pourquoi n’irais-tu pas nous préparer quelques cocktails ?

La jeune fille docile s’exécute aussitôt et, moi, je manque de m’étouffer de rire. Marie, Marius et Maryse... non, mais ils le font exprès ?

– Apporte aussi quelques biscuits apéritifs, ajoute la mère.

– Et n’oublie pas le seau de glace pour la bouteille de champagne, renchérit mon ex. Ah, et mon chargeur de smartphone.

Ça sera tout ? Non, parce que je me demande s’ils ne la prennent pas pour Kali, la déesse hindoue qui possède une flopée de bras.

– Je vais lui filer un coup de main.

Je ne le fais pas uniquement pour échapper à ma terreur d’ex-belle-mère, mais car cette fille me fait penser à mon moi d’avant, tout simplement. Et à ma mère. Toujours au service des hommes, à se plier en quatre pour satisfaire leur moindre caprice. Je refuse de redevenir un jour comme ça. Et puis, si je peux sympathiser avec Maryse, cela pourrait s’avérer utile pour le cambriolage que je souhaite perpétrer. Parce qu’il n’est pas question que j’abandonne cette idée. Je récupérerai mon collier, coûte que coûte. L’image de ma grand-mère me vient en tête. C’est elle qui m’a transmis le peu de sang féministe qui coule dans mes veines. J’imagine que ce petit bout de femme coriace qu’elle était serait satisfait de ce que je m’apprête à accomplir.

Une fois dans la cuisine, je rejoins la jolie blonde et l’aide du mieux que je peux. Sa conversation n’est pas des plus intéressantes mais, au moins, elle ne fait preuve d’aucune méchanceté. Elle s’y connaît en bonnes manières et s’applique du mieux qu’elle le peut pour préparer les cocktails et quelques amuse-bouches. Je dois admettre que j’éprouve une certaine vague de jalousie à son égard. Non seulement elle est belle comme une poupée en porcelaine mais, en plus, elle semble douée dans tout ce qu’elle entreprend. Et surtout, elle paraît heureuse dans le rôle qu’elle joue. Elle est mille fois meilleure que moi pour Marius, et ce constat me blesse. Je m’en veux de ne pas ressembler à ma mère, ou à cette fille. Depuis l’enfance, j’ai l’impression d’être différente. Il m’a toujours fallu redoubler d’efforts pour rentrer dans le moule, sans jamais y parvenir vraiment. Et pour ça, je culpabilise, encore aujourd’hui.

– Tu ne prépares que quatre mojitos ?

Si j’ai bien compté, nous sommes cinq.

– Je n’en bois pas, précise-t-elle. Tu n’imagines pas le nombre de calories que contiennent l’alcool et le sucre. Je ne peux pas me le permettre. J’ai pris cent grammes la semaine dernière.

Ses yeux brillent et l’on dirait qu’elle est sur le point de se mettre à pleurer. Comme je ne sais pas quoi faire d’autre, je pose une main réconfortante sur son épaule squelettique avant d’asséner :

– Ne t’inquiète pas, le gras a directement migré vers ta poitrine.

Elle affiche aussitôt un air apeuré.

– Mince, le sein gauche ou le sein droit ?

Elle se tâte les nichons d'un air désespéré et, pour le coup, je ne sais plus si j'ai vraiment envie de rentrer dans ce fichu moule.

Enfin, nous finissons de préparer les victuailles. Dans ses bras frêles, elle porte une multitude de choses avec la grâce d'une reine, là où, moi, je me bats pour garder droit un plateau contenant quatre malheureux cocktails d'un demi-litre chacun. Quand il nous faut monter les escaliers, elle jette sur moi un regard un brin méprisant qui m'agace.

– On ne te l'a jamais dit ? Les mojitos sont nettement meilleurs quand ils sont secoués sur un plateau. C'est meilleur qu'un shaker.

Par chance, sa cervelle de moineau est prête à gober n'importe quoi, et elle me fiche la paix.

Dehors, Diego a commencé à se servir de son charme.

J'ignore comment il s'y est pris, mais mon ex et sa mère le contemplent avec une forte dose d'admiration dans le regard. Et quand je l'observe, je ne peux pas m'empêcher d'être moi aussi fascinée par son aura.

– Tu m'as manqué.

Il a l'air si sincère que j'y croirais presque. Pressée de me débarrasser de ma charge, je propose les cocktails. Chacun en prend un. Je ramène le plateau vide dans la cuisine, puis m'empare de ma boisson. J'attends d'être avec les autres pour boire une gorgée, et ma première réaction est d'écarquiller les yeux. Maryse l'a sacrément corsé ! J'ai l'habitude de l'alcool sans pour autant être une ivrogne, mais mon mojito taille XXL contient tellement de rhum qu'il pourrait endormir Jack Sparrow dès la première goutte. Très vite, la tête me tourne, et je me demande si Blondie n'a pas fait exprès de m'enivrer. Mais ce n'est pas possible, elle n'aurait pas fait ça, et puis elle ne pouvait pas se douter que je prendrais ce verre en particulier. Et puis tant pis. Après tout, j'ai besoin de me détendre. Oui, voilà, c'est exactement ce qu'il me fallait. Près de trente centilitres plus tard, je ne suis pas ivre, mais je commence à trouver que celle qui a failli devenir ma belle-mère est presque attendrissante.

Le temps passe vite aux côtés de Diego, d'autant que je suis plus joyeuse qu'à l'accoutumée. Le mercure grimpe. Quiconque n'a jamais vécu une journée ensoleillée en Alsace ignore ce qu'est la chaleur étouffante. Sur le thermomètre, les températures restent moins importantes que dans le Sud, mais la géographie particulière du fossé rhénan crée un effet « four » qui vous donne l'impression d'être un poulet dans une rôtisserie.

– Si on mettait les maillots de bain ? suggère Maryse.

Je ne suis pas suffisamment alcoolisée pour ne pas remarquer à quel point elle est belle, avec sa taille fine et sa poitrine volumineuse, ni pour oublier de me comparer à elle. Parader en petite tenue aux côtés de cette fille, c'est comme vouloir se la péter en Peugeot 205 devant un garage Porsche. Vous voyez un peu le truc ?

– Non, je trouve qu'il fait encore frisquet, objecté-je. Peut-être plus tard.

Genre dans tes rêves.

Mon ex-future belle-mère ne rate pas cette occasion en or pour m'enfoncer à coups de pioche.

– Pourtant, t'es rouge comme une tomate trop mûre, ma petite. Tu dois crever de chaud.

Je lève les yeux au ciel en me retenant de la gifler quand une goutte de transpiration coule le long de ma tempe. Je n'ai plus aucune excuse.

– Va pour le maillot de bain.

Je suis Maryse à l'intérieur. Elle me désigne la salle de bains, tandis qu'elle se change dans la chambre. J'inspecte mon reflet dans la glace. Au moins, le tissu n'est pas transparent, ça pourrait être pire. Elle toque contre le battant en bois pour me signifier qu'elle a terminé.

– Prête ?

– Oui.

J'ouvre la porte et me retrouve nez à nez avec Aphrodite. Avec ses longs cheveux blonds impeccablement coiffés, ses interminables jambes et ses formes parfaites, elle donnerait envie à la fabuleuse Pamela Anderson de troquer son maillot de bain contre une burqa. Mais je n'ai pas à m'en faire, moi aussi, je ressemble à une déesse. Plutôt du style divinité babylonienne, de celles qui ressemblent à une patate, avec du gras un peu partout pour symboliser la fertilité. Je n'ai jamais été obèse. Je ne suis même pas en surpoids. Mais les diktats de la mode ont la vie dure, et je ne suis pas comme les filles sur les magazines, contrairement à celle qui me fait face. Insensible à ma gêne, elle me presse :

– Bon alors, tu me suis ?

Malheureusement...

Forcément, une fois dehors, toutes les têtes se tournent vers la belle Maryse. Toutes... sauf celle de Diego. Insolemment, il parcourt mon corps du regard, et c'est comme s'il me caressait des yeux. Ma peau se hérisse alors que je n'ai pas froid. Je me sens mise à nu, et je n'ai pas peur ni honte. Hypnotisée par l'émeraude de ses iris, j'avance vers lui et lui colle un baiser qui me donne des frissons et le laisse hors d'haleine. Habituellement, je ne suis pas aussi entreprenante, d'autant plus que j'ai été élevée dans un monde où la femme reste discrète en attendant que l'homme veuille bien s'intéresser à elle. Sauf que ce bel étranger que j'ai engagé me donne envie de bafouer tous les codes

que l'on m'a appris. Interrompant notre baiser, il déboutonne sa chemise pour dévoiler un torse aussi musclé que bronzé. Je ne suis pas sans remarquer la manière dont Maryse le dévore des yeux, mais je ne peux pas lui en vouloir. À côté du sublime Colombien, Marius ne ressemble à rien. Moi qui, un peu plus d'une semaine plus tôt, le comparais au prince charmant, j'étais loin du compte. À vrai dire, je suis certaine que même Marie observe mon prétendu petit ami derrière ses lunettes de soleil. Effectivement, elle se rince l'œil, la vieille bique. Je ne loupe pas l'occasion de le lui faire remarquer, l'air de rien, ce à quoi elle répond par la négative.

– Bien sûr que non, vous racontez n'importe quoi, comme d'habitude. Vous n'auriez pas dû enfiler ce maillot de bain, en revanche. Il vous grossit.

Instinctivement, je rentre mon ventre et essaie de me cacher derrière les autres. On n'efface pas des années de moqueries en quelques minutes, surtout quand le petit ami que l'on exhibe se révèle aussi factice que la poitrine siliconée de Blondie. Au bout d'un moment qui me semble interminable, je parviens à m'enfuir en direction d'une chaise longue, sur laquelle je m'allonge – mon ventre a l'air plus plat quand je suis couchée – et je finis par m'endormir.

Chapitre 13

Le réveil est... douloureux.

J'ignore combien de temps j'ai dormi, mais je ressemble à une écrevisse. Bien sûr, je ne pensais pas une seule minute que je sombrerais durant des heures. Je suis blonde, ma peau est habituellement claire et, à présent, elle vient de virer à l'écarlate. Je me lève. Le mouvement m'arrache une grimace. J'avais oublié combien les coups de soleil sont douloureux. Je me tords le cou pour regarder l'arrière de mon corps, qui est resté aussi blanc que de la farine. Super, je ressemble à une tartine de confiture à la fraise sur du pain suédois !

En plus, le bateau est vide. Il n'y a pas âme qui vive. On se croirait dans un mauvais remake d'un film de zombies. Très vite, des éclats de voix parviennent jusqu'à mes oreilles. Les autres ne doivent pas être loin. Quand je me suis endormie, le navire venait d'emprunter le canal du Rhône au Rhin, l'une des voies de navigation les plus suivies d'Alsace. À présent, nous sommes arrêtés sur une rive.

– Bonjour mademoiselle, me salue un employé navigant. Ils sont là-bas, au plan d'eau.

J'acquiesce. L'homme m'aide à m'extraire de l'embarcation, ce qui m'épargne une chute dans l'eau. Pieds nus, je dois traverser la forêt sur une centaine de mètres selon les indications que l'on m'a données ; après quoi, j'arrive sur une ancienne gravière. Le paysage est tout bonnement à couper le souffle. Un écrin d'eau turquoise bordée de verdure. Un véritable décor de carte postale qui ne ressemble en rien à l'image que les gens se font de l'Alsace. J'avance vers la plage de sable, où je rejoins cette peste de Marie.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous...

Je ne l'écoute déjà plus. Toute mon attention est rivée sur le beau Colombien, qui s'amuse dans l'eau avec les autres. Lorsqu'il me voit, il m'adresse un signe de la main avant de venir dans ma direction. Incapable d'attendre plus longtemps, j'avance aussi vers lui. L'eau m'arrive à la taille quand nous nous retrouvons.

– Tiens, tu as pris des couleurs, constate-t-il avec un clin d'œil moqueur.

– Je me trouvais trop pâle.

Il m'adresse un sourire renversant.

– Tu as raison, ça te va bien.

– menteur !

– Il est vrai que je suis un excellent comédien, commente-t-il, énigmatique. Mais qui sait si je ne suis pas en train de te dire la vérité, là ?

– Moi aussi, je sais jouer.

– Vraiment ?

J’opine puis, les yeux rivés sur les siens, je porte ma bouche à la plus grande goutte d’eau qui ruisselle sur son torse. Je sens ses muscles se tendre sous mes lèvres. J’en aspire une deuxième, puis une troisième. Au contact de sa peau, l’eau acquiert un goût particulièrement bon, pour ne pas dire délicieux. Il frémit. À moi de lui décocher un sourire goguenard.

– Oui, vraiment.

Ses iris scintillent avec une lueur de défi.

– Toi, tu vas voir, murmure-t-il dans mon oreille.

Je n’attends que ça...

La magie se rompt à cause des cris de mon ex-future belle-mère qui hurle sur une araignée, en espérant sans doute que celle-ci va lui obéir. Quelqu’un devrait la mettre au courant que les arachnides ne parlent pas « l’humain ». Nous nageons ensemble, avec les autres. L’eau est agréablement chaude pour cette saison. Ou alors, c’est ma température corporelle qui est anormalement élevée. Remarquez, entre la présence du beau Colombien torse nu et le coup de soleil qui a envahi toute la partie avant de mon corps, ce n’est pas étonnant. En dépit de la présence de mon ex et de sa mère, je passe un bon moment. Tout en s’adonnant à un jeu de ballon avec nous – décidément, ils ont pensé à tout – mon prétendu amant noue un début de relation avec Marius. L’air de rien, il lui soutire certaines informations importantes et, moi, je l’assiste du mieux que je peux.

– Le repas arrive ! s’écrie Marie depuis la berge.

Nous la rejoignons. Dès que je me trouve hors de l’eau, je m’enveloppe dans l’un des immenses draps de plage qu’ils ont rapportés. Je n’ai pas froid, loin de là, mais la présence de la sublime Maryse me met mal à l’aise.

– Ah, les voilà, ce n’est pas trop tôt, se plaint Marius en regardant du côté de la forêt.

Parce qu’il parle aux elfes, maintenant ?

Deux secondes plus tard, tout s’éclaire.

Tels les nains de Blanche-Neige, Michel et un autre homme, sans doute un ami à lui, surgissent en file indienne de la verdure. Chacun porte de lourds paniers. Ils en extraient des nappes d’une blancheur immaculée, qu’ils étendent par terre.

Puis ils y déposent des plats chauds, des mets froids et tout un arsenal de nourriture digne d’un repas de sultan. Ce qui ne devait être qu’un petit pique-nique se transforme en banquet, mais je ne vois même pas pourquoi cela m’étonne. Les Duteuil ne font rien comme les autres.

Quant à mes « employés », j'imagine qu'ils ont saisi une occasion en or d'accéder à certaines informations importantes.

Luc a créé un site bidon pour la fausse entreprise de traiteur de Michel, chez qui Marie a fait sa commande, puisque j'ai manipulé l'opinion afin qu'il jouisse d'une excellente réputation au sein de la bourgeoisie locale. Commande qui nous a permis au passage de récolter les données bancaires des Duteuil. Non, nous n'avons aucune intention de les spolier. En tout cas, j'espère que les garçons se tiendront à carreau. Mais ces données peuvent nous permettre d'accéder à d'autres informations qui nous seront utiles, et pas seulement pour le cambriolage.

En fait, ces derniers jours, j'ai commencé à me pencher sur l'entreprise familiale sans que papa le sache, et il se trouve que certains aspects me semblent opaques, principalement en ce qui concerne la collaboration avec les Duteuil. Loin de moi l'envie de me venger d'eux pour l'humiliation qu'ils m'ont fait subir, mais il n'est pas question que je les laisse mettre en péril la santé financière de ce pour quoi mon père s'est tant battu.

Le repas est excellent. Je soupçonne ma meilleure amie d'y être pour quelque chose. Je veillerai personnellement à ce que ce fripon de Michel lui donne une part importante de l'argent perçu pour cette commande, parce qu'elle le mérite. Nous sommes en train de finir le dessert quand Diego se penche sur moi pour chuchoter quelque chose à mon oreille.

– Je dois me rendre sur le bateau. Marius y a laissé son ordinateur portable, et je vais m'en servir pour obtenir certaines informations de la plus haute importance.

– Je t'accompagne ?

Il fait non de la tête.

– En revanche, j'ai besoin que tu fasses diversion.

Oh non, je suis nulle à ce jeu-là.

– Tu n'as qu'à dire que tu dois te rendre aux toilettes. C'est parfaitement crédible comme excuse, tenté-je.

– J'en ai l'intention. En revanche, fouiller son PC risque d'être long et je compte sur toi pour te débrouiller pour que l'idée de regarder leur montre ne traverse pas leurs esprits étriqués.

J'ai envie de protester, mais je ravale ma plainte. Il n'a pas tort, et toute occasion d'avancer dans notre affaire est bonne à prendre. Alors, j'opine.

– Vas-y.

Il dépose un baiser sur mon front, si tendre que je pourrais croire que c'est pour de vrai.

– Merci, murmure-t-il.

Il se lève, s'excuse et s'en va en direction de l'embarcation. Moi, je ne peux pas m'empêcher de le reluquer, d'autant plus qu'il a des fesses parfaites ; après quoi, je cherche une idée pour distraire nos convives. Je scrute les environs en quête d'une trouvaille, et je souris quand elle me saute aux yeux.

Cette gravière est habituellement utilisée comme plan d'eau touristique par des dizaines d'usagers, même si elle a été exceptionnellement réservée pour la journée afin que les Duteuil puissent s'y rendre sans être molestés. Par conséquent, elle compte certaines infrastructures, comme un sentier pieds nus sur une butte. Remarquant que les autres ont terminé leur repas, je leur présente ma proposition en désignant les lieux de l'index.

– Ça vous dit d'y faire un tour ?

Maryse, sans doute la plus dynamique du groupe, est la première à accepter.

– Excellente idée, je rêve de me dégourdir les jambes.

Marius grimace. Je le connais suffisamment pour savoir qu'il n'a aucune envie de nous rejoindre. Son regard passe de sa petite amie officielle à moi, paraissant se demander si je suis capable de la tuer par jalousie si je me retrouve seule avec elle dans les bois. Il doit en conclure que je suis plus givrée que j'en ai l'air, puisqu'il se met debout.

– Allons-y.

Je me tourne vers Marie. Elle fait du sport en club, la forme physique n'est – malheureusement – pas un problème pour elle, en dépit de son âge.

– Votre proposition me surprend, Emma.

– Pour quelle raison ?

– Parce que vous avez l'air de tout, sauf d'une sportive. Je vous imaginai plutôt en train de vous servir une deuxième part de gâteau.

Son commentaire me blesse, d'autant plus qu'elle le profère avec un grand sourire en apparence bienveillant. Pour autant, il n'est pas question que je lui fasse plaisir en montrant qu'elle a encore appuyé là où ça fait mal.

– Allez-y sans moi, les enfants, finit-elle par décréter. Je n'ai plus la force de faire ces activités de jeunes.

Chacun opine. Nous nous mettons en route pour le sentier, composé de sable et de petits cailloux, parfois de gazon. Moi qui déteste marcher pieds nus, je suis servie. Je m'évertue tant bien que mal à éviter les pierres, ce qui me donne sans doute une dégaine de canard, tandis que les autres avancent sans se poser de questions. Mais ils ont quoi, sous la plante des pieds, pour ne pas avoir mal, de la couenne ?

Les deux autres bavardent, me faisant clairement comprendre que je ne sers qu'à tenir la chandelle. Cela m'est égal. Mon esprit est principalement obnubilé par Diego.

J'espère qu'il a trouvé ce qu'il lui fallait.

En quelques minutes à peine, nous atteignons le sommet de la butte et là, c'est la panique. Elle surplombe la gravière d'une bonne dizaine de mètres, nous offrant une vue imprenable du lac artificiel. Je vois mon supposé petit ami quitter le bateau de sa démarche tranquille alors que, depuis la berge, Marie nous fait coucou de ses bras décharnés. Au moins, j'ai réussi à distraire la compagnie, ce qui était le but du jeu.

– Oh, regardez !

La jolie Maryse désigne une corde qui pend de l'arbre le plus haut. Une sorte d'immense balançoire.

– On peut s'y accrocher pour sauter dans l'eau, c'est génial !

– Oui, génial...

Bien sûr, cette fille est trop belle pour avoir peur. Elle fait partie de la catégorie de celles qui tentent tout. Elle pourrait faire du saut à l'élastique sans se décoiffer. Moi, je me chauffe une tasse de café et je me fais une entorse. Nous n'appartenons pas à la même espèce. Mes vieux complexes prennent le dessus et j'éprouve une violente envie de fuir. Mon père m'a tant de fois répété que j'étais une incapable que j'ai fini par le croire sur parole.

– Allez, je vais t'aider à monter.

Bien sûr, avec elle, Marius est le plus galant des hommes. Avec moi, il se conduisait également en prince charmant. Cette époque me manque. Je n'avais pas à réfléchir. Il me suffisait de me laisser guider par l'homme, de lui obéir en tous points. C'était facile.

Non, ça ne l'était pas. Parce que je mourais de l'intérieur, chaque jour un peu plus.

En deux temps, trois mouvements, elle est sur la balançoire. La maintenant par la taille, il lui demande si elle est prête, ce à quoi elle acquiesce, des étoiles dans les yeux. Ou c'est une excellente comédienne, ou elle est profondément amoureuse de lui. Il recule de quatre pas pour prendre de l'élan, puis la lâche. Elle pousse un cri mignon et fend les airs à une vitesse hallucinante. Quand elle arrive à proximité de l'eau, elle abandonne la corde et fait un plongeon avec grâce. On dirait une sirène.

– Bravo, ma chérie !

Tout le monde applaudit. Même Diego, qui vient de rejoindre la berge, semble charmé par le spectacle qu'elle lui a offert. Ce qui me donne envie d'essayer à mon tour. Marius se tourne vers moi et je lui adresse mon plus beau sourire en lui tendant mes bras pour qu'il m'aide à m'installer sur la

corde, comme il l'a fait avec sa copine. Il me rend mon sourire et, égoïstement, monte sur la balancelle en se tenant à une branche. Comme si je n'avais pas été là. Comme si je ne comptais pas.

Le salaud !

Il lâche l'arbre et fend les airs avec un cri de Tarzan. Il rejoint son amoureuse avec classe. Je fais deux pas en arrière, prête à déguerpir.

– Allez, Emma ! Je veux te voir sauter. Tu peux le faire, j'en suis certain !

Les encouragements de Diego me parviennent juste au moment où j'ai décidé de filer comme une voleuse. Il semble croire réellement en moi. Et s'il avait raison ? Si je pouvais vraiment le faire ? C'est une phrase que j'ai entendue si rarement que je pense que je me dois d'essayer.

Je retrouve un semblant de courage et me dirige vers la corde, que j'attrape fermement. Je m'installe aussi confortablement que possible sur la balancelle, m'arrachant un ongle sur l'arbre auquel je tente de m'accrocher. J'inspire profondément. Il est encore temps de descendre de cet engin infernal et de me comporter comme je l'ai toujours fait, c'est-à-dire avec couardise. J'ai toujours été celle qui regarde les autres faire les choses. Je n'ai jamais été dans le rôle de celle qui agit.

– Je t'attends, ma belle !

Et il est peut-être temps que ça change !

N'écoutant que mon courage – ou peut-être ma profonde folie – je desserre mes doigts sur la branche qu'ils agrippent fermement. Et là, tout se passe trop rapidement. Je vais si vite que l'air me fouette le visage. Je cherche à m'accrocher tant bien que mal à la corde pour ne pas chuter, tout en me demandant où se cache ce cochon que l'on égorge. Il me faut moins d'une seconde pour comprendre que ce son strident provient en fait de mes propres poumons. Le sol se rapproche trop vite, beaucoup trop vite. Quelqu'un me crie quelque chose, mais mes hurlements recouvrent les paroles. Le haut de mon maillot de bain s'envole, pour ma plus grande honte. Alors, je lâche la corde. Loin d'avoir la grâce d'une sirène, je m'écrase sur l'eau en faisant un immense plat qui, couplé au coup de soleil sur le devant de mon corps, m'arrache un cri de douleur atroce. Punaise, celle-là, je ne l'avais pas vue venir. Forcément, je bois la tasse – puisqu'il n'est pas question que je ferme la bouche – et je tente comme je peux de remonter à la surface. Une fois dehors, j'inspire une goulée d'air avec un son d'éléphant des mers. Les cheveux me collent au visage. D'ailleurs, pas que les cheveux. Il y a aussi des feuilles mortes, une capsule de bière, un emballage de Pitch et un objet non identifié. Je ressemble sans doute à la version zombie d'Arielle, et j'entends les rires des autres, mais cela m'est égal pour une simple et bonne raison : j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai sauté dans le vide, sans l'aide de personne. Et aussi parce que Diego a plongé pour me rejoindre et qu'il me sourit avec fierté. Je ne sais pas comment il s'est débrouillé, mais il a réussi à récupérer mon haut de maillot de bain. Il me le rend et je l'enfile discrètement.

– Hey ! Tu l'as fait. Tu as sauté !

Il me tend les bras et je lui saute dessus. Emportée par mon élan, j'entoure sa taille de mes jambes et me colle à lui comme à une bouée de sauvetage tandis qu'il rit à gorge déployée. Ou alors c'est moi ? Il m'enlève le sachet vide de brioche de poche qui a élu domicile dans mes cheveux et je lis une lueur d'admiration dans son regard. Il sait. Je pense qu'il a compris ce que ce geste anodin signifiait pour moi. Sauter de dix mètres de haut, ce n'est rien pour beaucoup de personnes. Pour moi, qui ai toujours été assistée, surprotégée, enfermée dans une prison dorée, c'est simplement énorme. D'accord, j'ai peut-être un peu paniqué mais, pendant les quelques secondes qu'a duré mon saut, j'ai eu la sensation de goûter à la liberté. Liberté à laquelle je goûte également en embrassant les lèvres de Diego.

Je ferme les yeux et passe ma langue sur sa bouche, gourmande, en prenant conscience que je ne le fais que pour mon propre plaisir. Pas la peine de se leurrer : je ne fais pas semblant. Le beau Colombien me presse contre lui et mes jambes se resserrent encore d'un cran au niveau de sa taille. Avec l'adrénaline qui coule encore dans mes veines, j'ai l'impression que le reste du monde a disparu. Il n'y a plus que lui et moi. Puis, il met brutalement fin à notre baiser. Son torse se soulève au rythme de sa respiration rapide. Son souffle est saccadé. Lui aussi semble avoir perdu la tête. Je ne rêve pas. Ces petits indices sont vrais. Les autres sont trop loin pour les remarquer. Il ne fait pas semblant. Ou du moins, pas entièrement.

– Il ne s'agit pas non plus de choquer la vieille Marie, murmure-t-il, son front contre le mien.

Un petit rire secoue ma poitrine.

– Tu as raison. Sinon, elle va nous déclarer infréquentables et elle va nous rayer de sa liste d'amis.

Un éclair passe dans son regard. Craint-il que ma supposition ne soit motivée que par le rôle que nous devons tenir ? Je ne le saurai sans doute jamais.

– Allez, on n'a pas que ça à faire, grince-t-elle, aigrette. Nous sommes attendus ailleurs.

Cette femme est si différente de ma mère. Mon ex-future belle-mère contrôle tout, alors que c'est à peine si maman peut décider des vêtements qu'elle va porter.

Nous retournons au bateau, laissant notre bazar derrière nous. Ce sera à quelqu'un d'autre de ramasser les débris. C'est ainsi, quand on a de l'argent. On paie toujours une tierce personne pour s'occuper de ses ordures, au sens propre comme figuré. Au fond, n'est-ce pas aussi ce que je fais avec Diego, Luc et Michel ? Je leur donne un certain montant pour qu'ils commettent un acte illégal pour moi.

Mon prétendu petit ami m'aide à monter sur le pont, et je me dis que ce n'est pas exactement ça. Moi, je ne me débarrasse pas de mon problème en le confiant à d'autres. Je participe, à ma manière, à cette affaire un peu louche qui nous unit.

– Tu as réussi à t'emparer des infos dont tu avais besoin ? chuchoté-je.

Nous sommes appuyés contre les barrières du bateau, d'où nous observons le paysage rhénan. Il m'adresse un sourire narquois.

– Bien sûr que oui, femme de peu de foi.

Il a l'air tellement outré par ma question que j'éclate de rire.

– Tu n'échoues jamais ?

Il plante alors ses iris d'émeraude dans les miens, et je retiens un frémissement tant son regard est profond.

– Jamais.

Chapitre 14

Celle-là, je ne l'avais pas vue venir et, pour le coup, je regrette de ne pas avoir inventé un prétexte à la noix afin de rentrer chez moi en douce. Parce que, là, ce n'est pas possible.

Sans me donner la peine de cacher mon désarroi, j'observe l'enseigne qui me fait face.

Équitation, poney, « Au Joyeux Cheval ».

Je n'ai pas la phobie des chevaux. C'est simplement que je ne les aime pas beaucoup. Ou disons plutôt que ce sont eux qui ne m'aiment pas. J'ai déjà essayé d'en faire. Mes fesses s'en souviennent encore. Cela dit, je n'ai pas vraiment le choix, il faut que je suive les autres. D'un pas traînant, je les rejoins dans l'écurie. Je pourrais prétexter une migraine – Marius connaît cette excuse par cœur –, mais nous sommes sur le point d'obtenir une invitation chez les Duteuil, et je ne vais pas laisser tomber si près du but.

– Bonjour, nous salue le moniteur. Vous avez tous déjà fait du cheval, à ce qu'on m'a dit. Alors, je vais vous montrer à vos montures, et nous allons pouvoir faire un tour du propriétaire.

Bien sûr, une promenade en bateau ne suffisait pas. Il a fallu que Maryse conçoive l'idée de faire de l'équitation pour finir la journée, confiant l'embarcation au personnel navigant. Marie est rentrée avec eux. J'ai bien tenté d'en faire de même mais personne n'a accepté mes excuses foireuses.

Avec ses longs cheveux d'une texture bizarre attachés derrière sa nuque, son long visage et ses lèvres proéminentes, le moniteur est l'une de ces personnes dont on peut lire le métier sur la figure, tant il ressemble à l'un de ses équidés.

– Nous montrer à nos montures ?

Le formateur semble s'amuser de mon étonnement, puisqu'il sourit, laissant dépasser ses longues dents.

– Oui. Ce n'est pas l'homme qui choisit le cheval, mais le cheval qui choisit l'homme.

Je me demande combien d'argent me donnerait Renaud pour cette phrase digne de figurer dans l'une de ses chansons.

Je ne proteste pas, car je ne connais pas grand-chose à ces animaux. J'ai déjà fait quelques séances d'équitation et toutes ont été catastrophiques.

Sans surprise, Marius reçoit le cheval le plus grand. Maryse, une très jolie jument. Diego monte sur un étalon noir qui n'est pas sans évoquer Tornado, la belle monture de Zorro. Tous sans exception

sont gracieux. Quand on les voit chevaucher leur monture, on dirait qu'elles font partie de leur corps.

– Et voilà le tien.

Le moniteur me désigne un équidé qui me tourne le dos et refuse de coopérer quand il l'appelle, se bornant à fixer son abreuvoir.

– Furie ! insiste-t-il.

Furie ? Sérieusement ?

De colère, le cheval renverse son abreuvoir avec la tête, envoyant des gouttelettes d'eau sale un peu partout, et surtout sur mes cheveux déjà pas très propres à cause de mon plongeon.

– Hum, vous êtes sûr qu'il m'a choisie ?

Je n'ai jamais aimé forcer les gens, et encore moins les animaux.

– Absolument certain.

Le dialogue semble clos, malheureusement. La bête finit par obtempérer, et je monte dessus tant bien que mal. Je me cramponne si fort aux rênes que mes ongles laissent des marques dans mes paumes. Je retrouve les autres dehors.

Maryse a l'air si à l'aise que l'on dirait qu'elle a fait ça toute sa vie.

Franchement, j'ai envie de la faire tomber.

– On y va ?

Elle n'attend pas que j'acquiesce et commence à avancer, suivie de Marius. Diego est en pleine discussion avec mon ex, si bien qu'il n'a pas d'autre choix que d'y aller. Quant à moi, j'ai beau faire les bons gestes, ma monture refuse purement et simplement de bouger.

– Allez, Furie.

L'animal me répond par une rebuffade. Je me baisse pour parler dans ses oreilles, me disant qu'il est peut-être un peu sourd.

– Je te promets de veiller personnellement à ce que tu reçoives une double portion de carottes mais, en attendant, tu dois m'emmener avec les autres, ça fait partie du deal.

À ma grande surprise, Furie semble me comprendre et « démarre » d'un coup sec, manquant de me faire tomber. Moins d'une minute plus tard, je rejoins la bande.

– Ah, tu es là, s'étonne Marius. J'ai cru que tu n'y arriverais jamais.

– Je n’aime pas brusquer les animaux, tu devrais pourtant le savoir.

Exception faite de toi, espèce d’âne...

– Les animaux ressentent le pouvoir de leur maître, c’est ce qui leur donne envie d’obéir. S’ils n’écoutent pas, c’est parce que tu n’as pas d’autorité.

Je lève les yeux au ciel.

– Pour moi, la relation cheval-humain est avant tout fondée sur le respect, intervient Diego. Emma a eu raison d’attendre que sa monture soit prête.

Je lui adresse un sourire de remerciement, tout en essayant de rester concentrée sur mon cheval, dont la démarche saccadée me force à rester sur le qui-vive.

– Moi, je pense que les animaux ressemblent à leur maître, tant au niveau physique qu’en ce qui concerne le comportement.

Facile à dire quand on est perchée sur une jument parfaite. Moi, je suis juchée sur un cheval mal coiffé avec un caractère du diable.

Bon, d’accord, elle n’a peut-être pas tort.

– Tu ne penses pas, Emma ?

Euh...

– Oui, tout à fait. Furie est doux comme un agneau.

Et moi, je ne mens pas du tout.

Il n’en faut pas plus au doux Furie pour partir en vrille. Tout ça parce que nous avons eu le malheur de croiser un malheureux petit poney, de ceux qui ne feraient pas de mal à une mouche. L’animal se cabre et je m’accroche aux rênes en m’efforçant de ne pas paniquer.

– Tranquille, tranquille !

Ça lui rentre par une oreille et ça ressort par l’autre. N’écoutant que sa propre peur, Furie part au trot, tandis que je lutte pour ne pas tomber. Je commence à glisser sur le côté et, à mon tour, la panique me gagne.

Furiiiiiiiiiiiiiiiiie !

J’ai déjà fait une chute de cheval quand j’étais enfant. Je m’étais entêtée pour faire de l’équitation contre l’avis de mon père. Ça s’est soldé par une fracture ouverte et la promesse de ne plus jamais contrarier mes parents. En dépit de mon angoisse, je m’efforce de parler à l’animal d’une voix

rassurante. J'ignore s'il peut m'entendre, mais il ne sert à rien de le stresser davantage en vociférant comme une dératée.

C'est alors que Diego nous dépasse à cheval, pour se poster quelques mètres devant nous. Je n'arrête pas de parler à mon animal, même si je glisse de plus en plus, les mains accrochées aux rênes, les pieds Dieu sait où. Et alors, le miracle se produit. Furie ralentit son allure, jusqu'à l'arrêt. Il respire si vite ! Il a dû vraiment paniquer.

Diego descend de Tornado et avance vers nous d'un pas mesuré. Il me tend une main pour m'aider, et le soulagement m'envahit quand je touche terre. J'ai peur qu'il se moque de moi, mais il garde le silence et, dans ses yeux, je ne lis que de l'admiration.

– Eh ben, t'étais mal sans ton mec, grince mon ex derrière moi.

Mon prétendu petit ami plante ses mirettes incendiaires dans celles de mon ex.

– Elle a calmé le cheval toute seule. Je n'ai fait qu'être à ses côtés.

– Et c'est déjà beaucoup, je te remercie, Diego, lui réponds-je.

Pendant quelques instants, j'oublie tout. Auprès de ce garçon, j'ai vaincu une petite phobie par mes propres moyens. Et vous savez quoi ? J'ai déjà envie de recommencer, mais pas n'importe comment. Comme s'il lisait dans mes pensées, Diego me propose exactement ce que je rêvais d'entendre :

– Tu veux monter avec moi ?

J'acquiesce. Le moniteur emmène Furie ailleurs, après que je l'ai gratifié d'un énorme câlin sur son joli museau, et nous débarrasse de la selle. Je monte sur Tornado avec la grâce d'une patate et mon prétendu petit ami s'installe derrière moi.

– Rapproche-toi.

Il me cale contre son torse. Nos corps sont si proches qu'une agréable chaleur m'envahit entièrement.

– Tu veux que je tiens les rênes ?

La tête appuyée contre lui, je redresse le menton pour le regarder dans les yeux, un sourire mutin aux lèvres.

– Il n'en est pas question.

– Le contraire m'aurait étonné.

Chaque minute qui passe, j'apprécie un peu plus cet homme effronté. Parce qu'il me pousse à chaque instant à aller de l'avant, à dépasser mes peurs, mes convictions. Avec lui, le slogan d'Obama

devient possible :

Yes we can.

Lentement, nous avançons sur le sentier indiqué, bercés par les secousses du cheval. Je n'avais jamais monté sans selle, et je dois dire que j'adore ça. C'est comme si je ne faisais qu'un avec l'animal. Avec Diego. Nous continuons de parler avec les autres puisque, après tout, c'est pour ça que nous sommes là. Mais ça n'enlève rien au fait que j'ai l'impression que nous sommes seuls au monde, dans notre bulle. Désireux de chevaucher plus vite, Marius et Maryse – ces deux noms prononcés ensemble me font toujours autant rire – nous abandonnent, pour mon plus grand bonheur.

– Où as-tu appris à faire du cheval ?

Je me rends compte que je ne sais pas grand-chose de lui. Il réfléchit quelques instants, comme s'il se demandait ce qu'il pouvait me dévoiler de sa vie.

– J'ai grandi dans une grande hacienda en Colombie. Mes parents possédaient de nombreux chevaux, et j'ai très vite nourri une véritable passion pour les équidés. Tu la sens, cette liberté ? Ce lien incassable entre l'animal et toi ? Je n'échangerais ça contre rien au monde.

Et moi, je suis séduite par le son de sa voix, par les vibrations qui en émanent. Charmée, je l'écoute me raconter son enfance au pays de l'émeraude, dans cette propriété au milieu de la jungle. Son récit est... captivant. Il parvient à donner aux détails insignifiants une importance capitale et, quand il parle, j'en oublie le temps qui passe.

– N'as-tu jamais songé à écrire un livre ?

Il paraît drôlement troublé, comme s'il s'agissait de l'idée la plus saugrenue de l'univers.

– Pas du tout. Quelle sottise !

Je lui lance un regard torve en plissant les yeux. Pour qu'il réagisse aussi mal à un compliment, c'est qu'il y a anguille sous roche.

– Pourquoi tu demandes ça ? veut-il savoir.

– Parce que, dans ta bouche, la moindre histoire devient captivante. Alors, j'imagine qu'il en est de même à l'écrit.

Ses deux émeraudes brillent étrangement, mais il garde le silence, toujours aussi énigmatique. Nous poursuivons notre promenade, durant laquelle je profite de l'instant présent, de son corps si proche du mien. Sa chaleur m'apaise et son arôme m'enivre. Il dégage une senteur indéfinissable, exotique, qui lui est propre et qui me fait perdre la tête. Comme s'il ressentait la même chose, il entoure ma taille de son bras puissant pour me plaquer à lui. Mes fesses appuient sur son entrejambe. Je ne suis pas une débutante, mais il y a en cet homme un je-ne-sais-quoi qui fait tomber mes barrières, qui réveille ce qui se cache au fond de moi et qui ne demande qu'à sortir. Jamais je

n'aurais deviné que faire du cheval pouvait se transformer en un moment sensuel mais, après tout, ça ne devrait pas me surprendre. Auprès de Diego, le quotidien revêt un voile de mystère et de magie indiscutables.

Chapitre 15

Deux heures plus tard, mon prétendu amant me ramène chez moi. La journée m'a épuisée. D'abord nerveusement. La présence de mon ex et de sa mère m'a angoissée et il n'est pas rare que le stress se répercute sur mon corps d'une manière ou d'une autre. Et il y a aussi la fatigue physique. Entre le bateau, la nage et le cheval, je suis crevée. D'autant plus que je ne peux pas dire que la balade a été de tout repos. Entre le coup de soleil, le plat topless sur l'eau et la chute avortée du cheval, mes muscles ainsi que la face avant de mon corps sont douloureux.

Toujours aussi prévenant, même s'il n'y a plus personne à qui mentir, Diego me prend les clés des mains pour ouvrir la porte de mon immeuble.

– J'aurais pu le faire toute seule, protesté-je juste pour la forme, intérieurement ravie qu'il se soucie de moi.

– C'est ce que tu crois.

Je souris. Son côté hautain m'agace autant qu'il m'attire. Je lève le menton pour lui faire face.

– Tu sais que tu as un caractère de cochon ?

Je m'introduis dans le hall. Il me suit et mon sourire s'étire.

Comme le sien.

– Pauvre chouchoute. Tu es tellement fatiguée que tu te parles à toi-même.

Je hausse un sourcil goguenard en appuyant sur le bouton de l'ascenseur.

– Vraiment ? C'est tout ce que tu as trouvé pour me tanner ?

Ses deux émeraudes brillent, puis son regard s'assombrit soudainement. Il est tellement sexy, tellement irrésistible...

– Non.

– Non ?

À reculons, je m'introduis dans la cabine. Il m'y rejoint de deux grandes enjambées. Il me domine de toute sa stature.

Autour de nous, l'air chargé d'électricité frétille. Je peux sentir sa présence entre nous. Elle est tellement palpable que l'on pourrait presque la voir. Au moment où les portes se ferment derrière lui, il fond sur moi et capture ma bouche, la rendant prisonnière de la sienne. Je pourrais protester. Il

arrêterait tout de suite. Mais je ne le fais pas. Je lève les bras et attrape le col de sa chemisette, mais au lieu de le repousser, je l'attire à moi avec une force que je ne me connaissais pas. Je le veux, je le veux comme je n'ai jamais rien voulu d'autre. Dans mon ventre, c'est un véritable bûcher qui s'allume pour lui avant de couler dans mes veines tel du feu liquide. Nous nous embrassons passionnément, et notre baiser est un combat où chacun défie l'autre. Je le mordille, il me caresse de sa langue, je force le passage, il redouble l'intensité de sa charge.

Au moment où nous atteignons mon étage, je quitte ses lèvres l'espace d'une seconde pour reprendre haleine. J'ignore si je dois l'inviter à entrer dans mon appartement. Nous savons tous les deux comment ça finirait. Est-ce une bonne chose ? Je lève mon menton pour scruter ses lèvres déjà gonflées de mes baisers, ses iris en feu ne me donnent qu'une seule et unique réponse : tu te poses trop de questions, Emma.

Alors, pour une fois, je décide de laisser la réflexion à plus tard. Mes paumes capturent son visage à l'instant où les portes se referment, et je l'attire à moi pour l'embrasser de nouveau. Je le sens sourire tout contre mes lèvres et mon cœur s'envole. Je n'en ai pas assez de lui. Je le veux plus près, toujours plus près. Comme s'il lisait dans mes pensées, il s'approche autant que possible et me plaque brutalement contre la paroi. La cabine tremble, mais je m'en fiche. Mes mains maladroites se dirigent vers les boutons de sa chemise et je défais les trois premiers. Du bout des doigts, je caresse la peau lisse de son torse musclé.

– Tu es sûre de ce que tu fais ?

Si le fait qu'il se soucie de mon consentement éclairé me touche, je suis lasse que l'on me traite comme une petite fille qui ne sait pas ce qu'elle veut. C'est ainsi depuis mon enfance et il est temps que ça change.

– La seule chose dont je suis certaine, Diego, c'est que je ne veux plus entendre cette question. Désormais, ta bouche, tu dois l'utiliser pour m'embrasser.

Un sourire carnassier étire ses lèvres et son regard devient si intense que le rouge me monte aux joues. Je ne suis pas une débutante, mais cet homme-là est différent de tous ceux que j'ai connus. Il est unique. Et, à présent, il va devenir mien, juste pour ce soir.

Il m'embrasse de nouveau et ses mains descendent sur mes hanches. Il m'aide à me hisser. Mes jambes entourent sa taille tandis que mes doigts s'affairent toujours à ouvrir ses boutons.

Je quitte ses lèvres pour embrasser son torse, mordillant ses tétons l'un après l'autre, ce qui lui arrache un gémissement. Je sens sa virilité contre ma culotte et je suis déjà prête pour lui.

En même temps, dans une cabine d'ascenseur, ce n'est pas comme si nous avions le temps pour beaucoup de préliminaires. Cependant, pour ma plus grande déception, il me dépose à terre. Cela dit, il ne me donne pas le temps de protester.

– Tourne-toi.

Rien que pour le provoquer, j'obtempère d'un pas traînant, bien que je sois secrètement ravie qu'il me donne des ordres. Ma cage thoracique se soulève sous le rythme de ma respiration rapide. Je n'ai jamais été aussi excitée de toute ma vie. Alors, je sens ses doigts agiles sur ma nuque, quand il attrape la fermeture Éclair qu'il fait glisser le long de mon dos, jusqu'à mes fesses. Je retiens mon souffle et ma robe tombe à mes pieds. Je me tiens devant lui en culotte et en soutien-gorge sous la lumière verdâtre d'une cage d'ascenseur. La gêne liée à mon éducation bourgeoise particulièrement pudibonde fait irruption dans mon cerveau, et mon envie chute d'un cran. Quant à ma confiance en moi, elle a sans doute rejoint ma robe.

– Retourne-toi.

J'hésite entre lui obéir et me rhabiller fissa. Je peux toujours mettre fin à notre contrat et ne plus jamais te revoir.

– S'il te plaît, Emma. Laisse-moi te montrer comme tu es belle. Laisse-moi te montrer comme tu brilles.

Incapable de résister, je me laisse convaincre. Parce que ma grand-mère, la seule personne qui estimait que je brillais, est morte, et c'est pour récupérer son collier que j'ai recruté cet homme. Tous les autres ne voient en moi qu'une personne quelconque, dont la seule chose qui brille est l'or sur le compte en banque de papa.

Lentement, je pivote pour lui faire face, les bras sur mon ventre, comme si je pouvais me cacher, me soustraire à son regard. Une lueur de désir scintille dans ses iris, se répercutant immédiatement dans l'ensemble de mon corps. Il n'y a aucun public avec nous. Dans cet ascenseur, nous sommes seuls au monde. Il n'y a personne à épater, personne à qui mentir. Et pourtant, il me veut. Et je le veux aussi. Il lève le bras pour désigner le miroir. Alors je découvre mon reflet, et je ne vois plus qu'une chose : nous deux. Tout le reste s'est effacé.

Je prends mon courage à deux mains et me hisse sur mes pieds, encore chaussés de mes jolies sandales. J'embrasse ses lèvres avec la même avidité qu'il embrasse les miennes, tandis que ses doigts agiles détachent mon soutien-gorge, qui ne tarde pas à rejoindre ma robe. Son regard de braise descend sur mes seins et je ne me cache plus, me sentant belle dans ses yeux. Ses mains viennent les cueillir et c'est si bon que les pointes s'en érigent. Avec un sourire goguenard, il les fait rouler entre son pouce et son majeur, et une douce moiteur s'éveille entre mes jambes en même temps qu'un puissant gémissement franchit mes lèvres.

– Ne crie pas, coquine. Ou tout l'immeuble saura bientôt à quel point je t'ai fait jouir.

– Ah oui, tu crois ça ?

En vrai, je n'attends que ça !

D'un seul geste, je défais le bouton de son jean et fais coulisser sa fermeture Éclair lentement, sans le lâcher du regard. Puis, enfouissant mes pouces sous son boxer, je fais glisser à la fois son sous-vêtement et son pantalon, jusqu'à ce qu'ils atteignent ses chevilles. À genoux, je lève mon

visage et la taille de son sexe fièrement dressé me fait lâcher un hoquet de surprise. Conscient de l'admiration qu'il suscite en moi, je lis la fierté dans ses mirettes, ainsi qu'un désir pur, intense. Un désir comme je n'en ai jamais vu, jamais éprouvé. De nouveau, mes yeux se retrouvent happés par sa virilité. J'ai envie de la lécher, de la goûter, de voir quelle texture elle a sur ma langue, dans ma bouche. Car si j'ai déjà connu de multiples partenaires, je ne me suis jamais adonnée à ce jeu-là.

Mon père et ses principes moraux d'une autre époque, mon éducation pudibonde, tout ça...

Et le moment n'est sans doute pas encore venu pour ça. Je ne suis pas prête. Il me tend les bras et capture mes poignets pour m'aider à me relever, puis il me plaque contre la paroi avant de fondre sur moi. Son sexe nu palpite contre mon bas-ventre et je n'ai qu'une idée, le prendre dans ma main. J'obéis à mes pulsions et commence à ébaucher des mouvements de haut en bas et de bas en haut, de plus en plus fort.

– Emma...

Sa voix n'est plus qu'un grognement bestial. D'un geste, il m'enlève la culotte, qui tombe à mes pieds. Sa main glisse entre mes jambes et là, je crois mourir quand il trouve mon bouton rose.

– J'ai tellement envie de toi, Diego.

Quoi, j'ai dit ça, moi ?

Il sourit... parce que je viens pratiquement de le supplier, et son ego est presque aussi gros que... non, rien.

Mais soudain, son regard perd toute trace de moquerie et quelque chose de nouveau fait étinceler les émeraudes qui lui servent de mirettes. J'entends le bruit caractéristique de l'emballage du préservatif. D'un geste assuré, Diego saisit mes fesses pour me soulever en l'air et me plaquer contre la paroi alors que j'entoure sa taille de mes jambes. Une main se place sur ses épaules tandis que l'autre reste sur son sexe. Lentement, et sans le quitter des yeux, je le dirige vers l'orée de mon vagin. Le silence entre nous est inhabituel, mais pas gênant. Le moment, lui, reste magique. Et d'un coup de reins, Diego me remplit entièrement. Ma chair avide se presse autour de sa virilité. Le plaisir est immédiat. Mes ongles se plantent dans son dos, mes dents dans son épaule pour éviter de crier. Je m'attends à ce qu'il se pavane, puisqu'il est évident qu'il me mène droit au but, mais il n'en fait rien. Avec une tendresse mêlée de passion, il pousse son front contre le mien et j'arrête de le mordre pour le regarder. Alors, sa bouche fond dans la mienne, pendant que ses coups de butoir redoublent de puissance. Le temps s'arrête et je ne suis plus que sensations. Je sens que le courant m'emporte. Je voudrais résister, mais je n'en ai plus la force. Soudain, une vague de pur plaisir déferle en moi, partant de mon intimité pour parcourir l'ensemble de mon corps, jusqu'au bout des orteils. La gravité n'existe plus et je m'envole dans un monde encore inexploré. Au même instant, je le sens pulser dans mon vagin. Diego me rejoint, se répandant en moi avec un râle rauque.

Nous restons l'un contre l'autre durant un temps indéfini, jusqu'à ce que, petit à petit, la réalité reprenne possession de notre monde. Alors, le doute revient, et je n'ai aucune idée de comment me

comporter. Est-ce seulement un dérapage ? Est-ce autre chose ? Je ne sais pas vraiment que penser. La seule chose dont je suis certaine, c'est que je n'ai aucune envie qu'il s'en aille. Je trouve le courage d'exprimer mes désirs véritables, ce que je n'ai pas souvent fait dans la vie.

– Tu restes jusqu'à demain matin ?

Je passe sans doute pour la plus grande des crétines ou pour un pot de colle de taille XXL, mais cela m'est parfaitement égal. Comme il ne répond pas, je lève le menton pour scruter son visage. Son sourire goguenard réapparaît, et contamine mes lèvres.

– Je croyais que tu ne me le demanderais jamais.

Et voilà que nous remettons le couvert !

Chapitre 16

Je me réveille avec la sensation d'étouffer, comme si un poids immense s'était abattu sur moi. Une fois que j'ai appuyé sur l'interrupteur, il ne me faut pas longtemps avant de comprendre d'où provient ce sentiment. La jambe de Diego repose sur ma poitrine tandis qu'il sommeille dans une position improbable. J'ignorais que le petit-neveu du plus grand trafiquant de drogue de tous les temps était contorsionniste à ses heures perdues, mais qu'à cela ne tienne !

Je souris en me remémorant la nuit que nous avons passée. Avant, quand je lisais des romances, je me disais que les auteurs exagéraient. Avec mes ex, les rapports duraient six minutes au maximum, préliminaires compris. D'ailleurs, c'était exactement ça : des rapports sexuels. Rien d'autre. Des ébats qu'un homme et une femme entretiennent pour l'hygiène du corps. Pour vider les bourses de monsieur, soyons francs. Mais avec Diego... ça n'avait rien à voir. Sans parler de sentiments, j'ai l'impression d'avoir réellement fait l'amour. Ne me demandez pas d'expliquer comment ni pourquoi, mais il a su éveiller chaque centimètre carré de mon corps, sublimer chacune de mes cellules, me faire vibrer jusqu'au plus profond de mon âme. Alors que j'analyse mon ressenti, j'entends le bruit le plus effrayant au monde. Eh non, il ne s'agit pas du rire d'un clown tueur venu d'ailleurs ! Quelqu'un vient d'introduire sa clé dans ma serrure. Il ne peut s'agir que de ma mère ou de Carmela, et je ne sais pas ce qui me fait le plus peur. Moi qui voulais réveiller mon amant en douceur, comme dans les films, pour une nouvelle session de câlins, je me retrouve à essayer de soulever sa jambe de toutes mes forces, et je dois dire qu'elle pèse au moins une tonne.

– Réveille-toi... grogné-je à voix basse.

Comme ça ne fonctionne pas, je passe directement au plan B, à savoir un coup de pied dans son flanc, ce qui le fait tomber du lit.

– Putain ! Si c'est une façon de me dire que je n'ai pas été bon...

Il tente tant bien que mal de reprendre sa place sur le matelas en me fusillant du regard. Je m'apprête à lui expliquer ce qu'il se passe quand un son plus horrible que le précédent résonne dans tout l'appartement.

– Emma !

Non. Non. Non. Non.

– Ma mère est là, cache-toi !

– Quoi ? Ta mère a les clés de chez toi ?

– Ben oui, pas la tienne ?

– Non. On a coupé ce truc qui s'appelle le cordon ombilical. Tu devrais...

Je l'interromps en posant mon index contre ses lèvres pulpeuses.

– Tu ne vas pas me faire la morale maintenant. Tu vas gentiment te planquer sous le lit, dans l'armoire, sauter par la fenêtre... bref, fais ce que tu veux, mais il ne faut pas qu'elle te trouve ici.

– Pourquoi ? Je suis censé être ton petit copain, non ?

– Parce que maman est quelqu'un de très conventionnel, du genre « pas de sexe avant le mariage », et ta présence matinale risque de la déranger comme un poil sur la langue.

Il m'adresse une moue mutine, guère ému par mes jérémiades.

– Emma, tu es là ?

Je le fusille des yeux et lui fais signe de se cacher. Maman est juste derrière la porte.

– Oui ! Je... je me suis endormie, je n'ai pas entendu le réveil. J'arrive, si tu allais dans la cuisine préparer deux cafés, hein ? Tu sais combien je suis désagréable tant que je n'ai pas bu ma dose du matin...

Je l'entends s'éloigner de quelques pas et lance un dernier regard d'avertissement. Techniquement, dans une famille normale, il ne risquerait rien en restant sagement dans ma chambre. Sauf que ma mère est capable de rentrer pour vérifier s'il y a de la poussière sur mes étagères...

– Salut, maman.

Elle est dans le salon, pas dans la cuisine. On se demande de qui je tiens mon inaptitude à obéir à un ordre.

– Je vais nous faire couler deux cafés, tu viens ?

S'il y a une chose dont je suis certaine, c'est que ma mère ne refuse jamais un café. Jamais. Elle me rejoint dans la cuisine ; ce qui tombe bien, puisque c'est l'endroit le plus éloigné de ma chambre.

– Tu sembles drôlement fatiguée, ma puce. Que s'est-il passé ?

J'ai fait l'amour une bonne partie de la nuit.

– Oh, la journée d'hier a été rude. Diego et moi sommes sortis avec Marius et sa petite amie. On a fait du bateau, du cheval...

Des galipettes dans l'ascenseur...

– Tu es remontée à cheval ?

Je fais signe que oui, tout en lui tendant sa tasse pleine. Elle s'assied pour la boire tout de suite. J'ai toujours dit qu'elle avait une trachée en Téflon pour ne jamais ressentir les brûlures.

– C’est surprenant de ta part. Et courageux. Dis donc, ma chérie, tu es drôlement rouge, on dirait une tomate. Tu t’es pris un coup de soleil ? Quel dommage. Ce n’était pas trop dur de revoir Marius ? Si je peux te faire un aveu, tu gagnes au change. Diego est nettement plus... présentable.

C’est sa façon à elle d’affirmer qu’il est canon, ce avec quoi je suis d’accord. Mais plutôt crever que de l’exprimer à haute voix, parce que je sais que l’intéressé écoute depuis ma chambre. Guère consciente de ma gêne, ma mère poursuit. En même temps, rien dans ce monde ne saurait faire taire cette femme lorsqu’elle a décidé de parler.

– Que font ses parents, d’ailleurs ?

Hum... qu’avions-nous inventé, déjà ? Ah oui...

– Son père est le propriétaire de la plus grande marque de café de Colombie. C’est un véritable empire.

– Avec toute la caféine que tu ingères chaque jour, tu dois grandement contribuer à sa fortune, plaisante-t-elle. Et sa mère, que fait-elle ?

– Elle est productrice de *telenovelas*, tu sais, ces feuilletons sud-américains à l’eau de rose ?

Elle acquiesce, impressionnée.

– En tout cas, c’est le plus beau petit copain que tu aies jamais eu. Et de loin, franchement.

D’où je suis, j’imagine mon amant en train d’afficher son sourire goguenard.

– Attends, tu te souviens de ce garçon avec qui tu es sortie quand tu étais en classe de terminale ? Comment il s’appelait, déjà ?

– Je ne me rappelle pas...

Je mens comme une arracheuse de dents, mais je m’en fiche.

– Ah oui. Victorious. Je n’ai jamais rien entendu d’aussi horrible.

Diego non plus, j’en suis certaine.

– Il avait une drôle de coupe et les dents de travers.

Pas que les dents, je t’assure, maman.

– Et en plus, c’est lui qui t’a lâchée, la veille des épreuves du bac. Tu te rappelles comme tu lui en as voulu ?

– Comment l’oublier ? grommelé-je.

– Tu n’as jamais eu de chance avec les garçons.

Toi non plus.

– J’espère que ça changera. Diego a l’air différent. J’aimerais que ça dure entre vous. Je...

Je la coupe en me levant brusquement.

– Je dois aller aux toilettes, maman. Surtout, n’oublie pas de prendre une grande part de gâteau, j’en ai plein le frigo.

Si au moins, ça peut lui remplir la bouche, ça l’empêchera peut-être de parler...

Par chance, je garde toujours une tenue de rechange dans ma salle de bains, pour parer aux cas comme celui-ci. Malheureusement, je ne suis pas assez prévoyante pour y avoir caché aussi une cape d’invisibilité. Nom de Dieu, j’ai envie de disparaître !

Les mains agrippées de chaque côté du lavabo, je scrute mon reflet dans le miroir en m’enjoignant au calme. L’autopersuasion fonctionne sur certaines personnes, alors pourquoi pas sur moi ?

Je me débarrasse de la nuisette verte qui recouvre à peine mes parties intimes et enfile directement mes vêtements après avoir pris la douche la plus rapide de tous les temps. En sortant de la pièce, je me félicite de ne pas y avoir passé plus de cinq minutes en tout. Mes cheveux ne ressemblent à rien – comme d’habitude – mais je ne voulais pas prendre le risque qu’il se produise une rencontre inopinée entre ma mère et Diego. Seulement, parfois, les choses ont cette fâcheuse tendance à ne pas se dérouler comme je l’avais prévu. J’ai à peine franchi le seuil qu’une voix suraiguë m’interpelle.

– Emma... il y a un homme dans ton salon.

Je ferme les yeux et me mords l’intérieur des joues.

– Oui, je sais, c’est Diego.

Comme si elle ne l’avait pas reconnu.

– Il est venu très tôt pour réparer mon ordinateur avant de partir au travail.

Ordinateur dont il s’est sacrément bien occupé, dois-je le préciser ?

– Il est en caleçon.

J’écarte les paupières et les mirettes manquent de me sortir des orbites quand je découvre Diego à moitié nu en train de siroter tranquillement mon mug de café. Voleur ! Pour le coup, je ne sais pas quoi inventer. Si je tue mon faux petit ami devant ma mère, sera-t-elle prête à se taire pour masquer le crime de sa fille ?

– Belle journée, n’est-ce pas ?

Il a le culot d’essayer d’entamer une conversation ?

- Oui, justement, pourquoi tu ne partirais pas faire un grand tour pour en profiter pleinement ?
- Où ça ?
- Je ne sais pas, ailleurs ?

Je lui adresse un sourire de pin-up en espérant qu'il comprendra le message.

- Je suis très bien ici.
- Je t'assure que non, chéri.

Si notre ton est cordial, voire mielleux, et nos sourires extatiques, je suis loin de ressentir ce que je prétends, ce qui semble déconcerter maman. Diego finit enfin par saisir qu'il n'est pas le bienvenu dans cette réunion familiale impromptue et suggère enfin quelque chose d'intelligent.

- Bien, je crois que des affaires urgentes m'attendent, dehors. Je vais aller me changer dans ta chambre.
- Je t'y accompagne.

Ma mère me jette un regard outré. Pourtant, ce n'est pas du tout ce qu'elle croit. Je suis tellement en colère que je suis à des lieues d'avoir envie de lui.

Lieues qui se transforment en centimètres puis en millimètres quand il s'enferme dans ma chambre et retire son caleçon. Les joues couleur pivoine, je m'efforce de lever les yeux sur son visage, et de ne surtout pas les baisser.

- J'adore quand tu rougis, me complimente-t-il en se penchant pour attraper son tee-shirt. Au fait, tu aurais des vêtements de rechange ?

J'ouvre un tiroir et retire quelques affaires au hasard, que je lui jette à la figure sans un mot.

- Toi, tu n'es pas du matin.

Je le vois enfiler le boxer que Marius a laissé ici.

Évidemment, il le remplit nettement mieux.

- Tu peux me dire pourquoi tu es sorti de la chambre ? En slip, qui plus est !

Il me décoche un sourire en coin qui fait monter ma colère d'un cran.

- Oh, ta maman s'est bien rincé l'œil, je lui ai offert le meilleur spectacle de toute sa vie.

Ma bouche s'ouvre en grand. Je n'ignore pas à quel point il peut se montrer orgueilleux mais, là, ça dépasse les bornes.

J'enfonce mes ongles dans mes poings fermés pour ne pas le frapper. Je suis foncièrement contre la violence.

– Je rigolais. D'accord, c'est nul comme blague.

Je me détends un peu. Juste un tout petit peu.

– Si j'ai fait ça, c'est uniquement pour la crédibilité de notre relation. De cette manière, ta mère a vu de ses propres yeux que nous sommes bien ensemble. Devinant sa propension au bavardage, je suis certain que ça arrivera facilement jusqu'aux oreilles des Duteuil.

– Tu n'as pas tort, grommelé-je, encore légèrement fâchée.

– Je suis désolé si je t'ai mise dans une mauvaise posture.

Entièrement habillé, il m'attire à lui et dépose un baiser sur mon front tout en caressant mon dos.

– Ce n'est rien.

– Mais l'histoire de ton ex, ce fameux Victorious, était vraiment tordante. Admets-le.

Cette fois, je lui flanque une pichenette sur le ventre, et il fait semblant d'être blessé. Je n'y peux rien, il m'arrache un sourire. Je suis incapable de lutter contre la bonne humeur qu'il réveille en moi.

– Emma ?

Ma mère est derrière la porte. Elle doit se demander ce que l'on fait.

– File !

Pour une fois, il obéit. Il offre son sourire le plus adorable à ma mère et la gratifie d'un compliment. Charmée, elle en oublie qu'il va totalement à l'encontre de ses convictions. Avec un soupir, je le regarde partir. Quand maman se tourne vers moi, son visage s'éclaire.

– Tu as l'air heureuse.

Si tu savais...

– Je le suis.

– Ça me fait plaisir, ma chérie.

– Hum, je ne veux pas me montrer malpolie mais... quel est le but de ta venue ?

Son sourire se fane quelque peu.

– Je me suis dit qu'on aurait pu passer une belle journée mère-fille. Un spa, ça te dit ?

J'ai énormément de travail qui m'attend. Une petite entreprise spécialisée dans les jeux vidéo m'a contactée pour une expertise et je dois rendre un dossier complet dans trois jours. Bien sûr, je ne peux pas en faire mention à maman, puisqu'elle ignore que j'ai un emploi. Cela dit, il m'est impossible de lui refuser ça. Je ne sais pas pourquoi, mais elle semble avoir besoin que je lui accorde du temps.

– Je pars chercher mes affaires dans ma chambre, et je suis à toi dans deux minutes, d'accord ?

Elle acquiesce gaiement.

– J'espère que tu n'y caches pas d'autres garçons !

– Maman...

Ma paresse me perdra...

C'est au moment où nous entrons dans l'ascenseur que je regrette de ne pas avoir emprunté les escaliers. Corinne – décidément, elle est omniprésente – nous adresse un sourire guilleret. Elle fronçe ensuite les sourcils, colle ses poings à ses hanches et demande :

– Vous n'avez rien entendu, hier ?

– Comment cela ?

– Eh bien, je crois qu'il y avait un chat enfermé dans cette cabine, parce qu'il poussait des miaulements atroces et ça secouait comme s'il y avait une bagarre. Heureusement, il est parvenu à ressortir...

Le rouge me monte aux joues. Ma mère me dévisage et je sais qu'elle a compris de quoi il retourne.

Moins d'une heure plus tard, nous sommes allongées chacune sur un lit spécial, couchées à plat ventre, le corps partiellement couvert de cailloux délicatement chauffés. Je ne sais pas si ça sert à quelque chose, mais c'est drôlement agréable. Avec le peu de temps que j'ai consacré à dormir la nuit dernière, je suis sur le point de sombrer dans le sommeil quand ma mère entame une conversation.

– Qu'est-ce qu'il fait dans la vie, Diego ?

Je me rends compte qu'en vrai, je n'en sais rien. Je lui sers le mensonge que nous avons élaboré ensemble.

– Il vit où ?

Là encore, je n'en ai pas la moindre idée. J'imagine qu'il réside dans un quartier aisé de Strasbourg, mais j'ignore si c'est réellement le cas. Je réponds à ses questions du mieux que je le peux, mais je ne peux pas m'empêcher de me dire que je ne connais pas du tout celui qui me fait craquer.

Les masseurs arrivent pour nous enlever les cailloux qui ont refroidi et en placer d'autres, plus chauds. Je ferme les yeux en inspirant à fond l'air saturé de parfum de fleurs. Ce que je suis en train de faire ne me ressemble pas du tout. Fricoter avec quelqu'un que je ne connais pas. Dans ma vie, tout est toujours mesuré, calculé. Pas forcément par moi, mais par les autres. Quand je dis « les autres », entendez mon père. Alors, sortir avec un garçon dont j'ignore presque tout, fréquenter

quelqu'un sur qui je n'ai aucun contrôle, ou plutôt sur qui mon père n'a aucun contrôle, ça revêt un caractère interdit qui n'est pas pour me déplaire. Même si j'en ressors profondément déstabilisée.

– Je voudrais te poser une question.

Je fronce les sourcils. Quand ma mère utilise cette phrase, ce n'est jamais bon signe.

– Est-ce qu'il existe des formations d'infirmière qui acceptent...

– Qui acceptent quoi ?

– Les femmes de mon âge.

J'écarquille les yeux.

– Bien sûr que oui ! Pourquoi ?

Je ne suis pas sans savoir quel était le rêve de ma mère. Déjà enfant, elle souhaitait se consacrer à ce métier. Malheureusement, son père trouvait qu'il s'agissait d'un boulot de subalterne. Ivre de rage, il avait ajouté qu'elle souhaitait exercer ce travail uniquement pour se rincer l'œil en palpant les fesses des patients. Il l'a poussée à épouser mon paternel et, d'une nature docile, elle n'a jamais protesté. Mon père lui a interdit d'étudier, de travailler. Il voyait cela comme un déshonneur. La suite, vous la connaissez.

– Maman, qu'est-ce qui se passe ?

Elle se tourne vers moi pour m'adresser un sourire rassurant. Je contemple son visage serein. Elle n'a jamais été du genre à s'affoler ni à s'opposer à l'autorité, à l'ordre établi et à la morale. Elle est d'un naturel secret ; j'aimerais comprendre ce qui se trame dans sa tête. Ma mère est à la fois la personne dont je suis le plus proche, et celle que je connais le moins. Paradoxal, non ?

– Je me renseigne simplement, ma chérie.

Je la scrute avec attention.

– Tu es sûre que ça va, maman ?

Elle acquiesce calmement.

– Emma, je dois t'avouer que je ne me suis jamais sentie aussi bien ces vingt-cinq dernières années.

Ma mère me laisse sans voix. Je ne la reconnais plus. Ou alors, c'est tout le contraire. Ce n'est qu'une petite lueur dans ses yeux, si faible que l'on pourrait douter de son existence. Cela dit, pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'entrevoir une facette de son véritable « moi ». Et ça me plaît.

Revigorées par deux heures de spa, nous nous rendons au restaurant aux alentours de midi. Nous

nous arrêtons devant l'un des établissements les plus onéreux de Strasbourg. Ma mère détaille la devanture en faisant la moue, ce qui ne lui ressemble guère.

– Tu n'as pas envie d'y aller ?

Elle secoue la tête.

– Si, bien sûr que si. Je meurs de faim. Entrons.

Et je la connais suffisamment pour savoir qu'elle ment. Quelque chose la tracasse, même si elle prétend que tout va bien.

– D'accord. Mais si jamais tu avais quelque chose à me dire, quoi que ce soit, n'hésite pas, et livre-toi à moi. Je ne te jugerai jamais.

Elle acquiesce et fait un geste de la main qui signifie que j'exagère. Elle a toujours eu tendance à minimiser ce qui la concerne. Comme si sa personne requérait moins d'attention que les autres.

Tandis que nous commandons, je l'observe avec attention. Son regard s'attarde sur tout, comme si elle évaluait secrètement chaque chose.

– À quoi tu penses ?

Je déteste cette question, pour la simple et bonne raison que je n'aime pas que l'on me la pose. Mon père me mitraillait littéralement avec ça. Dès que je m'évadais dans ma bulle, il prenait ça pour un acte de rébellion, pour une insubordination. Pourtant, comme tout un chacun, j'avais simplement besoin de m'isoler quelques instants, de me couper du monde l'espace d'une poignée de secondes. Il ne l'a jamais supporté.

La différence, c'est que ma motivation est clairement altruiste en interrogeant ma mère. Je suis consciente qu'elle, plus que quiconque, a besoin de s'échapper du quotidien, ne serait-ce que dans sa tête. Mais là, je constate clairement que quelque chose ne va pas, et il faut que je sache ce qu'il en est si je veux pouvoir l'aider.

– Oh, je me demandais juste à quoi ça ressemble, ailleurs.

Je la gratifie d'une moue sceptique, parce que je ne saisis pas de quoi elle parle.

– Désolée, maman. J'ai oublié le décodeur sur la table de la cuisine, ce matin.

Elle rit, amusée.

– Je faisais référence aux établissements moins guindés que celui-ci. Je voudrais savoir comment vivent les autres, ceux qui sont moins fortunés que nous.

– Pourquoi ?

Sans me quitter des yeux, elle pose sa main sur la mienne.

Là, je commence franchement à m'inquiéter.

– Parce que j'ignore totalement de quoi sera fait notre avenir.

Le serveur coupe court à la conversation la plus flippante de l'univers en nous apportant nos assiettes. J'ai à peine commencé à manger que mon téléphone vibre pour m'annoncer l'arrivée d'un message. C'est ma meilleure amie.

[Rendez-vous ce soir avec toute la bande au café de l'III.]

Et je souris béatement ; je vais revoir Diego.

Chapitre 17

Je passe l'après-midi à travailler sur le dossier de l'entreprise de jeux vidéo. Lorsque je m'accorde une pause, je consulte les différentes formations auxquelles pourrait accéder ma mère. Notre matinée ensemble m'a laissée perplexe. Maman ne fait jamais de vagues. C'est la femme la plus constante que je connaisse, la plus lisse aussi. Mais aujourd'hui, elle semblait tellement différente que j'en suis encore entièrement chamboulée. Comble du bizarre, je n'ai pas eu droit à une leçon de morale parce qu'elle a trouvé Diego à moitié nu dans mon salon, elle qui a toujours affirmé que je ne devais me donner à aucun homme avant le mariage. J'en suis à me dire que les extraterrestres ont trafiqué son cerveau pour faire une expérience ou quelque chose comme ça.

Quoi qu'il en soit, si je m'inquiète effectivement pour elle, il n'est pas question que j'en parle à mon père. Il est tellement dominant, tellement incapable de la moindre empathie, qu'il en viendrait à la condamner avant même d'avoir compris ce qui cloche. Je décide de garder ça pour moi et de la soutenir quoi qu'il arrive, comme elle l'a toujours fait pour moi.

Lorsque l'heure de rencontrer les autres approche, j'éteins mon ordinateur. Même si j'avais l'esprit occupé par autre chose, j'ai été plutôt efficace. Tant mieux.

L'appréhension monte quand je gare ma voiture près du café où nous sommes censés nous retrouver. Je ne sais pas comment me comporter avec Diego, si nous devons cacher notre relation ou pas. D'ailleurs, peut-on seulement parler de relation après une unique nuit torride ? Je l'ignore, n'ayant jamais été confrontée à ce type de situation. Et, de toute manière, j'en ai marre de me poser des questions. Quand je le vois, je me laisse porter par l'instant présent. J'en oublie mes interrogations, et je sens un sourire poindre sur mes lèvres. Dès qu'il lève la tête pour me regarder, son visage s'éclaire. Ses yeux pétillent de malice et je sais déjà qu'il va me sortir une remarque désobligeante mais, le plus surprenant, c'est que je n'attends que ça. Je fais la bise à tout le monde. Oui, j'en ai profité pour humer son parfum lorsque j'ai embrassé ses joues, sur lesquelles une petite barbe de deux jours a poussé.

– Tu piques !

– Je n'ai pas eu le temps de me raser ce matin, j'étais trop pris par autre chose.

Ses émeraudes scintillent et le rouge me monte aussitôt aux joues, parce que je sais exactement ce qui l'a empêché de procéder à ce geste masculin pourtant quotidien. Et aussi, parce que les images de cette « autre chose » me reviennent en tête.

– Tu es drôlement souriante, ce soir, Emma, me fait remarquer ma meilleure amie. Tu as l'air plus heureuse, plus épanouie.

Je n'ai pas besoin de croiser le regard de mon amant pour visualiser son sourire carnassier.

– Bon, soyons sérieux deux minutes, d'accord ? dis-je pour essayer de détourner la conversation en prenant place avec eux. Est-ce qu'on peut jeter un œil à tout ce que nous avons réussi à récupérer sur les Duteuil ?

Je commande un soda light tout en lorgnant la part de gâteau de Michel.

– Tu en veux ?

Il me désigne son gargantuesque flan pâtisser et je secoue la tête. Depuis ma plus tendre enfance, mes parents m'ont inculqué cette idée qu'une femme doit plaire à son mari. Si la plupart des hommes n'apprécient pas les sacs d'os, ils n'aiment pas pour autant les kilos en trop. Alors, en dehors des craquages nutritionnels liés à des baisses de moral, je fais plutôt attention à ce que je mange. D'autant plus que je ne me trouve pas si mince.

Il hausse les épaules et enfonce un gros bout de sucrerie dans sa bouche, ce qui me fait saliver d'envie. J'aimerais être capable de me lâcher de temps à autre, mais j'en suis incapable. C'est comme si, toute ma vie, on m'avait appris à dresser des barrières entre mes envies et mes actes.

Enfin, nous nous mettons au travail. Nous avons glané pas mal d'informations, ce qui me motive pour passer enfin à l'action. À en croire l'expression guillerette de Carmela, elle est de mon avis.

– On pourrait les cambrioler la semaine prochaine, qu'est-ce que vous en dites ?

Heureusement, le café est plein, si bien que personne ne risque de nous entendre avec le brouhaha ambiant. Malheureusement, Luc secoue la tête et mon enthousiasme chute d'un cran.

– Impossible. Il nous faut encore certains codes d'accès, un alibi... Nous sommes loin d'être au point, je t'assure. Même si je t'accorde que notre petite affaire avance à grands pas.

Je me tourne vers Diego en espérant qu'il sera d'accord avec moi. Il me suffit d'un regard pour comprendre qu'il pense comme son collègue. Nous connaissons-nous suffisamment pour que je sois capable de lire pratiquement son opinion sur son visage ?

Retrouvant son sérieux, il se penche en avant, les mains jointes sous son menton. Tout dans sa gestuelle est sexy.

– D'ailleurs, il me semble que nous avons repéré un élément qui pourrait s'avérer fort utile.

– Comment cela ?

– Eh bien, Luc a scruté en long et en large le compte bancaire des Duteuil. Il ne s'agit sans doute pas du compte principal mais, pour l'instant, c'est le seul auquel nous avons accès. Et il se trouve que...

– Il y a des malversations, complète l'intéressé. Dont certaines assez impressionnantes, même pour une famille de cette envergure. Je n'ai pas encore saisi l'ampleur totale de cette fraude, mais je suis certain qu'elle est importante.

– Ça ne m'étonne pas d'eux. J'ai toujours pensé qu'ils n'étaient pas très clairs, de toute façon.

Cela dit, je ne vois pas en quoi leurs exactions nous concernent.

– Nous pourrions nous en servir contre eux, propose Diego avec un sourire malicieux. Si les choses tournaient mal et qu'on venait à se faire prendre avec ce collier entre les mains, on pourrait toujours les faire chanter.

Je grimace. Je n'ai jamais été de celles qui n'hésitent pas à faire du chantage. J'ai une certaine éthique, une morale qui m'empêche habituellement de me servir de ce genre de technique.

Une certaine morale, alors que tu viens de recruter une bande de malfaiteurs pour voler un pendentif chez ton ex ? Et la marmotte, elle met le chocolat dans le papier alu, c'est ça ?

Ma conscience n'a pas tort là-dessus.

– D'accord, gardons cette carte sous la main.

J'ai un peu peur de la réaction de Carmela, mais elle hoche la tête pour me signifier son acceptation du plan. Quant à moi, je me promets d'approfondir mon enquête sur l'entreprise familiale. J'ai l'intime conviction que les soucis financiers que subit la boîte de mon père sont liés aux Duteuil. Ça expliquerait pourquoi Marius cherche de nouveau à me fréquenter, et pourquoi nos paternels ont recommencé à se voir. La dernière fois que je me suis rendue chez mes parents, mon père était en pleine conversation avec celui de Marius. Ils se sont tus subitement en me voyant entrer, puis ont changé de sujet. Ça m'a mis la puce à l'oreille. Mais, face à la justice, une simple intuition ne suffit pas. Il faut que je trouve des preuves. Ce n'est pas uniquement l'esprit de vengeance qui m'anime, même si j'avoue que j'ai bien envie de voir Marius et Marie patauger dans la boue. Je ne suis pas un ange. Démontrer ces malversations est important pour sauver ce que mes parents ont eu tant de mal à bâtir ; et aussi, pour me prouver que je suis capable de faire quelque chose de bien. Soyons francs, c'est principalement pour le prouver à mon père. Pour qu'il me voie enfin comme un être humain doté d'un cerveau, et non comme une fille à marier, un simple pion sur son échiquier.

Alors que nous nous penchons sur les nouvelles pistes à explorer, quelque chose frôle ma gambette. Il s'agit de la jambe de Diego, qu'il a intentionnellement collée à la mienne. Ah, il veut jouer à ce jeu-là ? Je ne demande pas mieux.

Discrètement, je me baisse pour enlever ma chaussure – quelle idée d'avoir enfilé une Converse montante qui me prend trois ans à être délacée ? – et, à mon tour, je laisse mon pied dénudé remonter le long de son mollet, puis le long de sa cuisse. Il semble se demander jusqu'où je suis capable d'aller. S'il savait... Je finis par poser ma plante juste là, sur son entrejambe. Je continue de parler tranquillement aux autres tandis que j'exerce de légers mouvements circulaires, consciente que je suis en train de le rendre fou.

Seulement, Diego n'est pas de ceux qui ne répliquent jamais. Alors que je me tourne vers lui pour prendre ma revanche sur la façon dont il m'a fait rougir à mon arrivée, il se venge à son tour. Il m'adresse un sourire orgueilleux qui me fait imaginer le pire. D'une main, il capture mon talon et commence lentement à le masser.

Quoi, un massage des pieds ? C'est tout ?

Je m'apprête à lui rire au nez, quand il appuie à un endroit qui me donne envie de fermer les yeux de plaisir. Ses doigts caressent présentement ma cheville avec délicatesse, exerçant ce qu'il faut de pression et de légèreté. Il joue avec mes nerfs, avec mes sens et, le pire, c'est que j'adore ça. Ce n'est tout bonnement pas possible. Cet homme est capable de transformer n'importe quelle partie de votre corps en zone érogène et, cette fois, ce sont mes pieds qui en ont fait les frais. Il remonte le tissu de mon jean, et commence à torturer mon mollet. Faisant semblant de s'intéresser aux documents que nous sommes en train d'étudier, il s'attaque à cette partie hautement sensible et souvent négligée qui se trouve derrière le genou, et là, je crois que je ronrone.

– Emma ?

La voix de ma meilleure amie me tire de mon état d'hébétude.

– Hein ? Quoi ?

Cela me fait penser aux fois où la prof de français m'interrompait en pleine rêverie, la bave encore aux lèvres.

– Tu vas bien ?

Et comment !

– Je me concentrais sur cette affaire de malversations, il faut qu'on tire ça au clair.

Mon amie plisse les paupières tandis que j'essaie tant bien que mal de récupérer ma jambe toujours captive des mains expertes de Diego.

– On ne parle plus de ça depuis cinq bonnes minutes, tu sais ? On évoquait la prochaine étape.

Grillée !

Mon amant m'adresse un sourire goguenard et je me perds dans la contemplation des émeraudes qui brillent dans ses iris.

J'avoue, il me fait tourner la tête, mais vous savez quoi ? C'est exactement ce dont j'ai besoin. Il me permet de lâcher un peu prise, pour la première fois de ma vie, et j'accueille cet entracte dans mes obligations habituelles comme une bouffée d'air frais dans mes poumons.

– Je dois rentrer chez moi, nous annonce Michel après avoir consulté sa montre.

– Pourquoi ? Ta maman t'a donné un couvre-feu ?

Nous n'ignorons pas que le petit caïd, celui qui est capable de vous dérober n'importe quel objet sans que vous vous en rendiez compte, vit encore chez ses parents. L'intéressé foudroie Luc du regard avant de se lever calmement, en prenant son temps pour rassembler ses affaires. Il prend

congé, puis disparaît dans la nuit. Le geek commence à fouiller ses poches à la recherche de son smartphone.

– Je vais vous montrer une application cryptée afin qu'on puisse communiquer facilement, et surtout plus discrètement, elle s'appelle Telegram et...

Soudain, son visage se fige sous un masque d'hébétude.

– L'enfoiré ! Il m'a volé mon Android...

Le crime suprême. Le fan d'informatique se lève, remet ses vêtements en place puis, tel le justicier d'un film de super-héros, il nous fait une promesse.

– Ce crime ne restera pas impuni.

– Et moi, je ne louperais ça pour rien au monde, déclare Carmela, amusée.

Là-dessus, tous les deux se précipitent dehors, nous laissant seuls. Ce dont je me réjouis secrètement. Mais il n'est pas question que j'avoue que je n'attendais que ça !

J'ai l'air parfaitement calme alors que mon cœur se met à tambouriner dans ma poitrine, ce que je n'ai pourtant jamais connu quand j'étais adolescente. Diego hèle la serveuse pour commander encore quelque chose. La manière dont elle le dévore des yeux ne m'échappe pas. Comment lui en vouloir ? Je suis exactement pareille.

– Tu es sûre que tu ne veux pas un bout de ce flan pâtissier que mangeait Michel ? Tu semblais mourir d'envie de te jeter dessus.

Il n'y a pas que sur le gâteau que je meurs d'envie de me jeter.

Il me décoche une petite moue à laquelle je ne peux résister.

– Ça marche. Mais il va falloir que je me bouge si je ne veux pas stocker tout ce sucre.

Et là, alors que la serveuse est encore en train de noter des choses dans son carnet en lui jetant des regards langoureux auxquels il semble insensible, il se penche vers moi pour murmurer à mon oreille :

– Ne t'inquiète pas, Emma. Je te ferai brûler ces calories supplémentaires de la plus délicieuse des façons.

Je bois le reste de mon soda pour ne pas lui montrer combien il me trouble. Lorsque je pose ma canette vide sur la table, j'ai l'air à l'aise dans mes baskets.

– Qu'est-ce qui te dit que ce que tu pourrais me faire est plus agréable qu'une séance d'aquabike ?

– Tu me défies ?

– C'est exactement ce que je suis en train de faire.

Il penche la tête pour m'observer. De minuscules émeraudes scintillent dans ses iris. Il est si beau que je dois me faire violence pour ne pas me mettre à baver.

– Défi relevé.

J'avale les premières cuillerées de flan avec un peu d'appréhension, puis tout sentiment de culpabilité disparaît à mesure que je déguste cette savoureuse pâtisserie.

– Tu n'as pas souvent l'occasion de faire ce que tu veux, je me trompe ?

Aussitôt, je me ferme involontairement. Je ne suis pas de celles qui étalent leurs problèmes au grand jour. Alors, je hausse les épaules avec nonchalance. Comme si ça ne m'affectait pas.

– Je n'ai pas eu à me plaindre. J'ai eu une belle vie. Je suis bien née. J'ai fait ma scolarité en école privée, je parle plusieurs langues, j'ai visité de nombreux pays. Je n'ai pas à me coltiner des clients désagréables à longueur de journée, contrairement à ma meilleure amie. Et si je travaille, c'est pour de l'argent de poche. Je n'en ai pas besoin pour vivre.

Je le vois noter quelque chose dans son fameux carnet, puis ses yeux verts se plantent dans les miens avec une telle intensité que j'ai le sentiment qu'il peut lire jusque dans mon âme.

– Je ne t'ai pas demandé si ta vie était belle, ou même plaisante. Je t'ai demandé si tu avais souvent l'occasion de faire ce que tu as réellement envie de faire.

Je fuis son regard.

– Est-ce qu'il t'arrive d'écouter ton cœur ?

Je ferme les paupières quelques instants, déchirée entre mon envie de m'ouvrir à lui et mon caractère secret. Lorsque je les ouvre, ses mirettes ne m'ont pas lâchée d'une semelle, pas plus que leur force n'a diminué.

– Le cœur n'a pas sa place dans l'esprit des gens de notre envergure, sans quoi le monde serait nettement plus beau. Plus solidaire. Mais cela, tu dois le savoir, puisque toi et moi faisons partie de la même caste. Ton grand-oncle n'a pas bâti sa fortune sur la philanthropie. Pas plus que ni toi ni moi n'épouserons quelqu'un qui nous est socialement inférieur, parce que c'est ce que l'on nous a appris depuis l'enfance. Nous avons un rôle à jouer. C'est le prix à payer pour mener une vie de rêve, n'est-ce pas ?

– Une vie qui ne nous fait pas vibrer peut-elle réellement être appelée une vie de rêve ?

Je ne réponds pas ; nous savons tous les deux qu'il a raison. Cela dit, je trouverais ça indécent de me plaindre alors que j'ai toujours été choyée, chouchoutée, là où d'autres personnes dans le monde n'ont pas de quoi se nourrir, ni de quoi se soigner. Pour autant, rien n'enlèvera ce sentiment qui grandit en moi, et qui me crie que je suis en train de passer à côté de l'essentiel.

Et alors que je cherche désespérément quelque chose à dire pour justifier ma thèse, il coupe court à mes pensées en m'embrassant par surprise. Mes parents n'ont jamais été du genre effusif, encore moins en public, mais... qui a dit que je devais leur ressembler ?

Je ferme les yeux et lui rends son baiser. Tant pis pour ce que pensent les gens. De toute manière, la philosophie pudibonde de mes parents était déjà caduque quand ils étaient jeunes, alors je lâche prise et me laisse griser par ses lèvres enchanteresses.

- Chez toi ou chez moi ? murmuré-je en m'écartant de quelques centimètres.
- Allons dans ton appartement. Le mien est un véritable chantier en ce moment.

Je suis un peu déçue du fait qu'il ne m'invite pas à visiter l'endroit où il réside, mais je ne m'offusque pas. Il m'est plus facile de rester chez moi, de toute façon. J'ai tout ce qu'il me faut là-bas, alors que chez Diego je ne dispose de rien.

– Dans ce cas, allons-y. Il me tarde de me retrouver avec toi pour... tu sais, te faire brûler toutes ces calories.

Je lui flanque une pichenette en me jurant de manger plus de sucre s'il promet de me le faire évacuer de cette manière.

Après avoir réglé la note, nous quittons le café sous le regard noir de la serveuse, sans doute déçue de ne pas avoir réussi à accrocher mon amant malgré le déploiement de ses charmes les plus puissants.

Et toc, il est à moi !

Nous sortons en riant, bras dessous bras dessus. Il n'y a pas grand monde dehors et la nuit est déjà tombée. En dépit de notre hilarité, je remarque que Diego ne cesse de jeter des regards autour de lui. Il n'a sans doute pas l'habitude des ruelles sombres du centre-ville. Ça m'avait fait pareil au début, quand je venais d'y emménager. Chez mes parents, les rues de banlieue aisée étaient larges et très éclairées. Cela dit, je n'ai jamais fait de mauvaise rencontre dans ce secteur, même s'il est vrai aussi que je ne m'y balade que rarement à pied.

- On prend ma voiture ?
- J'ai garé la mienne pas très loin d'ici.
- La mienne est plus confortable. Allez, on viendra chercher ta Mini demain matin.

Je grimace. Il me rend mon rictus et je sais qu'il n'en démordra pas. Plus têtu que lui, ça n'existe pas. Enfin si. Moi. Mon téléphone vibre pour m'indiquer l'arrivée d'un message de Carmela.

[J'ai emprunté ta voiture
pour éviter que Luc ne fasse un carnage
sur Michel. Je la stationne en bas de chez toi
dans deux heures.]

Se pourrait-il qu'elle se soit mise d'accord avec Diego ?

– C'est bon, va pour ton Audi.

Il sourit, visiblement très fier de sa combine. Je trouve son obsession pour le contrôle à la fois exaspérante et... attirante. Oui, je l'admets, je suis totalement tordue et absolument sous son charme.

– Elle est juste là-bas, indique-t-il en indiquant l'entrée d'un parking privé.

– La mienne était garée plus près, lui fais-je remarquer.

Il m'adresse un demi-sourire goguenard, celui qui me fait si souvent craquer.

– Peut-être, mais j'ai quand même eu gain de cause.

– Méfie-toi, je suis encore capable de rentrer en bus.

– Vraiment ?

J'opine en plantant mes Converse en plein milieu du trottoir.

Il s'arrête, ses yeux brillent d'amusement.

– Voyez-vous ça...

Mais il n'a pas le temps de finir sa phrase, pas plus que je n'ai le loisir de me hisser sur mes pieds pour l'embrasser en pleine rue, comme je l'avais prévu. Cela, pour la simple et bonne raison que Diego a un pistolet braqué sur la tempe. En moins d'une seconde, mon cœur connaît une accélération digne d'une fusée. La panique me gagne aussitôt. Et si c'était un ami des Duteuil ? S'il venait nous faire comprendre que nous sommes allés trop loin ? La nausée me prend tandis que mon visage désespéré se tourne vers Diego, parfaitement immobile. Il semble beaucoup plus calme que moi.

– Votre fric !

J'obtempère sans attendre et plonge une main tremblante dans mon sac à main. Forcément, je ne trouve pas mon portefeuille, avec tout le bazar que je transporte en permanence.

– Plus vite, pétasse !

– Ça vient, ça vient.

Je verse le contenu de ma besace par terre, semant une myriade de Tampax immaculés. Et c'est là que tout bascule. Profitant que j'ai détourné malgré moi l'attention du brigand, Diego passe à l'action. Avec une rapidité déconcertante, il saisit le poignet de son agresseur et le lui tord afin que son arme pointe dans une autre direction. Puis il exerce un mouvement de pivot et l'homme encapuchonné tombe genoux à terre en poussant un cri de douleur.

– Barre-toi, Emma !

J'ai les jambes molles comme du coton, mais je m'élance néanmoins dans la rue. Diego plaque son adversaire au sol, lui dérobe son pistolet, puis court derrière moi. Malheureusement, le criminel se lève et rattrape mon amant, lui assénant un puissant coup de poing en plein visage. Décontenancé, ce dernier lâche son arme. C'est alors que je me précipite pour la ramasser, n'écoutant que mon courage. Je me retrouve face à face avec celui qui semble prêt à tout pour avoir notre argent.

À cet instant précis, je suis prise d'un soudain élan de lucidité. Je lui assène un coup de culasse sur la tête et il s'écroule aussitôt.

– Allons-y !

Je tremble comme une feuille, mais l'adrénaline me donne des ailes et je m'élance dans la rue avec mon prétendu petit ami. Main dans la main, hors d'haleine, nous nous enfonçons dans l'entrée du parking désert et je ne m'arrête de courir que lorsque je suis assise dans sa voiture, à l'abri. Diego prend place derrière le volant. Il démarre aussitôt et nous quittons cet endroit maudit. Le trajet se déroule dans le silence le plus complet, uniquement interrompu par ma respiration sifflante. Je n'ai jamais été agressée, et j'avoue avoir eu peur pour ma vie. Pour celle de Diego. J'ai réellement cru que la fin était arrivée. Dans un état second, je regarde les lumières de la ville sans vraiment les voir. Mon cerveau ne se réveille que lorsque nous nous garons dans mon parking privé. Alors, je me tourne brusquement vers mon amant.

– Tu vas bien ? Il t'a blessé ?

Il me désigne sa pommette gauche, où une tache commence à percer sous son épiderme.

– Oh, je vais sans doute avoir un bleu, mais ça ne me rendra pas laid. Seulement plus viril.

Un sourire se dessine sur ses lèvres. Je ne parviens pas à le lui rendre en raison de l'angoisse qui m'assaille toujours.

– Il faudrait aller à l'hôpital pour t'examiner.

– Non, je t'assure, ce n'est qu'un hématome. Je suis du genre bagarreur, je m'y connais en petits bobos.

Je le crois sur parole.

– OK, mais si tu te mets à vomir...

– C'est que tu devras prendre des cours de cuisine.

Cette fois, un léger sourire étire ma bouche et je lui donne une pichenette.

– Il serait indiqué de se rendre au commissariat pour porter plainte, tu ne penses pas ?

Il fait signe que non.

- Cet homme a failli nous tuer !
- Non, nous n'avons jamais été en danger mortel. Son pistolet était factice.

Il tire l'arme de sa poche pour me la montrer et je lâche un soupir. J'ai paniqué pour rien.

- D'accord, mais il n'empêche qu'il s'agit sans doute d'un voleur. On doit le dénoncer.
- Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, petite.
- Pourquoi ?

Il me lance un regard éloquent.

- Eh bien, d'abord, cet homme est sans doute un voleur, mais il se trouve que je le suis aussi, même si je n'utilise aucunement la violence.
- Je vois.
- Que veux-tu, ma belle. Ma vie n'est pas de tout repos.

Là-dessus, il me couve d'un regard énigmatique, et j'en viens à me demander qui est cet homme, à mi-chemin entre le chevalier servant et le gangster de luxe. Je n'arrive pas à le cerner, et le mystère qui l'entoure contribue à exacerber l'attrance qu'il exerce sur moi. Le désir prend naissance dans mon ventre alors que je l'observe.

- Tout ce danger, alors que je suis si mal payé, plaisante-t-il.

Je lui flanque un léger coup de poing sur le sternum en grognant.

- Attention, Karaté Kid. Ce n'est pas parce que tu as mis notre agresseur K.-O. que tu dois t'exercer sur moi. Je ne suis pas ton ennemi.

Surprise, j'écarquille les yeux. Je n'ai pas encore mesuré ce que j'ai fait. Véritable princesse en détresse, j'ai l'habitude que quelqu'un accoure me secourir dès que les choses tournent au vinaigre. Papa, l'un de mes ex... Je n'ai jamais eu à me battre. Ce n'est pas la paresse qui était en cause, mais la peur de ne pas y arriver par moi-même. Or, je viens de découvrir que je suis tout à fait capable de me défendre seule et ce simple constat m'emplit de la joie la plus profonde.

Il m'observe et, dans son regard, je lis de l'admiration. Il ne m'en faut pas plus pour lui bondir dessus, m'éclatant le genou au passage contre le frein à main.

- Tu es sûre que tu...
- Tais-toi.

Je n'attends pas qu'il m'embrasse. Je fusionne mes lèvres avides aux siennes, pour le faire taire, pour le goûter, et parce que j'en meurs d'envie depuis que je l'ai vu dans ce café. Il me rend mon baiser avec passion, glissant ses mains dans ma chevelure informe pour m'attirer plus près de lui. Nos langues se rencontrent et entament une danse vieille comme le monde. Hors d'haleine, je ne mets pas fin à notre étreinte. J'ai faim de lui, plus que de n'importe quoi d'autre. Sans que je m'en rende

compte, il m'est devenu plus nécessaire que l'air à mes poumons. Lui, cette improbable étincelle de folie qui éclaire ma morne existence.

Avec lui, j'oublie tout. Je mets de côté mon éducation pudibonde, mes peurs et cette morale à deux balles que l'on m'a inculquées depuis l'enfance et qui ne font pas de vous une meilleure personne. Sans cesser de l'embrasser, j'attrape le bas de son tee-shirt pour le lui retirer. Il lève les bras pour me faciliter la tâche et nos lèvres ne s'écartent que le temps nécessaire pour faire passer le vêtement sur sa tête.

– Emma...

Je plaque mes mains contre son torse, sur lequel mes doigts tracent des dessins que seul mon cœur peut comprendre. Alors seulement, j'abandonne sa bouche pour embrasser sa peau si délicate, si parfumée.

– Emma... répète-t-il.

À son tour, il saisit le bas de mon tee-shirt pour me l'enlever. Je suis en soutien-gorge et en jean dans ma voiture. Ah non, je ne porte plus de soutien-gorge, puisqu'il vient de me l'enlever en un tour de passe-passe. Il m'attrape par les épaules pour me pousser en arrière. Mon dos nu heurte le volant. Je ris en contemplant la manière dont les émeraudes brillent dans ses iris. Puis, sa bouche fond sur ma poitrine, et mon rire se fige dans ma gorge.

Sa langue joueuse trace le contour de mon aréole et les pointes de mes seins se dressent, avides de ses caresses. Puis, il souffle dessus. La sensation inédite qui en découle allume un brasier dans mon bas-ventre.

– On dirait que ce que je fais te plaît, Emma.

– Tais-toi et continue, grogné-je.

J'ai fermé les yeux, mais je peux l'imaginer sourire avec suffisance. L'évocation de cette simple grimace suffit à amplifier mon désir. Conscient de son emprise sur moi, il s'amuse avec mes tétons, les embrassant tour à tour, les léchant, les mordillant, jusqu'à ce que je crie son nom.

– Tu peux hurler tant que tu veux, personne ne viendra te chercher dans ce parking.

Oh, mon bad boy !

– Et qui te dit que ce n'est pas exactement ce que je veux ?

Je récupère suffisamment de contrôle sur moi-même pour laisser mes mains descendre le long de son torse, jusqu'à sa braguette, que je défais en quelques mouvements. Je me place sous le tableau de bord et il soulève ses hanches pour me permettre de glisser son pantalon jusqu'à ses chevilles. Et là, j'ai une vue imprenable sur son sexe fièrement dressé. L'envie de le prendre en bouche se manifeste dans mon esprit. Cette idée m'obsède depuis notre rencontre. Pourquoi ? Simplement parce que, d'où

je viens, ça représente un interdit, au même titre que la sodomie. Les hommes « bien », comme mon père, ne s'adonnent pas à ce genre de pratique avec leur épouse, qu'ils respectent trop pour leur demander cette caresse dégradante. Les mauvaises langues diront qu'ils sollicitent leurs maîtresses pour ça, mais je n'ai jamais douté de papa. Je relègue cette idée aux oubliettes ; je ne suis pas encore prête pour ça, tout simplement.

Cela dit, ça ne m'empêche pas de prodiguer à Diego d'autres gâteries, parce que je meurs d'envie de voir le plaisir dans ses iris couleur de jungle. Agenouillée sur le tapis de voiture, j'encercle son membre dans ma paume. J'aime sa chaleur, sa texture. Sans quitter mon amant des yeux, je commence de timides mouvements de haut en bas et de bas en haut. Il semble apprécier. En fait, il a surtout l'air d'aimer que je le regarde. Petit à petit, je gagne en audace. Mes gestes deviennent plus appuyés, plus rapides aussi. Et, à ma grande surprise, je prends du plaisir à observer l'extase sur son incroyable visage bronzé. Soudain, il s'empare de mes poignets.

– Je n'ai pas envie que ça se finisse ainsi, Emma. Tu as le don de me faire sentir comme un débutant.

Il m'arrache un sourire, car ses mains expertes ressemblent à tout sauf à celles de quelqu'un qui ne sait pas faire.

– J'ai envie de toi, maintenant.

Il ne pourrait pas être plus clair !

Pour me débarrasser de mon jean, je me tords dans tous les sens, regrettant amèrement d'avoir enfilé un pantalon aussi moulant. Je dois avoir l'air ridicule. Cependant, quand je risque un regard vers lui, il me sourit avec malice tandis que ses yeux luisent de désir.

Une fois que je suis entièrement nue, il m'invite à m'installer à califourchon sur lui. Je mentirais si je disais que je n'angoisse pas. C'est simplement la première fois que je me retrouve sur un homme, sans oublier que je suis actuellement dans un endroit public. N'importe qui pourrait entrer dans ce parking souterrain. D'accord, les résidents de mon immeuble sont avant tout des gens du troisième âge, sans doute couchés à cette heure-ci. Pour autant, ça ajoute du piment et je dois admettre que je n'ai jamais été aussi excitée de toute ma vie. C'est sans doute la raison pour laquelle je m'assieds sur ses genoux, à califourchon sur lui.

– Attends, ma douce. Tiens.

J'attrape le préservatif qu'il me tend. J'aime le fait qu'il m'ait confié ce geste intime. Je prends son sexe dans mes mains, et glisse lentement le bout de latex dessus, sans le quitter des yeux. Les siens brillent de désir. J'aime le pouvoir qu'il m'accorde. Maintenant que nous sommes protégés, je guide son sexe à l'entrée de mon vagin. Bien que ce dernier soit brûlant d'envie de l'accueillir en moi, je n'ose pas faire le geste qui fera de moi une femme dominatrice, ne serait-ce que l'espace de quelques minutes. Alors il me surprend, soulevant ses hanches brusquement. En une seconde, il m'emplit tout entière et je pousse un cri, mélange de surprise et de plaisir.

Ce que je ressens est si intense que je ne peux pas rester immobile. Mon corps prend le relais sur mon esprit de bourgeoise, et je commence à le chevaucher. Mes premiers mouvements sont lents. Incertains. Je ferme les yeux, comme si je voulais me mettre dans ma bulle, et je me concentre sur les sensations que j'éprouve en le faisant coulisser en moi. Parce que c'est moi qui le fais glisser juste où je veux, comme je veux. Petit à petit, le plaisir se démultiplie, gagne en intensité. Il m'en faut plus. Alors, j'accélère la cadence, encouragée aussi bien par mon propre ressenti que par Diego. Je ne le vois pas, mais j'entends son souffle saccadé, ses soupirs, ses gémissements, son cri rauque. Ses mains agrippent ma taille, me faisant comprendre qu'il accepte parfaitement mon rythme. Mon intimité commence à se contracter autour de sa verge, et c'est si bon, si bon ! J'ouvre alors les yeux et découvre le plaisir dans les siens. Le plaisir que je lui procure. Alors, je me laisse porter, et mon vagin comprime encore plus son sexe. Accrochée à ses épaules aussi larges qu'une bouée, je décolle, emportée par un milliard de sensations plus délectables les unes que les autres. Transporté par l'extase, il me rejoint en se répandant en moi.

Il me faut un long moment pour atterrir. Parce que je viens de loin.

– Emma ?

– Mmmh.

Voilà tout ce que je suis en mesure de répondre. La tête reposant contre son torse, je pourrais m'endormir sur-le-champ. Il caresse mon dos délicatement du bout de son pouce. Je ne veux plus bouger de là. Plus jamais !

– Il faudrait qu'on songe à rejoindre ton appartement.

– Qu'est-ce que je viens de dire ?

– Euh... à part « mmmh », rien du tout.

Oh non, j'ai encore parlé dans ma tête.

J'ose enfin ébaucher un mouvement. Je m'écarte suffisamment de lui pour le regarder. Ses mirettes pétillant de malice m'arrachent un sourire.

– Je n'ai pas envie de quitter cet endroit.

– Tu n'es plus toute jeune, tu risquerais de te réveiller avec des crampes demain matin.

Je le foudroie du regard ; ce qui le fait rire, ce goujat.

– Je peux savoir quel âge tu as ?

Sa réponse fuse immédiatement.

– Vingt-cinq ans.

Je suis surprise. Je lui en aurais donné deux ou trois de plus.

- Techniquement, c'est toi, le vieux.
- Raison pour laquelle tu me dois le respect, femme.

Je lève les yeux au ciel, secrètement amusée. Il me faut un effort surhumain pour m'écartier de lui et retrouver ma place. Bon sang, j'ai l'impression d'être dégoulinante. Je n'ai pas l'habitude de ça. Je ne peux pas m'empêcher de me sentir sale. Cependant, quand je lève mon visage sur celui de Diego, il m'observe avec admiration.

- C'est fou comme tu es belle.
- Retourne-toi.

Je ne veux pas qu'il me voie rougir. Il ne doit pas savoir combien son compliment me touche en plein cœur, moi qui suis pétrie de complexes.

Avec la grâce d'un panda, je finis par m'habiller et sors de la voiture, aussitôt rejointe par un Diego toujours aussi élégant. Comment fait-il ?

À peine arrivée dans mon appartement, je lui laisse la primeur de la douche. C'est vrai que l'on aurait pu en prendre une ensemble, mais je ne suis pas encore prête pour ce type d'intimité. Mes parents n'ont jamais été très proches. Ils m'ont enseigné une vision du couple aussi froide qu'austère, où chacun possède un jardin secret aussi vaste que Central Park.

Enfin, surtout mon père. Diego sort de la douche, vêtu d'un pyjama qui lui va comme un gant et je ne peux m'empêcher d'être surprise. Avait-il réellement prévu de dormir ici ? Je trouve cela bizarre, mais je ne dis rien, pour la simple et bonne raison que ça me fait plaisir qu'il reste.

En prenant ma douche, je songe à ce qui vient de m'arriver.

Dans un court laps de temps, je me suis fait agresser par un type, je suis parvenue à me défendre de mes propres mains, et j'ai fait l'amour dans ma voiture, dans le garage de mon immeuble. Autant dire que ça ne ressemble pas du tout à mon genre de soirée en pantoufles et pyjama en pilou devant Netflix. Et le pire, c'est que j'ai adoré ça. Suis-je maso ? Peut-être bien que oui. Parce que je me sens vivante, probablement pour la première fois de ma vie.

En revenant dans ma chambre, enveloppée dans un peignoir à l'effigie de Pikachu, les cheveux encore humides, j'ai une révélation. Diego est là, allongé sur mon lit. Il s'est assoupi sans même se donner la peine de se glisser sous les draps. J'observe son corps, seulement couvert d'un pyjama pour le moins léger. Ses longues jambes musclées, ses bras puissants. Mais c'est son visage qui capture intégralement mon attention. Ses traits sont anormalement détendus, donnant à sa figure un air apaisé que je ne lui vois que rarement. Abandonné au sommeil, il semble particulièrement fragile, et je dois dire que cette image de lui me va droit au cœur. Je cherche un plaid dans mon armoire pour le couvrir et c'est à cet instant précis que je prends conscience que je suis en train de tomber amoureuse de lui. Ce ne sont pas ses iris d'émeraude, pas plus que son physique de mannequin, qui me font rêver. Non. Si je perds la tête quand je suis avec lui, c'est pour quelque chose de plus profond : je me sens vivante quand il est près de moi. Simplement.

Chamboulée par cette révélation, je m'endors à ses côtés, bercée par la mélodie de son souffle, enveloppée dans sa chaleur.

Chapitre 18

Aujourd'hui, c'est journée paperasse. Comme tous les humains normalement constitués, j'ai horreur de ça. Seulement, c'est un mal pour un bien. Ma microentreprise se porte comme un charme. Par conséquent, je dois me rendre à la chambre de commerce et d'industrie afin de régulariser mon statut. Me voilà plongée dans les méandres administratifs que redoute tout entrepreneur. Par chance, l'endroit donne sur la place Gutenberg, l'une des plus belles de la ville. Eh oui, même la paperasse la plus coriace ne peut rien contre ma bonne humeur. Pourquoi ? Parce que ça fait une dizaine de jours que Diego dort chez moi. Nous n'avons pas vraiment défini notre relation. Je n'en éprouve pas le besoin, et lui non plus. Enfin, disons plutôt que j'ai peur de le faire fuir si je lui demande d'officialiser les choses. Les filles sont réputées poser des questions qui agacent les mecs, et je ne veux pas que Diego pense ça de moi. Certains diront que je me voile la face. Que je suis émotionnelle et affectivement dépendante, et c'est sans doute vrai. Mais ça me convient comme ça. Je ne souhaite surtout pas que ça change.

– Voilà, tout est bon.

Je remercie l'employée qui me tend ma paperasse dûment complétée et envoie un SMS à ma meilleure amie. Il est quinze heures et son service doit probablement être fini. Je lui propose que l'on mange ensemble, ce qu'elle accepte immédiatement. Mais, au moment où je me dirige vers la sortie, je crois distinguer une silhouette pour le moins familière. Mon père se tient aux côtés de Marin Duteuil, le paternel de Marius. Faut-il le préciser ? Ces deux hommes collaborent depuis un moment, si bien que leur présence commune en ces lieux n'a rien de surprenant. Pour autant, je trouve un je-ne-sais-quoi de suspect dans leur attitude, qui me hérissé le poil. C'est probablement mon imagination débordante qui me joue des tours. Je ne vois que ça pour expliquer mon ressenti.

Je baisse la tête sur mes papiers et accélère le pas en espérant que personne ne me remarquera, mais Dieu reste aussi sourd à mes prières silencieuses que je demeure désespérément aveugle. Et pour cause ! Les mirettes rivées sur mes affaires, je n'ai pas vu le pilier qui se dressait entre la sortie et moi. Fatalement, je me le suis pris en pleine face. Forcément. Mes feuilles volent dans tous les sens, attirant l'attention des passants. Je m'empresse de ramasser les documents compromettants. Pas la peine que mon père apprenne que je détiens une entreprise de consulting en économie.

– Emma !

Je relève le nez de ma paperasse, la cache aussi vite que possible dans mon sac et adresse un sourire charmant à mon paternel qui vient vers moi, une expression suspicieuse sur le visage.

– Salut, papa. Bonjour, monsieur Duteuil.

Après ce que son fils m'a fait subir comme humiliation, je refuse de le nommer encore par son

prénom.

– Je vous en prie, appelez-moi Marin.

Mais bien sûr...

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

Espérer un simple « ça va ? » de la part de mon père, c'est comme attendre qu'un train soit à l'heure et vous emmène jusqu'à la Lune. Ça, au moins, ça peut arriver dans les films. Je cherche une excuse bidon à lui servir. Il ne mérite pas la vérité et, de toute façon, il ne l'accepterait jamais.

– Hum...

Je fais semblant d'être gênée. C'est fou ce qu'une vie dans son sillage m'a appris à mentir.

– J'étais dans le coin pour rencontrer Carmela, et je devais désespérément trouver des toilettes.

Il opine avant de lancer sur un ton méprisant.

– C'est vrai. Ta vessie a toujours été de la même taille que ton cerveau.

Sa plaisanterie l'éclate, et monsieur Duteuil s'esclaffe avec lui. Je soupire.

– Bon, Carmela m'attend pour manger avec elle, alors je vais vous laisser à vos petites affaires.

– Justement, Marin et moi nous rendons au café. Pourquoi ne viendrais-tu pas te joindre à nous ?

Hein ? Mais il est sourd ou quoi ?

– Papa, je viens de te dire que je mange avec ma meilleure amie et...

– Cette fille peut attendre, lâche-t-il avec un mépris dans la voix qui me donne envie de le gifler.

Il n'a jamais apprécié Carmela. Pour lui, c'était inconcevable que je fréquente une fille d'une classe sociale inférieure. Oui, mon père n'a pas d'amis, il n'a que des pions dont il se sert selon ses aspirations.

– Navrée, je suis dans l'impossibilité de me rendre disponible pour vous.

Je n'ai pas pour habitude de m'opposer à lui, mais quelque chose me donne la force de le faire, cette fois. Ce quelque chose se nomme Diego.

– Quel dommage ! Passez donc à la maison un de ces jours. Marius se languit de vous.

J'arque les sourcils. Marius ? Le Marius ? Celui qui ressemble à Charmant dans *Shrek* ? Celui qui m'a virée comme une malpropre quelques semaines plus tôt ?

– C’est fini entre lui et Martine, précise-t-il.

Maryse, pas Martine, mais j’imagine que cela lui est égal, elle n’était qu’un pantin, de toute façon. Et moi, je refuse d’en redevenir un.

– Peut-être à l’occasion.

Traduction : quand les poules auront des dents...

J’ai beau m’efforcer de rester sarcastique dans ma tête, je me sens blessée. J’ai l’impression que mon propre père me manipule. En fait, ce n’est pas qu’une impression. Je vois clair dans son jeu, maintenant. Maryse la plantureuse a été éjectée, et il compte sur moi pour la remplacer de nouveau. La souffrance que j’ai éprouvée lorsque Marius m’a lâchée, l’humiliation que j’ai dû subir, tout ça lui passe au-dessus de la tête. La seule chose qui compte, c’est l’alliance qu’il pourrait obtenir s’il me casait avec Marius. Parce que, soyons francs, la seule chose qui le motive, c’est l’argent et l’ascension sociale. Mon bien-être ? Il n’en a que faire. Pas plus qu’il ne se soucie de celui de ma mère. Les gens n’obtiennent son intérêt qu’à partir du moment où ils peuvent lui apporter quelques zéros sur son compte. Voilà qui est mon père. J’essaie de masquer mon amertume derrière un sourire poli et me dirige vers l’extérieur après avoir pris congé de ces deux hommes que j’exècre.

Enfin dehors, je marche aussi vite que je peux vers le restaurant où ma meilleure amie m’attend, comme si j’avais le diable aux trousses. D’un côté, c’est un peu vrai. Mon père a beau être de mon propre sang, il y a quelque chose en lui qui me met de plus en plus mal à l’aise. Ma découverte de son caractère égoïste et intéressé ne date pas d’hier. Pourtant, pour une raison que j’ignore, son comportement me révolte chaque jour davantage.

Au restaurant, le sourire de Carmela allège légèrement mon humeur maussade. Elle me prend dans les bras au milieu de l’établissement asiatique et je lui rends son accolade. Son exubérance m’a toujours fait du bien. Depuis l’enfance.

– Salut, toi.

Elle s’écarte pour observer mon visage avec attention.

– Tu vas bien ?

J’acquiesce. Pas besoin de l’ennuyer avec mes soucis. De toute façon, peut-on vraiment dire qu’une fille riche comme moi a des ennuis ? Je culpabilise toujours lorsque mon moral est en berne parce que, finalement, j’ai tout pour être heureuse, là où d’autres ont des problèmes ne serait-ce que pour payer un repas convenable à leurs enfants. Moi, mon compte en banque déborde. C’est mon cœur qui est terriblement vide dès que je pense à mon père. Ce qui a sans doute entraîné mon sentiment d’infériorité envers les hommes. Voilà pour la psychanalyse.

Mon amie n’a pas l’air tout à fait convaincue, mais elle a la délicatesse de ne pas m’interroger davantage. Nous commandons chacune nos plats et j’écoute ses critiques, amusée. Puisqu’elle

travaille en tant que serveuse, elle ne peut pas s'empêcher de commenter chaque détail lorsque nous nous rendons dans un restaurant. Une sorte de déformation professionnelle qui m'amuse toujours.

– Alors, comment ça se passe avec Diego ?

La simple évocation de son prénom me fait sourire, ce que Carmela ne manque pas de remarquer.

– Cela fait une dizaine de jours que nous dormons chez moi.

Elle opine.

– Donc, vous êtes vraiment ensemble.

Je plisse le nez, les yeux et le front. Tant pis si je ressemble à un raisin sec.

– Désolée, mais je n'ai pas téléchargé la dernière application d'interprétation de grimaces dans mon cerveau. Ça veut dire que tu vas devoir traduire.

– Nous passons du bon temps ensemble. À quoi bon devoir mettre des étiquettes sur tout ? Nous ne sommes pas des bananes.

Elle hausse les sourcils.

– Je parle des autocollants Chiquita que l'on retrouve sur ces fruits. Navrée, c'est la seule image qui m'est venue à l'esprit pour expliquer mon ressenti.

Sa bouche s'avance en une grimace super comique.

– Je ne te crois pas une seconde.

Je désigne le buffet consacré aux desserts.

– T'as qu'à aller vérifier par toi-même, je suis sûre qu'ils en ont.

Elle penche la tête sur le côté, vaguement amusée.

– Ce que je veux dire, Emma, c'est que je ne te connais que trop bien. Je sais que tu n'es pas comme ça. Tu as besoin de repères. Tu n'es pas du genre à foncer tête baissée.

Je gigote sur ma chaise, mal à l'aise. Je n'ai aucune envie de recevoir une leçon de morale.

– Si. Avec Diego, je le suis.

Elle pose une main rassurante sur la mienne, ce qui m'empêche de finir mon nem, mais ce n'est pas grave.

– Non. Tu ne l'es pas. Tu as changé de garçon, mais tu es toujours la même. Si tu étais le type de

filles que tu prétends, tu n'hésiterais pas à lui demander de clarifier votre situation. Je sais que tu en as envie, que tu en as besoin. Et aujourd'hui, comme hier, tu n'oses toujours pas suivre tes désirs, les assumer. Tu te voiles la face.

Je pourrais la contredire. Lui assurer qu'elle a tort, mais je ne le fais pas. Pourquoi ? Parce qu'elle dit vrai, mais je viens seulement de m'en rendre compte.

– Tu as raison.

Elle affiche un sourire triomphant qui me donne envie de rire. Son ego égale presque celui de Diego.

– C'est bien de l'admettre, jeune Padawan. Le chemin du Jedi s'ouvre à tes pieds.

Je ne peux pas m'empêcher de rire. Cette fille est carrément géniale. Avec humour, elle a réussi à m'ouvrir les yeux sur mon propre comportement. Je l'adore, purement et simplement.

Nous passons le restant du repas à ingurgiter des mets divers et variés, ou plutôt, je la regarde avaler des tonnes de choses en picorant ma salade thaïe. Nous terminons nos plats, et je rentre chez moi à pied. Ce n'est pas très loin.

Je frissonne en voulant enfoncez ma clé dans la serrure de mon appartement. Il y a quelque chose qui la bloque et m'empêche d'entrer. L'espace d'un instant, la frayeur s'installe. Il pourrait s'agir du type qui avait essayé de nous voler. Il aurait très bien pu m'identifier d'une manière ou d'une autre et localiser mon domicile. Le cœur battant à tout rompre, j'attrape mon téléphone et compose le numéro de la police. Le collant à mon oreille, prête à appeler au moindre pépin, j'empoigne la clenche et ouvre la porte. Des éclats de voix – connues – me parviennent. Je suis hors de danger. Enfin, pas tout à fait.

– Maman ? Diego ? Qu'est-ce que vous faites là ?

– Ma fille, j'ignorais que tu avais Netflix, petite cachottière. C'est très sympathique, comme système. Heureusement que ton petit ami a bien voulu me le montrer.

L'intéressé m'adresse un sourire moqueur qui me donne autant envie de l'étripier que... de l'embrasser.

Je suis dans un cauchemar. Pincez-moi, donnez-moi une gifle, mais sortez-moi de là tout de suite !

Je m'efforce de ne pas m'énerver. Après tout, ils ne me veulent aucun mal. Mais avouez que trouver votre mère et votre sulfureux amant assis sur votre canapé devant *Revenge*, un bol de popcorn entre eux, ça a de quoi vous filer les pétoches, non ?

– Hum... je vais chercher à boire.

– Sans alcool, ma chérie. Et light, précise ma mère en levant l'index dans ma direction.

Je hoche la tête et fonce vers la cuisine. Je l'avoue, je prends la fuite. J'ouvre le frigo et récupère trois sodas allégés. Au moment où je referme la porte, le sourire étincelant de mon prétendu amoureux m'accueille et je fais tomber l'une des canettes. Rapide, le jeune homme la cueille en plein vol.

– Edward Cullen, sors de ce corps.

– Edward Cullen ? Tu te fiches de moi. Je suis Colombien.

Je secoue la tête avec incompréhension.

– Et c'est censé t'empêcher d'être Edward Cullen ?

– Non, mais je ne voyais pas quoi dire d'autre. Tu m'as déstabilisé.

– Je t'ai déstabilisé ? Et je devrais dire quoi, moi ? Je viens de te trouver affalé sur le canapé avec ma mère en train de regarder Netflix. Avoue que c'est flippant.

Il me décoche une moue amusée. Les émeraudes pétillent dans ses iris.

– Et toi, admetts que ça aurait pu être nettement plus effrayant si tu nous avais trouvés...

Je comprends aussitôt ce qu'il a derrière la tête et le fais taire en apposant mon index contre ses lèvres. Malicieux, il l'embrasse lentement, délicatement, avant de le mordiller.

Non, parce qu'il va aussi faire de mes doigts une zone érogène ? Oui, parfaitement.

– Ma puce, tu t'es perdue dans ta cuisine ?

– Euh... non, j'arrive.

Je lance un regard lourd de reproches à Diego, récupère mon index, prends une douche froide mentalement, puis retourne au salon, suivie de mon amant. Après avoir distribué les boissons, je m'installe enfin sur le canapé qui leur fait face.

– Je suis venue chez toi pour proposer quelque chose.

Je souris tendrement. Ma mère possède un téléphone dernier cri dont elle ne se sert pratiquement jamais. Elle pense et vit à l'ancienne. Totalement.

– En arrivant en bas de ton immeuble, j'ai croisé ton petit ami. Je lui ai proposé d'entrer. Je suis vraiment surprise qu'il n'ait pas les clés de chez toi.

Je hausse les sourcils. Selon le code moral familial, toute vie commune est interdite avant le mariage. Par conséquent, d'après leur mode de conduite, il n'est pas normal que Diego possède mon précieux sésame. Le comportement de maman me laisse perplexe mais, en même temps, je suis ravie de ce vent de liberté qui semble souffler autour d'elle en ce moment. J'espère seulement qu'elle va vraiment bien.

- Et que voulais-tu me suggérer ?
- Vous suggérer, ma chérie. Ne sois pas aussi égocentrique.

Elle me lance son petit regard tueur et je reconnais bien ma mère.

- Daniel et moi nous rendons dans notre demeure de Mastereizsheim.

C'est la deuxième propriété familiale. Une très belle maison au charme rustique, à laquelle j'attache un indiscutable lien affectif.

- Nous voudrions que vous vous joigniez à nous, tous les deux, précise-t-elle.

Je m'étouffe en recrachant mon soda sur le tapis avec toute la grâce de Jabba de Hut, évitant de peu les beaux escarpins de ma mère, mais baptisant, tel saint Jean, les pauvres chaussures de Diego.

- Je... je reviens tout de suite.

Mortifiée, je me précipite vers le rouleau d'essuie-tout le plus proche et me baisse pour éponger le surplus de soda sur les baskets de marque de mon amant, agenouillée, dans une position que d'aucuns pourraient qualifier de suggestive. Je jette un timide regard à ma mère qui, par décence, a détourné le sien. Son visage est aussi rouge que le mien, j'en suis convaincue.

La honte va me tuer...

Sitôt mes méfaits réparés, je me réfugie dans la cuisine pour jeter le papier mouillé et me laver les mains, tout en priant le Dieu des maladroites de m'accorder un peu de répit. Lorsque je reviens, maman et Diego sont en pleine discussion. Elle est en train de lui expliquer l'endroit où se trouve Mastereizsheim, et elle est plus imprécise que le GPS d'un Nokia 3310...

- Alors, serez-vous des nôtres ?
- Maman, je ne crois pas que...
- Avec plaisir, madame.
- Appelez-moi Cordélia, je vous prie.

Je regarde mon prétendu petit ami avec un mélange de stupéfaction et de gratitude. Je ne l'imaginai pas du tout se coltiner un week-end avec mes parents, surtout avec un crétin tel que mon père. Bien sûr, il ne connaît pas encore le caractère de ce dernier.

- Excellent, les enfants. Je compte sur vous.

J'acquiesce. Nous visionnons encore un épisode de *Revenge*, et je ne peux pas m'empêcher de me dire que tout cela m'a l'air surréaliste.

Quand ma mère décide qu'il est temps pour elle de partir, je l'accompagne à la porte. Diego a la décence de rester sur le canapé, comme s'il avait senti mon besoin de rester seule avec elle.

– Tout va bien, maman ?

Elle opine, très calme.

– Je te remercie pour les informations que tu m’as fournies concernant le métier d’infirmière. C’est décidé, je reprends les études.

Elle semble tellement heureuse que je ne peux pas m’empêcher d’être contaminée par son enthousiasme et la serre dans mes bras. Puis, je m’écarte un peu pour examiner son visage.

– Qu’en dit papa ?

Nul besoin de préciser qu’il n’appréciera pas sa nouvelle prise d’indépendance.

– Rien.

– Rien ?

Je plisse les yeux parce que je n’en crois pas un mot.

– En fait, je ne le lui ai pas encore dit.

Je hoche la tête, dubitative.

– Prends soin de toi, maman.

– C’est ce que je fais depuis toujours, ma chérie. Ne t’inquiète pas.

Et là, c’est simplement le plus gros mensonge que j’aie entendu de toute ma vie. Mais il est trop tard, elle a déjà filé. Je me promets de faire de mon mieux pour la protéger, et retourne auprès de Diego, qui a déjà enfilé ce pyjama qui lui va si bien. Je me surprends à le trouver sexy en diable. Je dois être folle à lier. La messe est dite : il reste dormir ici. Pas besoin pour lui de me demander l’autorisation, la réponse est oui, de toute manière. Il tapote le coussin du canapé pour me faire signe de le rejoindre. Il ne m’en faut pas plus pour me blottir contre lui. Il passe un bras sur mes épaules et je me surprends à trouver ça... normal. On ressemble à un vrai couple. Vous ai-je déjà dit que je n’ai jamais fait quelque chose d’aussi simple que regarder une série avec mon ex ? Marius et moi passions notre temps d’une soirée mondaine à l’autre. Toujours sur notre trente-et-un. Jamais à glander à la maison. Et surtout, jamais à profiter l’un de l’autre.

Cependant, j’ai la sensation de marcher sur des œufs, parce qu’il existe tout de même un certain nombre de non-dits entre nous.

– Tu en es à quelle saison de *The Big Bang Theory* ?

– La dernière, et toi ?

– Pareil. Tu ne trouves pas que Luc et Léonard se ressemblent comme deux gouttes d’eau ?

– Et comment ! Je n’osais juste pas l’avouer.

– J’ai l’impression qu’il y a un paquet de choses que tu n’avoues pas, je me trompe, Emma ?

Je me mords la lèvre inférieure, mal à l'aise ; encore une fois, il a vu juste.

– Défense d'abîmer ce chef-d'œuvre, ajoute-t-il en caressant du bout du pouce l'endroit où mes dents se sont enfoncées. Je n'ai pas envie d'embrasser une fille qui a des lèvres de zombie.

Son geste à la fois tendre et sensuel me fait fondre, alors je me lance.

– Diego ?

– C'est moi.

– Tu... hum... tu pourrais définir notre relation ?

Comme il ne répond pas, j'ose lever un œil vers lui pour inspecter son visage, ni vu ni connu.

– J'ignorais qu'il nous fallait une étiquette.

– Je sais, on n'est pas des bananes.

Oh non, je viens vraiment de lâcher cette ânerie ?

– Quoi ?

– Quoi, quoi ?

Je fais semblant d'être surprise.

– Qu'est-ce que tu viens de dire ?

– Moi ? Rien du tout. Tu entends des voix ?

Plus innocente que moi, impossible. J'ai des années d'entraînement à mon passif.

– Tu veux savoir si nous sommes réellement ensemble, ou si l'on fait juste de la figuration, c'est ça ?

Cette fois, je ne me dérobe pas. Je réponds la vérité, franche et directe.

– Oui. Oui, j'en ai besoin.

Ses iris brillent comme la jungle sous la pluie équatoriale.

– À ton avis, pourquoi ai-je accepté de venir avec toi chez tes parents ?

– Pour le rôle que toi et moi sommes censés jouer. Pour mener à bien la mission pour laquelle je t'ai engagé.

Parce que, au fond, c'est de ça que j'ai peur. Qu'il agisse uniquement comme un professionnel.

– Ça se pourrait.

Cette éventualité me fait froid dans le dos.

– Ça se pourrait, mais ce n'est pas ça. Dis-moi, vois-tu des témoins autour de toi, en ce moment précis ?

– Non, aucun.

– Alors à ton avis, pourquoi suis-je ici ?

Je crois que je connais la réponse, mais j'ai envie de l'entendre de sa propre bouche.

– Je suis là parce que je me sens bien quand je suis près de toi. A-t-on besoin d'une raison supplémentaire d'être ensemble ?

Des raisons, j'ai envie de lui en donner mille et une, là tout de suite, mais je garde le silence. À la place, je l'embrasse. Avec passion. Il réagit instantanément à mon baiser. C'est ce que j'apprécie chez lui. Il capture mes poignets entre son pouce et son index et m'invite à m'asseoir sur ses genoux, pour être au plus près l'un de l'autre. J'aime ça. J'aime le dominer. Il me libère et ses mains viennent immédiatement palper mes fesses. Visiblement, il n'a pas envie de perdre de temps à tourner autour du pot, et moi non plus. Nous savons ce que nous voulons. Et nous le voulons maintenant. *The Big Bang Theory* peut attendre. Pour mon beau Colombien, même Sheldon apprendrait l'art de la patience.

Chapitre 19

C'est la soif qui me tire de mon sommeil, en plein milieu de la nuit. À croire qu'ils ont trop salé les salades de l'établissement asiatique. Un grand classique de la restauration, quelle qu'elle soit, à en croire ma meilleure amie.

En constatant que le lit est vide, une vague frayeur m'envahit. Diego a dormi avec moi les dix dernières nuits. Son absence me surprend. Si notre conversation au sujet de notre relation l'avait agacé ? Depuis que Marius m'a lâchée de manière humiliante, j'ai tendance à stresser au moindre pépin. Après avoir attendu son éventuel retour, en vain, je me lève. La curiosité est un vilain défaut que j'assume complètement. Avec précaution, j'ouvre la porte de la chambre. Un bruit de touches me parvient, comme si quelqu'un tapait frénétiquement sur un ordinateur. Je devrais me sentir rassurée et retourner me coucher, puisqu'il n'a pas quitté l'appartement. Mais qui a dit qu'écouter la raison était une bonne idée ? À pas de loup, je traverse le couloir en direction de mon minuscule bureau. Là, je pousse le battant avec la discrétion d'un Ninja. Penché sur son ordinateur portable, il a ouvert un logiciel de traitement de texte sur lequel il noircit les pages. Je plisse le nez parce que je n'arrive pas à lire d'où je suis. Je fais un pas en avant, deux, trois... puis le parquet émet un grincement sinistre digne d'un film d'horreur. Diego sursaute et, très vite, il ferme son document sans me laisser le temps de fouiner. Il se tourne vers moi, l'air mécontent. Je n'ai pas l'habitude de le voir de mauvaise humeur, ce qui ne fait qu'attiser ma curiosité.

– Tu lisais par-dessus mon épaule ?

Il a des yeux derrière la tête ou quoi ?

– Pas du tout ! Ce n'est pas vrai.

Il arque un sourcil pour me montrer qu'il n'est pas dupe.

– J'essayais de lire par-dessus ton épaule, nuance.

Ce coup-ci, je lui arrache un sourire fugace.

– Tu faisais quoi ?

– Je traitais une affaire urgente, élude-t-il.

– À une heure du matin ?

– N'as-tu pas entendu la mention « urgente » ?

Sous la lueur de l'écran d'ordinateur, seule lumière présente dans la pièce, ses iris étincellent, et je le perçois comme une mise en garde. J'irais trop loin en insistant, parce qu'il a raison, ses affaires ne me regardent pas. Je sais qui il est. Le petit-neveu du plus grand baron de la drogue de tous les temps et, bien qu'il m'ait affirmé qu'il ne dealait pas, je suis au courant qu'il baigne dans des

histoires pas claires. C'est la raison pour laquelle je l'ai recruté, même si j'ai tendance à l'oublier ces derniers temps. Ce mec qui m'obsède n'est pas issu de mon milieu. Son argent est sale, le monde d'où il vient est sale. Et cela m'est complètement égal ; il m'attire comme personne et me rend vivante comme jamais. Pour autant, je ne suis pas sans oublier que j'ignore pratiquement tout de lui, de son domicile jusqu'au prénom de ses parents.

Je décide cependant d'en rester là. Nul besoin pour moi de jeter de l'huile sur le feu.

Torse nu, il n'est vêtu que d'un simple caleçon. Mes yeux caressent son poitrail et mon humeur change radicalement, de même que mes pensées. La température monte d'un cran. Je fais un pas en avant, un deuxième, puis un troisième, pour me retrouver entre ses jambes écartées. Je vois dans ses mirettes scintillantes qu'il partage mon état d'esprit, mais il ne bougera pas d'un pouce, parce qu'il attend que ça vienne de moi. Alors, je soulève l'ourlet de ma nuisette – je me félicite intérieurement de ne pas avoir enfilé mon pyjama de Pikachu pour dormir, sans quoi l'effeuillage aurait été nettement moins affriolant – et la fais passer par-dessus ma tête, laissant le vêtement tomber à mes pieds.

Je me tiens devant lui, à la fois défiante et vulnérable, et surtout entièrement nue. D'un regard incandescent, il caresse l'ensemble de mon corps et du feu à l'état liquide se déverse dans mes veines. Je n'ai jamais fait ça pour aucun autre. Me dévêtir intégralement pour un homme en m'offrant à sa vue. Je devrais être horrifiée. Avoir peur. Pourtant, ce n'est pas le cas car, dans ses yeux, je me sens belle. Et aussi parce que je trouve ça tellement excitant !

Soudain, il met fin à son état contemplatif et me tourne brusquement le dos. Il dépose son ordinateur par terre puis, d'un seul geste, il balaie tout ce qui se trouve sur mon bureau. Des stylos tombent, des feuilles s'envolent, un cadre photo se renverse. Mais je m'en fiche, étant obnubilée par l'incendie qui vient de prendre naissance dans ses iris. Sans prévenir, il m'attrape par la taille. Le sol se dérobe sous mes pieds et, avant que j'aie pu comprendre ce qui m'arrive, mes fesses se retrouvent sur le bois froid de ma table.

Oh, mon Dieu, j'adore la tournure que prennent les choses.

Je l'agrippe par les épaules pour l'attirer à moi et m'empare de sa bouche sans plus attendre. Sa langue est délicieuse. Son arôme me rend folle. Je pourrais passer ma vie à l'embrasser. Notre baiser est passionné, intense, comme l'est notre relation. En moi, le désir monte en flèche. Enivrée de son odeur, de lui, je l'immobilise en encerclant ses hanches de mes jambes. D'après ce que je constate, il en a autant envie que moi, à en croire la bosse qui se presse contre mes nymphes nues. Son érection palpite contre mon intimité, et je n'ai plus envie de prendre le temps des préliminaires. Lui seul peut éteindre le feu qui brûle en moi. Déterminée, j'insère mes pouces sous son caleçon et me penche en avant pour le faire coulisser le long de ses cuisses. Lorsque le vêtement arrive à hauteur de ses genoux, il le fait tomber d'un simple mouvement des jambes.

Moi, quand je fais ça, je ressemble à un canard. Ivre. Son sexe parfait se dresse devant moi. Je le prends dans ma main pour le guider à l'orée de mon intimité, mais Diego me surprend en attrapant

mon poignet pour arrêter le mouvement. Un frisson parcourt mon épine dorsale. L'espace d'un instant, j'ai peur qu'il n'ait plus envie de moi. Peur d'être allée trop loin. Mais quand je plonge mes yeux dans les siens, j'y perçois un feu plus intense encore que tout à l'heure.

– Couche-toi sur ton bureau, Emma.

J'obéis sans poser de questions, même si je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il va me faire. Le bois froid contre mon dos me hérissé la peau. Mes tétons s'érigent, ce que mon amant ne manque pas de remarquer.

– Tu es tellement réactive.

Si tu savais...

Chaque seconde écoulee dans l'expectative accroît mon excitation. Alors, il avance d'un pas. Sa verge touche les parois de ma vulve et je soulève les fesses pour lui faciliter le chemin, mais il ne s'y insère pas. À la place, il m'adresse un sourire en coin qui me fait fondre.

– Pas encore, chuchote-t-il.

Il se penche sur moi et le coulissement de son pénis sur ma fente m'arrache un gémissement. Légers comme des ailes de papillon, ses doigts caressent ma nuque, mon cou, éveillant un millier de sensations sur mon épiderme. Ils gravissent ces deux collines que forment mes seins, et le feu dans les iris de Diego s'intensifie d'un cran. Il laisse ses mains se promener, traçant des cercles autour de mes aréoles. Soudain, il en pince les pointes simultanément, et une rivière de plaisir s'écoule directement de ma poitrine à mon entrejambe. Je pousse un cri de plaisir, auquel il répond par un sourire satisfait. Sa bouche prend le relais de ses mains, qui glissent sur mes flancs, toujours plus bas. Je retiens mon souffle, dans l'attente de ce qui va suivre. Il introduit son majeur en moi, et je me contracte autour de lui. Puis, son index vient caresser le point le plus sensible de mon anatomie et je crois mourir. Mais ce n'est rien comparé à ce qui va suivre. Il s'écarte de moi abruptement.

Si tu arrêtes maintenant, je te jure que je te tue.

– Plie tes jambes.

J'hésite. Parce que je sais ce qu'il verra si j'adopte la position qu'il m'a demandée. Il ne flanche pas et continue à me scruter intensément. Alors, je m'exécute. D'abord une jambe, puis l'autre. Je lui offre une vue imprenable sur mon vagin et, à en croire la manière dont son sexe imposant se dresse pour moi, il apprécie ce qu'il perçoit.

– Tu es tellement belle, Emma. Tellement belle.

Cette fois, je ne me dérobe pas. Parce que je sais qu'il le pense. Il me surprend en s'asseyant sur la chaise, qu'il fait rouler jusqu'à moi. Je me redresse à moitié, craintive.

– Qu'est-ce que...

– Emma, je souhaite t'offrir la caresse que tu n'oublieras jamais.

Je hausse un sourcil sceptique. Ce type a vraiment un ego aussi surdimensionné que son... non, rien. Il a vraiment un ego surdimensionné. Voilà.

– Tu as confiance en moi ?

Je hoche la tête de manière presque imperceptible.

– Sache qu'à tout moment, il te suffira de dire stop pour que je m'arrête. Avec moi, tu n'as aucune obligation, tu comprends ?

– Je le sais, Diego.

– Alors pour une fois, laisse-toi aller et profite de l'instant présent.

C'est exactement ce que je vais essayer de faire. C'est avec un peu d'appréhension que mon dos retrouve le bois froid de mon bureau. Chaque seconde me semble interminable. Je ferme les yeux. J'entends la chaise rouler sur le parquet puis je perçois son souffle chaud sur mon intimité. Il est tout près de moi. Et là, je ressens quelque chose de totalement inédit. Il appose sa bouche contre mes nymphes, sur lesquelles il dépose un baiser. Un frisson me parcourt, mélange d'appréhension et de plaisir. Un deuxième baiser, plus appuyé que le précédent, vient suivre le premier. Très vite, sa langue s'insère dans mon intimité et c'est si bon, si bon, que je pourrais en perdre l'esprit ! Mes doigts se crispent sur les bords de mon bureau tandis que la chair la plus sensible de mon corps se gonfle sous la puissance des sensations qui le balaient. Mon dos se cambre de lui-même pour offrir un meilleur angle. Je devrais être morte de honte. Les filles bien ne se donnent pas de cette manière. Pourtant, la seule chose dont je suis morte, c'est de plaisir. Alors j'ouvre les yeux et penche la tête pour l'observer, pour ne pas perdre une miette de ce spectacle indécent. Il me rend mon regard. Ses iris émeraude scintillent. Et, oh mon Dieu, l'extase m'emporte sans que je la voie venir. Chaque cellule de mon corps se retrouve secouée par un tsunami d'une puissance dévastatrice. J'ai l'impression de flotter dans le vide, de perdre complètement le contrôle, mais je n'ai pas peur. Lorsque les spasmes s'amenuisent, il me faut un certain temps avant de reprendre possession de mon esprit. Les yeux encore exorbités, je me tourne vers celui que je considère comme le plus doué des amants. Il me jette un regard rieur, accompagné d'une moue malicieuse, puis sans me laisser le temps d'atterrir, il me lance :

– Si tu crois que j'en ai fini avec toi, ma jolie, tu te trompes.

Il me suffit de baisser les mirettes sur son sexe fièrement dressé, qu'il a déjà enfermé dans un préservatif, pour que le désir renaisse de ses cendres au creux de mon ventre. Cet homme est incroyable. Il me transforme complètement.

– Et qu'est-ce qui te dit que j'en ai encore envie, trouvé-je la force de lui balancer.

Une lueur de défi éclaire son sublime visage. C'est là que je le préfère.

– Tout. Absolument chaque cellule de ton corps me crie que tu as envie de moi. Mais je me trompe peut-être, auquel cas je suis prêt à abandonner ce nouveau round.

Je lui rends sa moue joueuse.

– Abandonner une partie, c'est lâche, on ne te l'a jamais dit ?

Son sourire s'élargit, carnassier. Et sans se départir de cette expression qui me met sens dessus dessous, il me pénètre jusqu'à la garde. Le râle qui lui échappe lorsque son sexe coulisse entièrement en moi se répercute directement dans mon ventre contracté. Je me sens pleine, complète, et c'est si bon que mon corps s'arc-boute sous ses coups de reins. Je lève le menton, rejetant ma tête en arrière, le regard dans le vague.

– Regarde-moi, Emma.

Je m'exécute pour scruter ses traits tendus par le désir, la beauté des émeraudes qui scintillent dans ses iris, et les muscles bandés de son torse qui se soulèvent au rythme saccadé de sa respiration. Le va-et-vient saccadé de ses hanches me transporte. Diego semble aussi perdu que moi. Et alors que la houle menace de nous prendre, ses mains s'agrippent à ma taille comme à une bouée de sauvetage.

– Ce que tu es belle...

Là, je m'envole, encore plus haut que la fois précédente. Il me porte un dernier coup de reins, plus profond, plus appuyé, et il me rejoint dans l'extase.

Je vais sans doute souffrir quand tout ceci sera terminé. Parce que je le sais très bien : les garçons comme lui ne restent pas avec les filles comme moi. Et je le sens, je suis en train de m'attacher à lui. Chaque seconde qui passe me le rappelle. Pour autant, je ne peux rien faire d'autre que de me laisser porter par l'instant présent. Lorsque j'atterris sur le bois froid de mon bureau, je me rends compte qu'il m'observe, un sourire en coin ornant son visage divin. Il ne m'en faut pas plus pour le lui rendre, mutine.

– Le dernier arrivé au lit offre le petit-déjeuner, lance-t-il avant de filer à l'anglaise.

Il y a le prince charmant qui vous porte dans ses bras pour vous déposer sur vos draps en satin comme si vous étiez un objet fragile, et il y a lui, qui vous réveille, qui vous fait rire jusqu'aux larmes, et qui vous rend heureuse, tout simplement.

Diego, Diego, que fais-tu de moi ?

Chapitre 20

Nous y sommes. Jusqu'à ce matin, j'ai eu peur que Diego se défile. Passer un week-end complet avec mes parents, j'avoue que ça a de quoi faire flipper le plus courageux des guerriers. Face à mon père, les valeureux Vikings déguerpissent. Même Alexander Skarsgård part se cacher, la queue entre les jambes. Pourtant, le beau Colombien n'a pas hésité à sonner à ma porte pour m'emmener dans la demeure familiale de Mastereizsheim. Le prince charmant tue le vilain dragon dans les contes de fées. Diego, lui, vous tient la main pour que vous l'affrontiez vous-même. Et je trouve son geste tellement plus fort !

Moi, complètement mordue ? Pas du tout, voyons !

Je l'embrasse à peine j'ai ouvert la porte et il me rend mon baiser. Même la curiosité de Corinne, qui fait soudain semblant de balayer notre palier, ne parvient pas à mettre fin à notre accolade. Pourtant, on ne s'est séparés qu'une seule nuit. Et ces quelques heures sans lui m'ont semblé si longues que j'ai l'impression qu'il me faudrait des jours pour me rassasier de sa présence.

Je dois faire appel à toute ma volonté pour m'écarter de lui, une main posée sur son torse. Je ne fonds pas – presque pas – lorsqu'il m'adresse un clin d'œil aguicheur en lorgnant l'intérieur de mon appartement. Non, il n'y aura pas de partie de jambes en l'air de dernière minute. Mon paternel n'est pas de ceux qui supportent le retard des autres.

– Je prends mes sacs et on y va, d'accord ?

Il hausse les sourcils.

– Mes sacs ? Tu en as apprêté combien ?

– Cinq, réponds-je sans ciller.

– Je croyais qu'on ne partait qu'un week-end.

– C'est bien ça.

Son incompréhension est si hilarante que je dois me tenir le ventre en riant. Je me ressaisis avec peine.

– La propriété de mes parents offre de nombreuses possibilités. Il fallait que je sois parée à toutes les éventualités : piscine, équitation, escalade...

– Y compris la création d'un abri destiné à quarante personnes durant vingt-cinq ans dans le cadre d'une apocalypse zombie ? persifle-t-il.

Son sourire amusé le trahit. Il n'a pas l'air plus agacé que moi.

– Parfaitement. Tu m'aides à charger la voiture ?

– J’aurais dû penser à louer un camion...

Une fois en bas, il m’ouvre glamment la portière avant de prendre place côté conducteur. Il fait démarrer le véhicule, et une de mes chansons préférées envahit l’habitacle.

– « Fear of the Dark » ! Sérieux, je l’adore.

Il m’adresse une moue surprise.

– Toi ?

– Non. Je parle du *gollum* qui me souffle chaque matin que je dois te tuer pour m’emparer du précieux.

Un rictus goguenard se peint sur son visage.

– Pas la peine de le prendre comme ça. Je pensais juste que tu n’étais pas le genre de fille à aimer Iron Maiden.

Et quel genre de fille je suis, hein ?

Mon père s’est tellement efforcé de polir mes goûts et mon apparence pour me faire rentrer dans le moule de la parfaite petite épouse soumise à un chef d’entreprise qu’il est vrai que je ne ressemble en rien à ce que je suis vraiment. Je ne peux pas en blâmer Diego, qui ne voit de moi que ce que je veux bien montrer. Pourtant, même les filles en rose ont le droit de se trémousser sur du métal !

– Ce que j’apprécie chez toi, c’est que tu as le don de me surprendre à chaque instant. Tu n’es jamais là où je t’attends. Néanmoins, j’ai l’impression de te connaître depuis toujours.

Automatiquement, je tends le bras pour trouver sa main droite. Il enlace mes doigts et les repose sur ma cuisse. J’en oublie pourquoi nous nous sommes disputés. Alors que nous sommes arrêtés à un feu, mes yeux découvrent un dépliant sur la portière. Je l’ouvre de ma main libre. Il comporte le numéro d’immatriculation du véhicule, ainsi que tout un tas de détails. Quant à son propriétaire... ce n’est pas celui qui m’accompagne. Je me tourne vers lui, étonnée. Il a blêmi.

– C’est une voiture de location ?

Il ne peut pas nier. J’ai la preuve, noir sur blanc.

– Je pensais qu’elle était à toi.

En redémarrant, son expression retrouve son calme habituel.

– Hélas, ce n’est pas le cas. J’ai envoyé mon ancienne voiture en Colombie, en guise de cadeau pour ma petite sœur. J’en ai acheté une neuve sur catalogue, pour moi, mais elle n’a pas encore été livrée. Alors, en attendant, je loue ce petit bijou, explique-t-il en tapotant le volant.

Ça se tient. Je me détends.

– Tes parents vivent en Colombie ?

Il hoche la tête. Je crois le voir se raidir.

– Ça fait longtemps que tu es en France ?

Il me coule un regard dissuasif.

– Ne me dis pas que tu connais quelqu'un qui travaille pour l'Immigration.

Je prends cela comme une blague, parce qu'il n'y a aucune raison qu'un type aussi fortuné que lui puisse connaître des ennuis avec l'Immigration. Même s'il baigne dans des affaires pas claires, la justice a tendance à fermer les yeux quand on lui promet quelques petits billets violets...

Cela dit, je pourrais aussi l'interpréter comme une invitation à ne pas poser de questions. Invitation que je ne saisis pas, soit dit en passant.

– Comment s'appelle ta sœur ?

– Carolina.

– Joli prénom.

– Normal. C'est moi qui l'ai choisi, m'informe-t-il, toujours aussi vantard.

Cependant, sous son orgueil démesuré, je perçois une note de fierté qui me fait craquer. Il semble vraiment tenir à elle.

– Quel âge a-t-elle ?

– Seize ans.

Cette fois, il me lance un regard d'avertissement.

– Pourquoi es-tu si peu enclin à parler de ta famille ?

– C'est une longue histoire.

Je pourrais répondre que nous disposons d'une heure devant nous avant d'arriver à Mastereizsheim, mais je me l'interdis. S'il n'a pas envie d'évoquer ses proches, c'est son droit. Je n'ai pas à le questionner. Il m'en parlera plus tard s'il le souhaite. D'ailleurs, il se pourrait très bien qu'il n'y ait pas de « plus tard », étant donné qu'il n'a pas été très explicite concernant notre relation. En fait, il n'est pas explicite sur grand-chose. C'est l'homme le plus mystérieux que je connaisse. Sûrement parce que, jusque-là, je n'ai pratiquement fréquenté que des copies parfaites de ce à quoi doit ressembler le prince charmant millionnaire dont rêvent les petites filles. Mais pas moi. Moi, c'est ce beau Colombien indomptable qui me fait craquer. Et puis, ne m'a-t-il pas déjà dit qu'il avait envie d'être avec moi, ici et maintenant ? Je n'ai pas à me poser plus de questions.

Nous quittons la ville pour emprunter la départementale. Le paysage de la campagne alsacienne défile sous nos yeux.

J'ignore pourquoi notre région n'a pas meilleure réputation ; je la trouve très belle avec ses forêts denses et ses longues plaines bordées de montagnes. C'est verdoyant. Reposant. Exactement ce qu'il me faut après m'être tuée à la tâche durant une semaine pour avancer certains dossiers qui m'avaient été confiés.

Seulement, plus on avance, plus mon appréhension monte. Mon paternel sait exactement comment se comporter pour me mettre mal à l'aise. Pour nous mettre mal à l'aise. En plus, j'ai l'impression qu'il a quelque chose derrière la tête. Je n'ai pas rêvé, il a essayé de me rabibocher avec mon ex. Peu lui importe l'humiliation que ce dernier m'a infligée, ni même mes propres sentiments. Rien n'arrête son ambition. S'il conçoit Diego comme un obstacle à la réussite de ses plans, nul doute qu'il cherchera à s'en débarrasser. Et, avec mon père, tous les coups sont permis. Je peux donc m'attendre au pire. Question humiliation, il pourrait sans doute donner des leçons à Marius. J'ai subi les pires brimades depuis l'enfance. Pour mon bien, prétendait-il. Sa tyrannie, pour faire de moi quelqu'un de fréquentable.

Je bâille. Je suis épuisée. J'aimerais dire que mes nuits agitées avec mon amant en sont la cause, mais ce n'est pas ça.

À mesure que je fouille dans les comptes de l'entreprise familiale et dans ceux des Duteuil, les malversations paraissent de plus en plus évidentes. Je n'ai pas encore trouvé qui en était exactement à l'origine ni qui en est le destinataire, mais je suis prête à m'investir complètement pour mettre la main sur lui, quoi qu'en pense mon père. Si, par surprise, je parviens à sauver sa boîte, peut-être me verra-t-il enfin comme une humaine dotée d'un cerveau et non comme une fille tout juste bonne à marier.

– Tu vas bien ?

Je me tourne vers lui pour lui lancer un regard moqueur.

– Ne t'inquiète pas, je ne vais pas mourir de faim même si tu ne t'es pas arrêté devant la dernière boulangerie en dépit des cris désespérés de mon estomac.

Il me rend mon sourire.

– Je dis ça parce que plus en avance, plus tu te rembrunis.

– Oh, ça...

Pour le coup, je ne sais pas trop quoi inventer. Il est nettement plus observateur que je ne le pensais. Cependant, je n'ai pas envie d'aborder ce sujet avec lui. Il est encore trop tôt, et c'est quelque chose qui continue de me blesser, même après que je suis partie de la maison. Il va me prendre pour une enfant capricieuse. Une enfant de vingt-trois ans, pourrie gâtée.

Enfin, nous arrivons au village de Mastereizsheim. La propriété de mes parents se trouve juste à l'extrémité. Elle est dans la famille depuis des générations et ils en sont très fiers. Moi, j'adorais m'y rendre quand j'étais enfant. Il s'agit d'un vieux manoir dont les formes quelque peu surréalistes alimentaient mon imagination fertile. Trop fertile, selon les dires de mon paternel. À mesure que la voiture s'avance dans la propriété, les souvenirs affluent. J'ai l'impression que chacun d'eux a une charge positive et une négative. Chaque brique, chaque arbre est porteur d'événements heureux, qui gardent un fond d'amertume. Un endroit qui me correspond, en somme. Tout en contradictions.

Nous sommes à peine garés que mes parents sont déjà sur le perron. C'est sans doute le crissement des pneus sur les cailloux qui a chatouillé leurs oreilles à l'affût. Je prends une profonde inspiration. Lorsque je me tourne vers mon amant, celui-ci m'observe avec attention.

– Je suis là, répond-il, tout simplement.

Et le poids dans ma poitrine s'allège d'un cran.

– On y va ?

Il opine et sort de la voiture, faisant le tour pour m'ouvrir la portière. Devant mes géniteurs, il est préférable qu'il se montre galant. Voire vieux jeu. Et quelque chose me dit que Diego est particulièrement doué à ce jeu-là. Il me tend le bras et j'enroule le mien autour du sien tel un serpent. Aujourd'hui, il sera ma bouée de sauvetage. Il dépose un tendre baiser sur le sommet de mon crâne alors que nous commençons à avancer.

– Vous êtes en retard.

Discrètement, je penche mon poignet pour vérifier l'heure. Nous sommes arrivés quatre minutes plus tard que prévu, en comptant le temps de se garer.

– Ta mère a failli brûler le repas à cause de toi. Tu n'ignores pas qu'il lui en faut peu pour tout rater, étant donné que tu tiens d'elle.

Maman et moi échangeons un regard de connivence, mais aucune de nous ne juge utile d'ajouter quoi que ce soit. Après tout, je préfère ne pas ressembler à mon paternel.

– Madame Springer, vous êtes ravissante. Je sais à présent de qui votre fille tient son regard pétillant et sa grâce naturelle.

Je manque de m'étouffer avec ma propre salive. Moi, de la grâce ? De la graisse oui, sans doute.

Cependant, voir le visage de ma mère s'illuminer n'a pas de prix, et j'ai presque envie de remercier Diego de l'avoir rendue heureuse l'espace de quelques secondes. Charmeur, il s'empare de sa main avant de la porter à ses lèvres. Je ferme les yeux en me retenant de rire quand ma mère se met à rougir.

– On va rentrer, hein ? Pas besoin de rester debout, Emma ne grandira pas pour autant.

Je me mords les lèvres pour ne pas répliquer à mon géniteur en me contentant de suivre les autres. Certes, je mesure un mètre cinquante-cinq. Lui, il doit avoisiner un mètre soixante. Raison pour laquelle il a interdit à maman de chausser des talons. Comme toujours, il est obligé de faire peser le poids de sa frustration sur moi. J'espère qu'ils ont prévu du bon vin, parce que cette journée promet d'être longue. Alors quand je me rappelle qu'il ne s'agit pas d'une journée, mais d'un week-end entier, j'ai envie d'invoquer Satan pour qu'il provoque une catastrophe, peu importe laquelle, pourvu qu'elle nous permette de rentrer plus tôt que prévu.

Une fois à l'intérieur, papa revêt le rôle du patriarche qui montre la puissance de ce qu'il possède, tandis que ma mère se faufile dans la cuisine avec la promesse de rapporter l'apéro. J'abandonne lâchement Diego et suis ma mère. À ma décharge, je l'accompagne afin de l'aider parce que je suis lasse de la voir affronter seule toutes les tâches domestiques. D'accord, je l'avoue, je le fais aussi pour fuir. En effet, tout ce qui peut me faire échapper à mon paternel, ne serait-ce que quelques secondes, est bon à prendre.

– Aide-moi à découper de fines tranches de pain, veux-tu ? Elles accompagneront à merveille les quelques bricoles que j'ai préparées.

Les « quelques bricoles » de ma mère pourraient faire pâlir d'envie n'importe quel chef cuisinier. Pour moi, faire en sorte que les morceaux de pain soient à peu près de la même épaisseur relève du challenge. Fatalement, je me coupe.

– Viens, je vais te soigner.

Comme quand j'étais petite, ma mère s'occupe de moi avec tendresse. Ses gestes sont à la fois précis et doux. Je ne comprends pas que mon père la traite aussi mal. Cette femme est un trésor.

– Tu feras une infirmière parfaite.

Elle m'adresse un sourire enjoué. De nouveau, la voir heureuse m'emplit de joie.

– Merci, ma fille. On peut dire que j'ai eu l'occasion de m'entraîner sur toi à maintes reprises. C'est un peu grâce à toi, si j'ai cette vocation.

C'est tout elle, à toujours ramener la gloire aux autres. Je ris doucement. Maladroite dans l'âme et casse-cou par-dessus le marché, je ne compte pas le nombre de fois où elle a dû courir après moi, du désinfectant dans une main, des compresses dans l'autre, quand ce n'était pas avec un téléphone coincé entre l'oreille et l'épaule à appeler les urgences.

– Tu en as enfin parlé à papa ?

Son sourire se fane quelque peu, même si elle semble vouloir garder une expression rassurante.

- J’ai commencé.
- Comment a-t-il pris la chose ?
- Oh, il ne l’a pas prise du tout, tu le connais bien. Il me l’a simplement interdit.
- Mince, qu’est-ce que tu vas faire ?

Soudain, elle retrouve son sourire. Rangeant la boîte de pansements et le désinfectant à leur place, elle se tourne vers moi.

- Mais, je ferai ce que je veux, ma chérie. Parce que je sais que j’ai raison.

Là-dessus, j’ouvre la bouche en grand comme un poisson hors de l’eau, tant je suis sous le choc. Qui est cette femme qui commence à s’assumer pleinement, à presque cinquante ans ?

- Qui êtes-vous, et qu’avez-vous fait de ma mère ? demandé-je sans pouvoir cacher ma joie.

– Allons donc, je ne fais que donner libre cours à ce que j’ai toujours eu en moi. Et si tu veux mon avis, tu devrais en faire autant.

J’affiche une mine offusquée, parce qu’il n’est pas question que l’on parle de moi.

- Ça vient, ces apéros ?

Je lève les yeux au ciel en entendant Daniel, tandis que ma mère conserve son expression bienveillante. À ma décharge, elle a plus de vingt-deux ans d’entraînement de plus que moi.

- On arrive, mon chéri.

Je m’empresse d’attraper le plateau le plus lourd pour lui épargner de le faire.

- Fais attention à toi, maman.

Je suis bien placée pour savoir que mon paternel n’est pas du genre à comprendre les envies des autres, et qu’il exprime son incompréhension de manière pour le moins brutale, du moins verbalement.

- Comme toujours, ma chérie.

Armées de nos plateaux, nous retournons auprès des hommes. Connaissant les desseins de mon père, je m’attendais à ce qu’il ait tout entrepris pour mettre Diego mal à l’aise.

Seulement, ce dernier ne semble pas troublé le moins du monde.

La cheminée a été allumée, en dépit de la chaleur qui règne en ce début de mois de juin – Daniel tient aux traditions –, et nous disposons les victuailles sur la table basse pendant que chacun reste debout.

- Cordélia, tu aurais pu choisir un meilleur vin. Un rosé pour accompagner des verrines ?

Personne ne lui répond. À quoi bon ? Nous échangeons quelques banalités autour de l'apéritif. Moi, je ne dis pas grand-chose, parce que je sais qu'il retourne tout contre moi, alors autant limiter les dégâts devant mon petit ami. Remarquant sans doute à quel point je suis tendue, ce dernier pose une main rassurante sur mes reins, ce que mon père ne manque pas de remarquer. Grand bien lui fasse, je n'ai aucune envie de me soustraire à ce contact !

Nous avons à peine vidé nos verres que je propose à Diego de monter nos bagages, ce qu'il accepte avec plaisir. Nous n'avons pas le temps de quitter le salon que mon père m'apostrophe :

– Emma, nous avons fait apprêter la chambre Louis XV à son intention. Je te saurais gré de le conduire à cet endroit.

J'opine et saisis le bras de mon amant pour le faire pivoter afin de cacher son expression ahurie à Daniel.

– Quoi ? s'étouffe-t-il dans un chuchotement. Nous n'allons pas dormir ensemble ?

Je ne le lui avouerai pas, mais sa déception me touche.

J'attends que nous soyons sortis de la pièce pour l'informer de ce qu'il en est.

– Mes parents, surtout mon père, sont très, très vieux jeu.

Par conséquent, il n'est pas question qu'on partage le même lit avant le mariage.

– *Ave Maria Purissima*, jure-t-il en espagnol, parfaitement déconfit.

Je dois me mordre l'intérieur des joues pour ne pas m'esclaffer. En gravissant les marches en marbre, j'ai l'impression de l'emmener à l'abattoir. Enfin, je bifurque dans le couloir et ouvre la porte de la chambre Louis XV. La plus éloignée de la mienne.

– Voilà vos appartements, monsieur.

Un sourire lui échappe. Ouf.

Il referme le battant et m'attire à lui. La tête me tourne au moment où ses lèvres s'écrasent sur les miennes et, pendant quelques instants, j'oublie que je me trouve si près de l'homme qui me terrorise et me méprise depuis l'enfance.

– J'espère que j'arriverai à me faufiler jusqu'à ta chambre, cette nuit. Parce qu'il n'est pas question que je dorme seul alors que tu seras à une cinquantaine de mètres de moi.

À mon tour de me hisser sur mes pieds pour l'embrasser.

– Je ne fermerai pas à clé. Mes parents mangent à midi pile. On se retrouve dans le salon ?

Il acquiesce, même s'il ne semble pas apprécier le fait que je le laisse seul. En sortant, je croise mon père. Il ne dit rien. Il se contente de me lancer un regard dans lequel perce un tel mépris que je me sens mal. Il n'a pas besoin de mots ni de violence physique. Les souvenirs de mon enfance et de mon adolescence suffisent à changer un simple coup d'œil en quelque chose de négatif, en une agression. Il marche derrière moi, en silence. Je sens son regard peser sur moi, sur chaque partie de mon corps. Il ne m'en faut pas plus pour me décider à hâter le pas, pressée de me débarrasser de lui.

Et c'est au moment où j'ouvre la porte que la question qui me brûle les lèvres m'échappe.

– Pourquoi m'as-tu invitée, si c'est pour me traiter de la sorte ?

La réponse arrive vite, presque brutalement.

– Parce que c'est ce que font toutes les familles, non ? Faire des sorties ensemble. Que diraient mes relations si je ne t'emmenais jamais nulle part ?

Voilà. Ce n'est pas par amour paternel qu'il m'a fait venir ici. Je sens qu'il va ajouter quelque chose, mais je ferme le battant suffisamment vite pour éviter tout contact supplémentaire. Le pire, c'est que je me sens coupable. Éprouver du rejet envers votre propre père, votre propre sang, envers celui qui vous a nourrie et vous a permis de vivre dans le luxe, ce n'est pas facile. Je défie quiconque de ressentir ce que j'éprouve sans se détester. Peut-être que si je ne l'avais pas déçu aussi souvent, il aurait pu m'aimer sincèrement. Et les choses auraient été différentes.

Une fois seule, j'inspire profondément. Je laisse mes poumons s'emplir de l'odeur rassurante de cette pièce, qui porte encore une décoration digne d'une princesse. Lasse, alors que nous ne sommes qu'au milieu de la journée, je m'échoue telle une baleine sur la moelleuse couette rose bonbon qui recouvre mon lit à baldaquin. Je me répète que tout va bien se passer. Ce n'est qu'un week-end et, surtout, je ne suis plus une enfant, quoi qu'en dise le poster de Hello Kitty qui trône sur le mur qui me fait face. Le jour viendra où mon père ne pourra plus m'atteindre. Je deviens indépendante financièrement. Ma mère a emprunté le même chemin. Arrivera un moment où ses liasses ne pourront plus nous acheter. L'argent ne peut pas payer l'humiliation. Je ferme les yeux pour marteler ces phrases dans ma tête afin de m'en convaincre. J'ai l'intuition que maman va avoir besoin que je sois forte, bientôt.

Je quitte mon refuge un peu plus tôt que prévu afin d'aider ma mère dans la cuisine. Pas question de la laisser tout faire. Mais alors que je vais ouvrir la porte, Daniel m'interpelle.

– Viens plutôt t'asseoir avec moi, ta mère n'a pas besoin que tu lui casses encore une assiette.

Il rit. Ses blagues sont plus pourries que les dents de la sorcière de Blanche-Neige. Néanmoins, je m'exécute, simplement parce que c'est ce que l'on m'a appris à faire dès mon plus jeune âge. Je m'assieds à la place qu'il m'a désignée, pile en face de lui. Je lisse ma jupe, l'allonge autant que possible, consciente qu'il me reluque, jugeant chaque partie de mon corps, ainsi que mes vêtements.

– Tu ne portes plus de bleu. C'est dommage, quand on sait que Marius apprécie tellement cette

couleur.

– Une chance qu’il ne soit pas là, alors.

Je n’ai pas besoin de lever les yeux sur lui pour deviner son regard noir pesant sur moi.

– Il a été un très bon mari pour toi, Emma.

– Techniquement, il n’a jamais été mon mari. Il m’a lâchée le jour de notre mariage, tu t’en souviens ?

– Comment oublier l’humiliation que tu nous as infligée ?

J’écarquille les mirettes. L’humiliation que je leur ai infligée ?

Nous n’avons pas dû assister au même événement. Intérieurement, je fulmine, mais je ne réplique pas. Ça ne servirait à rien.

– Tu n’as jamais su garder un homme, de toute façon. Tu es bien trop rebelle pour ça.

– Tu n’as jamais su garder quoi, mon ange ?

Je me tourne vers Diego, qui vient de faire irruption dans le salon. Je connais suffisamment les expressions de son minois pour savoir qu’il a tout entendu.

Ma culotte quand tu es dans les parages, ai-je envie de répondre, mais je ne suis pas certaine que mon père apprécierait la blague.

Cela dit, je n’ai pas le temps de répondre, puisque ma mère arrive déjà avec une immense casserole qu’elle porte à bout de bras. Si seulement elle pouvait frapper Daniel avec, ça serait d’un grand soulagement. Pour la peine, je serais carrément capable de proposer mon aide pour cacher le corps. Et puis, Diego connaît sans doute des gens spécialisés dans ce domaine, vu le monde dans lequel il baigne depuis l’enfance.

Vous ai-je déjà parlé de sa capacité à surprendre les autres ?

Parce que c’est exactement ce qu’il se passe quand il se précipite sur maman pour lui prendre l’immense casserole des mains.

– Laissez-moi vous aider, Cordélia.

Puis, il dépose le tout sur la grande table avant de se diriger vers la cuisine pour apporter la suite. Je constate que ma mère se retient de sauter de joie, par peur des représailles de mon père. Quant à ce dernier, il a viré au vert. Non, maintenant, il arbore une teinte bleuâtre un peu inquiétante.

– Tu veux un verre d’eau, papa ?

Il ne réagit pas.

– Il est en plein bug, informé-je Diego qui revient avec une sauteuse pleine de nourriture.

Mon amant me décoche un clin d'œil. Il l'a fait exprès pour mettre Daniel mal à l'aise !

Peu importe. Moi, je trouve cela normal, qu'un homme s'occupe également de la cuisine. Ce n'est pas aux femmes d'assumer pleinement le rôle de la servante. Et il a fallu que le beau Colombien entre dans ma vie pour que je le comprenne enfin. Si certaines femmes ne mesurent pas pleinement leur potentiel ou leurs possibilités, alors le combat du féminisme est plus nécessaire que jamais.

Cela dit, il vient de donner une belle leçon à mon père. Avec son cul bien mis en valeur dans son jean et sa chemisette noirs, il a l'air nettement plus viril que Daniel, même avec une casserole entre les mains. Et toc !

– Le repas est servi ! l'informe maman.

Il se lève en grommelant, les yeux braqués sur moi. Je sens que je vais prendre cher, mais cela m'est égal. J'aide ma mère à couper la viande tandis que Diego s'occupe de servir l'accompagnement. Tout a l'air si délicieux que j'ai l'intention de faire honneur à chacun des mets. Ça sent divinement bon. Avec le crépitement de la cheminée, on pourrait croire à un repas convivial avec des gens normaux. Pourtant, rien n'est plus éloigné de la vérité.

– Dis-moi, Diego...

Je tressaille. Le tutoiement chez mon père n'est pas signe d'amitié, mais une façon de rabaisser quelqu'un.

Heureusement, son interlocuteur ignore ce point.

– Je vous écoute.

– Est-il normal, en Colombie, qu'un homme endosse le rôle d'une femme ?

Mon amant arque un sourcil, feignant l'innocence. Je sens que l'on va déguster.

– Vous voulez dire qu'un homme apporte des plats à table ?

– Par exemple, oui.

Diego se tait quelques secondes. Je crains le pire.

– Non. Il y a encore plus de vieux rustres qu'ici, me croyez-vous ?

Tiens, prends ça en pleine poire.

– Le sexisme en Amérique latine, excepté à Cuba, est pire qu'en France. Cela dit, ce n'est pas une raison pour continuer de reproduire le même schéma. Le fait que des générations aient agi de manière injuste ne justifie pas que l'on poursuive ce chemin.

Mon père le fixe comme s'il s'était retrouvé devant un extraterrestre. Remarquez, je dois arborer une expression similaire.

– Donc, si je comprends bien, vous comptez aider votre femme à mettre la table après que vous aurez enduré une dure journée de travail ?

Diego secoue la tête.

– Non. Je ne compte pas *aider* ma femme.

Mon enthousiasme à son égard chute à six pieds sous terre.

Moi qui pensais être tombée sur la perle rare, j’avais tort.

– Parce que si je dis que je l’aide, cela sous-entend qu’il s’agit de sa tâche, pas de la mienne, et que je lui fais une fleur en apportant deux assiettes à table. Je ne veux pas de ça. En effet, il se pourrait que ma femme ait travaillé encore plus durement que moi, et que ce soit elle qui ait besoin de se détendre avec un bon verre pendant que je lui prépare son repas.

En quelques mots, il vient de faire tomber le cliché du Latino macho. Pourtant, il n’a jamais été plus viril qu’en cet instant, avec cette lueur de défi qui fait étinceler les émeraudes contenues dans ses mirettes. Mon père accuse le coup, tandis que ma mère et moi nous réjouissons en silence.

Soulagée d’un poids, je me ressers en félicitant maman sur sa cuisine.

– Même si la nourriture que j’ai payée est de bonne qualité, ce n’est pas une raison pour s’empiffrer, Emma. Tu as pris du poids récemment, je me trompe ? Aucun homme convenable ne te trouvera à son goût.

Je baisse la tête, mal à l’aise.

– Elle est belle à mes yeux, commente mon amant. Si seulement elle pouvait l’être aux siens aussi.

Mon père balaie son intervention du revers de la main.

– C’est ce que j’ai dit. Aucun homme convenable ne la trouvera à son goût.

Ce qui sous-entend que Diego n’en est pas un. Ma mère tente habilement de détourner la conversation.

– Emma ! T’ai-je raconté que Laura, notre voisine, va se marier ?

Laura vit deux maisons plus loin. Elle a trois ans de moins que moi. En dépit de notre différence d’âge, nous nous entendions comme des larrons en foire et faisons les quatre cents coups chaque fois que j’étais en week-end ici, ce qui n’allait pas sans déplaire à mon aigri de père.

– Avec Fred ?

Elle acquiesce. La savoir heureuse me ravit. Elle fréquentait déjà ce garçon il y a quatre ans. Elle

l'a connu en seconde.

– Ça ne te gêne pas qu'une fille plus jeune que toi se marie ?

Bien qu'il ait prononcé cette phrase sur un ton qui se veut léger, je ne suis pas dupe. Le vœu de Daniel est clairement de me blesser. J'inspire profondément pour m'enjoindre au calme ; après quoi, je lui adresse un sourire aussi froid que la mort.

– Au contraire, ça me rend heureuse pour elle.

Je sais qu'il est totalement incapable de la moindre empathie. Comment appelle-t-on ça, déjà ? Un pervers narcissique ?

– Même si elle est plus jeune ?

Je m'abstiens de le questionner en retour d'un « et toi, ça ne te dérange pas que je préfère Albert, ton employé, à toi, alors que tu es mon père ? ».

– Même si elle est plus jeune.

Daniel m'adresse un sourire satisfait.

– Cher Diego, tu viens d'assister au spectacle en puissance de la faiblesse d'ambition de ma fille.

Je ferme les yeux. Mon amant doit nous prendre pour une famille de dingues, ce qui n'est peut-être pas entièrement faux. Pour autant, je n'ai aucune envie que mon géniteur étale notre extravagance devant mon mec. Et surtout, je ne veux plus qu'il m'humilie de la sorte.

– Alors, tu veux toujours l'épouser ? Il n'y a que son fric qui vaille le coup.

Cette fois, c'en est trop. Il est allé tellement loin que je peine à croire ce que j'ai entendu. Je vais déguerpir, filer dans le jardin, ailleurs, peu importe tant que je me tiens loin de lui. Une fois de plus, j'inspire lentement, me concentrant sur le rythme de ma respiration ; après quoi, j'écarte les paupières. C'est au moment où je me mets debout que je découvre que ma mère semble sur le point de suffoquer. J'abandonne mes idées de fuite pour m'occuper d'elle.

– Viens, maman. On va servir le dessert. Il est déjà tard.

Elle se lève aussitôt pour m'aider à débarrasser, tandis que Diego reste avec mon père, abasourdi. Une fois que nous nous retrouvons seules dans la cuisine, la pauvre femme éclate en sanglots. Je dispose tout ce que je transporte sur le plan de travail pour la serrer dans mes bras.

– Maman... je suis désolée de l'avoir poussé à bout.

Toujours cette culpabilité qui me ravage. Pourquoi, au juste ? Je ne le sais pas. J'ai dû commettre une erreur qui l'a mis en rogne et, maintenant, ma mère en paie les conséquences.

– Tu n’as rien fait, ma chérie. C’est lui, et lui seul. Il est malade, il est nocif.

Elle s’écarte pour me dévisager de ses yeux rougis.

– Il faut qu’on se débarrasse de lui.

Ma bouche s’ouvre en grand sous l’effet de la surprise. Que je pense à découper mon père en morceaux, c’est une chose. Je suis particulièrement bizarre, et encore, je blaguais. De là à imaginer que cette femme aimante et douce qu’est ma mère puisse y songer à son tour...

– Mais, maman, on ne peut pas le tuer !

Même s’il est très con et que ça arrangerait tout le monde.

Elle s’esclaffe, à mi-chemin entre le rire et les larmes. Puis elle capture mon visage entre ses mains avec une tendresse toute maternelle. La même tendresse dont Daniel n’a jamais été capable.

– Ma puce, je n’ai aucunement envie de tuer ton père, à part dans ma tête. En revanche, je vais le quitter.

Elle marque une pause, le temps de me laisser digérer la nouvelle. Punaise.

– C’est pour ça que tu cherches à reprendre tes études ?

– Oui. Pour devenir financièrement indépendante, et pour faire ce que j’ai toujours eu envie de faire. Pour m’affranchir, en quelque sorte.

Je la serre d’autant plus fort, pour lui faire comprendre que je suis avec elle. Cela dit, le poids de la culpabilité – encore – m’opprime. Je n’ose pas lui demander si c’est à cause de moi. J’ignore si elle l’a aimé un jour, mon père. Si c’était le cas, et que ma simple présence avait suffi à mettre fin à leur mariage, je m’en voudrais horriblement. Beaucoup de leurs disputes sont arrivées par ma faute. Parce qu’il arrivait que ma mère, cette personne si soumise, prenne ma défense. Si je n’avais pas été là...

– Est-ce que papa...

– Non, il ignore tout. Tu sais comment il est. Il suffirait qu’il se doute de quelque chose pour qu’il planque tout son argent dans un paradis fiscal, nous laissant sans le sou. Ou pire...

J’opine.

– Nous trouverons un moyen de nous en sortir, maman. En attendant, occupe-toi de toi, d’accord ?

– Merci, ma fille. Merci de ne pas me juger.

Dans le monde duquel nous venons, une femme ne quitte pas son époux. Mais ce monde-là, je l’emmerde.

– Allez, maman, sèche tes larmes. Allons servir ce gâteau, sinon il risque de se douter de quelque

chose.

Chapitre 21

Ma mère est une excellente pâtissière. J'imagine le nombre d'heures qu'elle a dû passer à élaborer son chef-d'œuvre. Mon père démolit son travail d'une remarque acerbe, mais ça glisse sur moi, comme ça glisse sur elle. Ses paroles n'ont plus d'importance. En vérité, mon esprit tout entier est accaparé par Diego, qui s'amuse à me faire du pied sous la table avec discrétion. Il est le seul qui puisse me distraire, me faire penser à autre chose. Cependant, je ne suis pas idiote. Je sais que la culpabilité me rattrapera dès que je me retrouverai seule. Je n'y échapperai pas. Il l'a tellement implantée en moi !

Le repas terminé, mon amant et moi parvenons à nous éclipser avec, pour excuse, une visite du jardin. Bien que nous nous donnions la main, nous nous tenons à une distance plus que prudente, de peur d'attiser la colère de Daniel. Cela dit, je peux sentir toute notre énergie circuler entre nos doigts enlacés. C'est étrange, parce que ça ne fait pas longtemps que nous sommes ensemble. D'ailleurs, je ne sais pas si nous le sommes réellement. Mais j'ai l'impression que nous sommes connectés, comme je ne l'ai jamais été avec aucun homme. Avant, seule ma meilleure amie pouvait se targuer d'avoir un lien spécial avec moi.

– Ton père est un sacré numéro.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

– C'est une jolie façon de dire que c'est un con.

Il s'esclaffe, et son timbre cristallin se répercute dans mon ventre et chatouille l'ensemble de ma peau. Est-ce que les gens normaux peuvent être émoustillés en entendant le rire de quelqu'un ? J'en doute. Mais je n'ai jamais dit que j'étais normale. Soudain, le somptueux visage de mon amant revêt un masque plus sombre, et des poings serrés se forment au bout de ses bras.

– J'ai eu un mal fou à me contenir et à ne pas le tabasser en entendant toutes ces vilaines choses qu'il t'a lancées. Excuse-moi de le dire comme ça, mais ton père est un enfoiré de première.

– Je suis malheureusement au courant.

Alors que nous nous promenons sur un lieu magnifique, mon cœur se met à saigner. Ni les conifères imposants ni les orchidées de la serre tropicale ne parviennent à me distraire. Alors, pour la première fois de ma vie, je m'ouvre à quelqu'un d'autre que ma meilleure amie. Je lui désigne un monticule de terre.

– Tu vois cette butte ?

– Quelle pute ?

Son accent espagnol me fait rire.

– Celle-là. C’est là qu’il m’a asséné ma première gifle. La première dont je me souviens, en tout cas.

– Qu’avais-tu fait ?

– Je suis tombée de la balançoire.

Oui, théoriquement, un parent normal vérifierait que sa fille n’a rien. Le mien m’a frappée parce que je n’avais pas réussi à rester assise. Mais ce qui m’avait blessée le plus, ce n’était pas la chute, ce n’étaient pas ses coups, c’étaient ses mots.

– C’était aussi la première fois qu’il me traitait d’incapable. J’avais cinq ans.

Je poursuis en lui montrant un rosier.

– Là, il m’a piquée avec des épines quand j’ai lancé mon ballon dans les roses. Tu vois le pilier, là-bas ? C’est là qu’il a chassé mon premier petit ami. Un footballeur. Au début, il approuvait notre relation mais, ensuite, mon ex s’est blessé au genou. Il avait seize ans. Mon père a estimé que sa carrière était finie et l’a chassé à coups de pied.

Je lui présente encore quelques endroits, chacun porteur de mauvais souvenirs. La cruauté, le besoin de dominer de mon père, tout cela est ancré au plus profond de moi. Pourrais-je m’en débarrasser un jour ?

– Eh bien, je vais te proposer un petit jeu.

Je hausse les sourcils, surprise.

– Un jeu ? Lequel ?

– Nous allons remplacer ces mauvais souvenirs par des bons. D’accord ?

Il me prend par la main et trotte jusqu’à la pergola au rosier. Sans prendre garde à ma famille, qui pourrait nous observer en cachette, il m’embrasse à en perdre haleine.

– C’est ici que tu as défié ton père de la plus délicieuse des façons.

Ensuite, je le laisse m’entraîner sous le pommier sous lequel j’ai versé tant de larmes. Mon cœur bat à tout rompre. Il se baisse, semblant vouloir chuchoter quelque chose dans mon oreille, me dévoiler un secret. Je suis tendue comme un arc. Son souffle me chatouille. Il s’écarte pour me toiser et la mimique qu’il arbore est si comique que je suis incapable de me retenir de m’esclaffer.

– Ici, tu as ri.

C’est ça, le deal. Remplacer les larmes par des éclats de rire. J’approuve ! Cette fois, c’est moi qui prends l’initiative. J’enlace nos doigts et le conduis à côté de la statuette en marbre représentant la déesse Vénus. Combien de fois me suis-je comparée à elle après les railleries de mon père au sujet de mon corps un peu trop pulpeux à son goût. Mes iris trouvent ceux de Diego et s’y accrochent.

– Et c’est ici que tu es devenue la plus belle femme à mes yeux. Une femme capable de tout accomplir. J’espère que tu en as conscience.

Mon palpitant s’arrête de battre, purement et simplement.

Parce que Diego vient de me dire ce que j’ai tant besoin d’entendre. En silence, j’observe celui que j’ai engagé pour cambrioler mon ex. Comment en est-on arrivés là ? Avec une lenteur divine, il se baisse. Pressée de coller mes lèvres aux siennes, je me hisse sur mes pieds, mais nous n’avons pas le temps de nous embrasser.

– Ahhhh ! C’est gelé !

Le système d’arrosage vient de se mettre en route, et il ne nous faut qu’une seconde pour être trempés. Je soupçonne mon père d’être derrière cette opération pour mettre fin à ce qu’il considère sans doute comme des obscénités, mais peu importe. C’est en riant que nous retournons nous changer à l’intérieur. Après tout, la vie ce n’est pas attendre que l’orage passe, c’est apprendre à danser sous les tuyaux d’arrosage.

Chapitre 22

Nous avons passé l'après-midi au golf. Il s'agit de l'un de mes sports préférés, et j'avoue sans fausse modestie que je n'y suis pas trop mauvaise. Mon paternel a critiqué mon swing, ainsi que chacun de mes lancers. Il m'a également accusée de lui avoir fait rater les siens. Cela m'était parfaitement égal, puisque j'étais entièrement obnubilée par Diego. Non seulement il est super doué, mais en plus son pantalon met en valeur ses fesses comme aucun autre, et c'est du pur bonheur pour mes mirettes. C'est à peine si Daniel lui a adressé la parole. Tant mieux pour lui.

– Donnez un club de golf aux femmes, et voilà ce qui arrive ! se plaint mon géniteur qui vient de louper le trou.

Sauf que, en attendant, c'est lui qui ne sait pas le tenir, son club. Ses accusations ne me touchent pas. En revanche, j'avoue avoir peur pour ma mère, pour la manière dont il réagira lorsqu'elle lui annoncera qu'elle le quitte.

– J'arrête ma partie, grogne l'intéressé. Il y a trop de mauvais joueurs ici.

En commençant par lui.

Diego et moi entamons une nouvelle manche. Lui seul parvient à rendre ce jeu sexy et, sans la présence de mes parents, je dois dire que je lui aurais sauté dessus un paquet de fois. Nous nous défions, nous nous amusons, et c'est comme si le monde autour de nous n'existait plus.

Petit à petit, les gens s'agglutinent autour de nous pour nous regarder jouer. J'imagine que cela doit rendre mon père fou. On nous invite à faire une nouvelle partie. Nous ne refusons pas.

– Vous joindrez-vous à nous, ce soir, au country club ?

Je m'apprête à refuser poliment. Une soirée avec la jet-set de ce coin d'Alsace ne me dit rien qui vaille. Manque de chance, mon paternel me devance.

– Ce sera avec plaisir. Nous viendrons tous les quatre.

Finalement, je n'avais pas besoin de prévoir autant de vêtements, étant donné que mon père m'a forcé la main pour que j'enfile la robe bleue qu'il a dû faire acheter par le biais d'une de ses secrétaires. Comme toujours, il a joué sur la culpabilité, et ça a fonctionné. De surcroît, il s'est trompé et a pris une taille en dessous de la mienne.

– Désolé, cela fait si longtemps que je ne t'ai pas vue que j'avais oublié que tu étais si ronde.

Si ronde ? Je fais du trente-huit, connard !

Intérieurement, je fulmine. Pourquoi faut-il que chacun de ses gestes, chacun de ses actes et chacun de ses mots soit dévalorisant pour moi ? Pourquoi a-t-il besoin de me rappeler en permanence combien je le déçois ? Combien je ne suis pas comme il l'aurait voulu. Combien je ne suis pas digne d'être sa fille. Et si je suis consciente qu'il abuse, si je suis consciente que ce n'est pas entièrement ma faute, je n'arrive pas à déculpabiliser. Je n'arrive pas à les envoyer balader, lui et sa robe bleue trop petite. Je n'en ai pas le courage. Et, pour ça aussi, je me déçois. C'est un cercle vicieux dont je ne parviens pas à sortir.

Je trouvais Marie, mon ex-belle-mère, trop dominatrice.

Mais elle est pareille à mon père. Et le pire, dans tout ça, c'est que je suis incapable de ne pas leur obéir. Au fond, je mérite peut-être ce qu'il m'arrive.

Dans la voiture parentale qui nous emmène au country club, je me tourne vers mon amant. Dans ses yeux, je me trouve belle. Si seulement il pouvait m'affranchir de ma culpabilité. De mon asservissement.

Tu peux puiser ta force en lui, me souffle ma conscience, mais tu dois t'affranchir toute seule, sans quoi tu seras toujours dépendante de quelqu'un d'autre.

Il se penche vers moi, les lèvres contre mon oreille, et chuchote :

– Cette robe, je n'ai qu'une envie... te l'arracher. Garde-la cette nuit, je te l'enlèverai avec les dents.

Mes joues picotent. Je surprends le regard désapprouvateur de mon paternel dans le rétroviseur. Pourtant, il n'a pas dû entendre la proposition indécente de mon amant. Cela dit, le simple fait qu'une personne puisse me faire sourire suffit à le mettre en rogne, alors...

Au country club, nous devenons le centre d'attention. En même temps, Diego ne colle pas vraiment à l'endroit. Il est le seul convive qui n'est pas blanc, ce que certains méprisent.

Moi, je trouve sa couleur cannelle particulièrement gourmande, et j'ai envie d'embrasser chaque carré de centimètre de sa peau hâlée. Celui qui nous a invités à nous joindre à eux ce soir s'avance vers nous, une sublime jeune fille qui doit faire la moitié de son âge pendue à son bras.

– Qui est donc ce charmant jeune homme ? Nous avons joué ensemble, mais nous n'avons pas vraiment eu le loisir de nous présenter.

Une fois de plus, mon père ne me laisse pas le temps de répondre.

– C'est un ami de ma fille.

Le mépris qui perce dans sa voix me hérissé autant que le fait qu'il ait nié notre relation.

– Oh, il est bien plus qu'un ami. Il est mon compagnon.

La colère brille dans les yeux de mon paternel. Qu'à cela ne tienne. Gustave, notre interlocuteur, n'a heureusement rien remarqué.

– Où avez-vous appris à jouer comme ça ?

– Chez moi, en Colombie. Sauf que là-bas, comme à Miami, on doit se battre avec les alligators pour récupérer nos balles.

– Quoi ? Comment cela ?

Là-dessus, il leur raconte une anecdote portant sur les reptiles. Avec sa grâce naturelle, il capte l'attention de tout le monde. De tout le monde... sauf de mon père, qui continue de me toiser avec sa hargne habituelle.

Un sourire se dessine sur mon visage quand Albert nous rejoint. J'apprécie réellement cet homme, qui s'est toujours montré si doux et attentionné envers moi.

– Vous avez finalement pu vous libérer, Albert ?

L'intéressé acquiesce à la question de son patron, en lui serrant la main d'un geste cérémonieux et classe.

– Oui, mais je vous assure, tous les dossiers sont bouclés.

Puis, il se tourne vers ma mère pour déposer un baiser sur sa main, et c'est son visage tout entier qui s'éclaire. Oh, elle ne dit rien, et retrouve très vite son expression à la fois impassible et bienveillante. Mais j'ai eu le temps d'apercevoir ce qui, pour moi, ressemblait à une explosion de joie chez cette femme aussi discrète et respectable que ma mère.

Se pourrait-il qu'elle en pince pour l'employé modèle de mon paternel ? Et s'il était indirectement responsable de la volonté de divorcer de ma mère ? Il est possible que je me trompe. C'est même presque certain. Oui, je dois avoir tort. Comme d'habitude. Inconsciemment, j'essaie sans doute de me rassurer en trouvant des prétextes à cette séparation, alors que les disputes liées à mon comportement en sont les seules responsables.

Néanmoins, je tente de rassembler mes esprits et de laisser l'analyse de ce que je viens de voir pour plus tard. Je passe ma soirée à esquiver les railleries de mon père, préférant reporter toute mon attention sur Diego, ainsi que sur quelques invités qui semblent valoir le coup. Enfin, la soirée touche à sa fin, et nous rentrons. Une fois à la maison, Daniel s'assure, par un prétexte, que nous nous rendons chacun dans nos chambres respectives. S'il savait ce que l'on prépare... Nous jouons le jeu. Recluse dans ma cage dorée, je m'enferme dans la salle de bains quand mon téléphone vibre.

[N'enlève pas ta robe, c'est un ordre.]

Avec un sourire, je porte la main à la fermeture Éclair. Je serais prête à me dévêtir rien que pour

le plaisir de lui désobéir, mais je sais qu'il me donnera encore plus de plaisir en me l'ôtant lui-même.

Pas folle, la fille.

Après une brève toilette, je m'allonge sur mon lit de princesse. J'avoue que la perspective de faire l'amour ici m'émoustille particulièrement. Profaner ce temple de l'innocence, c'est aussi une façon de défier mon père. Oui, je suis un peu tordue. Mais, quoi qu'il en soit, je donnerais cher pour une levrette avec Diego sur ma couette toute rose. Quand je pense à la manière dont cet homme m'a fait changer en seulement quelques petites semaines, j'en ai le vertige. Moi qui pensais être frigide, avant, je suis devenue une boule de désir.

Je suis en train de maudire mon amant pour sa lenteur quand mon téléphone vibre de nouveau.

[Mauvaise nouvelle. Je n'arrive pas à sortir. La porte est fermée.]

Je souffle, agacée.

Il a dû la verrouiller de l'extérieur...

Je jette mon appareil sur le matelas, agacée. Le besoin de me préserver qu'éprouve Daniel à mon égard me semble presque maladif. Et surtout, anormal. Je pourrais faire comme j'ai toujours fait et me soumettre à ses lubies, mais je n'en ai plus envie. Je ne baisserai pas les bras. Parce que je le trouve injuste. Je pourrais aussi agir comme avant, et demander à Diego de trouver une solution. Mais je ne le fais pas. Je ressens le besoin irrépessible de prendre les devants. Alors, j'attrape mon smartphone pour lui répondre.

[Ne t'inquiète pas, c'est moi qui viens te rejoindre.]

Je me lève et me dirige vers la porte. Elle n'est pas fermée ! Je l'ouvre et me trouve nez à nez avec mon père. N'a-t-il pas mieux à faire que de surveiller nos allées et venues ?

– Petite traînée !

– Bonne nuit à toi aussi, papa.

– Tu crois qu'il voudra rester avec toi une fois qu'il t'aura déshonorée ? Qu'il ne va pas te lâcher comme l'ont fait tous les autres ?

J'omets de lui révéler qu'il y a bien longtemps que j'ai été « déshonorée ». À la place, je retourne dans ma chambre en poussant un soupir et, surtout, en fermant derrière moi. Cette situation est en train de devenir vraiment alarmante. Au point que je peine à m'avouer qu'il s'agit réellement de ma vie, et pas d'un film sur un homme particulièrement tordu. Je plaque mon dos au battant, les paupières fermées. Derrière moi, j'entends la clé dans la serrure. Me voilà prisonnière. J'ai l'impression que c'est ma vie entière que cet homme essaie de verrouiller. Et je ne peux plus le supporter. C'est au-delà de mes forces. J'ouvre les yeux, prends une profonde inspiration et décide de me libérer de son emprise. Oh, je ne suis pas idiote, je sais que ça ne se fera pas en un jour. Mais aujourd'hui, je vais

faire un premier pas vers mon indépendance. D'autres suivront.

La tête haute, je me dirige vers la fenêtre. Moi, suicidaire ? Pas du tout !

Si mes souvenirs sont bons, il existe une corniche qui fait tout le tour de la maison. Je n'ai qu'à m'en servir pour me rendre dans la chambre de mon amant. Certains penseront que je suis folle de faire tout ça pour une partie de jambes en l'air qui peut attendre demain soir. Rien n'est plus loin de la vérité. Aussi bon que soit le sexe avec Diego, je ne le fais pas pour ça. Je le fais pour moi, et pour moi seule. Pour me prouver que je peux le faire. Que je suis libre.

J'ouvre le carreau et l'air frais de la nuit balaie mon visage. J'en inspire une profonde goulée, avant de me pencher pour regarder en bas. Ça, c'est une très mauvaise idée. Je n'irais pas jusqu'à dire que j'ai le vertige, mais... c'est presque ça. La hauteur de cinq mètres de ce premier étage du manoir met un coup de frein à mes ardeurs, mais pas pour longtemps. Poussant un soupir, je pose mes fesses sur le rebord de la fenêtre avant de l'enjamber. Mes pieds nus touchent la corniche et je me mets debout. Les mains contre le mur, comme si j'avais besoin de m'accrocher à quelque chose – et les fesses aussi, mais ça, c'est parce qu'elles sont trop volumineuses –, je commence à marcher lentement vers l'autre bout de la demeure, le dos collé à la façade. Mon cœur bat à tout rompre. Il fait presque noir, puisque nous n'avons pour source de lumière que la lune, les étoiles et un pauvre lampadaire égaré sur notre propriété. Le premier mètre est le plus difficile. Le deuxième n'est pas vraiment facile, mais je ne peux plus faire marche arrière. J'en suis à la moitié quand j'entends un bruit suspect. Une fenêtre vient de s'ouvrir à ma gauche et, malheureusement, ce n'est pas celle de Diego. C'est alors que je perçois dans la pénombre la silhouette de mon père, faiblement éclairée par la lueur de sa chambre. Il est au téléphone.

– Salut, Marin. C'est Daniel. Écoute, tu pourrais demander à ton fils de passer demain matin ?

Je n'entends pas la réponse, parce qu'il n'a pas mis le haut-parleur.

– Oui, elle est là. Mais elle est venue avec son enfoiré de petit ami. Je ne le sens pas, ce mec. Il cache quelque chose de louche, j'en suis certain. Je vais demander à tu sais qui de mener l'enquête.

— ...

– D'accord, c'est génial s'il peut venir. Surtout, rappelle-lui qu'il doit tout faire pour séduire ma fille. Il est hors de question que je la laisse poursuivre sa relation avec ce vaurien de

Colombien. Déjà qu'elle n'est pas fichue d'avoir un cerveau, il faut maintenant que je me mette à surveiller ses fréquentations. Oui, c'est ça. Marius doit la reconquérir.

J'arrête d'écouter. Je mets mon esprit en veilleuse ; je sais si bien le faire. Je me rends compte que je pleure quand les larmes commencent à obstruer ma vue. Les paroles de mon père me blessent comme des couteaux aiguisés. Mais, parallèlement, elles me donnent la force de continuer. Avec un poids mort sur ma poitrine, j'attends que le son de la conversation s'arrête en m'efforçant de ne pas analyser les mots qu'il prononce. Quand enfin, il s'arrête, je poursuis mon chemin, plus décidée que jamais à me libérer de lui.

C'est avec satisfaction que je tape à la fenêtre de Diego. Et là, je panique. Il va me prendre pour une folle. Aucune fille saine d'esprit ne serait prête à défier le vide en marchant sur une corniche pour rejoindre son amant. Les secondes s'étiolent. Et s'il s'était endormi ? Vu le temps que j'ai mis à parcourir ces quelques mètres, ça serait encore possible. Si, au contraire, il était réveillé et qu'il faisait le mort pour m'éviter parce qu'il s'est rendu compte que je suis givrée ? Je suis en train d'envisager la possibilité de faire demi-tour quand, soudain, sa fenêtre s'ouvre pour laisser apparaître son joli minois, faiblement éclairé par la lumière de sa chambre. Il met un petit moment à me trouver mais, quand il me distingue enfin, j'ai l'impression que tout son visage s'illumine.

– Emma ?

– Hum... c'est bien moi, en chair et en os.

Heureusement pour moi, il a la décence de ne pas me demander ce que je fiche là.

– Je t'aide à rentrer ?

– Oui, s'il te plaît.

Je m'accroupis devant lui, tandis qu'il m'attrape par la taille.

– La dernière fois que j'ai vu une fille se faufiler par la fenêtre dans la chambre d'un garçon, c'était dans *Dawson's Creek*.

– Tu regardais *Dawson's Creek*, en Colombie ?

– Ma virilité vient d'en prendre un coup, c'est ça ?

– Non. J'aime les hommes qui s'assument.

– J'ai rêvé, ou tu viens de dire « j'aime ».

– Tu as aussi promis que tu m'aiderais à rentrer, éludé-je, et pourtant tu n'en fais rien.

Avec un soupir, il me soulève pour m'introduire à l'intérieur. Et là, je suis incapable de me retenir de m'esclaffer.

Je suis obligée de plaquer mes mains sur ma bouche pour étouffer le son de mon hilarité, le temps qu'il ferme la fenêtre. Si je trouve que ma chambre ressemble à celle d'une princesse, la sienne est dix fois pire.

– Là, par contre, ta virilité en prend effectivement un sacré coup.

Il rit, et son rire se propage jusqu'à mon bas-ventre. Est-il normal de désirer quelqu'un quand il s'esclaffe ? Certainement pas. Mais, de toute manière, que pourrait-on espérer d'autre de la part d'une relation qui a débuté avec une petite annonce « recherche bad boy » ? Rien de très sérieux, n'est-ce pas ?

Instinctivement, mes yeux trouvent les siens, et je constate que nous brûlons du même feu.

– Tu n'as pas enlevé la robe, me fait-il remarquer.

– Il me semble que tu m'avais promis que tu t'en chargerais.

– Et ne jamais faillir à une promesse est un devoir pour un gentleman.

Là-dessus, il laisse son index reproduire le tracé du haut de ma robe. D'un toucher léger comme les ailes d'un papillon, il se promène sur mes épaules, mon décolleté, ma gorge, électrisant ma peau sur son sillage. Sa caresse pourrait sembler inoffensive, voire chaste. Pourtant, rien avec lui n'est innocent.

La pulpe de son doigt sème un sentier ardent partout où elle passe, jusqu'à ce que l'ensemble de mon épiderme le réclame. Mes tétons se dressent. Je suis sûre qu'ils sont devenus visibles sous le fin satin dont est constituée ma robe, d'autant plus que je ne porte pas de soutien-gorge. À en croire la manière dont ses iris scintillent, il a compris ce que je voulais.

– Tout ton corps me réclame.

Je ris.

– Existe-t-il quelque chose de plus gros que ton ego ?

Goguenard, il affiche un sourire en coin si craquant que j'en oublie ses mots.

– Si tu me poses encore cette question, c'est que tu as besoin de revoir « la chose ».

Le rouge me monte aux joues et ma bouche s'ouvre en grand. Cet homme est un crétin arrogant, mais je n'y peux rien, il m'attire comme personne.

– Retourne-toi.

Encore une fois, je pourrais lui désobéir. Lui montrer que je ne suis pas à ses ordres. J'obtempère, mais seulement parce que nos envies à tous les deux coïncident. Il ne le sait peut-être pas, mais je fais exactement ce que je veux.

Avec une lenteur délibérée, je pivote sur moi-même. Son souffle sur mes épaules dénudées déclenche un frisson d'anticipation. Lui aussi prend son temps. D'abord, il écarte mes longs cheveux, s'offrant une vue parfaite sur le haut de mon dos, que ma robe sublime parfaitement. Puis, je sens la fermeture Éclair glisser le long de ma colonne vertébrale. Il embrasse chaque centimètre de peau qu'il dévoile avec une fougue et une dévotion qui me mettent sens dessus dessous. Et soudain, ma robe tombe à mes pieds. Je ne porte en tout et pour tout qu'un shorty dont la dentelle noire montre plus qu'il ne cache. Sans comprendre ce qui m'arrive, je remarque que je tremble. Pourtant, je n'ai pas peur. Je n'attends pas ses injonctions et me retourne pour lui faire face. Ses pupilles, deux onyx noirs au milieu des émeraudes, se dilatent. Je suis certaine de mon pouvoir sur lui. Plus assurée que je ne l'ai jamais été, je fais un pas vers lui.

– Tu as menti.

Il arque un sourcil interrogateur.

- Vraiment ?
- Tu as promis que tu enlèverais ma robe avec tes dents.

Son sourire carnassier s'élargit.

- Au temps pour moi. Je vais réparer cette erreur.
- Seulement si je le veux.

Je l'attrape par le col pour l'attirer brusquement à moi. Les pointes de mes seins se retrouvent plaquées contre le coton de sa chemise, et se dressent davantage à son contact. C'est un peu douloureux, mais si bon. Comme son érection que je peux sentir palpiter contre mon ventre dénudé. Et alors que je me hisse sur mes pieds pour l'embrasser, il me jette en arrière et je m'écrase sur le lit à baldaquin, dont les rideaux en mousseline légère flottent autour de nous. De sa bouche gourmande, il étouffe mon cri de surprise. Je tente de lui arracher sa chemise, dont le tissu résiste. À croire que cette technique ne fonctionne que dans les films, et dans les romances. Tandis que nous nous embrassons à en perdre haleine, mes doigts fiévreux défont ses boutons, un à un. Soudain, il plaque sa virilité encore habillée entre mes jambes, et mon gémissement de plaisir se meurt contre ses lèvres. J'ai tellement envie de l'avoir en moi, que je ne veux pas prendre mon temps. D'un mouvement des épaules, il m'aide à lui enlever la chemise. Mes mains avides se promènent sur son torse. Je connais chacun de ses muscles par cœur, au point que je pourrais en dessiner les contours les yeux fermés. Je pousse un grognement de frustration quand sa bouche quitte la mienne, ce qui provoque un éclat de fierté dans ses iris. J'ai autant envie de le gifler que de lui faire l'amour, mais là tout de suite, je vais plutôt choisir la deuxième option.

- Tu es tellement belle, me complimente-t-il en me détaillant attentivement. Dommage que tu ne sois pas en mesure de te voir telle que je te vois.

Dans ma poitrine, mon cœur manque un battement et, comme si Diego l'avait deviné, il se jette sur moi. Il embrasse, lèche et mordille mes seins, et chacun de ses gestes est porteur d'une dévotion qui me donne envie de pleurer. Je ne saurais l'expliquer, mais j'ai l'impression que nos âmes se parlent, se passent de mots, comme seuls les véritables amants savent le faire. Alors que sa bouche trace un chemin sur mon ventre, électrisant ma peau, je m'attelle à défaire son pantalon. Il interrompt ce qu'il est en train de faire pour me regarder, et je me redresse pour lui enlever son bas. Le voilà dans le plus simple appareil, beau, majestueux, dominateur. Et avant que je n'aie pu le toucher, il m'attrape par les épaules et me jette dos sur le matelas.

- D'abord, j'ai une promesse à honorer.
- Je ne demande qu'à voir.

Un sourire carnassier ornant son merveilleux visage, il se jette littéralement sur moi, maintenant fermement mes poignets sur la couette rose tandis qu'il m'embrasse avec fougue. Son torse est contre ma poitrine, son érection dénudée frotte contre la dentelle humide.

- Diego...

– Tu me fais confiance ? murmure-t-il.

Bonne question.

– Oui.

La réponse fuse sans que j'aie besoin de réfléchir. Ma surprise est immense quand je le vois se saisir du rideau qui recouvre notre lit à baldaquin. Sans me quitter des yeux pour s'assurer de mon entière acceptation, il attache mes deux poignets ensemble. Mon cœur cogne fortement dans ma poitrine. L'espace de quelques secondes, je panique. Moi qui rêve de liberté, je me retrouve menottée. Je me rassure en découvrant que les nœuds sont factices. Je peux me détacher à tout moment. Peut-être m'a-t-il cernée comme personne. Je sens que j'ai besoin de perdre le contrôle pour mieux le retrouver.

Sans qu'il me le demande, je me laisse faire. Je perçois ses baisers sur mon ventre, sur mon flanc, sur mes cuisses. Je ne veux que lui. Puis, il embrasse la dentelle qui recouvre mon intimité, et je ne souhaite plus qu'une chose : qu'il m'en libère. Il mordille une dernière fois mon ventre, puis ses dents se referment sur le tissu. Je lève les fesses. Lentement, il le fait glisser sur mes hanches, sur mes cuisses, le long de mes mollets, embrassant ma peau de ses lèvres brûlantes. Je me sens plus libre à chaque centimètre de peau qu'il dévoile. En me mettant à nu, j'ai l'impression qu'il me révèle telle que je suis. Et là, je m'avoue qu'il ne s'agit pas d'une simple relation sexuelle. Il me fait l'amour, littéralement. Il vénère mon corps, comme je vénère le sien. Enfin, la petite lingerie atteint mes chevilles et je la lance négligemment à l'autre bout de cette chambre de princesse tellement ridicule.

– Libère-moi, soufflé-je.

L'espace d'une microseconde, j'ai peur qu'il ne me comprenne pas. Je n'ai pas été particulièrement claire. Mais je me rassure en constatant que les émeraudes contenues dans ses iris sont entrées en fusion. Pour une fois, cette tête de mule ne va pas se faire prier pour m'obéir. Je le vois attraper un petit carré métallique sur la table de chevet – il avait tout prévu – et, quand j'entends le bruit métallique, je décide qu'il est temps pour moi de prendre les choses en main.

– Laisse-moi faire.

Je détache mes poignets, lui prends le préservatif des mains et le pose sur son gland avant de le dérouler lentement, très lentement. Même si je meurs d'envie de le sentir en moi, je prends mon temps rien que pour le faire baver. Lire le désir monter dans ses yeux, voir sa bouche s'ouvrir sous le rythme saccadé de sa respiration, c'est tout ce dont j'ai besoin. Pour une fois, j'ai le pouvoir entre mes mains, et je compte bien en profiter. Je passe mon pouce sur le bout de son gland et ne perds pas une miette de sa réaction, tandis que mon autre main caresse son sexe dans son ensemble.

– Emma...

Sa voix est rocailleuse, parfaite. Je ne peux que l'écouter. Lui obéir. Et sur la couette rose, je me donne à lui. J'écarte mes jambes, de ma propre initiative, lui offrant une vue intégrale sur mon

intimité. Le regard brûlant, il s'en approche. Il embrasse mon pubis, l'intérieur de mes cuisses, puis l'endroit le plus privé de mon corps. Sa langue est chaude, rugueuse, insatiable. Elle éveille un millier de sensations sur son passage. Je sens le plaisir monter, la vague s'apprête à me prendre, mais je refuse de me laisser aller. Pas maintenant. Pas comme ça. Au prix d'un effort surhumain, je place mes mains sous ses aisselles pour l'attirer vers moi. Il obtempère. J'essaie d'ignorer le froid qui s'installe là où sa langue n'est plus. Son visage arrive à hauteur du mien. Son sexe palpite à l'orée de ma vulve. Je le veux, je le veux en moi. Plus que n'importe quoi d'autre. Alors, il m'embrasse. Sa bouche a mon goût. Je trouve cela bizarre, au début, mais je m'y habitue vite. Je soulève mon bassin, écrasant sa verge contre mon pubis pour lui faire comprendre ce que je souhaite. Et d'un mouvement, il me pénètre, coulissant en moi de la plus délicieuse des façons. Nous ne mettons pas fin à notre baiser, nos gémissements se confondent et meurent ensemble dans nos bouches. L'orgasme est intense, libérateur, magique. Je décolle, ravagée de la tête aux pieds par cette énergie inexplicable qui m'envahit tout entière. Il se tend, puis explose dans un dernier mouvement.

Chapitre 23

Il nous faut un long moment pour revenir sur terre. Je crois bien que je me suis endormie. Quand j'ouvre les yeux, je le vois qui m'observe sous la faible lueur rosée du lever du jour. Je ne peux réprimer un sourire extatique.

– Tu me regardais dormir ?

L'espace d'un instant, un éclair de panique envahit son beau visage, et c'est tellement drôle que j'ai du mal à ne pas rire.

– Et toi, tu prétends que j'ai un ego surdimensionné ? C'est l'hôpital qui se fout de la charité.

– Ah bon ? Tu faisais quoi, alors ?

– Oh, je me demandais comment faire pour que tu arrêtes de ronfler. Tu es pire qu'un tracteur, un camion. Une tondeuse à gazon, voilà ce que tu es.

Je pouffe, simplement heureuse de partager ces instants avec lui.

– Je n'en crois pas un mot. Tu me regardais dormir parce que tu es complètement accro à moi.

– Quoi ? N'importe quoi. C'est toi qui es accro à moi. Tu as carrément risqué ta vie en marchant sur une corniche pour me rejoindre.

Je cesse de rire et me mords les lèvres, parce qu'il a peut-être vu juste. Pour autant, je préfère me faire la boule à zéro que de l'admettre.

– Je ne l'ai pas fait pour toi, mais pour la superbe partie de jambes en l'air qui m'attendait dans cette chambre.

Il plante son coude dans le matelas, pose son menton sur sa paume et me dévisage en plissant les yeux. Même couché sur cette couverture rose bonbon, il reste l'homme le plus viril auquel j'ai eu affaire.

– C'est ce que je suis pour toi ? Une partie de jambes en l'air ?

Je bats des cils pour me donner du temps, ne connaissant pas la réponse à cette question. Ou plutôt, ne la connaissant que trop bien. Si bien qu'elle me fait peur.

– Une phénoménale partie de jambes en l'air, si tu préfères.

Ses iris verts scintillent, et je crois y lire un voile de déception. Je soupire et lâche le morceau.

– Et peut-être un peu plus que ça.

Il arque les sourcils, un éclair de satisfaction traverse son visage.

– Voyez-vous ça. Tu en pincas pour moi ?

Je regrette déjà ce que je viens de lui avouer.

– Je n’ai jamais dit ça. Et toi ?

– Et moi, quoi ?

Je lui coule un regard noir.

Vas-y, fais semblant de ne pas comprendre, mec, je ne t’en voudrais pas...

– Que suis-je au juste, pour toi ?

– Ma patronne. C’est génial de baiser sa patronne.

Ma main part toute seule pour lui flanquer une gifle monumentale. Il l’arrête en saisissant mon poignet. Je grogne.

– Une patronne impatiente, aussi, qui ne me laisse pas le temps d’ajouter tout ce que j’ai à lui dire.

– Je t’écoute, grommelé-je, buvant intérieurement ses paroles.

– Un très bon coup.

– Quoi d’autre ?

– Quoi d’autre ? Madame est exigeante. Une très belle femme, qui ignore à quel point elle est craquante, à quel point elle pourrait mettre le monde à ses pieds, si seulement elle se donnait la peine de croire un peu en elle.

Je m’arrête de respirer, purement et simplement, parce que ce qu’il vient de me balancer est simplement trop beau, trop gros pour que je puisse l’accepter. Alors, je fais ce que toute fille sensée ferait : je bondis hors du lit. Ce n’est que quand mes pieds touchent la moquette rose bonbon que je me rends compte que je suis nue comme un ver.

– Merci pour le spectacle.

Je rougis et attrape le premier vêtement que je vois. Sa chemise. Je l’enfile. Elle sent divinement bon. Il faut que je me retienne de la renifler comme une sauvageonne. J’entends encore la voix de ma mère dans ma tête.

Comporte-toi en dame distinguée, Emma.

– Et cleptomane, par-dessus le marché, ajoute-t-il, les iris brillants.

Je hausse le menton et lui adresse un sourire défiant.

– J’ai un bon maître, en matière de vol.

– Bon ? Excellent, tu veux dire.

- Prétentieux.
- Réaliste. Cela dit, toute chipeuse que tu es, tu restes une petite trouillarde.

J'écarterquille les yeux et commence à m'habiller.

- Une trouillarde ?
- Parfaitement. Parce que tu fuis dès que l'on évoque les sentiments.

J'éclate d'un rire faux : il a vu juste.

- Pas du tout. Ton orgueil est immense.
- Appelle-le comme tu veux, ma chérie, mais ça t'a bien fait crier hier soir.

Mes joues rougissent d'autant plus et je lève les yeux au ciel pour feindre l'indignation.

– Ce n'est pas à cause de toi que je prends mes jambes à mon cou, d'autant plus que je n'ai nullement parlé de sentiments, moi. Mon père a invité mon ex à mon insu, et je n'ai aucunement envie de lui donner la satisfaction d'être présente.

– Il a orchestré une rencontre avec lui ?

J'acquiesce et m'assieds sur son lit, portant encore sa chemise et mon string.

– Tout à fait. Daniel nourrit le dessein de se servir de moi comme pion pour parvenir à satisfaire ses ambitions. Si j'épouse Marius, alors son alliance à la famille Duteuil sera d'autant plus forte.

J'ai prononcé ces explications sur le ton de l'indifférence.

En vérité, ces paroles me déchirent la bouche, parce que la vérité est trop difficile à accepter. Mon père est prêt à me vendre au plus offrant.

– Ton père est un connard.

J'inspire profondément.

– Mais, tu sais quoi ? On va lui rendre la monnaie de sa pièce. Tu ne fuiras pas.

Je l'observe en plissant les yeux, tâchant d'oublier le fait que lui aussi est nu comme un ver.

– Eh bien, on va jouer le jeu. On va se rapprocher de Marius, tandis que Luc et toi continuerez de mener votre petite enquête. Nous allons piéger les Duteuil. De cette manière, le plan de Daniel tombera à l'eau et, toi, tu seras libre. Et tu auras le fameux collier entre les mains. Qu'en dis-tu ?

Contrairement à mon paternel, Diego ne me donne pas d'ordres, mais des avis. Je réfléchis quelques instants. La fuite est tellement plus facile... mais je vaudrais plus que ça. Nous allons faire tomber ces truands et accomplir le plan pour lequel nous nous sommes rencontrés à la base.

– Je n’y vois qu’un inconvénient. Je n’ai aucune envie de retourner dans ma chambre en passant par la corniche.

– Et qui a dit que tu devais passer par là ? Je peux toujours crocheter la serrure.

Ma bouche s’ouvre en grand. J’aurais pu m’épargner la fichue corniche. Mais il m’offre un sourire tellement désarmant que je ne peux plus rien faire.

– Je fais un passage éclair dans la salle de bains et je t’ouvre, d’accord ?

J’acquiesce. Il disparaît dans la pièce d’eau attenante à sa chambre et j’en profite pour échanger sa chemise contre ma robe. Alors que je vais m’asseoir sur le lit pour l’attendre, je découvre quelque chose qui éveille mon attention. Son carnet est posé sur la table de chevet. Je ne devrais pas le lire. La curiosité est un vilain défaut... que j’assume à cent pour cent ! Je m’en empare et l’ouvre à la première page.

– Emma !

Je sursaute et j’ai juste le temps de reposer le cahier où il était.

– Si vite ?

Son regard passe du carnet à mon visage, mais j’arbore une expression si innocente qu’il ne doute pas de moi.

– Ils ne devraient plus être debout à cette heure-là, si bien que tu pourras te faufiler dans ta chambre sans qu’on croise personne.

Il parvient à déverrouiller la porte en un rien de temps. Nous traversons le couloir dans un silence de mort, avec pour unique bruit mon cœur qui bat dans ma poitrine. Il ouvre le battant et j’entre dans ma chambre. Je m’apprête à fermer derrière moi, mais il m’arrête en posant son pied dans l’ouverture. Il m’arrache un baiser rapide mais si passionné que la tête me tourne en une seconde.

– J’ai déjà hâte de te revoir, ma petite cleptomane.

Et le sourire immense qui se dessine sur mon visage pourrait alimenter la France en électricité pendant une semaine.

Après une douche bienfaisante, je me recouche sur mon lit sans parvenir à trouver le sommeil. De toute façon, il fait déjà jour. À la place, j’échange des SMS avec Diego. Nous venons à peine de nous quitter et j’avoue qu’il me manque déjà. Je suis perchée. Et aussi, complètement accro. Faut-il que je m’inquiète ? Oui, sans doute. Suis-je préoccupée ? Pas le moins du monde. Au moment où, toute guillerette, je m’apprête à répondre à l’une de ses missives, je reçois un message de ma meilleure amie.

[Alors, ta nuit ?]

Nous n'avons aucun secret l'une pour l'autre, alors je lui livre la pure vérité.

[J'ai fait le mur et défié la mort
en marchant sur une corniche
pour mériter la meilleure baise de toute ma vie.
Aucun regret.]

J'appuie sur « envoyer ». Mon téléphone vibre presque aussitôt.

[Ravi de t'avoir offert ce cadeau.
Maintenant, tu peux m'appeler Dieu.]

Je suis obligée de le lire trois fois avant de comprendre que je me suis trompée de destinataire. La fille bien élevée que je suis devrait suffoquer, mourir de honte et regretter son geste. La femme que je suis en train de devenir ne souhaite qu'une chose : lui demander quand on remet le couvert !

[Tu devrais descendre maintenant.
Je te rejoins quinze minutes plus tard,
histoire de ne pas éveiller de soupçons.]

Je vais rétorquer qu'il n'est pas question que je suive ses instructions, juste pour l'embêter, quand je reçois un autre message.

[Et j'ai hâte de remettre le couvert avec toi.]

C'est avec un sourire niais que je me rends dans le salon. Maman a préparé un petit-déjeuner fabuleux. Je l'embrasse tendrement sur la joue et lui demande si elle a bien dormi ; après quoi, je me rends à table. Manque de chance, mon père est installé sur le fauteuil qui me fait face, le journal ouvert sur ses genoux à la rubrique économique. L'espace d'une seconde, j'envisage de lui dire que le torchon qu'il lit est particulièrement nul en ce qui concerne les analyses, mais je me retiens. Je n'ai pas envie de lui dévoiler ce que j'ai appris.

- Ce magazine nous classe deuxièmes dans notre domaine.
- Excellent.

Il me lance un regard meurtrier.

- Il ne faut jamais se contenter de la deuxième place, Emma. Jamais. Quand nous serons pleinement associés aux Duteuil, nous serons premiers.

Traduction : quand tu seras mariée à Marius, je me prendrai pour le roi du monde.

J'étouffe ostensiblement un bâillement afin de lui montrer indirectement combien son discours m'ennuie.

- Toujours pas debout, Diego ? C'est vrai qu'en Amérique latine...

Je regrette de ne pas être sourde, et il n'a pas encore fini sa phrase.

– Les gens se lèvent encore plus tôt qu'en Europe pour aller travailler, complète l'intéressé en se joignant à nous.

Voilà comment on cloue le bec à un gros raciste nourri aux préjugés stupides. Puis, défiant mon paternel du regard, il dépose un baiser sur le sommet de mon crâne et se rend dans la cuisine pour apporter personnellement son assiette, refusant que ce soit à ma mère de tout faire.

Un silence gêné s'installe. C'est Diego qui le rompt ; dans sa bouche, même les banalités deviennent intéressantes. La sonnette retentit et mon paternel se précipite à la porte, comme si mon prétendu petit ami n'avait pas été en train de parler. La voix nasillarde de Marius retentit dans le hall, et mon père lui fait carrément la cour. C'est à vomir. Avec lui, la politesse, c'est deux poids, deux mesures. Plus vous avez d'argent dans vos poches, plus vous méritez ses compliments.

Mon ex nous rejoint à table. Papa n'arrête pas de faire des allusions stupides concernant l'époque où nous étions ensemble, essayant à tout prix de nous rabibocher, et ce devant mon prétendu compagnon. Cependant, ce dernier parvient à se montrer charmant, si bien que nous finissons par obtenir une invitation pour nous rendre à un dîner. Chez Marius.

Concernant notre petite affaire, c'est une aubaine. Nous allons pouvoir aller dans sa maison, que je connais par cœur. Je me vois parfaitement prétexter une soudaine envie d'aller aux toilettes pour monter dans sa chambre. Après ça, je n'ai plus qu'à ouvrir un ou deux tiroirs et le tour est joué. Fini l'opération Clochette. C'est ce que je voulais pour me prouver à moi-même que je suis capable d'aller jusqu'au bout de quelque chose, non ? Alors pourquoi ce pincement au cœur ?

Dans sa voiture qui nous ramène chez nous, je me tourne vers Diego et le dévisage. Je pourrais regarder des heures la perfection de ses traits.

– Ce jour-là, nous nous emparerons du pendentif.

Je n'ajoute pas que ce sera terminé. Il ne répond rien. Son unique réaction est un froncement de sourcils.

Chapitre 24

Le jour J arrive enfin. Aujourd'hui, je m'empare du collier de ma grand-mère, et l'opération Clochette touche à sa fin. Je n'aurais jamais imaginé que ce serait aussi facile. En dépit du fait que nous avons rompu, Marius va m'ouvrir ses portes. Je n'ai plus qu'à inventer une excuse foireuse pour monter dans sa chambre et reprendre mon bien. Je n'avais pas besoin d'embaucher trois hommes pour ça. En même temps, je ne regrette pas de l'avoir fait. Je ne suis pas certaine que j'aurais obtenu cette invitation si je n'avais pas été en couple avec Diego. Mais surtout, si je n'avais pas créé cette bande, je ne l'aurais jamais rencontré, et je serais probablement en train de verser toutes les larmes de mon corps à cause de ma rupture avec un mec que je n'aimais pas, finalement. Par conséquent, je pense avoir fait le bon choix, pour une fois.

Mon petit ami m'embrasse longuement en arrivant. J'éprouve un pincement au cœur quand il me relâche. Nous n'avons pas parlé de ce qui se passera, une fois que j'aurai récupéré le collier. J'ai peur de le faire fuir en abordant le sujet. C'est stupide, j'en suis consciente, mais c'est comme ça.

– Je ne suis pas vraiment convaincu que ce soit le bon moment pour s'emparer du pendentif.

Mon palpitant s'accélère. Se pourrait-il qu'il tienne finalement à moi ?

– Pourquoi ?

Il hausse les épaules, feignant l'indifférence.

– Ça me semble prématuré. C'est presque trop facile.

Je me mords les lèvres. Ce n'est pas pour moi qu'il souhaite retarder l'échéance, mais pour des raisons professionnelles. Plus tôt nous en aurons fini avec cette histoire de vol, plus tôt nous pourrons mettre notre histoire au clair, et moins j'en souffrirai. Parce que ma poitrine se glace, rien qu'à l'idée d'une fin.

– Je récupérerai Clochette aujourd'hui, décidé-je.

Je le jauge, guettant une réaction qui trahirait ses pensées. Il demeure hermétique.

– Dans ce cas, allons-y, décrète-t-il.

Il pose sa main sur mes reins pour m'aider à avancer, provoquant un délicieux frisson qui parcourt intégralement ma colonne vertébrale, et m'invite à avancer. Quelques gestes tendres trahissent son attitude frileuse et moi, je ne sais plus où j'en suis. Son arôme m'envahit dans la cabine d'ascenseur. C'est ici que nous avons fait l'amour pour la première fois. Nos regards s'accrochent et c'est comme si l'air se mettait à crépiter d'électricité autour de nous.

– Tu es très belle, aujourd’hui.

Je baisse les yeux sur ma robe parme. Quand je les relève sur les siens pour découvrir le feu qui y brûle, j’ai envie de l’arracher. Tout de suite. Mais je n’en fais rien, car il reste aussi immobile qu’une statue.

– Bonne soirée, les jeunes, nous salue Corinne en sortant.

– Bonne soirée, à vous aussi.

Charmant, il contourne la voiture pour m’ouvrir la portière. Marius avait aussi cette habitude, mais ce n’était pas pareil. Là où mon ex ne le faisait que par galanterie, parce que c’était son rôle et pour en mettre plein la vue, Diego semble réellement se soucier de moi. Et ça me met en rogne, principalement contre moi-même, car je n’arrive pas à lui dire ce que je ressens.

– L’Alsace et ses mille et un vélos endiablés, peste-t-il lorsqu’il se fait griller la priorité par un cycliste.

– Si tu n’avais pas tant tenu à entretenir le mystère sur ton lieu d’habitation, j’aurais pu aller te chercher chez toi et t’épargner les affres de la circulation strasbourgeoise.

Parce que je ne sais toujours pas où il habite. Ce qu’il fait de ses journées. En fait, j’ignore pratiquement tout de lui et, ça aussi, ça me file le cafard. Comme toujours, il essaie de s’en sortir par une pirouette.

– J’ai survécu à la conduite. Je peux donc survivre à tout.

– Si tu le dis.

Nous roulons en silence jusque chez Marius. La tension est palpable dans l’habitacle. Une fois sur le parking, il est le premier à quitter le véhicule. Je le laisse m’ouvrir la portière et enroule mon bras autour du sien. Son contact va horriblement me manquer, c’est certain. Ensemble, nous avançons vers le perron. Soudain, il s’arrête pour remettre une mèche de mes cheveux derrière mon oreille.

– Sache que tu peux toujours changer d’avis.

Je fronce les sourcils, menaçante.

– Je l’ai bien compris. Tu n’as qu’à dire que je suis nulle.

Pour le coup, il a l’air vraiment étonné.

– Ce n’est pas du tout ce que je pense, et je crois avoir plus confiance en toi que tu n’en as, toi, vu la piètre image que tu sembles avoir de toi-même.

Oups, il a vu juste.

– Ce que je veux que tu saches, c’est que ça ne me dérange aucunement d’attendre plus longtemps

si c'est nécessaire.

Ses iris brillent sous la lueur des lampadaires. Je saisis enfin ce qu'il en est et mon cœur s'emballe. Il tient aussi à moi ! Je me hisse sur la pointe des pieds pour l'embrasser, mais n'ajoute aucun mot.

– Allons-y. Plus vite nous nous rendrons à ce repas à la noix, plus vite nous en ressortirons. Et tu n'as pas idée de ce que j'ai l'intention de te faire dès qu'on sera rentrés. Ça commence dans l'ascenseur et...

Ça tambourine dans ma poitrine. Alors, comme ça, il y aura une « après-opération Clochette ». Je souris contre ses lèvres, soulagée.

– Dans ce cas, le temps presse.

Main dans la main, nous montons chacune des marches. Je n'ai pas le temps de sonner que la porte s'ouvre déjà. Sur Marie, faut-il le préciser ? Je me demande pourquoi Marius a quitté la maison familiale, si c'est pour se coltiner sa mère à tout instant. Moi, ça me rendrait malade. Ma relation avec la mienne s'améliore chaque jour un peu plus depuis qu'elle a décidé de s'affranchir de mon père. Pour autant, je ne pourrais pas l'avoir chez moi en permanence.

Mon ancienne future belle-mère nous détaille de la tête aux pieds, cherchant sans doute la petite bête. À la manière dont sa bouche se courbe, j'en déduis qu'elle n'a rien à nous reprocher. C'est mal la connaître.

– Quel bonheur de vous savoir avec un homme aussi charmant que ce Diego ! Avez-vous pensé à vous présenter à un journaliste ? Un article sur vous pourrait donner tant d'espoir aux femmes ! Même les plus laides et les plus stupides peuvent se trouver un conjoint, de nos jours, pour peu qu'elles aient de l'argent. N'est-ce pas magnifique ?

Je me crispe, mais ne montre aucun signe de détresse. Elle ne saura pas qu'elle m'a blessée. D'ailleurs, ses paroles m'atteignent de moins en moins.

– C'est aussi ce que je me suis dit.

Cette fois, je frémis. C'est la voix de mon père.

Avec un sourire mauvais, Marie ouvre davantage la porte pour nous laisser entrer, ce qui nous permet de découvrir ses invités, parmi lesquels je compte mes parents. Je sens le regard scrutateur de Daniel peser sur moi, s'attarder sur mes hanches, ma poitrine. Ne nous méprenons pas, il ne m'a jamais touchée autrement qu'avec les yeux, mais ça me met toujours aussi mal à l'aise et il le sait. Je me colle un peu plus à Diego, comme si je cherchais sa protection. C'est sans doute le cas. Il lui suffit de presser ma main dans la sienne pour que je me sente plus forte.

– Tu as raison, papa.

Il ébauche un mouvement de surprise, étonné que je sois d'accord avec lui. S'il savait !

– Je me suis toujours demandé comment maman faisait pour te supporter.

Sa bouche s'ouvre en grand, comme celle de Marie, et je profite de la stupéfaction générale pour filer directement dans le salon.

– Bravo, jeune Padawan, chuchote Diego dans mon oreille.

– Oui, je commence à maîtriser la Force.

Il secoue la tête.

– Non. Tu avais simplement oublié que tu as toujours su la dominer.

Je ris pour masquer mon trouble. Il ignore sans doute combien ses mots me touchent. Seulement, une fois dans la pièce tant convoitée, je me fige. Je m'attendais à ce que Marius ait convié du monde, mais me retrouver face à M. Je-tisse-des-bracelets-avec-les-cheveux-de-mes-victimes me surprend énormément.

– Dis-moi que je rêve.

– Désolé, je ne mens pas aux jolies filles, me répond Diego sans perdre sa contenance.

Notre adversaire nous remarque et vient à notre rencontre. Je me tends comme un arc.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Il s'agit tout de même de celui que j'ai jugé trop flippant pour faire partie de la bande de criminels que j'avais recrutée. Sa présence me hérisse le poil. Je lâche la main de mon amant pour essuyer les miennes, devenues soudainement moites, sur ma robe. Ma langue s'est asséchée et me colle au palais. Va-t-il nous balancer ? A-t-il prévu de nous faire chanter ? Oui, c'est sans doute ça. Il veut de l'argent. C'est un chantage.

Il n'a cependant pas le temps de répondre, puisque mon père arrive par-derrière pour poser sa main sur l'épaule de celui que je considère comme notre ennemi.

– Emma, je te présente Victor, mon nouvel associé.

Un rictus inquiétant se dessine sur le visage hideux de ce dernier et je me raidis un peu plus.

– Associé ?

– Oui, tu sais, quand des gens font des affaires ensemble.

Merci pour ta condescendance, papa. Tu souffres déjà d'Alzheimer pour oublier que j'ai un master d'économie fraîchement acquis, ou as-tu tellement l'habitude de me dénigrer que tu ne sais plus faire autrement ?

Néanmoins, je suis plus intelligente que lui. Pour une fois, je n'ai pas besoin de lui étaler mes connaissances pour lui prouver que j'existe. Quoi que je dise, je ne serai jamais assez bien pour lui, alors j'abandonne mes tentatives. Il ne m'aimera jamais aussi fort qu'un père doit aimer une fille.

Quelqu'un appelle Daniel à l'autre bout de la salle. Il nous laisse seuls avec son associé.

– Qu'est-ce que tu fous là ?

Diego ne crie pas. Ce n'est pas son style et il n'en a pas besoin. Néanmoins, il y a une telle menace sous-jacente dans sa voix que n'importe qui pourrait en frémir. N'importe qui doté d'un cerveau. Par conséquent, n'importe qui sauf ce fameux Victor. Les mains dans les poches de son costume sans doute volé à une victime, il penche la tête sur le côté.

– Mais, je profite des victuailles. Le buffet est nettement meilleur ici qu'en prison, vous ne trouvez pas ?

Ce disant, il tend la main pour s'emparer d'un biscuit apéritif qu'il enfourne dans sa gueule. Il mâche la bouche ouverte et se fond aussi bien dans le décor qu'un petit maillot de bain rouge lors d'un mariage princier.

– Qu'est-ce que tu cherches ?

– Ce que je cherche ?

Un large sourire se dessine sur la bouche de l'intrus, laissant apparaître une myriade de graines de pavot noires qui pullulent sur ses dents comme des puces sur un chien. Bon appétit.

– Du fric. Il y en a plein, ici. Ça se voit. Et moi, je vends mes services au plus offrant.

Je ferme les yeux pour m'enjoindre au calme. Je déteste ce type. Chaque mot qu'il prononce me file des frissons. Je ne le sens pas. Il faut qu'il s'éloigne le plus possible de moi. De nous.

– Va-t'en après ce repas. Je te donnerai de l'argent.

Il ricane comme si j'avais raconté la meilleure blague au monde.

– J'ignorais que tu étais drôle, en plus d'être bien roulée. Mec, t'as gagné le gros lot.

Il flanque une pichenette à mon amant, qui le toise, les iris brillants de colère. Je vérifie que les autres invités ne font pas attention à nous. Diego a trop de retenue pour s'emporter devant ces gens, devant ma famille. Mais je ne donne pas cher de la peau de cet imbécile qui se tourne vers moi, une grimace grotesque sur la figure.

– Malheureusement pour toi, bonasse, tu n'es pas « le plus offrant ». Ton père et son associé ont nettement plus de fric que toi, et Dieu sait que j'ai un paquet de petits secrets à leur vendre, le moment opportun venu.

Le beau Colombien avance brusquement son visage pour se planter à moins de cinq centimètres de celui de Victor.

– Tu ne sais rien du tout.

– En effet, pour l’instant je n’ai pas grand-chose à leur mettre sous la dent. Une fille qui recherche un cambrioleur, un faux magnat de l’émeraude qui rapplique... Toutefois, rassure-toi, le latin lover, je compte bien découvrir qui tu es. Gare à toi.

Nous n’avons pas le temps de répondre à cette menace, puisque Marie appelle tout le monde à se mettre à table. Par chance, les places sont déjà attitrées et nous sommes assis près de Marius, tout à l’opposé de Victor. Les regards qu’il n’arrête pas de nous couler me mettent mal à l’aise, mais je n’en montre rien. Avec mon amant, nous tentons de mener une conversation enjouée avec les convives qui nous entourent.

L’habitude que nous avons tous les deux de faire semblant nous aide et l’on n’y voit que du feu.

C’est entre le fromage et le dessert, quand une bonne partie des convives commence à être un peu pompette à force de descendre du bon vin, que je considère que le moment est venu.

– Veuillez m’excuser, je reviens tout de suite.

Je me lève sous les yeux mécontents de mon paternel, qui doit trouver cela malpoli de sortir de table. S’il savait comme je m’en fiche, du haut de mes vingt-trois ans. J’emprunte le couloir, puis les escaliers qui mènent à l’étage. C’est vrai que l’on pourrait me demander pourquoi je n’ai pas utilisé les toilettes qui se trouvent au rez-de-chaussée, mais avant de me diriger vers les marches, j’ai pris soin de les rendre impraticables en jetant un objet volumineux dans la cuvette.

Le cœur battant, je monte à l’étage. Je connais sur les doigts de la main ces lieux, pour les avoir arpentés pas mal de fois ces dernières années. À pas de loup, je me rends devant la porte de la chambre de mon ex, tout en vérifiant que je suis bien seule. J’essaie d’ouvrir la porte. Elle est verrouillée ! Non, mais qui pense à fermer sa chambre à clé ?

Angoissée, j’envoie un SMS à mon amant afin qu’il vienne m’ouvrir. Si jamais il décide que c’est trop risqué, je rebrousserai chemin sans problème, même s’il me coûte de remettre à plus tard la récupération du collier de ma grand-mère. Le plus important reste encore de ne pas se faire pincer.

– Vous m’avez demandé, madame ?

Cette phrase chuchotée dans mon oreille hérissé délicieusement mon épiderme, éveillant le désir en moi. Seigneur, cet homme va me rendre folle.

En deux temps, trois mouvements, il déverrouille la serrure et pousse le battant.

– Je te donne une minute, pas plus. Ils sont déjà imbibés, en bas, grâce à la bouteille de whisky que tu as apportée, en plus du bon vin, mais il faut éviter qu’ils se posent des questions.

J'acquiesce, consciente qu'il a raison. Je fonce directement sur la coiffeuse, là où j'avais abandonné mon bijou pour enfiler celui qu'ils m'avaient forcée à porter. Il n'y est pas. J'ouvre un premier tiroir quand un bruit me fait sursauter.

– Quelqu'un arrive !

Désespérée, je cherche une échappatoire. La fenêtre, l'armoire, sous le lit... rien ne me satisfait. Les pas se rapprochent. Alors que je panique, mon salut me vient de mon amant, qui me jette brutalement sur le matelas avant de bondir sur moi, m'embrassant passionnément.

C'est quoi, ce bordel ?

Les choses s'éclairent enfin dans mon esprit. La seule chose qui pourrait expliquer notre présence dans cette pièce, c'est une envie irréprouvable de faire l'amour. En dehors du vol du collier, mais ça, il n'est pas question que je l'explique.

Soudain, quelqu'un appuie sur l'interrupteur et nous nous retrouvons sous la lumière crue de la lampe, en train de nous rouler une pelle devant Marius. J'ai connu mieux comme moment. Cet instant marquera sans doute la plus grande honte de tous les temps. Ça ne pourrait pas être pire.

– Emma ? Diego ? Qu'est-ce que vous fichez sur mon lit ?

Il a crié si fort que toute la maison a dû l'entendre.

Oui, ça pouvait être pire. Voilà.

Les joues plus rouges que des tomates trop mûres, je remets de l'ordre dans mes habits ainsi que dans ma tignasse tandis que mon amant garde son calme. Un sourire en coin vient orner sa bouche, et je serais prête à parier mon string préféré qu'il s'amuse comme un fou.

– Ça ne se voit pas ?

Son ton arrogant et provocateur ne fait qu'ajouter de l'huile sur le feu. Je crois que le visage écarlate de mon ancien fiancé est aussi rouge que le mien. La colère le fait bouillir. Si le but de Diego était d'attirer l'attention sur autre chose que le collier, alors c'est réussi à cent pour cent !

– Qu'est-ce qui vous a pris de batifoler dans ma chambre ? Non, mais ça ne va pas, la tête ?

Le premier à le suivre, c'est Victor. Je suis certaine que c'est lui qui a donné l'idée à mon ex de monter ici. Très vite, les autres nous rejoignent. Marie pique une crise, mais ce qui me mine le moral, c'est le regard dégoûté de mon père. Je l'ai déçu une fois de plus. Je ne devrais pas m'en faire parce que, de toute façon, je ne serai jamais assez bien pour lui. Et aussi parce que c'est un imbécile doublé d'un enfoiré. Mais ça reste mon père, et son approbation demeure importante pour moi.

– Je peux tout expliquer, commencé-je.

Les yeux de Victor luisent, malsains. Il prend un sacré plaisir à me voir humiliée. Se doute-t-il aussi qu'il a mis à mal l'opération Clochette ?

- C'est ma faute, intervient Diego, imperturbable.
- On vous écoute, jeune homme, rétorque Daniel.

M. Je-tisse-des-bracelets-avec-les-cheveux-de-mes-victimes semble presque déçu.

– Vous êtes tellement irrésistible ! lance-t-il en plantant ses mirettes émeraude dans celles de Marius.

Ce dernier paraît aussi surpris que tous les autres. Ébahi, il se désigne lui-même de l'index.

Oui, moi aussi, je me demande ce que tu peux avoir d'irrésistible.

– Fréquenter Emma en sachant qu'avant elle était avec quelqu'un d'aussi beau, d'aussi attrayant et d'aussi classe que vous, c'est très difficile. Que voulez-vous, ça me file des complexes !

Je suis obligée de me mordre les lèvres pour ne pas rire. Il joue tellement bien la comédie que tout le monde semble y croire, exception faite de Victor et de moi. J'ignorais qu'il était si bon acteur. Le charme de mon amant opère parfaitement et chacun écoute sa tirade, buvant littéralement ses paroles.

– J'en viens à douter d'Emma, étant conscient que je ne serai jamais à votre hauteur. M'aime-t-elle vraiment ?

Toutes les têtes se tournent vers moi et je ne sais plus où me mettre, alors j'opine en me retenant toujours de rire à gorge déployée.

– Diego...

Je fais mine d'être offusquée. En vérité, j'ai rarement eu autant de mal à ne pas m'esclaffer.

– Alors, pour en avoir le cœur net, je lui ai demandé de me le prouver. Avec sa gentillesse et sa compassion, elle n'a pas été en mesure de me refuser cette lubie. Lui faire l'amour sur le lit de son ex était pour moi une façon de vous effacer, de reprendre confiance en moi...

Sa tirade se poursuit pendant encore quelques minutes durant lesquelles j'ai le plus grand mal à ne pas rire.

Étrangement, plus il parle, plus il éveille quelque chose de chaud, quelque chose de magique dans ma poitrine. C'est complètement débile, d'autant plus qu'il raconte n'importe quoi. Cependant, à la fin de son monologue, les autres sont prêts à passer l'éponge et moi... moi, je suis amoureuse.

– Oublions cette histoire, propose Marie, et descendons prendre le dessert.

Je suis obnubilée. Il a carrément réussi à mettre cette diablesse dans sa poche.

Une fois dans la voiture, je suis incapable de réprimer l'immense sourire qui prend presque tout mon visage.

– Tu es un grand malade, tu le sais ?

– Appelle ça comme tu veux, beauté. Moi, j'aurais plutôt parlé de génie.

Il n'a pas entièrement tort, puisqu'il a réussi à détourner l'attention des autres, et même à les charmer. Moi, j'aurais cafouillé une excuse bidon digne d'un enfant de six ans que ses parents trouvent dans la cuisine, les placards ouverts et la bouche pleine de chocolat.

– Je l'admets. Tu as un peu de talent.

– Un peu ?

Il a l'air tellement offusqué que j'éclate de rire.

– C'est vrai que tu t'en es bien tiré sur ce coup-là. En revanche, nous n'avons toujours pas le collier de ma grand-mère.

– Tu n'as pas tort. Nous avons échoué, mais je ne m'attendais pas à ce nouvel adversaire.

Je retiens péniblement un frisson en pensant à celui qui tisse des bracelets avec les cheveux de ses victimes.

– Victor me fait peur. Il y a quelque chose de malsain en lui qui me hérissé le poil.

– Je comprends. Il n'est pas net, ce mec. Mais tu n'as rien à craindre, nous allons le neutraliser d'une façon ou d'une autre.

Je n'ajoute rien et nous gardons le silence pendant le reste du trajet. Quand il se gare sur le parking, je sens ses mirettes posées sur moi. Il s'empare de mon menton pour le soulever et me forcer à le regarder.

– Hey, Emma. Ne t'inquiète pas. Nous allons nous débarrasser de lui. Je ne le laisserai pas te faire du mal.

– Je sais. Je n'ai pas peur pour moi, mais pour ma mère.

– Comment cela ?

J'inspire profondément avant de lui raconter ce qui ne va pas. Ici, dans l'habitacle de sa voiture, je lui dévoile notre passé, les intentions de divorce de maman, et mes craintes au sujet du caractère excessif de mon père que la présence de Victor pourrait rendre plus violent encore.

Il m'écoute avec attention, littéralement suspendu à ma bouche. Pas une fois, je ne perçois en lui le moindre signe de lassitude ou d'agacement. Avec lui, je sens que je compte. Il s'intéresse à moi, à ma vie. Oh, il ne fait pas disparaître mes problèmes d'un coup de baguette magique comme le ferait le prince charmant auquel on m'a appris à croire. Non, Diego est bien au-delà des rêves de petites filles. Parce qu'il s'assied à mes côtés pour m'aider à trouver des solutions, pour que j'aie les armes pour résoudre mes problèmes par moi-même. Et quand nous ne voyons pas d'issue viable, alors il me

propose sa présence, et c'est déjà beaucoup pour moi.

Chapitre 25

– Merci pour tout, ma chérie. Je ne m’en sortirais pas sans toi.

Je secoue la tête.

– Tu as tort, maman. Toute ta vie, tu t’es débrouillée pour être parfaite pour moi. Maintenant, tu as juste besoin d’un petit coup de main pour te remettre en selle.

Elle m’adresse un sourire empli de tendresse et de fierté avant de se tourner vers le serveur, à qui elle commande un assortiment de macarons à faire pâlir d’envie le plus grand des gourmands.

– Ben quoi ? Je me fais plaisir tant que je le peux encore.

Je penche la tête sur le côté sans cesser de l’observer.

– Pourquoi tu dis ça ?

– Même si je suis sereine en ce qui concerne le dossier que nous venons de déposer chez l’avocat, je suis sûre et certaine que papa me coupera les vivres alors que, pour l’instant, je n’ai pas encore les moyens de subsister.

Je m’empare de sa main.

– Je serai là, si tu as besoin de moi. Et c’est bien beau d’avoir confiance en moi, mais c’est en toi que tu dois avoir confiance, maman. Tu es une femme pleine de ressources. Je suis certaine que tu trouveras le moyen de t’en sortir.

Ses yeux brillent, tant elle est émue.

– Merci, ma fille. Tu as raison. L’important, c’est de maintenir cet homme éloigné de nous. Le reste n’est pas essentiel. Je suis seulement désolée de ne pas avoir réagi plus tôt. À cause de moi et de mon incapacité à le quitter, je t’ai offert une enfance pourrie, te forçant à subir sa violence verbale.

– Oublie tout ça. Il faut regarder vers l’avant, et ce que je vois, c’est un avenir meilleur, autant pour toi que pour moi.

Elle acquiesce avant de saisir un macaron, qu’elle déguste avec gourmandise. Je viens de l’accompagner pour son dépôt de dossier. Elle a enfin eu le courage de demander le divorce à mon père. Enfin, pas tout à fait. Elle a soumis les papiers officiels à la justice. Maintenant, elle doit encore l’annoncer à papa. Rien qu’en y pensant, j’ai des frissons. Parce que je sais qu’il réagira mal. Et aussi car, quelque part, je ne peux pas m’empêcher de culpabiliser. Si seulement j’avais su le satisfaire, me faire aimer de lui, ils auraient eu moins de disputes. Alors, ils seraient peut-être

toujours amoureux. Oui, je sais que je réagis comme une enfant. Cependant, j'ai été élevée avec une sorte de culte de la culpabilité. Mon paternel m'a tant martelé que tout était ma faute que, aujourd'hui, une fois adulte, il m'est encore difficile de ne pas me croire responsable de tous les malheurs du monde.

– Tu es songeuse, Emma. Qu'est-ce qui te passe par la tête ?

Je soupire. Je pourrais garder ça pour moi. Ma mère a bien assez de soucis à régler avec sa propre vie, surtout en ce moment. Seulement, si je ne lui révèle pas ce qui me tracasse, ça va me pourrir l'existence, et pour longtemps. Alors, j'ose parler.

– Est-ce que c'est ma faute ?

– Quoi ? De quoi tu... ?

– Est-ce que c'est à cause de moi si, papa et toi, vous divorcez ?

À m'entendre, j'ai l'impression que c'est un enfant terrorisé qui exprime ses craintes. Et intérieurement, c'est exactement ce que je suis. Je suis toujours cette fillette qui panique parce qu'elle a renversé son verre d'eau, et qu'elle sait que son père est capable d'utiliser les pires mots pour la punir. Malheur. Ratée. Erreur. Boulet. Débile. Incapable. Disparaître. À chacun de ces qualificatifs, rabâchés un nombre incalculable de fois par celui qui était supposé m'aimer, je m'écrase un peu plus sous le poids de la culpabilité.

– Regarde-moi, Emma.

Habituee à obéir au doigt et à l'œil, je m'exécute. Seulement, ce n'est pas le visage coléreux de papa qui me fait face mais celui, paisible et aimant, de maman. Et moi, je ne suis plus une enfant. Je suis une femme un brin délurée, néanmoins adulte et – parfois – responsable.

– Je suis tellement désolée que tu aies fini par croire à ses mensonges, qu'il soit parvenu à te faire sentir responsable pour tout ce qu'il n'est pas...

J'inspire profondément pour contrer l'émotion qui gonfle dans ma poitrine.

– Non, ma fille, ce n'est pas ta faute. Tu n'y peux rien si les choses n'évoluent pas toujours comme je l'aurais espéré. J'ai épousé ton père parce que c'était ce qu'on attendait de moi. Il ressemblait en tous points au prince charmant que l'on m'avait appris à aimer ! Et durant des années, je me suis demandé ce qui clochait chez moi, j'ai essayé de comprendre la raison pour laquelle je n'étais pas heureuse alors que j'avais tout. De l'argent à volonté, une jolie maison, un mari convoité, une fille adorable... Mais, tu sais, parmi toutes ces choses, tu étais la seule qui comptait vraiment sauf que, à l'époque, j'étais trop bête pour m'en rendre compte. Mais aujourd'hui, tout est différent. Je ne sais pas à quel moment j'ai ouvert les yeux pour cesser de culpabiliser. Ce n'est pas venu d'un coup. Mais, un jour, je me suis réveillée avec la conviction que j'étais en train de gâcher ma vie, et j'ai pris la décision d'arrêter les frais. Pour toi. Pour moi. Pour nous. Ne suis jamais mon exemple, ma fille.

Je me lève pour la serrer dans mes bras. Tant pis pour les clients qui nous jettent des regards effarés.

– Et il y a aussi autre chose...

Je m'écarte pour l'observer. Elle se mord la lèvre dans une grimace qui me fait penser à... moi.

– Je t'écoute.

– Albert...

– C'est ton amant ?

Je n'ai pas posé cette question. Je l'ai hurlée. Si bien que toute la salle s'est retournée pour nous observer. La figure de maman est de la même couleur que ce macaron à la framboise qui me fait de l'œil depuis que le serveur les a apportés. Je craque et m'en empare. La pâtisserie croque sous mes dents. C'est délicieux. Les mirettes de maman sont écarquillées en une grimace si horrifiée que je défie quiconque de ne pas en rire. Elle est aussi coincée que je l'étais quelques semaines plus tôt.

– Bien sûr que non, mon enfant. S'il est vrai que j'éprouve une certaine attirance à son égard, notre relation est restée au stade platonique.

– « Une certaine attirance » ? demandé-je en arquant un sourcil.

Elle pince les lèvres, l'air de réfléchir, avant de se prononcer enfin.

– D'accord, je vais tout te dire. Tu sais, depuis le début, Albert a été pour nous tout ce que ton père n'est pas. Une personne aimante, attentive. Un homme bon.

Je hoche la tête. *En plus, il a un certain charme, il ne faut pas l'oublier.*

– Et, petit à petit, j'en suis venue à éprouver pour lui ce que je n'ai jamais éprouvé envers Daniel. Et... c'est réciproque.

– Mais, maman, c'est génial !

J'imagine que je devrais ressentir de la peine pour mon géniteur, mais non. Tout ce que j'éprouve, c'est une joie profonde à l'idée d'imaginer ma mère avec un homme qui saura la rendre heureuse.

– Nous n'avons jamais trompé ton père, nous n'avons connu aucune liaison. J'attends le divorce, et puis on verra bien.

– Tu as ma bénédiction.

Chapitre 26

Après cet échange effusif avec ma mère, je me sens revigorée. Euphorique. J'ai presque l'impression d'être un personnage de manga, avec des cœurs dans les yeux. Alors, quand j'arrive au pied de mon immeuble et que je retrouve Diego, m'attendant devant la porte, j'ai presque envie de sautiller comme une gamine.

– Hey !

Je lui saute au cou. Ses bras s'enroulent autour de ma taille et il me soulève en tournant sur lui-même. Corinne doit se demander ce que nous fichons, mais je n'en ai rien à faire. Je suis heureuse, et je n'ai aucune envie de le cacher.

– Tu es... resplendissante !

– Je sais.

Je ris en le voyant arquer un sourcil. M. Orgueilleux attend son compliment.

– Et toi, tu es... hum...

Je ne trouve pas mes mots, c'est dire dans quel état je suis.

– Qu'est-ce qui te rend aussi pétillante ?

Guillerette, je lui raconte pour ma mère, tout en faisant attention aux oreilles indiscrètes qui traînent sans doute un peu partout. Il partage mon état d'esprit.

– Je suis certain que ton parcours personnel y est pour quelque chose.

– Comment cela ?

– Eh bien, tu as refusé l'homme que ton père te destinait, au profit d'un autre. Tu as plaqué une vie de bourgeoise pour un gars dont les poches sont nettement moins pleines.

À mon tour d'arquer un sourcil étonné, tout en l'invitant à entrer dans le hall de l'immeuble.

– Ton grand-oncle était l'un des trafiquants les plus riches de la planète. Sa fortune dépassait de loin celle des Duteuil. Tu es son descendant, son héritier. Et tu prétends que tes poches sont nettement moins pleines ?

Il éclate de rire, mais ce son est moins cristallin que d'habitude, et ça me met la puce à l'oreille, sans que je puisse réellement expliquer pourquoi. Je le scrute, guettant un détail qui le trahirait, mais il n'y a rien. Son expression est comme d'habitude.

– Je suis modeste, que veux-tu ? Il faudra que j’aie vu mon couturier pour qu’il répare mes poches, vu qu’elles sont vraisemblablement percées.

Je fronçe le nez, guère convaincue. Mais tous mes doutes s’effacent au moment où ses lèvres s’écrasent sur les miennes. Il ne m’en faut pas plus pour perdre pied. Il domine mes sens, il le sait et il en abuse. Mais je peux aussi jouer à ce jeu-là. Je me hisse sur mes pieds et l’attire à l’intérieur de l’ascenseur lorsque la porte s’ouvre. À mes yeux, cet espace fermé reste terriblement érotique, simplement car c’est ici que nous avons fait l’amour pour la première fois. C’est ici que je suis allée contre les principes trop sages que l’on m’avait inculqués.

Il pousse un grognement sourd et me plaque contre la paroi de la cabine sans jamais quitter mes lèvres. Ses mains caressent déjà mon corps en ébullition et, lorsque je pose une main sur ses reins pour l’attirer à moi, je tressaute en sentant son érection pulser contre mon ventre à travers nos habits.

– Déjà ? m’étonné-je.

– Pour toi, toujours.

Je rougis jusqu’aux oreilles, fière comme un paon, et l’embrasse à en perdre haleine. Mon autre main joue avec sa nuque tandis que les siennes se glissent sous mon pull. Bon sang de bonsoir, avec lui je perds l’esprit, et j’en redemande. Il caresse mon ventre, lentement. Mes doigts s’enroulent autour de ses cheveux, sur lesquels je tire doucement. J’avale le râle qui s’échappe de ses lèvres juste à l’instant où il atteint ma poitrine. Il lui suffit d’un geste pour dégrafer mon soutien-gorge. Plus aucun obstacle ne le retient, si bien qu’il atteint directement mes seins, dont les pointes se dressent immédiatement à son contact. Aussitôt, du feu ardent coule dans mes veines pour se concentrer essentiellement sur cet espace interdit qui se situe juste là, entre mes cuisses.

Oh, mon Dieu ! Je veux refaire l’amour dans cet ascenseur. Maintenant !

Conscient de ce que je désire, il titille les bouts de mes seins, ce qui m’envoie une décharge de pure extase, de ma colonne vertébrale jusqu’au bout des orteils. Il doit exister dans mon corps une sorte de connexion secrète entre mes tétons et le centre névralgique du plaisir, parce que ce n’est pas normal de trouver ça aussi bon.

Pressée de le sentir en moi, je me contorsionne disgracieusement pour ôter ma culotte. Je dois ressembler à un pingouin sur la banquise, qui aurait marché sur la queue d’un phoque, mais ça ne semble pas gêner Diego, dont les doigts avides se glissent à un endroit stratégique et...

Ding !

– C’est quoi, ce bruit ? s’inquiète-t-il.

– C’est celui qui indique la fin des haricots, maugréé-je.

La cabine commence son ascension. Il retire sa main. Le froid s’insère entre mes cuisses, mais ce n’est que partie remise. J’ai à peine le temps de remettre mes habits en place que les portes s’ouvrent sur Corinne.

– Bonsoir, les enfants ! Quelle belle soirée, n'est-ce pas ?

Je lui adresse un sourire poli tout en serrant ma petite pièce de lingerie dans la main, que je cache derrière mon dos.

– Excellente, en effet.

Je m'empresse de quitter la cabine, suivie de mon amant, mais la concierge n'a nullement l'intention de tenir sa langue. Je pivote vers elle, feignant un bâillement.

Que nenni !

Insensible à toute forme de pitié, elle maintient son doigt appuyé sur le bouton d'ouverture des portes tandis qu'elle me raconte quelque chose dont j'ignore la teneur. Je ne l'écoute pas, parce que la main de Diego vient de quitter mes reins pour descendre plus bas. Il profite de l'inattention de Corinne, dont les yeux sont rivés sur mon visage, pour se promener sur mes fesses. Je change de position, resserre mes jambes, mais rien n'y fait. Mon désir croît à vitesse grand V, et je meurs simplement d'envie de faire l'amour avec cet homme. Si l'on peut dire une chose sur Diego, c'est qu'il sait exactement ce qu'il fait, et comment le faire. Ses doigts experts migrent un peu plus loin, vers l'endroit stratégique qui ne demande que ses caresses. Je tressaille lorsqu'il s'arrête à l'orée de mon vagin, et baisse les paupières. Mon sang bout, mon cœur affolé pulse dans mes oreilles et mes jambes flageolent. À tout moment, je pourrais m'écarter, et tout s'arrêterait. Je le connais suffisamment pour savoir qu'il n'insisterait pas. Mais je n'en fais rien. Au contraire.

– Corinne, je suis navrée de vous couper en pleine conversation, mais je suis éreintée.

Je passe outre le fait qu'il n'est que dix-huit heures, et fais demi-tour vers mon appartement en même temps que Diego retire sa main. C'est à peine si j'entends la concierge se lamenter sur les jeunes d'aujourd'hui, tellement moins résistants qu'à l'époque. Parce que, oui, je suis pressée de me retrouver à l'intérieur. Pressée de faire l'amour avec mon amant.

J'ouvre la porte et le pousse en avant, ce qui libère le timbre cristallin de son rire. Oui, je suis en manque. En manque de lui. Je ferme le battant et jette ma culotte devant moi. Elle atterrit au milieu du salon au moment où je lâche un terrible : « Et maintenant, j'espère que l'on va enfin pouvoir baiser tranquillement, bordel ! »

Il se fige, le visage horrifié. Je fais deux pas en avant pour mieux voir, et ce que je découvre me laisse sans voix. Trois paires d'yeux papillonnent entre mon amant, moi et ma culotte échouée sur le parquet. Mon Dieu. Je veux mourir. Maintenant. Gêné, Luc remonte ses lunettes sur son nez en faisant semblant de ne rien avoir remarqué, tandis que ce morfal de Michel enfourne une poignée de popcorn dans sa bouche. Le pire, c'est l'immense sourire amusé de Carmela, à qui je viens d'offrir le plus merveilleux spectacle de toute sa vie. Je lui adresse un signe pour la réduire au silence. Comme toute meilleure amie qui se respecte, elle ne m'écoute aucunement.

– Emma ! J'ignorais qu'une demoiselle dans ton genre était capable d'utiliser pareil langage !

Je m'empourpre, morte de honte. Puis j'éclate de rire sans pouvoir me retenir. L'assemblée tout entière s'esclaffe. C'est libérateur. C'est si bon !

– Tu me l'as dévergondée, goujat, réprimande-t-elle mon amant, qui s'empresse de ramasser ma culotte pour la glisser dans sa poche.

Pour toute réponse, il lui adresse un sourire complice. En peu de temps, nous sommes devenus ce qui ressemble en tous points à une bande d'amis. Chacun d'eux, même le goinfre cleptomane, m'est désormais indispensable. Les blagues salaces fusent. Guillerette, je m'enfuis dans la cuisine, d'où je ressors plus tard armée d'un plateau de mojitos. Je n'ai pas besoin d'apporter de nourriture, puisque Michel a déjà vidé mes placards. Nous restons à bavarder un long moment. Quand le rythme de la conversation commence à ralentir, je retourne dans la cuisine pour déposer les verres vides. Je sursaute en entendant quelqu'un arriver derrière moi, et la surprise se peint sur mon visage en découvrant qu'il ne s'agit ni de Carmela ni de Diego.

– Ça va, Luc ?

Sa mine déconfite ne me dit rien qui vaille.

– Est-ce qu'on peut parler ?

Je hoche la tête. D'un signe de la main, je lui désigne l'une des deux chaises. Il s'y installe lentement avant de lever les yeux sur moi.

– Ce que je vais te dire ne va sans doute pas te faire plaisir, mais nous avons un accord et j'ai rempli ma part du contrat.

– Je t'écoute, asséné-je d'une voix qui se veut assurée.

Intérieurement, je suis très inquiète. En vérité, j'ai peur de ce qu'il pourrait me révéler sur Diego. Je tiens à lui, de plus en plus. Mais est-ce que je le connais vraiment ? Sincèrement, je redoute d'apprendre quelque chose qui me brisera. Le cœur battant, j'attends que Luc parle en m'efforçant de ne pas avoir l'air trop désespérée.

– En plus du vol du collier, tu m'as également engagé pour que je mène quelques recherches sur la société des Duteuil. J'ai réussi à hacker leur base de données.

J'inspire profondément, rassurée. Ça ne concerne pas Diego. Je peux me détendre.

– En effet, leurs affaires sont troubles, et il y a bien des malversations. Contrairement à toi, je ne suis pas calé en économie. Néanmoins, je suis parvenu à identifier leur complice.

– C'est une excellente chose !

Mon enthousiasme se heurte à la barrière de ses yeux.

– Toutes les informations sont contenues ici.

Abattu, il fait glisser une clé USB rouge sur la table. Je m'en empare, dubitative.

– Emma... Je dois te prévenir que ce que tu vas découvrir là-dedans ne va pas te plaire.

Mes paupières se ferment et je sens un poids s'abattre sur mes épaules. J'ouvre les mirettes pour les planter dans celles de Luc.

– Mon père, c'est ça ?

Il opine. Je soupire.

Je ne suis pas vraiment surprise. À vrai dire, je m'y attendais. Ce qui ne m'empêche pas de souffrir. Parce que, quelque part, j'espérais me tromper. Il a beau m'avoir maltraitée psychologiquement depuis mon enfance en me rabaissant chaque fois qu'il en avait l'occasion, il n'en reste pas moins mon père. Et moi, je suis toujours cette petite fille qui rêve de lui plaire. Qui rêve d'obtenir un jour son approbation.

Qui croit encore que c'est un homme bien.

Il est temps d'admettre que ce n'est pas le cas, et d'agir en conséquence.

– Merci, Luc. Je m'en occuperai.

Est-ce que je vais le dénoncer à la justice ? Je n'en sais rien. Mais, pour la première fois de ma vie, c'est une possibilité qui se laisse envisager. Je pourrais également me servir de cette carte stratégique s'il venait à jouer au con avec ma mère. Le connaissant, il y a de forts risques que cela arrive.

– Ça va aller ?

J'acquiesce pour le rassurer.

– Ne t'en fais pas, j'ai connu pire.

En y réfléchissant, ce n'est pas une si mauvaise chose, puisque ça va me permettre d'aller de l'avant, et c'est exactement ce dont j'ai besoin. C'est ça, restons positifs. Je lui adresse un sourire en posant mon verre vide sur la table.

– Il vaut mieux qu'on retourne dans le salon, sans quoi Diego risque de se poser des questions.

– Est-il si jaloux que ça ?

Je lève les yeux au ciel en riant. S'il savait ! Néanmoins, mon rire a quelque chose d'artificiel dans mes oreilles. À peine quittons-nous la cuisine que mon amant m'adresse un regard interrogateur en avançant vers nous. D'un geste possessif, il entoure mes épaules de son bras pour m'attirer à lui et m'embrasse, comme un mâle marquant son territoire.

- Qu'est-ce que je t'avais dit ? lancé-je à Luc.
- Sur quoi ? demande Diego.
- Sur rien du tout ! répondons-nous de manière un peu trop synchronisée pour être naturelle.

Mon amoureux fait la moue, mais n'ajoute pas un mot. Sage décision. Il arque un sourcil, plisse un œil et je m'esclaffe parce que, même comme ça, il reste sexy. Ses lèvres douces claquent un baiser juste à cet endroit où ma peau est si sensible, en dessous de mon oreille, et je me détends. À côté de lui, je me sens bien.

Ce n'est qu'une fois les invités partis que l'angoisse resurgit.

En effet, savoir pertinemment que son père est une enflure, ce n'est déjà pas facile, mais se retrouver avec le pouvoir de le balancer l'est encore moins. Cela dit, je n'ai aucune envie de m'apitoyer sur mon sort ce soir. J'ai besoin de me changer les idées et, pour cela, rien ne vaut une partie de jambes en l'air. Je viens vraiment de penser ça ? Peu importe. Diego est en train de refermer la porte quand je me débarrasse de ma robe. Quant à ma culotte, elle est encore dans sa poche si je ne m'abuse, après qu'il l'a ramassée par terre devant tout le monde pour m'épargner la honte de le faire.

Là, je n'ai plus honte. Je suis nue comme un ver. Ses mirettes s'écarquillent quand il me découvre entièrement dénudée en plein milieu du salon et que je lui adresse mon sourire le plus aguicheur. Il approche de sa démarche élégante ; ma température monte à chaque pas qu'il fait. Il s'arrête juste devant moi. Ses pupilles sont dilatées. Il me désire. Puis, sa bouche s'ouvre et je regrette aussitôt que le Seigneur ait jugé bon de le doter de la parole.

- Tu vas enfin me dire ce qui cloche ?
- Quoi ?

L'espace d'un instant, la honte me submerge. Je m'offre à lui, nue et vulnérable, et il me trouve des défauts. Je suis consciente que j'en ai un paquet, mais il y a sans doute des manières plus adéquates de me le faire remarquer. Je pose mes poings fermés sur mes hanches et penche la tête, menaçante.

- Je vois bien qu'il y a quelque chose qui te tracasse, Emma.
- Tu ne penses pas qu'il y a des moments plus propices pour en parler ?

Il secoue la tête.

- Absolument pas. Parce que je sais exactement ce que tu es en train de faire.

Je parcours les deux pas qui nous séparent et me colle à lui, intégralement dévêtue. J'enlace son cou de mes bras. Sentir son érection contre mon bas-ventre me rassure. Je ne lui suis pas entièrement indifférente.

- Qu'est-ce que je suis en train de faire, hein ?

Je l'embrasse. Il me répond d'abord avec ferveur. Je me hisse un peu plus haut, me colle davantage à lui. Laisse échapper un gémissement.

– Tu essaies de me séduire.

– Et ça marche ? J'ai l'impression que oui.

Une de mes mains quitte sa nuque pour migrer vers son entrejambe afin de lui montrer que j'ai compris qu'il me désirait aussi.

– Pas tout à fait, ma belle.

Une douche glacée n'aurait pas eu le même effet. Je m'écarte pour le toiser, blessée.

– Parce que je te connais. Tu es en train de prendre la fuite pour ne pas avoir à affronter tes problèmes. Et ta fuite, c'est la baise.

J'arque les sourcils, totalement mouchée. Je le déteste, sachant qu'il dit vrai. Et je l'aime aussi pour cette raison.

Oui, je l'aime. Exactement.

Il se baisse pour ramasser ma robe par terre et me la tend. Dans son regard, je ne lis aucune pitié ni la moindre moquerie. Il se soucie de moi, tout simplement. De ce que je pense. De ce que je ressens. De ce qui se cache derrière mon masque. Et j'ai tellement peu l'habitude que l'on fasse ça avec moi que quelque chose se craquelle dans ma poitrine.

– Enfile-la et parle, Emma. Ensuite, je te le promets, on fera ce que tu voudras.

Il appuie sa remarque d'un clin d'œil aguicheur et un sourire se dessine sur mon visage. Lui seul sait désamorcer les bombes. À côté de lui, Bruce Willis et Mel Gibson peuvent se rhabiller.

Moi aussi, d'ailleurs. Sous ses yeux, je revêts ma robe et m'assieds sur le canapé, où il me rejoint. Je lui dévoile tout ce que j'ai sur le cœur, mes doutes concernant mon père, la douleur que j'éprouve quant au fait de le balancer. Diego boit mes paroles. Vraiment. Il ne me trouve ni ennuyeuse ni pleurnicharde. Il sait combien je suis perdue, et combien ce que j'ai à faire est difficile. Pour ça, je l'aime. Une fois de plus, il trouve les bons mots pour me pousser à aller de l'avant.

Je sors de la salle de bains quand il m'interpelle.

– Ça te dirait qu'on sorte ?

Oh que oui !

Chapitre 27

Je viens de prendre une douche post-coïtale des plus agréables et j'ai l'impression de flotter sur un nuage. Cela dit, il lui suffit de me parler de la possibilité de faire une virée ensemble pour que mon estomac d'ogre se réveille en poussant un grognement digne des pires films d'horreur.

– Je crois que ton dinosaure intérieur meurt de faim.

J'éclate de rire, amusée.

– C'est une invitation à aller au restaurant ?

– En bonne et due forme, très chère.

– Dans ce cas, accorde-moi cinq minutes.

Mes cinq minutes se multiplient par six, comme pour toute fille qui se respecte, mais je me sens bien dans ma peau quand je quitte l'appartement, accrochée au bras de Diego. Nous peinons à trouver un établissement, puisque les restaurants ont tendance à fermer tôt en Alsace.

– Je vois déjà l'inscription que portera ma pierre tombale.

« Emma Springer, morte de faim dans une rue de Strasbourg en essayant de trouver un restaurant encore ouvert à vingt et une heures. »

Il s'esclaffe.

J'ai le droit de répéter ma blague débile rien que pour l'entendre rire encore et encore ?

– Bref, on va devoir se rabattre sur un fast-food, grommelé-je.

En vérité, j'adore la malbouffe, mais pas les calories qui vont avec. En plus, je me suis super bien habillée pour l'occasion. Je me vois mal débarquer au MacDo avec ma belle robe rouge et mon chignon sophistiqué.

Venez comme vous êtes...

– Il nous reste une autre option.

Curieuse, je me tourne vers lui.

– Est-ce que tu aimes la nourriture exotique ?

– Du moment que ça ne contient pas d'insectes, oui. J'aime découvrir de nouvelles saveurs.

– Dans ce cas, tu vas être servie.

Il s'empare de ma main et commence à marcher vite, me traînant à sa suite.

– Si ce que tu souhaites, c'est m'arracher le bras pour le faire cuire dans un boui-boui douteux, continue, tu y es presque.

– Femme de peu de foi ! Chochotte !

– Homme des cavernes ! Brute !

Les rares promeneurs se retournent sur notre passage. C'est vrai que nous sommes un couple hors du commun. Nous échangeons encore quelques piques sans nous soucier de ce que pensent les autres puis, enfin, il s'arrête d'un coup et je manque de tomber. S'il ne m'avait pas retenue, je m'écrasais le nez sur le bitume.

– Ma grand-mère conduisait mieux son skate que tu ne maîtrises tes pieds.

– Tais-toi et admire.

Je l'observe, médusée. D'accord, il est beau, mais pas plus que d'habitude. Il pousse un soupir, faussement excédé.

– Pas moi, l'enseigne.

Je lève les yeux sur l'écriteau en bois et lis : « *el machete* ».

– C'est là que tu as l'intention de me découper en morceaux ?

Pour toute réponse, il me lance un regard mystérieux qui me fait frémir ; après quoi, il m'ouvre la porte et m'invite à entrer.

Autant le dire tout de suite, ce n'est pas du tout le type de restaurant que j'ai coutume de fréquenter, vous l'aurez compris. Il me faut cligner deux fois des yeux avant de m'habituer à ses couleurs criardes. Du jaune, du bleu et du rouge, comme sur le drapeau colombien. Les tables sont ornées de nappes en canisse. D'innombrables statuettes, certaines en bois, d'autres en métal doré, décorent les murs bariolés. C'est désordonné. C'est chaotique. Néanmoins, je suis séduite dès l'instant où j'y pose un pied. La musique, une sorte de salsa, jaillit des haut-parleurs. Cet endroit réveillerait un mort à Halloween, ma parole.

– Hey, Diego !

Visiblement, le patron connaît mon petit ami. Et la serveuse aussi, vu le baiser qu'elle lui claque sur la joue. Je le colle davantage en lui jetant un regard qui veut dire « mon territoire ». Elle comprend et s'éloigne afin de servir une autre table. Ces choses-là n'ont pas besoin de traduction. Mon amant discute en espagnol avec le gérant. Je découvre que je pourrais l'écouter s'exprimer dans cette langue durant des heures. Seulement, ce n'est pas ce qu'il a prévu, puisqu'il passe au français pour me présenter à son ami. Dois-je préciser que j'ai l'impression de sentir mes ailes pousser en l'entendant m'attribuer le qualificatif de « petite amie » ?

Nous prenons place à une table au milieu de cette ambiance festive. Il nous faut hausser la voix pour nous parler tant le volume sonore est intense, mais cela m'est égal. Ce lieu est un concentré de vie. C'est exactement ce qu'il nous faut.

La serveuse revient à la charge, dévorant mon amoureux du regard. Je la vois tirer sur son tee-shirt pour dévoiler un peu plus son décolleté généreux, se pencher sur lui et papillonner des cils. Pendant ce temps, j'évalue mille et une façons de la tuer. Jalouse, moi ? Oui. Et c'est un sentiment tout à fait nouveau dont je me serais bien passée. Cela dit, l'attitude de Diego me rassure. Il l'écoute poliment, sans toutefois céder à son charme. Il a intérêt, sinon je suis prête à lui couper les oreilles.

Finalement vaincue, la serveuse nous tend deux cartes avant de repartir, abattue.

– Tu viens de lui briser le cœur, tu en es conscient ?

Il me décoche un sourire amusé.

– Je sais. Je suis irrésistible.

– Et modeste.

– Et modeste, en effet.

Je suis incapable de me départir de ce sourire qui me barre le visage. Il avait raison. J'avais besoin de me confier à lui, puis de sortir. J'ouvre le menu, et ne comprends pas un traître mot de ce qui est écrit. *Arepas, empanadas, ajiaco, churrasco, bandeja paisa...* J'ai le sentiment de faire un retour inattendu dans mes cours d'espagnol du lycée. Ou pas. C'est encore pire. Quand je lève le nez de la carte, je remarque la manière dont Diego m'observe. Les émeraudes contenues dans ses iris pétillent de malice, et un merveilleux sourire étire ses lèvres pleines. Seigneur, me laisserai-je un jour de l'observer ? Je ne crois pas que ce soit possible.

– Serais-tu un peu perdue, Petit Chaperon rouge ?

Il fait référence à la couleur écarlate de ma robe. J'adore cette façon qu'il a de me parler.

– C'est possible.

– Dans ce cas, pourquoi ne me laisserais-tu pas être ton guide pour cette nuit ?

– C'est d'accord.

– N'as-tu pas peur que le loup que je suis te dévore toute crue ?

Je lui adresse un sourire carnassier.

– Et toi, n'as-tu pas songé que c'est exactement ce que j'attends ?

Une fois de plus, ses prunelles s'illuminent. Dieu du Ciel, être assise devant lui, c'est comme assister à un spectacle. Admettre que je pourrais le contempler jusqu'à la fin des temps me met dans un état proche de la folie.

– Vous avez fait votre choix ?

Je passe outre le fait que la serveuse ne s'adresse qu'à lui. Ce soir, j'ai bien l'intention de lui laisser les rênes. J'en ai besoin. Il commande quelque chose d'inintelligible ; après quoi, je lui pose des questions sur la Colombie. Et je découvre ce pays à travers son récit. Il en parle d'une telle façon que j'ai l'impression de sentir les odeurs du marché de rue, de respirer l'air des montagnes et de la mer Caraïbe, de voir les couleurs bariolées de ses maisons et de me promener avec ses habitants. L'envie de visiter cette contrée inédite s'installe dans un coin de mon cerveau, sans que je sache comment il s'y est pris pour me charmer à ce point. Quand il parle, le temps s'arrête. Il arrache mon âme à mon corps pour l'emporter vers des pays lointains, là où je n'aurais jamais pensé mettre les pieds.

La serveuse apporte les plats. Des sortes de galettes de maïs rondes remplies de viande, de haricots noirs, de légumes et de fromage. Ça sent divinement bon, au point que j'ai du mal à faire preuve de retenue et à ne pas me jeter dessus comme la pire des morfals. À la place, j'endosse le rôle de la fille bien élevée que l'on m'a appris à être.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ce sont des *arepas*, la quintessence de la cuisine colombienne, même s'il existe un plat similaire portant ce nom au Venezuela. Au cas où tu ne le saurais pas, nos deux nations mènent une guerre sans pitié au sujet de l'origine de cette spécialité. Pour ma part, je milite pour que le monde entier sache que ce sont les Colombiens qui l'ont inventée. Ah, et très important : c'est meilleur quand c'est chaud.

Je souris parce que, quand il parle, j'oublierais presque de manger. C'est la première fois que ça m'arrive avec un garçon. C'est un signe qui ne trompe pas. Je suis irrévocablement amoureuse. Même mon estomac n'ose pas me contredire.

Diego ne me quitte pas des yeux. On dirait que toute sa fierté patriotique est concentrée sur cette galette ronde et particulièrement dure. Et moi, j'ai l'impression que si je n'apprécie pas la cuisine de son pays, je serai tout de suite reléguée à la catégorie des ex. Autant avouer que la pression est grande. Je m'empare du sandwich dégoulinant. Au moins, il sent bon. Je l'approche de ma bouche. Le maïs croque sous ma dent, puis là, c'est l'extase. C'est délicieux, tout simplement !

– Ché pon, articulé-je la bouche pleine.

Au sourire qui vient orner son visage, je sais qu'il a compris mon gazouillis. Alors je m'empiffre, oubliant les calories, buvant ses paroles. Moi aussi, je veux voyager. M'envoler. Rêver avec lui.

– Tu danses ?

Je lui offre un rictus moqueur.

– Tu tiens à tes pieds ?

– Pas vraiment, non. Tu pourras toujours me porter jusqu'à la maison si tu parviens à aplatir

entièrement mes orteils.

À la maison ? C'est comme ça qu'il appelle mon appartement ? Je devrais prendre mes distances, m'offusquer, le rappeler à l'ordre. Évidemment, je ne fais rien de tout ça. À la place, je lui tends le bras en me mettant debout. Oui, aux yeux des autres, c'est moi qui l'invite à danser. Dans la culture que l'on m'a inculquée, c'est inconcevable. Et je n'en ai rien à faire. Ses mirettes brillent de convoitise quand il se saisit de ma main pour m'entraîner vers la piste improvisée au milieu de la table. J'en ronronnerais presque. Jusqu'à ce que je me rappelle que, si mes parents m'ont appris toutes les danses de salon possibles et imaginables pour faire bonne impression lors des soirées mondaines, je n'ai aucune idée de comment cette chose se danse. C'est désordonné et ça part dans tous les sens. En plus, chaque paire de mirettes est rivée sur nous, puisque nous sommes les seuls danseurs.

– C'est de la salsa, c'est ça ?

Il me jette un regard offusqué qui m'aurait fait rire si je n'avais pas été aussi angoissée ; après quoi, il lève les yeux au ciel. J'ai compris, j'ai vexé sa fierté nationale.

– C'est de la *cumbia*, ma chère, une danse typique de mon pays. Je te l'accorde, elle ressemble à la salsa, mais en mieux.

J'opine en me retenant de pouffer. Quel chauvin !

– Et comment ça se danse ?

– Pour ce qui est du haut du corps, cela ressemble à une danse de salon européenne. En revanche, de tes hanches à tes pieds, bienvenue en Afrique, ma belle.

Il attise ma curiosité.

– Le patron rythmique est deux-deux ou deux-quatre, selon l'envie. C'est bien marqué, écoute.

J'obtempère, ouvrant grand mes oreilles. Impossible de ne pas reconnaître le rythme. Il fait écho aux battements de mon cœur et se répercute dans tout mon corps.

– C'est bon, je vois. Tu me montres ?

Il s'empare de mes mains. Nous sommes si proches que je peux sentir son parfum exotique. Dieu, qu'il sent bon.

– Arrête de fantasmer sur moi et regarde.

Me mordant l'intérieur des joues pour ne pas lui rire au nez, je suis attentivement le mouvement gracieux de ses pieds, puis je l'imites. Je cafouille un peu au début, mais je réussis à le suivre au bout d'un moment.

– Alors ?

Ses mirettes pétillent de malice. Ça frémit dans mon ventre, parce que j’anticipe déjà sa réaction.

– C’est OK pour tes pieds, ainsi que pour tes bras. En revanche...

– En revanche ?

– Ce serait mieux si tu te débarrassais de ce balai que tu as, planté dans ton derrière.

Cette fois, j’éclate de rire pour de bon. J’observe ses hanches, qui bougent au rythme endiablé d’une cumbia appelée La Zenaïda. Mon éducation fait que je trouve ça obscène. Mes yeux, qui reluquent impunément les fesses endiablées de mon amant, n’en ont strictement rien à faire des bonnes manières.

– Laisse-toi aller, Emma.

Alors, j’obéis. J’autorise mon corps à se fondre avec la musique, et j’ai la sensation que Diego et moi ne faisons plus qu’un. Nos mouvements sont sensuels, cadencés, presque érotiques et surtout libérateurs en ce qui me concerne. Je souris, je ris, je transpire et j’oublie les paires d’yeux qui nous observent. Le reste du monde s’efface. Il n’y a plus que mon amoureux, la musique et moi. Rien d’autre ne compte.

Quand nous quittons les lieux, je suis totalement euphorique. Mes soucis sont restés derrière moi, la danse ayant eu sur moi l’effet d’un puissant psychotrope. Ou alors, c’est peut-être la faute du *canelazo*, une boisson alcoolisée au doux goût de cannelle. Toujours est-il que je ris aux éclats, collée à lui, quand l’air frais de la nuit strasbourgeoise me caresse le visage. Je ne suis pas ivre à proprement parler, tout juste suffisamment pompette pour être gaie. Enlacés l’un à l’autre, nous remontons la rue quand quelque chose me frappe. Je m’arrête, l’index sur les lèvres pour intimer mon petit ami au silence. Et le sol se dérobe sous mes pieds : dans la ruelle perpendiculaire à la nôtre, je distingue mon père et une très jeune fille accrochée à son bras, à qui il vole un baiser. Le monde, mon monde, vole en éclats. Parce que sa morale à deux balles ne vaut plus rien pour moi. Tous ces principes qu’il m’a inculqués par la force psychologique se révèlent faux. Je reste là, les jambes fermement plantées sur le bitume. Incapable de bouger. L’espace d’un instant, je crains qu’il ne m’ait vue, mais ce n’est pas le cas. Celle qui ne doit pas avoir plus de seize ans ouvre la porte d’un immeuble dans lequel tous deux s’engouffrent. En quelques secondes, j’ai l’impression d’avoir tout perdu.

Une main chaude presse la mienne, soudain glacée. Je me tourne vers Diego, dont les yeux sont emplis de compassion. Et je me dis que, finalement, je n’ai rien perdu. Au contraire, j’ai tout gagné.

– Rentrons.

Une main posée sur mes reins pour m’aider à avancer, mon petit ami me guide jusqu’à la voiture, qu’il conduit en silence jusqu’à mon parking. Une fois dans l’appartement, il vient juste de disposer son manteau sur mon canapé quand il s’approche de moi. Je me laisse faire, avide de son contact. Ses mains tièdes capturent mon visage puis le tournent de manière à me forcer à le regarder. Ses iris verts

sondent les miens. Il se fait du souci pour moi. Il a tort.

– Tu vas bien ?

J’acquiesce. Je ne mens pas.

– Oui. Pour la première fois de ma vie, je sais exactement ce que je dois faire.

Il arque les sourcils, dubitatif. Je fais taire sa question naissante en l’embrassant à pleine bouche. D’abord réticent, puisqu’il pense que j’ai surtout besoin de parler de ce que j’ai vu, il finit par céder. Ses lèvres répondent aux miennes avec fougue tandis que mes mains agrippent son tee-shirt pour l’attirer au plus près de moi. Les siennes me caressent par-dessus ma robe, mais j’ai besoin de plus, tellement plus.

– Viens, lui ordonné-je.

J’attrape son poignet pour qu’il me suive dans la salle de bains. J’ai une idée très précise de ce dont j’ai besoin. De ce que je dois faire.

– Tu pourrais m’aider à me dévêtir ?

Je lui tourne le dos, si bien que je ne peux pas voir son visage. Pourtant, je n’ai pas peur. Au contraire, cette attitude a pour moi une connotation érotique que je ne pourrais expliquer.

Je sens la lente caresse de la fermeture Éclair qui glisse le long de ma colonne vertébrale. Ma robe tombe sur le carrelage immaculé. Je la repousse d’un coup de pied avant de me retourner vers Diego, totalement nue. Il m’observe, dans l’expectative. Il a compris que, ce soir, c’est moi qui vais mener la barque.

– Déshabille-toi.

Il se débarrasse d’abord de son tee-shirt, exposant à mon regard les muscles bien dessinés de ses pectoraux, de ses abdominaux. Je pourrais les retracer les yeux fermés, tant je connais leurs formes divines par cœur. Lentement, il porte les mains à sa ceinture. Il la déboucle, puis la pose sur la chaise ; après quoi, ses doigts experts déboutonnent son pantalon. J’aimerais venir l’aider. J’en brûle d’envie, à vrai dire. Mais je ne le fais pas. Sans bouger, je vois comment le pantalon rejoint ma robe dans un coin de la salle de bains, dévoilant ses jambes robustes. Ses pouces glissent sous son boxer et j’ouvre la bouche pour l’arrêter, mais aucun son n’en sort. Ma langue est si sèche qu’elle pourrait coller au palais. Je la promène sur mes lèvres afin de les humidifier, sans effet. Alors, très doucement, il baisse son boxer, libérant son sexe déjà fièrement dressé. Je cligne des yeux pour me convaincre que ce merveilleux spectacle est réel. Il est si beau que l’on dirait un dieu, un ange, une créature chimérique, mais pas un humain. Pourtant, c’est bien un homme intégralement nu qui me regarde en attendant mes instructions. Mes joues picotent. J’ai sans doute rougi. Je pense que je ne me débarrasserai jamais de ma timidité, mais cela m’est égal. Elle fait partie de ce que je suis. Pourquoi en avoir honte ?

En silence, je me tourne vers la douche pour actionner le robinet. Quand l'eau est chaude, je l'appelle.

– Rejoins-moi.

Ma voix résonne bizarrement dans mes oreilles. Elle appartient à une fille nettement plus sûre d'elle que je ne le suis. Sans parler du désir qui y transperce. Néanmoins, Diego ne fait aucun commentaire. Il obéit aux ordres. Je plante mes mirettes dans les siennes pour me donner du courage. Elles brillent, traduisant son envie pour moi, totalement réciproque.

– Viens là !

Je me colle à lui. Nos peaux rendues humides par l'eau chaude ont une texture différente. J'adore ça. Je sens chacun de ses muscles se tendre contre moi, c'est délicieux. Sans m'éloigner de lui, je me baisse pour ramasser un flacon de gel. Cherchant mon autorisation du regard, il me le prend des mains. Il le retourne et un jet froid atterrit sur ma poitrine. Je pousse un cri de surprise tandis que les pointes de mes seins se dressent. Ses paumes brûlantes viennent alors apaiser le froid de mon épiderme. Cette façon qu'il a de glisser sur ma peau savonneuse, c'est différent de toutes les fois où il m'a touchée. Je rejette la tête en arrière, me délectant de ses avances. Il s'attarde sur mes tétons, me faisant lâcher des gémissements de pur plaisir, puis il descend le long de mon dos pour atteindre mes fesses. Il emprunte ensuite le chemin inverse, passe par mon ventre, puis se fige en allant plus bas.

Ses iris incendiaires me scrutent. Je brûle du même feu.

– Caresse-moi.

Ses doigts s'activent autour de mon sexe, puis à l'intérieur. Il est tout contre moi, légèrement penché. D'un bras, il me maintient debout, sans quoi je flancherais, tant mes jambes flageolent, pendant que sa main libre me donne un plaisir jamais encore atteint. Je ploie sous l'orgasme, trempée d'eau et de cyprine.

– À mon tour, asséné-je en revenant enfin à moi.

Je me baisse pour récupérer le flacon qu'il a fait tomber par terre, et fais gicler du savon sur son torse. Lentement, je parcours entièrement son corps, de la tête aux pieds, me délectant de ses râles, de ses grognements. Entièrement ? Oui, c'est exactement ce que je vais faire.

À genoux devant lui, mon regard passe de son sexe à ses yeux.

– Emma...

Il sait combien cet acte est important pour moi. Parce qu'il représente tout ce que l'on m'a appris à détester. Ce que l'on m'a interdit, sans raison. Et j'ai besoin de transiger avec cette règle que je trouve particulièrement stupide.

– Je vais bien, le rassuré-je.

Puis, sans lui laisser le temps de protester, mon index trace la ligne sinueuse de cette veine qui parcourt son membre de haut en bas. Il tressaille contre moi. Je prends une profonde inspiration et ma langue prend le relais de mon doigt.

Lentement, de manière si appliquée qu'elle pourrait prêter à sourire, je suis ce chemin imaginaire, buvant chacune des gouttelettes d'eau que j'y rencontre. Je m'écarte pour l'observer. Ses yeux sont mi-clos. Il aime ce que je fais. Alors, je donne encore quelques coups de langue par-ci par-là, tandis qu'une de mes mains vient caresser ses testicules.

– Emma...

Il palpète contre mes lèvres. C'est tellement grisant que j'ai de nouveau envie de lui. J'ose embrasser son gland, puis je le suçote, lentement. Je vais de plus en plus loin. Ses doigts s'enroulent sur mes cheveux mouillés, marquant la cadence. Je le sens durcir encore, grandir pleinement dans la bouche, et je jubile car c'est moi qui lui fais cet effet-là.

– Emma... je... je vais jouir.

Il me repousse doucement. Je ne me laisse pas faire. J'ai besoin de savoir ce que ça fait. Mes lèvres se font plus fermes, mon rythme plus rapide, comme sa respiration. Il se tend.

J'entends un grognement rauque, puis un liquide chaud coule sur ma langue. J'ai un peu du mal à l'avaler, c'est trop visqueux. Mais je le fais, parce que c'est une première et pour ce que ça signifie pour moi, pour lui, pour nous.

Ses mains quittent mes cheveux pour agripper mes poignets et me soulever.

– Tu es une déesse, me complimente-t-il.

– Je sais, m'amusé-je.

Je l'embrasse. Ou alors c'est lui qui prend l'initiative. Tous les deux, peut-être. Mais ce que je retiens, c'est que plus aucune culpabilité ne m'étouffe quand je quitte cette salle de bains.

Chapitre 28

C'est avec assurance que je quitte mon immeuble en direction de l'hôtel de police. Oui, je suis déterminée à dénoncer mon père. Pas parce qu'il a trompé ma mère, les affaires de mœurs n'ont rien à faire en économie, même si je garde cette information dans un coin de mon esprit pour aider maman lorsqu'elle divorcera. Non, j'y vais pour dénoncer ses malversations, ses manquements, ses détournements.

J'ai enfin compris une chose. Il m'a toujours tenue à l'écart de la boîte familiale ; ce n'est pas qu'il me trouvait incapable de le seconder, mais il préférait m'insulter, me faire sentir comme une moins que rien, plutôt que d'arrêter de magouiller et de s'enrichir en douce.

Et lui, cet homme qui était prêt à rabaisser son propre enfant pour du fric, il comptait me donner des leçons de morale ? Et puis quoi, encore !

Je n'ai pas jugé utile de réveiller Diego. Encore moins de lui dire ce que j'ai l'intention d'accomplir. Oh, je sais bien qu'il m'aurait soutenue. Seulement, ce que j'ai à entreprendre, j'avais justement besoin de le faire seule. Pour me prouver que je le peux. Aujourd'hui, j'ai confiance en moi.

– Emma !

Je tressaille en entendant une voix familière, et tourne la tête en direction de ce son. Mon père me regarde depuis sa berline noire, vitre baissée.

– Monte.

Ce n'est pas une invitation. C'est un ordre. Je connais les inflexions de ce ton, qui pour d'autres pourrait passer pour un simple ronronnement. Je sais ce qui se passe quand je refuse. C'est plus fort que moi. J'obéis, parce que c'est ce que l'on m'a inculqué depuis mon plus jeune âge. Cependant, cela n'enlève rien au fait que je vais le dénoncer, sitôt sortie de cette voiture. Je m'installe sur le siège passager. Il démarre avec un sourire aimable et probablement aussi faux que la couleur artificiellement noire de ses cheveux, qui devraient être poivre et sel.

– Tout va bien, Emma ? Tu m'as l'air tendue.

– Quelle idée, voyons ! nié-je en essuyant mes mains moites sur mon jean.

– Où est-ce que tu te rendais ?

Chez les flics, pour te dénoncer. D'ailleurs, pourquoi est-ce que j'ai l'impression de jouer le Petit Chaperon rouge face au Grand Méchant Loup ?

– À la boulangerie, chercher des croissants pour le petit-déjeuner. Tu m'y déposes ?

Un mauvais pressentiment me ronge, si bien que j'essaie de descendre de ce véhicule par un moyen détourné. Comme s'il lisait dans mes pensées, il appuie sur un bouton et les portières se verrouillent. Je réprime un frisson d'horreur.

– Le car-jacking est un véritable fléau.

J'acquiesce et me rassure comme je le peux, tentant de faire rentrer son excuse foireuse dans ma tête. C'est mon père, il ne me fera aucun mal. Pas vrai ?

– Des croissants, franchement ? Marius n'aime pas les rondeurs, tu ne devrais pas t'empiffrer.

– Marius n'est pas mon petit ami, papa. C'est Diego.

Il fait un geste de la main, comme si ma protestation n'avait pas la moindre valeur pour lui. C'est sans doute le cas.

– Où m'emmènes-tu ?

Je prie pour que ma peur ne perce pas dans ma voix. Raté.

– Dans mon bureau, où tu prendras un petit-déjeuner équilibré.

Est-il conscient que je n'ai plus six ans ?

– De plus, j'ai une proposition à te soumettre. Une proposition que tu ne pourras pas refuser.

J'avale ma salive et pose mon sac sur mes genoux. Discrètement, je glisse ma main à l'intérieur. J'attrape mon téléphone. J'ai envie de prévenir Diego. Il faut qu'il sache où je me trouve, juste au cas où ça tournerait mal.

– Tu peux augmenter le volume de la radio ?

Il pourrait très bien le faire lui-même. Pour moi, ça ne veut dire qu'une chose : il a compris ce que je manigançais. Je retire mes mains de mon sac et m'exécute docilement.

Moins de trois minutes plus tard, il se gare sur le parking du building qui abrite son entreprise. Je le suis en silence, le cœur battant à tout rompre. Dans l'ascenseur qui mène à son bureau, sa proximité me met affreusement mal à l'aise, mais je le cache derrière un sourire. Cela fait si longtemps que je me sens mal à ses côtés que c'est devenu une habitude de le masquer. Nous pénétrons dans son espace de travail ; après quoi, il m'invite à prendre place autour de l'immense table, ce qu'il n'a jamais fait auparavant. Quand je pense que j'ai toujours rêvé d'y siéger un jour...

Mon père occupe la chaise devant moi. Il joue avec ses mains, ce qui ne signifie aucunement qu'il est nerveux. Cet homme puissant n'angoisse jamais pour rien. Cela veut simplement dire qu'il prend son temps pour vous asséner quelque chose en plein palpitant. Il baisse les yeux sur moi. Il y règne moins d'assurance qu'à l'accoutumée. Je ne me laisse pas prendre au piège. Je ne m'apitoierai pas

sur lui.

– Je ne sais pas si tu le sais, ma fille, mais depuis quelque temps, ta mère est très distante avec moi.

J'adopte ma grimace de surprise et croise mes bras et mes jambes dans une position involontairement défensive.

– Vraiment ?

Je suis loin d'être aussi calme que je le parais.

– Ne t'aurait-elle pas fait part de ses plans ?

Ni vu ni connu, je bats des cils, feignant l'innocence la plus totale.

– Quels plans ?

– Des plans de divorce.

OK Il n'y va pas par quatre chemins.

– Des desseins qui mettraient fin à toutes ces années d'amour. Qui détruiraient à néant ce que nous avons construit ensemble.

Il se lance dans une grande tirade larmoyante. A-t-il déjà oublié la jeune fille qu'il a sans doute baisée la veille tandis que maman attendait seule à la maison ? Avec ce souvenir en tête, je ne risque pas de craquer et de me laisser attendrir. Cela étant, il n'est pas question que je lui dévoile cette carte. Je dois la garder précieusement et m'en servir le moment venu, comme au poker, ce jeu qu'il affectionne tant. J'ai intérêt à la jouer discrète.

– Non, papa. Je n'ai rien entendu de tel.

Je le regarde directement dans les yeux, sans ciller. Cette fois, il me croit. Il m' imagine sans doute trop stupide, trop avide de gagner son affection pour oser lui mentir. S'il savait, s'il savait comme je suis lasse, comme je suis guérie de mon obsession de lui plaire. Comme tout est fini...

– Très bien, mon enfant.

Au moins, il n'est pas encore au courant que ma mère souhaite se séparer de lui, ce qui me permettra de préparer un peu mieux le terrain pour elle. Je ne voudrais pas qu'elle se retrouve sur la paille et, la connaissant, je sais combien il lui serait difficile d'accepter mon aide si cette situation venait à se produire.

Je me raidis en entendant toquer à la porte.

– Entrez.

Sa secrétaire fait son apparition, chargée d'un plateau contenant des boissons chaudes. Elle lui adresse un sourire complice qui me met mal à l'aise. Je crois pouvoir deviner d'où proviennent les jolies perles qui ornent ses oreilles. Ce sont celles de maman. Je me souviens encore comme elle s'était affolée en ne les retrouvant pas dans son coffre à bijoux. Je détourne le regard et ravale mon envie de vomir. La porte se referme. Elle a dû repartir. Papa me sert un café. Sans sucre, cela va de soi. Il ne faudrait pas que je risque de prendre deux grammes de graisse, alors que lui doit avoir dans les trente-cinq kilos de trop.

– Donc, tu ignores tout des intentions de ta mère.

Je hoche la tête en buvant une gorgée de son breuvage trop amer. Une chose est sûre, cette secrétaire n'a pas été recrutée pour son savoir-faire en matière de café.

– Ma petite, sache que, moi, je suis au courant de tes petites affaires.

Lesquelles ? Celles avec ma bande de bad boys, les histoires de ma mère... ?

Je cache mon trouble en buvant une gorgée de cette mixture immonde.

– Quelle belle surprise de constater que ma fille excelle en économie ! Petite cachottière, tu ne m'avais pas informé que tu sauvais les microentreprises de la faillite !

Parce que si je l'avais fait, tu me l'aurais aussitôt interdit.

– Oh, tu exagères toujours tout, papa, rétorqué-je avec fausse modestie. Je n'apporte qu'une minuscule contribution à ces boîtes.

– Alors, ma chérie, j'aimerais beaucoup que, cette contribution, tu l'apportes plutôt à notre entreprise familiale.

Ma mâchoire tombe par terre. J'hésite entre la ramasser et la laisser traîner.

– Je... euh... moi... ?

Il vient simplement de faire ce dont j'ai toujours rêvé. Il m'a ouvert la porte. Enfin.

– Oui, toi, ma chérie. Les Duteuil et moi serions ravis de t'accueillir au sein de Springer & Co, là où est ta place depuis toujours. Mais j'étais trop aveuglé pour le voir.

Je suis en plein bug. Je doute carrément de ce que j'entends.

A-t-il la moindre idée de ce que ce travail signifie pour moi ?

C'est l'accomplissement de toute une vie !

– Tu... tu es réellement en train de m'offrir un poste ?

– Oui. À condition que j'obtienne ton entière coopération. Je dois pouvoir compter sur toi pour

être mes yeux et mes oreilles auprès de ta mère, je ne lui fais pas confiance.

Il poursuit son monologue, mais je ne l'écoute déjà plus. C'est fou comme les parents détiennent entre leurs mains le pouvoir de vous élever dans les airs, puis de vous lâcher ensuite, pour vous voir vous écraser plus bas que terre. Mais cette fois, c'est fini. Aussi profonde que soit ma déception, je me relève dès l'instant où mes genoux heurtent le bitume.

– Hélas, aussi grand soit le plaisir d'avoir enfin reçu cette offre de ta part, je me vois contrainte de la refuser.

Je le dévisage. En fait, il n'a pas l'air surpris.

– Je m'y attendais un peu, même si j'espérais me tromper. Toutefois, j'avoue être un brin déçu de ton rejet. Après toutes ces années à te cramponner à moi, à essayer tant bien que mal de te faire remarquer, tu ne sautes pas sur l'occasion de rejoindre mon camp. Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

J'ai d'abord envie de lui dire que c'est Diego qui m'a ouvert les yeux. Et puis, je me ressaisis. Je n'y suis pas du tout.

– C'est toi, papa. En me proposant du chantage, tu viens d'anéantir la dernière parcelle d'affection que j'éprouvais à ton égard.

Là encore, aucune émotion ne traverse son impassible visage de businessman.

– Quelle triste vie que la tienne, ma fille. Errer de déception en déception, de trahison en trahison. Je ne le souhaite à personne. Pas même à mes pires ennemis.

– De quelle trahison tu parles ?

Un sourire en coin se dessine sur ses lèvres trop fines tandis qu'il consulte sa luxueuse montre.

– Oh, tu devrais très bientôt le savoir.

Toc, toc, toc.

– Entrez donc !

La porte s'ouvre et je me fige totalement. Je m'attendais à tout sauf à me trouver face à M. Je-tisse-des-bracelets-avec-les-cheveux-de-mes-victimes, dont le rictus mauvais s'illumine dès qu'il me voit. Ça ne sent pas bon du tout, et je ne parle pas seulement de son odeur âcre de sueur et de tabac froid. Instinctivement, j'attrape mon sac, déjà prête à déguerpir.

Il s'avance vers moi sous le regard de mon père. Je commence à me lever. Il me retient en agrippant mes épaules fermement.

– Pas si vite, ma jolie. Nous avons quelques révélations à te faire.

Ses doigts se promènent sur ma nuque et je retiens un frisson glacial.

– Si ça concerne l’usage du gel douche, je conçois qu’il s’agit d’une nouveauté pour toi, mais ça ne l’est pas pour moi.

Il me coule un regard mauvais. Je ne devrais pas le provoquer. Je le sais. Mais je n’y peux rien, c’est plus fort que moi. Ce mec me débecte. Il raffermi sa prise et, sans ajouter un mot, il fouille dans son sac. Le fracas créé par un livre atterrissant sur la table, pile-poil sous mon nez, me fait sursauter. Pour autant, il n’est pas question que je montre à ce type que je suis littéralement terrorisée par sa présence. Je choisis l’ironie.

– C’est un peu tard pour apprendre à lire, mon petit, tu ne penses pas ?

Ni mon père ni Victor ne réagissent à mes sarcasmes, ce qui devrait m’inquiéter.

– En effet. Cela dit, il n’est jamais assez tôt pour découvrir la vérité.

Je lève les mirettes sur celui que je considère comme le plus grand taré de la planète. Il désigne le bouquin.

– Lis !

J’obéis.

Plus tôt je m’y mettrai, plus tôt ce sera fini.

– *Mensonges et Diamants*, de Diego Buendia.

Il m’en jette un deuxième. Je ne vois pas où il veut en venir.

– *Le Vol de l’émeraude*, de Diego Buendia.

– Tu comptes en empiler combien, là ?

– Lis celui-là.

J’attrape celui qu’il me désigne et l’ouvre.

– Qu’est-ce qui manque, hein, gamine ?

– Pour toi ? Sans doute les images.

Sa main sur ma joue, je ne l’ai pas volée. Mon paternel lui adresse un signe d’avertissement. Le taré a besoin de faire les cent pas pour se calmer.

– Et avec ça, tu piges mieux ?

Il pose un cahier devant moi. Je le reconnais, c’est celui de mon petit ami. Je n’attends pas qu’ils me demandent de l’ouvrir pour le faire, ma curiosité étant trop importante.

Les lignes défilent sous mes yeux. Chacune me blesse un peu plus que la précédente.

Ces écrits retracent l'histoire de notre tentative de cambriolage, dans une version quelque peu romancée, exagérée, satirique. Je me sens mise à nu, violée dans mon intimité. Ridiculisée et surtout trahie. Le temps s'arrête et les pages tournent. Ce sont les notes jetées sur papier en vue de l'écriture d'un roman. Un roman sur moi. Sur nous. J'ai la nausée. Je dois quitter cet endroit avant de flancher. Je fourre le maudit cahier dans mon sac à main et me mets debout sur mes jambes flageolantes.

Je quitte les lieux sans un mot. Il n'y a rien à dire, de toute manière. La mort dans l'âme, je rentre chez moi.

Mon esprit refuse d'encaisser le coup. Je me surprends à lui chercher des excuses. Il ne l'a peut-être pas écrit lui-même. Si ça se trouve, c'est encore une des manigances de mon père. Avouez que ce serait possible ! Il n'en est pas à son coup d'essai. Cela dit, quelque part au fond de ma caboche détraquée, je sais que je me mens. Je ne fais que retarder l'inévitable. Trop choquée par cette découverte, je ne verse pourtant pas une larme. Pour éviter de penser à lui, je passe ma journée plongée dans mes dossiers. Je m'interdis d'ouvrir le maudit carnet de mon petit ami, et détourne mon regard chaque fois que mes yeux secs se posent sur celui-ci. Ça ne ferait que retourner le couteau dans la plaie. En quoi ai-je besoin de savoir qu'il m'a traitée de cruche ? De gamine pourrie gâtée ? Je n'ai pas les épaules assez larges pour affronter ça.

Quand la sonnette retentit, je suis sereine. Du moins, en apparence. J'ouvre la porte. Diego est à tomber, comme toujours. Un véritable dieu vivant. Les émeraudes contenues dans ses iris brillent si fort que je suis obligée de détourner le regard, parce que je sais que, bientôt, je ne pourrai plus les voir. Et cette hypothèse me fait un mal de chien.

Sa première réaction est de m'attirer à lui pour m'embrasser. Je respire son arôme grisant à plein nez, tentant de m'en remplir les poumons pour quand il ne sera plus là. Je mémorise la douceur de ses lèvres, le goût de sa langue, la texture de sa bouche. Seigneur, je n'y survivrai jamais.

– Tu as passé une bonne journée ?

Je hausse les épaules, feignant l'indifférence. Ce simple mouvement m'arrache une grimace, ayant l'impression de porter un poids monstrueux dessus.

– Le boulot, tout ça. Et toi ?

– Pareil que toi. Je suis allé faire quelques repérages, puis j'ai mis tout ça au clair.

Maintenant que je crois savoir en quoi consiste son travail, les choses deviennent plus évidentes. Il se balade, cherche des pigeons dans mon genre, les ridiculise puis rédige leur histoire.

Tu parles d'un boulot !

– Je vois. Assieds-toi, je vais t’apporter à boire.

– Tu es une copine parfaite, on te l’a déjà dit ?

Encore une fois, je ne réponds pas. Que pourrais-je dire à ça ? Que je ne le serai bientôt plus ?

Je l’invite à prendre place sur le canapé et disparaiss de la pièce aussitôt. J’ai tout orchestré, comme une grande. Je quitte la cuisine moins de trois minutes plus tard. Comme prévu, il s’est emparé du carnet que j’avais posé sur la table basse. Lorsqu’il relève la tête pour me regarder, il a blêmi. Même débarrassé de son hâle, il reste beau. Le pli entre ses sourcils froncés indique son inquiétude.

– J’espère que tu as trouvé ta lecture intéressante, lancé-je.

Il ne tente pas un « je vais tout t’expliquer » ni un « ce n’est pas ce que tu crois ». Au moins, il n’essaie pas de se défilier. Un point pour lui. Malheureusement, ça ne suffira jamais. Il garde le silence, l’air parfaitement terrifié. Toute son assurance est tombée en même temps que son masque. Je n’ai qu’une seule question à lui poser.

– Qui es-tu, Diego ?

– Je suis Diego Buendia, un écrivain.

J’opine, attrape le mojito que j’ai préparé un peu plus tôt et le porte à mes lèvres. Je vais en avoir besoin.

– Et tu n’es pas le petit-neveu de Pablo Escobar, n’est-ce pas ?

– Je... non.

Je pose le verre d’un geste brusque qui le fait sursauter. Le beau latino a perdu toute sa contenance.

– Es-tu Colombien, au juste ? Qui es-tu, bordel !

– Je suis bien Colombien. Je... suis arrivé en France avec mes parents quand j’avais seize ans, d’où mon petit accent.

– Au moins un truc qui n’est pas faux. J’imagine que ce ne sont pas des magnats de la drogue, tes géniteurs.

– Mon père est mécanicien. Ma mère secrétaire médicale.

Tout ce qu’il y a de plus banal. Je bois une nouvelle gorgée.

– Et en dehors de ton accent et de ton pays d’origine, tout était faux ?

Y compris notre relation ?

– Non, pas tout.

Il plonge ses iris désespérés dans les miens. J'y lis une mer de panique et un océan de regrets, mais je ne me laisse pas attendrir. Parce que, même ça, ça pourrait être un mensonge.

– Je n'ai jamais joué avec toi.

Je suis tellement surprise de sa répartie que je recrache mon mojito sur son tee-shirt. Je me penche en avant pour attraper une serviette en papier sur la table basse et la lui tends. Il rêve s'il croit que je vais l'éponger.

Je n'ai jamais joué avec toi.

La vérité, c'est que, cette phrase, c'est comme si l'on m'enfonçait une centaine d'aiguilles dans le cœur. Si, au moins, il assumait ses actes, s'il jouait cartes sur table avec moi, je serais éventuellement prête à tirer un trait sur cette histoire. Mais s'il continue de me mentir, alors c'est mort. Définitivement. L'air manque cruellement à ma poitrine et des larmes menacent de perler sous mes paupières. Il me faut un effort surhumain pour adopter un masque cynique et insensible.

– C'est vrai. Te faire passer pour le petit-neveu de Pablo Escobar, le digne héritier du grand banditisme. Me faire croire que je valais quelque chose... Tu sais que c'était une première, pour moi ?

Je détourne le regard pour ne pas voir cette tristesse sur son visage, probablement feinte.

– J'ai vraiment cru que... non, laisse tomber. J'ai juste été trop naïve, une fois de plus.

– Tu as cru quoi, Emma. Que je t'aimais ?

Je ne vais pas lui dire oui. Cela m'arracherait le cœur. Admettre devant lui que j'ai réellement pensé qu'il pouvait m'aimer, ça rendrait cet amour tangible, alors que ce n'est qu'une chimère, puisqu'il s'est joué de moi. Pour une fois dans ma vie, j'ai cru que je comptais pour un homme. Moi qui, depuis petite, rêvais d'exister aux yeux de mon père, je n'en revenais pas d'avoir su retenir l'attention de quelqu'un d'aussi exceptionnel que Diego. Je me suis trompée sur toute la ligne. Une fois de plus. Au fond, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même.

– Va-t'en.

C'est tout ce que j'arrive à prononcer, dans un souffle si ténu que je ne suis pas certaine qu'il m'ait entendue. Je garde les mirettes rivées sur la table basse. Telle que je me connais, je sais que si j'avais le malheur de contempler une dernière fois son visage, je serais encore capable de bondir pour me mettre en travers de son chemin et l'empêcher de partir. Oui, je suis au courant que c'est moi qui lui ai demandé de s'en aller.

Du coin de l'œil, je le vois se lever sans un mot de plus, et se diriger vers le salon. Mes yeux se posent à l'endroit qu'il occupait quelques secondes plus tôt.

– Tu oublies ton carnet !

– Je n'en ai pas besoin. Chaque souvenir qui te concerne restera gravé au fer rouge dans mon cœur.

Puis, j'entends la porte se fermer. Le silence s'installe partout. Là où il y avait de la vie quelques minutes plus tôt, il n'y a plus rien. La douleur me fait ployer sous son poids. Diego a quitté mon appartement, mais puis-je prétendre qu'il est sorti de ma vie ? Oui. Parce que je l'ai chassé. Parce qu'il m'a trahie, et parce que je dois apprendre à me respecter. Ma propension à la soumission me pousserait à ouvrir cette fichue porte et à courir dans les escaliers afin de le rattraper. Je le saisirais par le col et je l'embrasserais, et toute cette embrouille serait effacée comme par magie. Mais je ne le peux pas. Il s'est servi de moi ! Oh, mon père m'utilise depuis mon plus jeune âge, me direz-vous. Ainsi que mes ex. Pour autant, j'ai décidé de changer. Si je veux que les autres me respectent, je dois d'abord me respecter moi-même. Même si ça me fait un mal de chien. Même si j'ai l'impression de mourir à chaque seconde qui passe sans lui.

Ce serait un mensonge de dire que je n'ai jamais été malheureuse. Cependant, je dois avouer que la souffrance que j'éprouve à cet instant précis dépasse tout ce que j'avais pu imaginer. C'est simplement indicible, inexplicable et surtout inhumain. Comment aurais-je pu seulement me douter que cet homme que je ne connaissais pas quelques mois plus tôt deviendrait si vite la pièce centrale de mon existence ? Celle sans laquelle il me semble ne pas pouvoir vivre. Et pourtant, il faudra que j'apprenne à faire avec, ou plutôt à faire sans. Parce que si je me sens littéralement mourir et que je n'ai pas la moindre idée de comment je vais me relever de ça, je sais que je le ferai. Pas aujourd'hui. Pas demain. Je n'en ai pas la force. Mais je m'en tirerai. Par moi-même. Comme je ne l'ai jamais fait. De cette rupture, j'en sortirai grandie, tel un papillon après une douloureuse métamorphose.

Je reste prostrée un long moment avant de me relever pour me rendre sur mon lit. Là, je craque enfin. Les larmes que j'ai retenues pendant si longtemps roulent sur mes joues, inépuisables. Et je m'effondre. En vérité, c'est tout mon monde qui s'effondre.

Chapitre 29

Je n'ai pas gardé beaucoup de souvenirs des premiers jours sans Diego, parce que je les ai passés dans un état second. C'était à peine si je sentais l'eau chaude sur ma peau quand Carmela me faisait prendre ma douche. Ou si je remarquais le goût du peu d'aliments que j'ingurgitais. J'avais dans un tunnel sombre, privée de la moindre lumière, du moindre espoir. Privée de vie, tout simplement. Et si je n'ai pas de souvenirs précis, je sais que j'ai galéré comme jamais. Le simple fait d'entendre son prénom me plongeait au plus profond du désespoir. J'ai cru mourir le jour où j'ai ouvert un tiroir pour ranger mon linge et que j'y ai trouvé un tee-shirt qu'il avait oublié. Il portait encore son odeur. J'ai eu l'impression de perdre l'esprit.

Et pourtant, la souffrance s'est atténuée au fil du temps. Oh, elle n'a pas disparu, loin de là. Comme un monstre, elle est tapie dans l'ombre, prête à bondir dès que je baisserai la garde. Il suffit d'un rien pour péter les plombs. Mais toujours est-il que petit à petit, j'arrive à vivre avec elle. Cette souffrance, je l'ai appréhendée. Je l'ai domptée. Elle fait partie de moi. Et elle va me donner la force d'accomplir quelque chose que j'aurais dû faire il y a un moment.

La sonnette retentit juste au moment où mes yeux parcourent la dernière ligne du texte le plus captivant qu'il m'ait été donné de lire. Oui, je vous parle du carnet de notes de Diego. On ne peut pas à proprement parler d'un roman, puisqu'il nécessite encore une importante réécriture mais, bon sang, c'est une bombe. Mon ex-petit ami a un talent phénoménal. Je note combien la petite particule « ex » me blesse au passage. Plus tôt j'aurai accepté que ce soit terminé, plus tôt je serai en mesure de tourner la page. Sans lâcher le fameux carnet de notes, je me dirige vers la porte pour l'ouvrir.

- Coucou, Carmela.
- Salut, ma belle, tu vas bien ?

Je hoche la tête avec peut-être un peu trop d'enthousiasme, mais mon but est de la rassurer. Aujourd'hui, je me suis donné une mission difficile. Ma meilleure amie est au courant, puisque nous partageons tout depuis des années. Elle veut seulement s'assurer que j'en ai la force. Et je suis convaincue que c'est le cas.

- Tu veux boire un coup ?
- Tu as le temps ?
- Oui, ne t'inquiète pas. Je pars dans trente minutes, pas avant.
- Génial.

Je n'ai pas besoin de lui dire d'entrer. Je suis d'ailleurs surprise qu'elle ne se soit pas servie de sa clé, comme elle le fait habituellement. Elle s'installe sur le canapé tandis que je cherche deux canettes de soda. Quand je reviens dans le salon, je constate qu'elle a apporté une multitude de sucreries. Je me laisse tenter. C'en est fini des diktats de mon père. Et puis, de toute façon, j'ai perdu

du poids en raison de la rupture avec Diego. Je n'arrivais pas à m'alimenter correctement, au début. Je m'assieds, sous le regard attentif de Carmela. Ce n'est pas de la curiosité déplacée, mais la véritable inquiétude que l'on peut éprouver quand on voit un proche souffrir. Ce qu'elle perçoit doit la rassurer, car elle sourit.

– J'ai remarqué que tu tenais dans tes mains le carnet de notes de ton ex quand tu m'as ouvert la porte. Tu l'as lu ?

Carmela, droit au but, comme l'OM. J'aime sa franchise, et je lui dois la pareille.

– Oui.

Elle arque les sourcils en guise d'interrogation. Comme je ne réponds pas tout de suite, elle passe à l'attaque.

– Et alors ? C'est comment ? Qu'est-ce que ça raconte ? Ça parle de moi ? Comment il me décrit ? Belle, j'espère !

J'éclate de rire devant sa multitude de questions, puis je prends une grande inspiration.

– Il me coûte de l'admettre, mais c'est vraiment bien écrit. Intéressant. Je l'ai commencé hier et je viens de le terminer à l'instant. Je n'ai pas pu le lâcher, quitte à passer une toute petite nuit !

D'une mimique bienveillante, elle m'incite à continuer. J'ai besoin d'en parler et elle le sait.

– Au début, il nous décrit comme deux pimbêches en manque de sensations fortes. Enfin, surtout moi. Les mots qu'il emploie sont vraiment très durs. Ça m'a fait l'effet d'une gifle.

– Mais...

– Mais après, mon personnage évolue, tout comme le sien. Des sentiments naissent, se confirment... Cela raconte l'histoire d'une fille qui se métamorphose en femme, et d'un homme un peu perdu qui en tombe amoureux. C'est très touchant sans verser dans le mélo.

Elle acquiesce en saisissant son Coca pour l'ouvrir.

– Et toi, que penses-tu de cette version de l'histoire ?

– C'est bien écrit.

Elle lève les yeux au ciel avant de se pencher sur la table pour s'emparer d'un bonbon qu'elle me jette au visage. Je l'attrape au vol et l'introduis aussitôt dans ma bouche, fière de mes réflexes. Puis je l'en extrais en grimaçant et retire l'emballage avant de le reposer sur ma langue. Oui, j'ai la tête en vrac, ce matin.

– Je ne t'ai pas demandé ton avis littéraire, idiot. Je veux connaître ton ressenti. Est-ce que tu y crois ?

Je soupire.

– Je n'en ai pas la moindre idée, Carmela. C'est trop tôt pour le dire. Ce qui s'est passé était vraiment très moche, et j'ai perdu confiance en lui.

Elle me gratifie d'une moue consternée.

– C'est absolument vrai. Tu penses pouvoir lui accorder une seconde chance, un jour ?

J'écarquille les yeux. Je rêve ou elle est en train de prendre sa défense ? Je fronce les sourcils.

– Si je ne te connaissais pas, je parierais que tu me jettes carrément dans ses bras.

Elle me décoche un sourire en coin et ses mirettes pétillent.

– Ce n'est pas exactement ça. Je suis convaincue que tu as eu raison de prendre tes distances et de te reconstruire durant ces deux derniers mois. Cela t'a fait un bien fou. Tu en es sortie grandie.

Je ris pour cacher ma gêne. Carmela a toujours été sincère. Elle pense ce qu'elle dit.

– Toutefois, je sais aussi que Diego t'a rendue heureuse comme personne. Il ne t'a pas libérée, mais il t'a donné les armes pour que tu le fasses par toi-même.

– Tu deviens flippante, là.

Elle sourit, amusée.

– Ce que je veux te faire comprendre, c'est que nous n'avons qu'une seule vie. Il a fait une belle boulette, c'est vrai, je te l'accorde. J'ai eu moi aussi envie de l'étripier et de le découper à la tronçonneuse. Vivant, de préférence.

Je plisse les yeux. Parfois, son petit côté sanguinaire m'effraie. C'est vrai qu'elle aime les histoires de zombies, de vampires, de tueurs fous...

– Cela dit, j'ai confiance en lui. Et tu sais à quel point il est rare que j'accorde du crédit à un mec !

En effet, Carmela n'a jamais été le genre de fille à se laisser tourner la tête par les garçons. Une véritable femme forte, couplée d'une tête de mule.

– Bref, c'est à toi et toi seule que la décision revient, ma belle. Mais si tu pouvais choisir de retourner avec lui...

Elle achève sa phrase par un sourire énigmatique auquel elle ajoute un clin d'œil appuyé.

– Merci.

Je me lève puis me penche sur elle pour la serrer fort dans mes bras, manquant de me provoquer une hernie discale. Un coup d'œil à l'horloge m'indique qu'il est temps de partir.

– Il faut que j'y aille.

Elle opine en se couchant confortablement.

– N'oublie pas de fermer la porte, m'ordonne-t-elle en me tirant la langue.

– Et toi, ne t'endors pas ou tu vas rater le livreur de la machine à laver, lancé-je en lui rendant la pareille.

Carmela aurait voulu m'accompagner en cette journée importante, mais le magasin qui devait me faire parvenir ma nouvelle machine à laver n'avait pas d'autre créneau, et vous avouerez que faire la lessive à la main, de nos jours, ce n'est pas la joie. La mienne est tombée en panne au mauvais moment.

Si le soleil brille dans le ciel bleu, le temps s'est rafraîchi en ce début d'octobre. Je resserre les pans de ma veste en cuir tout en avançant et me concentre sur les feuilles mortes qui volettent autour de nous. C'est ça qui est bien à Strasbourg : la capitale européenne reste une ville particulièrement verte.

Je ne prends pas ma voiture pour aller au commissariat, où j'ai l'intention de porter plainte contre mon père. Maman lui a officiellement annoncé son intention de divorcer hier, et nous craignons toutes les deux qu'il file avec tout son argent. Par conséquent, je vais avoir besoin du moindre centime pour aider ma mère. Cela veut dire que je ne vais pas gaspiller de l'essence pour parcourir à peine huit cents mètres.

Je suis presque arrivée quand mon téléphone sonne. Je décroche immédiatement et, convaincue qu'il s'agit de ma meilleure amie, je serine :

– Tu n'as pas intérêt à rater la machine à laver, je te le répète, sans quoi tu seras de corvée de lessive pendant une semaine.

Plaisanter m'aide à contrer le stress. Cependant, ce n'est pas mon amie qui est à l'origine de ce coup de fil.

– Bonjour. Êtes-vous mademoiselle Emma Springer ?

– Euh... oui.

Je ne reconnais pas cette voix froide et féminine.

– Vous êtes bien la fille de Cordélia Springer ?

Mon cœur se serre dans ma poitrine et mes doigts commencent à s'engourdir.

– Oui.

– Je suis Anne Singer, de l'hôpital de Hautepierre. Votre mère a été blessée et se trouve dans un état grave. Pouvez-vous venir ?

Elle débite une série d'informations telles que le service où elle travaille, mais je ne retiens qu'une seule chose : maman a été grièvement blessée.

– Oui, je... j'arrive.

Je raccroche. Mes jambes sont molles comme du coton et je me sens nauséuse. Je n'ai pas demandé ce qui lui était arrivé. Je n'ai pas la force d'affronter ça tout de suite. La première chose à faire est de me rendre dans ce fichu hôpital. Dans la panique, je regarde autour de moi pour trouver ma voiture. Bien sûr, je n'ai pas pensé à la prendre. Comment aurais-je pu prévoir ce qui allait arriver ? Je suis désemparée et complètement paumée. Je ne peux pas me laisser abattre. Ma mère a besoin de moi. Mes doigts tremblants peinent à composer le numéro que leur dicte mon cœur proche de l'agonie. Diego répond au bout de deux interminables sonneries.

– Allô ?

– Ma mère est à l'hôpital...

Je n'arrive pas à en dire plus.

– J'arrive, ne bouge pas. Dis-moi juste où tu te trouves.

Dans un état second, je lui donne le nom de ma rue. Il me rejoint près de dix minutes plus tard. Par chance, il ne me pose aucune question. Il se contente de me conduire à l'endroit que je lui indique. Il est vrai que j'aurais aussi pu appeler Carmela. Elle serait venue tout de suite. Mais pour une raison que j'ignore, c'est vers mon ex que je me suis tournée. Il s'arrête devant l'entrée.

– Viens avec moi, s'il te plaît.

En cet instant précis, j'ai besoin de lui comme je n'ai jamais eu besoin de personne. Plongeant ses yeux dans les miens, il acquiesce. Nous trouvons miraculeusement vite une place sur le parking. Il me soutient en plaçant sa main au creux de mes reins. Il ne se doute pas une minute à quel point sa présence m'est réconfortante. Mes jambes flageolantes me portent jusqu'à l'accueil, où je décline mon identité et demande la chambre de ma mère. On m'indique une salle d'attente. Elle est actuellement en chirurgie et ne peut recevoir de visites.

Sans que j'aie besoin de le lui demander, Diego me serre la main tandis que j'appelle ma meilleure amie pour l'informer de ce qui est arrivé. Et même quand je raccroche, il garde ma menotte dans la sienne. Sans ce contact, je serais complètement perdue. Carmela nous rejoint très vite. Puis Luc et Michel aussi. Nous devons donner une sacrée impression dans cette pièce blanche dépourvue de décoration.

– Emma Springer ?

Une femme médecin paraît à la porte, assistée d'un infirmier. Je me lève aussitôt, suivie de mes amis. Mes jambes me tiennent à peine. Je dois être pâle comme un linge. Je peine à ne pas flancher. On ne m'a pas informée de ce qui s'est réellement passé. La gorge serrée, je plonge mon regard dans celui du docteur en essayant de sonder son âme. Comme si je pouvais deviner si elle avait une bonne ou une mauvaise nouvelle à m'annoncer.

– Est-ce que...

Ce sont les seuls mots qui sortent de ma bouche, aussi sèche que le Sahara. Cette dame doit avoir l'habitude des proches qui flippent comme moi, puisqu'elle m'offre d'emblée un sourire rassurant.

– Votre maman a subi une première opération à la suite d'une fracture du plancher orbital. On a également décelé un traumatisme crânien, dont nous nous sommes tout de suite occupés afin de résorber l'hémorragie qui en découlait.

J'inspire profondément. Je n'ai pas besoin de poser les questions si difficiles à extérioriser et qui me brûlent les lèvres. La femme médecin enchaîne sans attendre.

– Il y aura des séquelles, c'est certain, mais nous sommes confiants, elles seront sans doute minimales.

– Elle... elle est hors de danger ?

Le docteur a un demi-sourire.

– Nous ne pouvons pas être catégoriques, mais votre mère a de bonnes chances de rémission.

J'acquiesce. Elle n'est pas tirée d'affaire mais, au moins, tout ne peut aller que pour le mieux.

– Est-ce que je peux la voir ?

L'infirmier secoue la tête négativement.

– Elle se trouve actuellement en salle de réveil, mais nous vous préviendrons dès qu'elle sera en état de recevoir votre visite. En attendant, il serait convenable que vous vous rendiez au commissariat.

Effarée, je me tourne vers le docteur.

– Écoutez, mademoiselle Springer, nous avons dénombré pas moins de sept fractures sur son corps, ainsi qu'une quantité effroyable d'hématomes, et trois dents cassées. Votre maman a été violemment agressée, cela ne fait aucun doute.

Subitement, je sens un lourd poids s'abattre sur mes épaules et une colère sourde faire bouillir mon sang. Pour moi, l'identité du coupable est évidente.

– Qui a prévenu les secours ?

– Un dénommé Albert. Vous en saurez plus auprès de la police, qui attend votre déposition.

J’opine.

– Je t’accompagne, suggère aussitôt Diego.

Il est vrai que j’aurais pu plutôt m’en remettre à ma meilleure amie. Cependant, c’est encore une fois mon ex que mon cœur réclame. Je lance un regard d’excuse à Carmela. D’un hochement du menton, elle me signifie qu’elle n’est nullement offusquée.

– Allons-y.

Je serre les poings de toutes mes forces durant le trajet vers l’endroit où m’attendent les policiers, enfonçant les ongles dans mes paumes.

– J’aurais dû porter plainte contre lui plus tôt.

Il se tourne vers moi pour m’adresser un sourire avant de se concentrer de nouveau sur la route.

– Tu n’as pas à t’en vouloir, ce que tu avais à faire est une chose très difficile. Il fallait seulement que tu sois prête, et tu l’es à présent. C’est tout ce qui compte.

Ses mots me vont droit au cœur, parce que je sais qu’il est sincère.

La police m’attend près de la machine à café de l’étage où repose maman. Nous nous présentons. Je n’ai pas besoin d’expliquer ma situation, les hommes en uniforme savent qui je suis et n’attendaient que ma déposition.

– Souhaitez-vous que votre compagnon soit présent ?

J’acquiesce sans remettre en question le qualificatif de « compagnon ». J’ai plus urgent à régler dans l’immédiat.

– Dans ce cas, suivez-nous. On nous a laissé la salle de pause pour qu’on puisse bénéficier de plus de discrétion.

La pièce est exigüe, mais c’est le cadet de mes soucis. Assise sur une inconfortable chaise en métal, je livre intégralement ma version des faits. La manière dont il a toujours traité ma mère, les intentions de divorce de cette dernière. On me pose des questions sur mon enfance, sur des tas de détails. Durant près d’une heure, je m’efforce de répondre du mieux que je le peux.

– Pensez-vous que c’est la première fois que votre père bat votre mère, ou jugez-vous probable qu’il y ait eu au moins un précédent ?

Je suis incapable d’apporter une information claire à ce sujet.

– Réfléchissez, tentez de vous rappeler un détail, quelque chose qui corroborerait cette version.

Je me tourne vers mon ex et plonge mes yeux dans les siens même si, en réalité, je suis complètement ailleurs. C'est alors que certains éléments me revinrent. Maman portant des manches longues occasionnellement, par temps caniculaire, en été. Maman qui cachait parfois son visage sous des tonnes de fond de teint alors qu'elle avait l'habitude de se maquiller discrètement. Maman qui, certains jours, ne quittait pas son lit et gardait sa porte fermée à clé, prétextant une grippe.

Les larmes aux yeux, je livre tous ces souvenirs aux agents qui me font face.

– J'aurais dû voir ces indices plus tôt.

– Oh, on les voit, mais le cerveau refuse parfois de les identifier comme tels, m'explique une policière. Maintenant, nous avons de quoi faire arrêter votre père. Nous allons envoyer immédiatement une patrouille à son domicile.

Je hoche le menton sans pouvoir retenir un soupir de soulagement. Un poids lourd comme une pierre tombale vient de quitter ma poitrine. Et le plus surprenant, c'est que j'ai l'impression de le porter depuis mon enfance.

– Avez-vous quelque chose à ajouter, mademoiselle Springer ?

– Attrapez cette ordure.

La policière acquiesce.

– Nous le ferons. Cette déposition est terminée. Nous allons vous faire signer quelques papiers ; après quoi, vous pourrez retrouver votre maman.

À peine dans le couloir, Diego me serre dans ses bras. Je ferme les yeux en me laissant aller quelques instants, la tête sur son torse, à écouter son cœur battre. Je respire son odeur à pleins poumons, comme si je pouvais remplir chaque cellule de mon corps de son arôme pour plus tard, lorsqu'il ne sera plus là. Car pour moi, cela ne fait aucun doute que, après les événements d'aujourd'hui, nous nous quitterons, peut-être à tout jamais.

Pas une fois, il n'a parlé de notre relation.

En même temps, les circonstances ne sont pas vraiment favorables...

Je lève les mirettes sur son incroyable visage, tentant de mémoriser chaque détail qui le compose. Les émeraudes contenues dans ses iris scintillent, sans parler de ses lèvres entrouvertes, une pure invitation aux baisers. Je mords les miennes pour ne pas céder à la tentation. Il serait si facile et si naturel de lui succomber. Tout mon corps le réclame depuis si longtemps que c'est devenu une litanie, comme une chanson que l'on a en tête et dont on n'arrive pas à se débarrasser.

« A whole universe was in a hot dense state... »

OK, ce n'était pas exactement à ça que je pensais quand je parlais de chanson, mais... pourquoi pas ? C'est toujours mieux que « Le Petit Bonhomme en mousse », remarquez...

– Tu as vraiment mis la musique de *The Big Bang Theory* comme sonnerie pour ton smartphone ?

Je hausse un sourcil, surprise.

– Oh, tu as reconnu ?

– Sheldon est mon héros.

– Un bon point pour toi.

Je finis par me rappeler la raison pour laquelle le thème de ma série préférée retentit et décroche enfin mon téléphone.

– Allô ?

C'est le docteur chargé de maman. Il ignore que je suis ici, raison pour laquelle il m'appelle. Le cœur battant, j'écoute ce que le médecin a à me dire.

– On peut voir ma mère !

J'ignore pourquoi j'ai dit « on » au lieu de « je », mais maintenant que ces mots ont franchi mes lèvres, ils sonnent comme une évidence.

– On y va.

Chapitre 30

Je suis incapable de rester de marbre devant le visage tuméfié de celle qui m'a donné la vie. Avec ses yeux au beurre noir, elle ressemble à un panda. Je ne peux pas m'empêcher de me sentir coupable pour chaque cicatrice, pour chaque coup qu'elle s'est pris sans que je réagisse, sans que je la défende, elle qui a tout fait pour moi, depuis le jour de ma naissance. Et pourtant, un sourire éclaire sa petite figure meurtrie et à moitié couverte de bandages dès qu'elle me voit.

– Maman !

Je veux déposer un baiser sur son front, mais je préfère ne pas prendre le risque en raison du traumatisme crânien. À la place, je m'empare de sa main.

– Je vais bien, maintenant.

Je serre sa petite menotte, totalement submergée par l'émotion.

Ne pas pleurer me demande un effort considérable.

– J'ai porté plainte contre papa. On va le mettre derrière les barreaux, maman. Je te le promets. Il ne te fera plus jamais de mal. Je suis tellement désolée de ne pas en avoir eu le courage avant...

– Tu n'as pas à t'en faire.

De manière un peu décousue en raison des traces d'anesthésie encore présentes dans son corps, elle me narre comment il était venu l'agresser dès qu'il avait appris pour le divorce, en la laissant pour morte. Espèce d'enfoiré !

– Oh, ton amoureux est avec toi, c'est bien de t'être remise avec lui.

Je réprime un sourire en voyant le clin d'œil de Diego et m'abstiens de contrarier ma mère. Même blessée, elle risque de me gronder si elle apprend que nous ne nous sommes pas rabibochés.

Nous nous retournons en entendant toquer à la porte. C'est l'infirmier qui vient nous rappeler à l'ordre.

– La visite est terminée, M^{me} Springer doit se reposer.

Maman ne nous autorise à partir qu'à une seule condition : revenir le lendemain. Ensemble. Il fait déjà nuit quand nous quittons l'hôpital.

– Tu as faim ?

J'adresse un sourire amusé à Diego.

– C'est le genre de question à ne jamais me poser.

– Je t'offre un MacDo.

– Quelle générosité de ta part ! C'est vrai que tu n'es pas le bad boy millionnaire que tu m'as fait croire.

Je regrette aussitôt mes mots. Je détourne les yeux, gênée.

– Pardon.

Il s'empare de mon menton et le lève pour me forcer à le regarder.

– Non, ne t'excuse pas. Ces paroles, je les ai méritées.

– Diego...

– Oui, je suis le salaud qui t'a fait croire que j'étais quelqu'un d'autre. Oui, j'ai profité de ta personne. Mais je t'assure que je suis aussi celui qui est tombé follement amoureux de toi. Celui qui serait prêt à se mettre en danger pour toi. Je t'aime, Emma.

À cet instant précis, mon cœur cogne dans ma poitrine comme mille tambours africains. Mes mains deviennent moites et mes jambes, aussi molles que du marshmallow. En quatre mots : je fonds pour lui. Il avance lentement son visage vers le mien.

Comprenant ce qu'il a derrière la tête, j'échappe à son étreinte. S'il croit que je vais craquer pour lui aussi facilement, il se fourre le doigt dans l'œil... jusqu'au coude.

– Il faudra que tu te donnes plus de mal que ça si tu veux me reconquérir, très cher...

Il sourit, prenant ma pique comme un défi.

– Pari accepté.

C'est au bout de mon deuxième sandwich que mon téléphone sonne encore.

– Salut, Emma, c'est Luc.

– Coucou, toi, tu vas bien ?

– Écoute, on a un petit souci. J'ai... hum... je vais te raconter ça de vive voix, j'arrive.

Aussitôt, le super geek passe la porte du MacDo et s'avance jusqu'à notre table.

– Comment tu savais que nous étions ici ?

– Hum... j'avais piraté ton GSM.

L'échange de regards qu'il a avec mon ex ne m'échappe pas. Il m'a vraiment traquée lorsque nous avons rompu ? Luc vole une de mes frites avant de reprendre la parole.

- La police n’est pas parvenue à capturer ton père. Il n’était pas chez lui ni chez les Duteuil.
- Comment tu... ?
- J’ai piraté...
- OK, je vois, le coupé-je en levant les mains au ciel. Qu’as-tu appris d’autre ? Il faut qu’on l’attrape ! On ne peut pas le laisser en liberté.

Il acquiesce.

- Ne panique pas. J’ai aussi hacké le GPS de sa voiture. En revanche, je suis incapable d’interpréter l’endroit vers lequel il se dirige, puisqu’il se trouve en pleine cambrousse. Peut-être pourras-tu m’aider.

Il sort son ordinateur portable du sac et l’allume pour me montrer une carte. Il ne me faut que quelques secondes pour deviner les intentions de mon père.

- Ils se rendent à l’aérodrome privé des Duteuil, à une trentaine de kilomètres d’ici !
- Appelons la police ! propose le geek.
- Allons-y tout de suite ! suggère simultanément mon ex.
- C’est impossible, le contredit le pirate. Ils sont bien plus avancés que nous, ils y seront avant qu’on arrive.

Diego se mord les lèvres, hésitant.

- Pas si on prend l’autoroute jusqu’au bout. Mon père a emprunté les petites routes de campagne pour passer inaperçu parce qu’il se sait recherché.

Le beau Colombien n’a pas besoin de parler. Il nous suffit d’échanger un regard pour comprendre les motivations de l’autre ! Deux minutes plus tard, nous nous retrouvons dans sa voiture.

- Tu n’as pas lâché ton hamburger, me fait-il remarquer.
- Et gâcher de la bouffe ? Tu rêves !

Il démarre en trombe. Heureusement, à cette heure-ci, il n’y a pas grand monde en ville. Nous avons essayé de faire comprendre à Luc qu’il s’agissait d’une mission dangereuse et que nous préférions qu’il reste à l’abri. Bien entendu, il n’a rien voulu savoir, prétextant que nous avions besoin de lui pour traquer la voiture de mon père, ce qui est vrai.

- On approche, les gars, on approche, commenté-je en reconnaissant les lieux.

En effet, j’avais déjà emprunté le jet des Duteuil lorsque je faisais pratiquement partie de leur famille. Que cette époque me semble lointaine !

- Il est arrivé à l’aérodrome, nous informe Luc.
- Vite !

J'avale ma dernière bouchée de burger. Nous y sommes ! Les pneus crissent sur les cailloux quand on quitte la route, et je n'attends pas qu'il ait garé la voiture pour ouvrir les portières.

– Allons-y.

Un grillage entoure l'aérodrome. Diego tente de défoncer la porte mal entretenue d'un coup de pied. Normalement, dans un film, il aurait sorti une arme et aurait tiré dans le cadenas. C'est ce qu'il aurait fait s'il avait été un véritable bad boy. Mais... ce n'est qu'un écrivain.

– Je te fais la courte échelle.

Il m'aide à me hisser tout en haut de la grille. Je m'écrase de l'autre côté comme un vulgaire sac de patates. Qu'à cela ne tienne. Eux deux, ils atterrissent gracieusement à côté de moi, tels les Power Rangers après une pirouette.

– Courons ! les intimé-je en apercevant le jet, au loin, dont les hublots éclairés montrent qu'il est prêt à décoller. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que nous croiserions un certain type de chien de garde sur notre route. Je me fige en avisant mon ex-belle-mère.

– Vous ne passerez pas ! s'écrie-t-elle.

– Ta gueule, Gandalf !

Là-dessus, je me précipite sur elle et lui assène un mémorable coup de boule. Elle s'écroule au sol tandis que, moi, je hurle de douleur.

– Aïe ! Putain, ça fait mal !

– Ben oui... compatit mon ex.

– Ce n'est pas comme ça, dans les films.

– Parce que ce sont des films, justement.

Je veux le réprimander, mais le bruit des moteurs d'avion qu'ils viennent d'allumer couvre mes paroles. Pas besoin de se concerter, nous nous précipitons vers l'appareil comme un seul homme. Nous y sommes presque. Sans réfléchir, Diego et moi nous plaçons devant le nez de l'aéronef pour l'empêcher d'avancer, pendant que Luc reste en retrait, cherchant peut-être un moyen de pirater l'ordinateur de bord. Non, il s'éloigne, un téléphone à la main. Il doit sans doute prévenir la police.

Une silhouette surgit sur le côté. C'est Victor, le chien de garde numéro deux.

– Cassez-vous de là.

– Pas question.

Je sais qu'ils ne peuvent pas nous écraser. Nos morceaux de corps risqueraient d'abîmer les moteurs et ça les empêcherait de décoller. Les flics finiraient par les cueillir.

C'est ballot !

– Cassez-vous, j’ai dit !

Aucun de nous ne cède. Soudain, celui que je considère comme un homme complètement fou brandit une arme en s’approchant de nous.

– Dernier avertissement.

J’échange un regard avec mon amoureux. Il me serre la main. Victor pointe son pistolet dans ma direction, et le coup part moins d’une seconde plus tard. Alors, tout se passe extrêmement vite. Diego se jette sur moi et le projectile l’atteint en pleine poitrine.

– Noooooon ! hurlé-je.

Au même instant, les phares des voitures de police scintillent tout autour de nous, mais je n’y prête plus attention. Totalement imperméable à l’agitation ambiante, je ne vois plus que l’homme que j’aime, qui se tord de douleur au sol. Je lui prends la main, les larmes aux yeux. C’est à ce moment que je mesure combien je serais dévastée si je le perdais. Diego est l’élément le plus important de mon univers.

– Aidez-nous, il est blessé !

Mon désespoir résonne dans ma voix. Si je le perds... Non, je refuse d’envisager cette possibilité.

– Je suis là, mademoiselle.

Je reconnais la voix de la policière qui a pris notre déposition. Je m’autorise à lever la tête. Mon père descend de l’avion, entouré de flics. Les Duteuil subissent le même sort. Je n’éprouve pas la moindre culpabilité.

– Que s’est-il passé ?

– Mon petit ami s’est fait tirer dessus.

L’agent ouvre la chemise de mon amoureux. Il n’y a pas la moindre blessure. Elle désigne le projectile qui repose un peu plus loin.

– Euh, loin de moi l’idée de nuire à votre virilité, mais... c’est une balle à blanc, monsieur.

Ma bouche s’ouvre en grand et j’éclate de rire, amusée, tandis que mon petit ami grimace, vexé.

Oui, mon petit ami, car j’ai entièrement l’intention de me remettre avec lui.

L’ambulancier vérifie qu’il n’a rien. Un hématome sera l’unique blessure qu’il récoltera de ce coup de feu. Quant à moi... je me sens bien. Libre. Heureuse. De plus, je vais récupérer mon pendentif de la fée Clochette de manière légale, puisque les policiers me le rendront après la perquisition chez les Duteuil. Je lève mon visage vers le ciel et pense à ma grand-mère, car tout ça, c’est grâce à elle. Enfant, j’étais sa petite fée. Elle est devenue la mienne. Je pleure, mais ce sont des

larmes de joie. Je baisse les yeux sur Diego, qui me regarde amoureusement. Et je souris, parce que je suis heureuse, tout simplement.

– Alors, pas trop honte ? le charrié-je en désignant son bleu.

Il m'adresse le sourire en coin le plus craquant du monde, et la dernière partie de mon cœur qu'il n'avait pas conquise fond comme du marshmallow sur le feu.

– Est-ce que le fait d'être capable de se prendre une balle à ta place joue un peu en ma faveur ?

Je n'oublierai jamais ce qu'il a fait car, au départ, il croyait fermement que la balle était réelle. Il aurait donné sa vie pour moi. Et moi, j'en ferais de même. Ce qui ne m'empêche pas de le taquiner, juste un tout petit peu. Je lui décoche une moue mutine.

– Tu ne penses donc qu'à ça ?

Il sait exactement ce que je vais faire. Il n'attend que ça. Moi aussi. Alors je me hisse sur mes pieds et je plaque mes lèvres aux siennes. Elles ont le goût du soleil, de l'aventure et de la vie. Dans les contes de fées, c'est le prince qui embrasse la princesse. Sauf que mon conte de fées à moi, c'est moi qui l'écris, et c'est ça le plus beau ! Dans ma poitrine, mon cœur explose du bonheur le plus intense qu'il m'ait été donné de ressentir.

Les filles, nous sommes toutes des princesses, quoi que l'on nous dise. Nous sommes faites de paillettes, de larmes, de cris, de poussière, de fées et de cellulite. À nous d'écrire notre avenir !

FIN

Remerciements

Tout d'abord, j'aimerais remercier mon éditrice pour sa confiance. J'ai l'impression de vivre un conte de fées.

Marie-Alix, tu as été la seule suffisamment folle pour dire que c'était possible, alors que je maintenais que non. Tu avais raison. Devrais-je ajouter « comme d'habitude » ?

Sophie, je ne verrai plus jamais une tomate de la même façon. Merci de m'avoir fait rêver, et d'avoir rendu mon rêve possible.

Manalipa, ma copine de bureau préférée (d'accord, ma seule copine de bureau), merci pour ta présence !

Nathalie, Évelyne, Sandra, Béatrice, Karine, Audrey, Lætitia, Laurence, Christelle, Christine, Laura, sans votre enthousiasme, jamais je n'aurais posé une ligne de ce texte.

Et enfin, à tous les lecteurs anonymes, vous êtes la raison pour laquelle j'écris. Merci !

**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

Copyright

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Août 2018

ISBN 9791025744376